GÉNÉRAL-MAJOR B.-R.-F. VAN VLIJMEN

MEMBRE DE LA SECONDE CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
DES PAYS-BAS

VERS LA BÉRÉSINA

(1812)

D'après des documents nouveaux

AVEC DEUX CARTES

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

VERS
LA BÉRÉSINA

Général-major B.-R.-F. Van VLIJMEN

MEMBRE DE LA SECONDE CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
DES PAYS-BAS

VERS
LA BÉRÉSINA

(1812)

D'après des documents nouveaux

AVEC DEUX CARTES

Deuxième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

INTRODUCTION

Le passage de la Bérésina est devenu une légende : il symbolise, pour beaucoup d'imaginations, le désastre et la débâcle dans toute leur horreur. Il fut, cependant, un chef-d'œuvre de tactique, un exploit sans pareil dans les fastes militaires. Aussi, après l'avoir longtemps étudié, et bien que les récits de la campagne de 1812 abondent, avons-nous tenu à le raconter encore, en le faisant précéder d'un exposé sommaire de cette marche *Vers la Bérésina* que fut, en somme, la campagne de Russie.

Pour apprécier un fait d'armes, pour le reconstituer dans son intégrité absolue, c'est surtout aux déclarations des témoins oculaires qu'on doit se fier, aux narrations des contemporains qu'on doit justement attacher la plus grande autorité. Elles valent infiniment mieux que des récits d'écrivains postérieurs, parfois simples échos de leurs prédécesseurs.

Elles valent infiniment mieux, pourvu que leurs auteurs s'accordent ! Et dans la mesure où la posi-

tion, le rang de ces témoins leur ont permis d'étendre leurs observations, s'accroît la valeur intrinsèque de leur témoignage.

Certes, les journaux des officiers subalternes, sont souvent très aptes à nous faire apprécier des détails. Nous citerons, à cet égard, les Mémoires du sergent Bourgogne (1812-13) publiés, d'après le manuscrit original, par M. Paul Cottin, directeur de la *Nouvelle Revue rétrospective*. Ils ont assurément, une importance peu ordinaire.

Mais nous nous croyons autorisés à attribuer une valeur plus grande aux écrits des officiers supérieurs et des aides de camp, qui, par leur position même, ont été acteurs principaux sur le théâtre de la guerre.

En outre, s'il y a concordance entre écrivains des deux parties belligérantes, l'on peut se flatter d'être tout près de la vérité absolue.

A ce propos, nous remarquerons, en premier lieu, que les mémoires du général baron de Marbot sont en pleine harmonie avec les annotations du baron Fain, secrétaire archiviste de l'empereur Napoléon, publiés en 1827 sous le titre de *Manuscrit de 1812*.

Le baron Fain écrivant auprès de l'Empereur, retraçant chaque jour, souvent pendant la nuit, les événements, au fur et à mesure qu'ils se déroulaient sous ses yeux, se trouvait en état, mieux que tout autre, de voir et de dire la vérité. *Le mémorial*

de Sainte-Hélène, œuvre du loyal comte de Las Cases, saisissant la parole des lèvres même de l'Empereur — qui n'avait guère plus de raison pour rien dissimuler — le Mémorial, disons-nous, concorde parfaitement avec le récit de Fain. Parmi les acteurs du drame sanglant, il ne se trouve point de personnages d'autorité, qui ne confirment les assertions des auteurs distingués que nous venons de citer.

Nous nommerons, entre autres, le général comte Roguet, jadis colonel en second des grenadiers à pied de la vieille garde, qui commanda à Zaniwki et Stakow, sur la rive droite de la Bérésina, et qui nous a laissé, lui aussi, d'intéressants mémoires.

Nous nommerons le général Gourgaud qui participa à cette mémorable lutte comme officier d'ordonnance, passant et repassant la Bérésina à plusieurs reprises. Enfin, ce qui nous semble de la plus haute importance, c'est que les récits de ces officiers sont confirmés par le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur Alexandre.

Cette concordance générale des témoignages nous porte à croire que le dernier mot est dit sur le fameux passage et que les détails en sont suffisamment élucidés pour permettre d'en tirer des instructions.

Toutefois, les faits de guerre des Hollandais nous intéressant particulièrement, nous nous sommes efforcés de rassembler également des témoignages d'illustres officiers hollandais, qui suivirent les

Aigles en Russie et dont les journaux inédits existent encore, soit dans des collections de famille, soit dans les archives des Ministères de la Guerre à la Haye et à Paris.

Nous tâcherons, par la réunion de tous ces témoignages, de mettre le grand événement tactique dans la pleine lumière de la vérité.

Puissent nos lecteurs constater que nous ne sommes pas restés trop au-dessous de notre tâche.

BIBLIOGRAPHIE

I. *Livres.*

FAIN (Baron), *Manuscrit de mil huit cent douze, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, 2 vol. 1827. H. Tarlier, Bruxelles.

ROGUET (Lieutenant-général comte), *Mémoires militaires*, 4 vol. 1862-65. J. Dumaine, Paris.

MARBOT (Général baron), *Mémoires*, 3 vol. 1891-92. Plon-Nourrit, Paris.

MARCO SAINT-HILAIRE (Émile), *Histoire de la Garde Impériale*, 1 vol. 1847. Eugène Penaud, Paris.

GOUVION SAINT-CYR (Maréchal), *Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*, 4 vol. 1831. Anselin, Paris.

RAPP (Général), *Mémoires*, 1 vol. 1823. Amold Lacrosse, Bruxelles.

GROUCHY (Maréchal), *Mémoires*, 4 vol. 1873-74. C. Dentu, Paris.

NEY (Maréchal), *Mémoires*, 2 vol. 1833. Louis Haumar, Bruxelles.

BOURGOGNE (Sergent), *Mémoires* (1812-13), 1 vol. 1898. P. Cottin, Paris.

BOUTOURLIN (Col.), *Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812*, 2 vol. Paris, 1824. Ancelin et Pochard.

H. DE LASSUS, *Historique du 11e régiment de hussards*, 1 vol. 1890. Valence, Jules Céas.

ANONYME, *Historique du 123e régiment d'infanterie*, 1897. H.-C. Lavauzelle. 1 vol., Paris.

GOURGAUD (Général), *Napoléon et la Grande Armée en Russie*, ou examen critique de l'ouvrage de M. le comte Ph. de Ségur. 1 vol. 1825. Bossange frères, Paris.

VIGIER, *Davout, maréchal d'Empire* (1770-1823), 2 vol. 1898. Paul Ollendorf, Paris.

SABRON (Lieutenant-général,) Ministre de la guerre des Pays-Bas, *Geschiedenis van het 124 regiment infanterie van linie onder Keiser Napoléon* I, 1 vol. 1898. Broesse, Bréda.

F. GUILLAUME DE VAUDONCOURT, *Relation impartiale du passage de la Bérézina par l'armée française en 1812*, 1. vol. Paris, Barrois.

LABAUME (Eug.), *Relation complète de la campagne de Russie en 1812*, 1 vol. Paris, 1820, Janet et Cotelle.

SCHNEIDER (Lieutenant-général), *Het 126 regiment holl. infanterie in Rusland, in 1812*, 1 vol. 1898. Amsterdam, Van Kampen.

ROULIN (Lieutenant-colonel), *Historique du 125e régiment d'infanterie*, 1 vol. 1890. H. Herluison, Orléans.

LAS CASES (Comte de), *Mémorial de Sainte-Hélène, etc...*, 2 vol. Paris, L. Bourdin, 1842.

Carnet de la Sabretache, Revue militaire rétrospective publiée par la Société « La Sabretache », t. IX, 1901. Paris, Berger.

Campagne et captivité de Russie (1812-13). Extraits de mémoires

inédits du général-major H. D. Everts, traduits par M. E. Jordens, etc., etc.

II. *Sources.*

1. *Archives de famille :* Journaux inédits du général comte F. Du Monceau, du général chevalier Hubert de Stuers, du colonel chevalier Lambert de Stuers.
2. *Section historique de l'état-major hollandais, à La Haye :* Journaux et mémoires inédits du général F. C. List, ancien ministre de la guerre, — du lieutenant-colonel d'Auzon de Boisminart, — du général Geisweit van der Netten, — du colonel Issels, — du major baron Snoukaert van Schauburg, — du capitaine Wagevier, — du capitaine Benthien, etc...

(Le journal de Benthien a été cité par le capitaine G. J. Stieltjes dans son *Essai sur la science du pontonnier*. 1 vol. 1842. Doorman, La Haye.)

VERS LA BÉRÉSINA

CHAPITRE PREMIER

CAUSES ET PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE

Il nous semble que les causes de cette guerre de 1812 entre la France et la Russie sont les unes directes et les autres indirectes.

Indubitablement, la grande cause indirecte de cette campagne, comme de toutes les grandes guerres de l'Empire, fut le caractère impérieux de Napoléon.

Affranchi de l'esprit du christianisme, finalement subjugué par le désir passionné de devenir l'arbitre, le maître suprême du monde civilisé, par passion de dominer, Napoléon était poussé irrésistiblement et sans cesse à la conquête du pouvoir universel, de l'universelle hégémonie.

Ce pouvoir, il prétendait noblement l'exercer au bénéfice des peuples, mais sa manie de détrôner les princes légitimes, et de leur substituer ses parents et ses favoris ne manquait pas de faire l'impression qu'il envisageait, moins le bonheur des peuples, que la fortune des siens.

Ses frères et ses alliés, élevés au trône des pays environnants, devenaient des satrapes, obéissant aveuglément à l'homme qui se croyait le maître du monde,

l'égal Tout-Puissant, le juge suprême des rois et des peuples.

Cette ambition lui attira maintes inimitiés et surtout la haine du peuple anglais qui, dirigé par des hommes tels que Pitt, pouvait se moquer de lui et de sa grandeur.

Chez elle l'Angleterre était presque inattaquable et, sur le continent, elle ne cessait d'exciter la haine commune contre Napoléon; elle s'efforçait, autant que possible, de lui créer des diversions; par exemple, elle envoyait un corps d'armée en Portugal sous les ordres du général Wellington.

Napoléon, après avoir vaincu la Prusse et l'Autriche, résolut de frapper enfin l'Angleterre en l'attaquant dans ses œuvres vives, dans son commerce. Il inventa le système du blocus continental, qui fut la cause directe et principale de la guerre contre la Russie.

Fain le dit clairement : « Par suite du blocus continental, les riches propriétaires de la Russie ne vendent plus ni leur chanvre, ni leurs bois, ni leur goudron.

« Le besoin que les seigneurs russes ont des marchands anglais a toujours contrarié le cabinet de Saint-Pétersbourg quand il a voulu séparer sa politique de celle de l'Angleterre (1). »

Aussi les marchands russes et anglais avaient fini par s'entendre et l'état de paix était rétabli par le fait. Comme le dit un rapport du baron de Kniesbeck au roi de Prusse : « Les routes du Nord sont couvertes de voitures chargées de denrées coloniales et de marchandises anglaises, qui pénètrent dans l'intérieur de la Russie. »

« Cependant, remarque Fain, le cabinet de Saint-

(1) Manuscrit de 1812. T. I, p. 8, 9.

Pétersbourg croit devoir conserver quelques ménagements, et c'est le pavillon américain qui sert à couvrir les cargaisons anglaises (1). »

Et l'empereur Alexandre, pour expliquer ou excuser une attitude si équivoque, dit, selon le rapport précité de Kniesbeck :

« Je n'ai contracté aucune obligation qui doive empêcher le commerce de mes états avec les neutres. Le commerce russe était gêné; il souffrait, il avait des droits à faire valoir auprès de moi, et le premier c'était le droit d'existence. Après tant de sacrifices, vouloir le priver de ce reste d'affaires avec les neutres, c'était chose impossible. »

Pour évaluer l'importance de cette résolution de l'empereur Alexandre, il suffit de rappeler une partie du discours prononcé par lord Liverpool, le 18 décembre 1812.

« Dans cette circonstance, dit le ministre anglais, la Russie a rendu aux Anglais un marché de trente-six millions d'acheteurs; elle a relevé le prix de nos produits coloniaux, et rendu l'activité à nos manufactures. C'est un service signalé dont nous devons être à jamais reconnaissants. »

La Suède, bien qu'elle eût déclaré la guerre à l'Angleterre, suivit le mauvais exemple de la Russie. Malgré le traité de Paris qui avait terminé les différends de la Suède avec la France et rendu la Poméranie à la Suède, le commerce des Suédois avec l'Angleterre continua.

« La configuration des côtes scandinaves était très favorable à la contrebande, et, malgré la déclaration de

(1) Manuscrit de 1812, t. I, p. 8, 9.

guerre, l'Angleterre traitait amicalement les navires suédois (1). »

Or, le système continental étant absolu dans sa nature, Napoléon, on le comprend, se vit contraint par cet état de choses d'ordonner, non seulement le blocus des bouches de l'Elbe, mais en même temps l'occupation de Stralsund afin d'arrêter définitivement la contrebande anglaise. Sur ce point Napoléon ne pouvait hésiter. Cependant ce ne fut pas sans regret, nous dit encore Fain, qu'il prit ce parti contre la Suède, la plus ancienne amie de la France.

Si la Suède se sépara en ce moment de la France, c'est qu'elle fut détournée de sa politique naturelle par le prince qui devait le plus en respecter les liens. Il est avéré que Bernadotte était poussé par une antipathie personnelle contre Napoléon.

L'occupation de la Poméranie a lieu dans les premiers jours de janvier 1812.

Et voilà que cette occupation, acte tout naturel et parfaitement logique de Napoléon, sert de prétexte, tant à la Russie qu'à la Suède, pour s'irriter et pour accuser Napoléon d'inimitié.

A Saint-Pétersbourg l'on ne veut voir, dans la marche de la division Friant vers la Poméranie, que l'arrivée d'une grande armée française sur l'Oder.

Bref, ni la Suède, ni la Russie ne semblent comprendre que toute la politique de Napoléon tend à affaiblir l'Angleterre par une application logique du système continental.

Placée entre la France et la Russie, la Prusse suit avec inquiétude, depuis plusieurs mois, les progrès de

(1) *Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812*, par le colonel Boutourlin, aide de camp de S. M. l'empereur de Russie, t. I, p. 67 et 68.

leur mésintelligence, et le roi n'épargne aucune démarche personnelle pour prévenir une rupture dont son pays serait la première victime.

« Certes, dit Fain, les griefs ne manquent pas à Napoléon pour traiter la Prusse avec rigueur. Depuis la paix de Tilsitt (1807) c'est une ennemie que la force seule contient; en 1809, tandis que nous étions aux prises, sur le Danube, avec les Autrichiens, et que la flottille anglaise, surprenant Flessingue, débarquait dans l'Escaut, n'a-t-on pas vu des régiments prussiens entiers, croyant l'instant propice, courir se ranger sous les drapeaux du partisan Schiller?

« A cette époque, la cour de Berlin n'était-elle pas en pourparlers avec la cour de Vienne?

« Au moment de la victoire de Wagram, n'était-il pas question, à Kœnigsberg, de se mettre à la tête de l'insurrection du Nord, dont le même Schiller et les bandes du prince de Hesse n'étaient que les avant-coureurs!

« De nombreuses révélations nous ont tout appris (1). »

Lorsque la mésintelligence entre les empereurs de France et de Russie eut pris un caractère trop sérieux pour laisser croire à la durée de la paix, il ne resta au roi de Prusse qu'un seul moyen de conserver l'existence politique de sa monarchie, ce fut de devenir l'allié de celui qui, comme ennemi, pouvait l'anéantir, et de sacrifier ses inclinations les plus chères et tous ses désirs à son devoir de souverain.

Que le roi de Prusse fût obligé par les circonstances d'imposer silence à ses aspirations, à ses désirs les plus intimes, c'est de toute évidence. Pour Napoléon, l'alliance avec la Prusse devenait indispensable en cas

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 15.

d'une rupture avec la Russie. Aussi, un traité fut-il signé à Paris entre le duc de Bassano et M. de Krusemark, ministre du roi de Prusse, le 24 février 1812.

Lors de la signature dudit traité, la Russie avait des forces considérables sur les frontières occidentales de l'empire, depuis la mer Baltique jusqu'aux rives du Dniester.

Le colonel Boutourlin nous donne la répartition de ces colonnes (1).

En Finlande, se trouvait le corps du général Steingel, fort de 30,000 combattants.

A Pétersbourg, le corps du grand-duc Constantin, comprenant la garde impériale et trois régiments d'infanterie, en tout 28,000 combattants.

En Livonie et Courlande, le corps du général Wittgenstein présentant un total de 34,000 hommes armés.

Dans les gouvernements de Wilna et de Witebsk, le corps du général Baggowouth comptant 4,700 soldats.

Dans les gouvernements de Grodno, Minsk et Mohilew, le corps du général Essen, fort de 41,000 combattants.

En Volhynie et Podolie, l'armée du prince Bagration présentant un total de 104,000 soldats.

Sur le Danube, l'armée de Moldavie du général Kutusof formait un total de 87,000 hommes.

Enfin en Crimée, au Caucase, en Géorgie, des corps de réserve se trouvaient massés, tandis que la garnison de Moscou comptait 10,000 hommes.

A ces forces il faut ajouter les pionniers, les soldats d'artillerie de réserve, les troupes de garnison pour fixer le nombre de 517,000 hommes qui, à cette époque,

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 104.

formait le total des troupes régulières de l'empire de Russie.

Néanmoins on songea encore à créer des réserves nombreuses.

Un ukase impérial du 16 septembre 1811 avait déjà ordonné une levée de quatre hommes sur 500 dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception de la Nouvelle Finlande, de la Géorgie et des provinces de Bialystock et de Tarnopol.

Ce recrutement servit à la formation de nombreux dépôts de recrues, établis dans les provinces intérieures les plus voisines de celles où l'on réunissait les armées.

Il fallut songer aussi à assurer la subsistance des troupes rassemblées sur la frontière. Les principaux dépôts de provisions de bouche et de fourrage furent établis à Nowgorod, à Sosnitza et à Troubzewsk. L'on forma aussi de grands magasins à Riga, à Dunabourg, à Bobruisk, à Kiew, à Wilna, à Drissa, etc.

« Les dispositions hostiles de l'empereur des Français étaient évidentes..... », dit Boutourlin. Si l'on veut, mais, d'autre part, nous avons fait observer que la Russie, malgré le pacte conclu à Tilsitt, avait fermé les yeux sur l'importation des marchandises anglaises en son territoire.

Bref, de part et d'autre l'on s'accusait; de part et d'autre l'on avait formulé des griefs réels ou imaginaires.

Dans les derniers jours de février, Napoléon fait appeler le colonel Czernichef, aide de camp de l'empereur Alexandre, et qui était alors à Paris. Son maître l'employait fréquemment à ses communications confidentielles avec Napoléon.

Et Napoléon de lui dire :

« Pourquoi retirez-vous vos armées de devant le Turc,

qui est votre ennemi naturel, pour les amener devant moi, qui suis votre allié? »

« Pourquoi votre empereur tient-il 200.000 hommes réunis entre Pétersbourg et le duché de Varsovie? N'est-ce pas me forcer à prendre des mesures semblables? Je n'ai sur l'Oder que les cinq divisions de Davout, vous devez bien le savoir; mais je ne veux rien dissimuler : vous me trouvez occupé à porter ma ligne de défense sur un pied plus respectable. »

Et Napoléon lui fait part de son nouveau traité avec la Prusse, qui d'ailleurs n'est qu'une précaution, laissant intacte la grande question de la guerre ou de la paix.

La Russie se plaint :

1° Du dessein qu'elle suppose au gouvernement français de compléter l'institution du duché de Varsovie par le rétablissement de la Pologne.

2° De l'occupation du duché d'Oldenbourg.

Napoléon déclare qu'il ne favorisera pas le rétablissement de la Pologne. Quant au pays d'Oldenbourg, Alexandre désire en compensation la ville de Dantzick, mais Napoléon ne peut consentir à cet échange qui déplacerait la difficulté sans la résoudre.

L'occupation d'Oldenbourg a eu pour unique objet d'enlever un entrepôt au commerce anglais.

La cession du port de Dantzick ferait au système continental une blessure encore plus grave que celle qu'on a voulu fermer.

Mais on ne demande pas mieux que de céder un territoire équivalent *dans l'intérieur* des terres, et l'on propose le pays d'Erfurt.

De son côté, la France a deux griefs; elle se plaint :

1° D'infractions, de la part de la Russie, au système continental.

2° De dispositions défavorables prises contre le commerce français.

Sur le premier point, Napoléon presse l'empereur Alexandre de persister avec rigueur dans le système continental, et cependant *il souscrit aux exceptions* que les marchands russes peuvent se procurer *par les licences*.

Sur le second, il demande un traité de commerce où tous les intérêts en litige seront conciliés.

« Aucun de ces débats ne vaut un coup de canon, dit-il à Czernichef, en terminant cette conférence. Retournez auprès de l'empereur Alexandre. Vous lui remettrez cette lettre; dites-lui bien surtout que je le prie de ne pas différer davantage la négociation qui doit mettre fin à tous ces malentendus. »

Et le 25 février, nous raconte Fain, Czernichef « se met en route pour Saint-Pétersbourg, ostensiblement porteur du message de paix, et secrètement muni de documents hostiles sur l'état et la force de nos armées, recueillis à prix d'or dans les bureaux de la guerre (1). »

En attendant la réponse de l'empereur Alexandre, Napoléon prenait des mesures efficaces pour ne pas être surpris par les événements.

Par un sénatus-consulte il demande cent cohortes à la garde nationale pour garder le territoire de l'empire « pendant que nos armées vont s'éloigner ». Le colonel Boutourlin dit à ce propos : « Cette grande mesure défensive, que Napoléon n'employa dans aucune de ses guerres précédentes, montre clairement qu'il avait calculé avec justesse la grandeur de la chance qu'il allait courir (2). »

(1) Un certain Michel vendait les secrets d'État. Il fut jugé, convaincu et exécuté.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 89.

Dans les premiers jours du mois de mars, Napoléon a mis en marche toutes les troupes dont il peut disposer; les colonnes arrivent bientôt sur l'Oder où se trouve le maréchal Davout.

« L'Autriche, dit Fain, a mis le même empressement que la Prusse à nous offrir son alliance, c'est d'ailleurs une revanche qu'elle se plaît à prendre de la défection de la Russie, qui, trois ans auparavant, s'est détachée d'elle pour s'unir à la France. »

Le traité est signé le 14 mars à Paris entre le duc de Bassano et l'ambassadeur d'Autriche, prince de Schwarzenberg.

En attendant, Napoléon épuise tous les moyens pour ramener la Suède à la France. On fait écrire par la princesse de Suède à son mari. On lui dicte sa lettre. Cette dépêche est remise à M. Signeul, qui a toute la confiance du prince. On l'envoie lui-même la porter à Stockholm (1).

Cependant les efforts de Napoléon restaient infructueux. Bernadotte, roi de Suède en expectative, cédant à sa haine personnelle contre Napoléon, embrassait vivement la cause de la Russie au détriment de la Suède.

Quant à la Turquie, la France et l'Autriche garantissaient l'intégrité de ses états.

Le colonel Boutourlin dit, à ce propos (2) :

« Après le grave échec éprouvé par l'armée du grand vizir à Routschouk, la Porte, découragée, avait demandé la paix (à la Russie).

« Un congrès s'était ouvert à Bucharest, dans le courant de décembre. Napoléon entrava la marche des négociations. L'alliance de la France et de l'Autriche, garantissant le territoire de la Turquie, augmenta les difficultés

(1) *Mémoires de Napoléon*, volumes publiés par M. de Montholon, t. I, p. 221.
(2) *Op. cit.*, t. I, p. 78.

que les Russes avaient à surmonter. Il y eut un moment où l'on crut que le congrès serait dissous, et les hostilités recommencèrent même sur le Danube. »

Napoléon ne marchait pas de bon cœur à la guerre. Le 30 mars, il écrit : « Quand les Russes verront que la Prusse, l'Autriche et probablement la Suède sont avec moi et que les Turcs se raniment sous notre influence, je suppose que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne se laissera plus aller si facilement à l'idée de me braver (1). » Napoléon se flattait et se trompait.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg, dominé par les grands propriétaires russes et surtout par l'Angleterre, ne pouvait guère reculer, quoique l'empereur Alexandre lui-même n'eût aucune envie de tirer l'épée contre Napoléon.

Napoléon, à Sainte-Hélène, disait entre autres choses : « Alexandre et moi, nous étions tous deux dans l'attitude de deux hommes, qui se mettent en garde, sans avoir envie de se battre et qui ne cherchent qu'à s'effrayer mutuellement.

« Volontiers, je n'eusse pas fait la guerre; j'étais entouré, encombré de circonstances inopportunes, et tout ce que j'ai appris depuis, m'assure qu'Alexandre en avait bien moins encore envie (2). »

Cependant l'illusion dont se berçait Napoléon s'évanouit. Le colonel Czernichef est arrivé à Saint-Pétersbourg et la première quinzaine d'avril s'écoule sans apporter de réponse aux propositions pressantes dont l'aide de camp de l'empereur Alexandre était porteur.

(1) Lettre du 30 mars, citée par Fain.
(2) Mémorial de M. de Las Cases, t. III, p. 123.

Au contraire les préparatifs de guerre se poursuivent avec activité.

Les armées du czar sont en train de s'organiser.

Quant à Napoléon, depuis deux mois il travaille comme si la guerre était décidée. Les troupes tirées d'Italie commencent à se mettre en marche de Botzen, du 16 au 20 février. C'est vers la même époque que les Saxons se rassemblent à Guben et que les Bavarois se mettent en route pour le nord de l'Allemagne.

Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, à la tête du deuxième corps d'armée, était entre l'Elbe et le Rhin. Les troupes du maréchal Ney, duc d'Elchingen (3e corps) ne passent le Rhin, à Mayence, que dans les premiers jours de mars. Enfin, dans le courant de mars, le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, étend les cantonnements de son 1er corps de l'Oder à la Vistule.

Depuis la fin de mars, les corps d'armée continuent de s'avancer vers le Nord; à la fin d'avril, leurs positions sont ainsi marquées :

Le 1er corps (Davout) est cantonné sur les bords de la Vistule, entre Dantzick et Thorn, ayant, au delà du fleuve, le contingent prussien pour avant-garde.

Le 2e corps (Oudinot) se trouve à Dantzick; du côté de Varsovie sont cantonnés les Westphaliens, les Saxons et les Polonais sous Poniatowsky.

Sur la haute Vistule, l'armée autrichienne, commandée par le prince de Schwarzenberg, forme l'extrême droite de la ligne. Entre le 1er corps et Varsovie, on remarquait le 3e corps, commandé par Ney et le 4e aux ordres du maréchal Junot, duc d'Abrantès. Le grand quartier général se transporte de Berlin à Posen. Le maréchal Davout commande en chef durant l'absence de l'Empereur.

Toutes les troupes vivent des ressources du pays; on

ne doit pas toucher aux approvisionnements, qui formeront une précieuse réserve si l'on ne s'arrête pas au bord du Niémen. De nombreux véhicules sont destinés à porter les magasins de l'armée à la suite des colonnes.

Napoléon recommandait à Davout d'éviter avec soin tout ce qui pourrait militairement alarmer les Russes. Son désir était de ménager jusqu'au bout la possibilité d'une entente.

« Vous pouvez, écrit-il le 18 avril à Davout, vous considérer comme suffisamment maître de Kœnigsberg et de Pilau puisque les Prussiens s'y trouvent; contentez-vous des Prussiens pour surveiller tout le pays qui est entre vous et les Russes (1) ».

Le maréchal Victor, duc de Bellune, va s'établir à Berlin, où il doit rassembler, dans le courant de mai, une armée de 30,000 hommes qui sera le 9e corps.

Dans les instructions dictées pour ce maréchal par l'Empereur même, le 21 avril, il est dit :

« Le duc de Bellune aura les yeux ouverts sur tout le pays depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Il est chargé de contenir la Prusse et d'assurer les communications de l'armée. Il doit savoir où sont les troupes prussiennes qui ne font pas partie du contingent, où sont les fusils, les canons et les munitions des Prussiens.

« Nous devons occuper l'arsenal de Berlin, en conservant tout ce qui est la propriété du roi et ne prenant rien que sur inventaire. Ce sont nos officiers qui doivent commander à Berlin; la garde nationale doit y être à leurs ordres. Le traité est positif à cet égard.

« Quelque surveillance que le duc de Bellune doive exercer sur les journaux, sur les écrits, sur tout ce qui pour-

(1) Lettre du 18 avril, citée par Fain.

rait agiter le peuple, il ne doit pas cependant se mêler des affaires du gouvernement.

« Il doit avoir les plus grands égards pour les princes, pour les ministres et les principaux personnages de l'État. Il doit surtout avoir les plus grands respects pour le roi, et même l'expression de ces sentiments ne saurait jamais être poussée trop loin dans toutes les cérémonies et dans toutes les circonstances qui se présenteront. »

Enfin l'Empereur stipula qu'une dernière armée de réserve se formerait à Cologne et à Wezel, sous le commandement du maréchal Augereau, duc de Castiglione, qui, au mois de juin, devait se porter à Berlin pour y relever l'armée de Victor.

Celle-ci pourrait, vers cette époque, s'avancer sur la Vistule.

L'armée de Napoléon et de ses alliés s'avançant ainsi vers les frontières de Russie, la question polonaise, bien délicate, bien épineuse, se dressait plus brûlante que jamais devant l'Empereur.

Fain nous rapporte qu'après l'institution du duché de Varsovie, en 1807, la Pologne, qui dès les premières campagnes d'Italie avait envoyé ses fils pour servir sous les drapeaux français, espérait recouvrer son indépendance entière.

Napoléon s'exprimait ainsi : « En ce moment, les événements semblent nous entraîner et ce n'est pas sans quelques regrets, que je me verrais forcé de devancer de plusieurs années l'exécution de desseins, que j'avais relégués dans l'avenir.

« Une rupture avec la Russie peut être hasardeuse; il faut en prévoir les chances et ne pas nous interdire la faculté de céder à des résistances qui deviendraient trop fortes.

« Il ne faut donc pas écouter un zèle inconsidéré pour

la cause polonaise. La France avant tout; c'est là ma politique. »

Le fait le plus remarquable en ce temps de grande crise, c'est bien certainement la tentative de Napoléon auprès de l'Angleterre dans le but d'éviter une explosion. Cette tentative aurait été infailliblement couronnée de succès, si Napoléon, au moment suprême, avait su vaincre son orgueil, s'il avait su sacrifier les intérêts de sa famille à l'intérêt commun de l'Europe.

Voici le fait :

« Puisque les Russes, dit Napoléon, se placent sous la direction de l'Angleterre, puisque cette puissance est devenue le souverain arbitre de la paix et de la guerre, adressons-nous directement à elle !

« Je la voyais venir; mais aujourd'hui (c'est-à-dire après les nombreuses licences accordées par la Russie aux marchands anglais) tout est changé! C'est nous qui ferons les premiers pas. Essayons, s'il est possible, d'éviter la guerre malgré les Russes eux-mêmes, et abordons le mal à sa source (1) ».

Certes, c'était une bien sage résolution de la part de Napoléon, mais malheureusement il ne lui plut pas d'employer tous les moyens possibles pour atteindre le but.

L'Angleterre pourtant n'a vu qu'une seule difficulté; elle ne pose qu'une seule question, mais cette question touche à l'amour-propre de Napoléon, à son culte pour sa famille.

Le gouvernement français propose de laisser l'Espagne indépendante, mais avec sa constitution, ses Cortès et sa dynastie nouvelle. L'Angleterre exige que

(1) Lettre du 18 avril, citée par Fain.

le frère de Napoléon se retire et que la couronne d'Espagne soit rendue à son possesseur légitime.

Napoléon ne peut s'y résigner.

Et la négociation d'échouer!

Dans cet état des affaires, les ministres d'Alexandre vont arracher à Napoléon une déclaration de guerre en exigeant :

1° L'évacuation de tout le territoire prussien;

2° La diminution de la garnison de Dantzick;

3° L'évacuation de la Poméranie suédoise;

4° La conclusion d'un arrangement avec la Suède.

Si l'Empereur des Français accède à toutes ces demandes, la Russie s'engagera à mener à une conclusion satisfaisante les quatre points en litige :

1° Sans renoncer au commerce des neutres *(sic!)* elle maintiendra les mesures prohibitives contre le commerce direct avec l'Angleterre.

2° On conviendra du système de licence à introduire en Russie, à l'exemple de la France.

3° On traitera, par un arrangement particulier, des modifications à faire au tarif des douanes russes dans l'intérêt du commerce français.

4° On conclura un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable.

Une résolution si ferme de la part des ministres russes, obstinément soutenue, ne laissait plus d'espoir pour le maintien de la paix.

« L'empereur Alexandre, dit Boutourlin, sentait trop bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires, mais que le fond de la querelle qui divisait les deux empires consistait dans la domination arbitraire que la France s'arrogeait sur toute l'Europe.

« D'après cela, on n'eût pas avancé d'un pas, en réglant

les points en litige susmentionnés, car la question principale, celle du pouvoir dictatorial de la France sur toutes les autres puissances, n'était susceptible d'être résolue que par la voie des armes (1). »

Napoléon tenta encore d'arracher l'empereur Alexandre, qui lui était personnellement sympathique, à l'influence qui le dominait par une mission toute confidentielle, dont il chargea le comte de Narbonne. Cette mission eut un résultat négatif. La guerre parut dès lors inévitable.

C'est le 9 du mois de mai que Napoléon, accompagné de l'impératrice, part de Saint-Cloud. Il passe par Mayence, où il fait l'inspection de la place, par Würtzbourg, Bayreuth et Fribourg, et arrive le 16 à Dresde, où il donne rendez-vous à son beau-père, l'empereur d'Autriche et à d'autres princes.

Napoléon y paraît à son apogée et semble y tenir cour plénière. Les souverains de l'Autriche, de la Prusse, du Wurtemberg, de Bade, de Saxe, de la Bavière, etc., les archiducs, les princes, les principaux ministres assistent à son lever.

M. de Metternich entre autres, maître dupeur, y apparaît à côté de M. de Hardenberg, ministre de Prusse, pour flatter le vainqueur.

Exécrable comédie, rappelant le mot de Voltaire, cité par Fain : « On remarque qu'avant la bataille d'Actium, il y eut, un jour, quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine. » Il ne faut pas, non plus, perdre de vue ces paroles de Fain : « Quelque haute que soit la position de Napoléon, quelque confiance que doivent lui donner tant d'assentiments augustes, quelques guerrières, en effet, que soient ses paroles dans les cercles nombreux qui l'écoutent, nous le retrouvons toujours occupé, dans

(1) *Op. cit.*, p. 71.

son intérieur, du désir qu'il éprouve d'amener l'empereur de Russie à un accommodement.

« Les puissances de l'Europe, groupées autour de lui, ne sont encore à ses yeux qu'un moyen de plus pour arriver à un dénouement pacifique (1). »

Toutefois on n'arrivera point à ce dénouement pacifique parce que l'Angleterre, habile semeuse de discordes, ne cessait d'exciter à la guerre les conseillers de l'empereur russe.

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 56.

CHAPITRE II

DE LA VISTULE AU NIÉMEN

Vers la fin du mois de mai toute l'armée coalisée était arrivée sur la Vistule, que l'on peut considérer comme la base des opérations.

En avant de Dantzick, occupée et fortifiée, le maréchal Davout occupe Elbing et Marienbourg. Oudinot se trouve à Marienwerder, Ney à Thorn. Autour de la ville de Plock sont campées les troupes d'Italie et de Bavière, commandées par le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

Les Polonais, les Saxons et les Westphaliens sont campés ou cantonnés du côté de Varsovie. Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, commande à Modlin.

Enfin Murat, roi de Naples, attend à Varsovie la formation des masses de cavalerie, qui vont s'avancer sous ses ordres.

L'aile gauche de la grande armée est couverte par les Prussiens, rangés vers les bouches du Niémen, tandis que le corps auxiliaire autrichien se groupe autour de Lemberg en Galicie pour couvrir l'aile droite.

Quatre cent mille hommes, stationnés depuis les bouches de la Vistule jusqu'aux monts Carpathes, ont les yeux fixés sur Dresde.

Avant de commander la marche en avant, l'Empereur

ordonne des démonstrations qui doivent créer l'incertitude dans le camp des Russes. Il écrit au prince de Schwartzenberg d'annoncer la marche de cent mille soldats par Lemberg, pour entrer en Volhynie, et de faire toutes les démonstrations qui peuvent confirmer cette nouvelle. En même temps, il fait répandre le bruit d'une invasion en Transylvanie, pour couper aux Russes le Danube. Par des manœuvres des troupes du vice-roi et du roi de Westphalie, il fait supposer que la guerre éclatera vraiment en Volhynie.

Que font les Russes? L'on apprend que l'empereur Alexandre est arrivé à Wilna le 28 avril.

Le plan des Russes paraît être la défensive stratégique.

Ils ont établi de nombreux magasins derrière la ligne qui borde leur frontière. Ils ont fait préparer des points d'appui pour le cas d'une retraite forcée.

Un énorme camp retranché est construit à Drissa pour couvrir la route de Saint-Péterbourg. La Duna formera une ligne fortifiée. Une forte tête de pont, érigée à Borisof sur la Bérésina, affluent du Dniéper, protègera la route de Moscou.

Une armée sous les ordres du général Tormasof s'avance sur la frontière de la Volhynie.

Entre temps, l'ambassadeur extraordinaire, M. de Narbonne revient, le 28 mai. Il n'a pas été reçu par l'empereur des Russies. Et Napoléon de s'écrier :

« Ainsi tout moyen de s'entendre devient impossible! L'esprit qui domine le cabinet russe le précipite à la guerre! Vous ne me rapportez que l'aveu et la confirmation des propositions de Kourakin; c'est le *sine qua non* de la Russie!... Les princes qui sont ici me l'avaient bien dit. Il n'en est pas un qui n'ait reçu des communications à cet égard. On sait que nous avons été sommés de reprendre la route du Rhin; les Russes s'en vantent,

et, maintenant, la publicité met le comble à l'insulte!... Nous n'avons plus de temps à perdre en négociations infructueuses. »

L'Empereur se prépare aussitôt à quitter Dresde.

Le 28, il signe les pièces que les ministres et le conseil d'État ont envoyées de Paris, et le 29, à 3 heures du matin, il part pour se rendre à l'armée, accompagné de Berthier prince de Neufchâtel, chef de l'état-major général, de Duroc duc de Frioul, grand maréchal, et du grand écuyer Caulaincourt, duc de Vicence.

Le 29 mai, l'Empereur arrive à Glogau, et, le 30, il entre en Pologne. C'est à Posen qu'un courrier du duc de Bassano, ministre des Affaires étrangères, vient apporter la réponse de Bernadotte, prince de Suède, à la dépêche que M. Signeul avait portée à Stockholm.

Cette réponse est laconique :

« Tout est entendu (c'est-à-dire l'adhésion de la Suède à l'alliance française), si l'empereur Napoléon s'engage à faire obtenir la Norvège à la Suède, et si, dès à présent, il lui donne un subside. »

A cette proposition, Napoléon s'indigne au plus haut degré. « Quoi! dit-il, quand l'Autriche et la Prusse recherchent mon alliance, Bernadotte ose la marchander! Il me traite à la turque, il me rançonne!... Répondez que je n'achèterai point un allié douteux aux dépens d'un allié fidèle » (le Danemark) (1).

Le 2 juin, l'Empereur est à Thorn, sur la Vistule, au milieu des campements de son armée.

Il s'adresse immédiatement aux chefs de l'armée : « Nos mouvements de guerre commencent, dit-il; le passage de la Vistule a démasqué mes projets; dès ce

1) Fain, *op. cit.*, t I, p. 68.

moment, j'ai de fortes marches à vous demander. » Ainsi la Grande Armée va, au plus vite, franchir l'espace qui la sépare encore du Niémen.

Les troupes du vice-roi d'Italie et du roi Jérôme doivent traverser le duché de Varsovie par les routes qui se présenteront devant eux. Le prince Eugène suivra celle de Rastenbourg et de Marienpole, le roi Jérôme et la division polonaise iront par Bjelostock ou Byalistock sur Grodno. A droite, cette marche sera protégée par le corps autrichien sous les ordres du prince de Schwarzenberg. Les corps de Davout et d'Oudinot s'avancent sur la grande route prussienne d'Elbing à Kœnigsberg.

Cette dernière route, qui offre le plus de ressources, sera la principale ligne d'opération et de communication pour le grand quartier général, les administrations et les transports. Napoléon en règle lui-même les étapes : Thorn, Graudenz, Marienwerder, Marienbourg, Elbing, Kœnigsberg, Tapiau, Gumbinen, Wilkowiski, Kowno. Il a des soins minutieux pour le ravitaillement des troupes. Après avoir mis toutes ses colonnes en mouvement, toute sa sollicitude se concentre sur le règlement des vivres et des subsistances de l'armée.

En attendant, l'Empereur va inspecter Dantzick. Le général de cavalerie comte Rapp, un des plus intrépides de ses aides de camp, y remplit depuis quelques années les fonctions de gouverneur.

Il paraît que Rapp n'a pas suffisamment pris à cœur son rôle de *garde-côte* depuis Memel jusqu'à Colberg, et qu'il n'a guère empêché les importations de marchandises par les Anglais.

Napoléon en manifeste son mécontentement, mais il pardonne aisément ce manque de vigilance à un de ses plus anciens compagnons d'armes. Il accorde même à Rapp de reprendre sa place dans le grand quartier

général aussitôt que l'armée entière aura dépassé la Vistule.

La division Daendels (général-major hollandais) formera, durant la campagne, la garnison de Dantzick. Cette forteresse sera désormais de la plus grande importance comme grand entrepôt de vivres et de fourrages pour l'armée envahissante. Avant son départ, l'Empereur ordonne qu'un équipage de siège sorte de l'arsenal et soit mis en marche à la suite de l'armée.

A partir de l'Oder, des communications par eau sont ouvertes par la Wartha et la Netze et par le canal de Bromberg jusqu'à Dantzick.

Les vivres et les approvisionnements de toute espèce seront transportés de Dantzick à Königsberg par le Frischehaff. L'Empereur, après avoir organisé tous les transports et avoir pourvu, de la sorte, à toutes les nécessités de son armée, part de Dantzick, le 11, et suit la grande route qui va, par Marienbourg et Elbing, à Kœnigsberg. Chemin faisant, il a l'occasion de passer en revue le corps du maréchal Davout, troupe d'élite, comprenant un total de 70,000 soldats. Le 12 juin. Napoléon est à Kœnigsberg, à l'embouchure du Prégel. Là, il se montre de nouveau prodigue de sollicitudes pour l'approvisionnement de l'armée. Les parcs de l'artillerie et du génie, les chariots d'ambulance, les équipages de pont, les véhicules de toute nature, destinés au transport des vivres et des fourrages, traînés par des milliers de chevaux et de bœufs, couvrent les routes de terre, tandis qu'on met à profit le Prégel pour faire remonter quantité de bateaux chargés jusqu'à Insterburg. De plus, une seconde communication est organisée, moitié par terre et moitié par eau; des transports iront de Kœnigsberg à Labiau, et, de là, des embarcations les feront descendre vers l'embouchure du Niémen.

Bref, le transport de toutes sortes de vivres et de provisions est assuré autant que possible.

Le génie de Napoléon brille dans ces détails ainsi que dans les grandes conceptions stratégiques.

Après avoir confié Kœnigsberg aux soins de son aide de camp Hogendorp (général hollandais) nommé gouverneur, l'Empereur part le 17 juin.

Le même jour il est à Wehlau, et, le 18, à Insterburg. Des rives du Prégel, le maréchal Macdonald, duc de Tarente, marche vers Tilsitt à la tête des troupes prussiennes complétées par la division Grandjean.

La garde impériale, les corps de Davout, de Ney, d'Oudinot et la cavalerie de Nansouty et de Montbrun prennent la direction de Kowno. L'Empereur lui-même suit cette route.

Le prince de Schwartzenberg fait annoncer, par l'aide de camp Flahaut, que les Autrichiens sont prêts à ouvrir la campagne du côté de la Galicie.

En quittant les rives du Prégel, on fait distribuer aux soldats assez de vivres pour gagner le Niémen et ensuite Wilna. Les bateaux, chargés de provisions venant de Kœnigsberg, peuvent atteindre le Niémen par la Deine et le canal Friedrich.

Le 19 juin, l'Empereur entre à Gumbinen, près de la frontière russe.

C'est ici qu'il reçoit Prévôt, secrétaire d'ambassade, venant confirmer la nouvelle que l'empereur Alexandre a refusé de recevoir à Wilna le général Lauriston, ambassadeur de France, qui avait sollicité une dernière audience.

Ce refus de l'empereur des Russies signifie que la rupture est consommée, que la guerre va éclater. « C'en est fait, dit Napoléon, les Russes, que nous avons toujours vaincus, prennent un ton de vainqueurs; ils nous pro-

voquent, et nous aurons sans doute à les en remercier. »

Il s'arrête deux jours à Gumbinen pour dicter différents ordres à ses ministres et pour régler, avec le major-général Berthier, les prochains mouvements de la Grande Armée. C'est là qu'il fait connaître à l'Europe qu'il est en guerre déclarée avec la Russie; c'est là qu'il adresse à l'armée une de ces célèbres harangues militaires, toutes pleines de bravoure et d'éloquence. « Soldats, dit-il, la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Frieldland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré une éternelle alliance à la France et la guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite avant que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion...

« La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : notre choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie; elle mettra un terme à la funeste influence que la Russie exerce, depuis cinquante ans, sur les affaires de l'Europe. »

D'après le colonel Boutourlin, toutes les forces de la Russie, rassemblées sur la frontière vers l'ouest, formaient deux armées partagées en différents corps. La première armée, sous les ordres du général Barclay de Tolly, ministre de la guerre, avait son quartier général à Wilna. Elle était composée de six corps et de deux corps de réserve de cavalerie et d'artillerie à cheval. La deuxième armée était commandée par le général prince

Bagration et formée de quatre corps et de deux corps de réserve de cavalerie et d'artillerie à cheval. Son quartier général était à Lutsk.

Les régiments d'infanterie n'étaient composés que de deux bataillons, ceux de grosse cavalerie de quatre escadrons, et ceux de cavalerie légère de huit escadrons.

Par contre, les six régiments d'infanterie de la garde entrèrent en campagne avec leurs trois bataillons.

Les 3es bataillons, les 5es escadrons de grosse cavalerie et les 9es et 10es de cavalerie légère formèrent les troupes de réserve.

Ils furent organisés en huit nouvelles divisions d'infanterie et quatre de cavalerie. Ces bataillons et escadrons étaient faibles, parce que l'on avait complété, à leurs dépens, les bataillons et les escadrons actifs.

Trente-six dépôts de recrues, disposés sur trois lignes et répartis dans les provinces de l'intérieur les plus rapprochées du théâtre de la guerre, devaient servir à alimenter les corps en action. En outre, de nombreux parcs de réserve d'artillerie furent établis sur trois lignes, à savoir : Wilna-Kief, Pskow-Smolensk, et Moscou-Kalouga.

Le plan de Napoléon était d'abord de rompre, quelque part, la ligne trop étendue des armées russes, afin de les séparer et de les battre isolément. A cet effet, il dirigea l'armée du centre, de Gumbinen à Wilkowiski, et de Wilkowiski à Kowno.

A sa gauche, comme nous venons de le dire plus haut, le maréchal Macdonald, duc de Tarente, se dirigeait sur Tilsitt, tandis qu'à sa droite, le roi Jérôme marchait sur Grodno.

Le 23 juin, à 2 heures du matin, l'Empereur se rend aux avant-postes et descend au Niémen, déguisé en Polonais, et accompagné seulement du général Haxo, du génie.

Le colonel Boutourlin nous dit que le Niémen, depuis Grodno jusqu'à son embouchure, coule dans une gorge profonde, formée par des montagnes escarpées, qui ne présentent qu'un petit nombre de passages, même assez difficiles. Il commence à être navigable à Stolbtsy, où il a déjà 30 toises de large.

Au-dessus de Kowno, il en a de 90 à 110. Et les eaux de la Wilia, qu'il reçoit au-desous de cette ville, augmentent encore sa largeur de 50 à 60 toises (1).

« Dans la partie de son cours aux environs de Kowno, le Niémen présente une largeur d'environ 100 toises. Son lit est encaissé, mais l'escarpement est de notre côté, qui domine l'autre bord », dit Fain (2).

L'Empereur remarque que le fleuve fait un circuit au-dessus de Kowno, près du village de Poniémen; la rive polonaise y enveloppe presque entièrement un promontoire de la rive opposée. Ce point lui paraît favorable; il le désigne pour le passage.

La journée du 23 s'emploie en préparatifs.

Le passage s'effectue sous les yeux de Napoléon par trois ponts que le général Eblé, du génie, a jetés en moins de deux heures, dans la soirée du 23.

En fait de matériel pour la construction de ponts, l'armée était richement outillée.

Vers l'aube du jour, 200,000 combattants ont passé, à savoir : le 1er corps (maréchal Davout, prince d'Eckmühl), comprenant les divisions Morand, Friand, Gudin, Dessaix, Compans et la cavalerie légère de Girardin. Dans la division Dessaix, se trouve le 33e régiment d'infanterie légère, entièrement composé de Hollandais aux ordres du colonel de Marguerye. Les bataillons sont

(1) Une toise a presque 1m,95 ; une lieue commune est de 4,444 mètres.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 139.

commandés par les commandants Schuurman, Everts, de Jongh van Ommeren (1); le 2e corps du maréchal Oudinot, duc de Reggio, comprend les divisions Legrand, Verdier et Merle, et la cavalerie légère de Castex. Dans le 2e corps, comptant 45,000 hommes, se trouvent deux régiments hollandais, les 123e et 124e de ligne. Le premier, commandé par le colonel français Avizard, fait partie de la brigade Coutard, de la division Merle; le second se trouve incorporé dans la brigade Pouget, de la division Verdier, aux ordres du colonel Hardyau. Le corps d'Oudinot est appuyé par la division de grosse cavalerie du général Doumerc, tirée du 3e corps de réserve de cavalerie aux ordres du général Grouchy. Cette division comprend les 4e, 7e et 14e cuirassiers et le 3e chevau-légers. Le 14e cuirassiers, composé de Hollandais, est commandé par le colonel hollandais Trip.

Le 2e corps est suivi par le 3e, aux ordres du maréchal Ney duc d'Elchingen, comptant également 45,000 hommes, composé des divisions Ledru, Razout et Marchand et de la cavalerie légère de Wolwarth. Dans la division Wolwarth se trouve le 11e hussards, régiment entièrement hollandais, commandé par le colonel français de Collaert, et fameux déjà par ses précédentes campagnes. Il fait partie de la brigade Mourier.

Après ces trois corps, viennent les 1er et 2e corps de réserve de cavalerie, commandés par les généraux Nansouty et Montbrun, sous la direction supérieure du roi Murat, comptant en tout 20,000 chevaux.

Enfin la garde impériale paraît, comprenant 20,000 combattants en trois divisions, sous les maré-

(1) *Carnet de la Sabretache*, 1901, p. 620. — *Mémoires inédits du général-major H. P. Everts.*

chaux Mortier (duc de Trévise), Lefebvre (duc de Dantzick), et Bessières (duc d'Istrie).

Dans ce corps d'élite, on remarque le 2e régiment de grenadiers à pied de la vieille garde, composé de Hollandais aux ordres du colonel hollandais Tindal (1), le 2e chevau-légers lanciers, surnommé les lanciers rouges à cause de leur habit (kurka) écarlate. Il est commandé par le général de brigade comte Édouard de Colbert. L'ancien colonel Dubois et le lieutenant-colonel van Hasselt (hollandais), étaient colonels-majors sous Colbert (2).

Le régiment comptait alors dix compagnies à cent vingt chevaux. Dans ses rangs se distinguaient, entre autres, le capitaine comte F. Dumonceau, commandant la 6e compagnie, et le lieutenant en premier chevalier Hubert de Stuers, sous-adjudant major. Dans l'artillerie à cheval de la garde se trouvent incorporés les Hollandais de la garde royale de Louis Napoléon. Ces Hollandais forment la 1re compagnie du second bataillon, aux ordres du capitaine Lafond. Dans cette compagnie, le capitaine en second F. C. List servait comme lieutenant en premier (3).

Enfin, parmi les pontonniers de la Grande Armée, une compagnie (11e) attachée au corps d'Oudinot, est entièrement composée de Hollandais aux ordres du fameux capitaine hollandais Benthien (4).

Le général Baggowouth, qui garde la frontière russe entre le Niémen et Wilna, n'a opposé aux Français que quelques piquets de cosaques, promptement dispersés par la cavalerie légère du général Pajol (5).

(1) *Colonel Chevalier Lambert de Stuers, journal inédit.*
(2) *Journal inédit, général Hubert de Stuers.*
(3) *Général F. C. List. Mémoire inédit.*
(4) *Journal inédit du capitaine Benthien.*
(5) « Au passage de Niémen, il y eut quelques engagements

Le même jour (24 juin), le corps prussien, commandé par Macdonald, duc de Tarente, franchit la rivière à Tilsitt. Il comptait 25,000 combattants en trois divisions : Grandjean, York et Massembach.

Les troupes du général Wittgenstein ne résistèrent pas plus que celles de Baggowouth, de sorte que Napoléon se vit inopinément maître du fleuve.

Aussitôt il donne des ordres pour que Kowno devienne le premier anneau de la chaîne de communication, qui doit s'étendre sur les pas de l'armée.

Il ordonne de marcher sur Wilna, mais en même temps il fait avancer les corps d'armée, tenus jusqu'alors à plusieurs journées en arrière sur la droite, pour couvrir le flanc de la marche principale.

En vertu de cet ordre, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, passe le Niémen à Piloni, quelques lieues au-dessus de Kowno, à la tête de ses 7,000 hommes, nommément : le 4e corps, aux ordres directs du vice-roi lui-même; le 6e corps sous le général Gouvion Saint-Cyr; le 3e corps de réserve de cavalerie, commandé par le général Grouchy.

Également le 30 juin, Jérôme, roi de Westphalie, passe le Niémen à Grodno avec les 5e, 7e et 8e corps (Poniatowsky, Reynier, Junot), et le 4e corps de réserve de cavalerie aux ordres du général Latour-Maubourg, en tout 65,000 hommes. En longeant les bords de la Wilia, qui se jette dans le Niémen près de Kowno, l'armée du centre s'avance vers Wilna, capitale de la Lithuanie, grand quartier général de l'empereur Alexandre.

Tout faisait présumer que la possession de Wilna

qui nous donnèrent une centaine de blessés. Je les fis réunir aux hôpitaux de Kowno ». *Mémoires du docteur Larrey, sur la chirurgie militaire*, 1812, p. 9.

serait disputée sérieusement aux Francais; mais les Russes, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'avant-garde de Murat, firent sauter le pont de la Wilia, mirent le feu aux magasins et se retirèrent.

CHAPITRE III

DU NIÉMEN A VITEBSK

Tandis que la cavalerie légère s'élance sur les traces des Russes, Napoléon entre, à midi, dans cette capitale de la Pologne russe, aux acclamations du peuple. Bientôt l'Empereur apprend, par les renseignements qui affluent de tous côtés, que les progrès rapides des Français ont causé cette brusque évacuation. Fain raconte : « Bientôt les rapports de nos avant-postes, les officiers prisonniers et les estafettes qui tombent à chaque instant dans nos mains, ne laissent plus de doute sur le désordre dans lequel l'ennemi s'est retiré, ni sur l'abandon où sont restés la plupart des corps éloignés. Sur toutes les avenues de Wilna, l'on ne rencontre que des troupes russes qui se présentent, s'arrêtent, rétrogradent, se jettent dans des directions improvisées, et vont heurter d'un obstacle contre un autre (1). »

Évidemment le premier plan de Napoléon s'effectuait. Les corps russes surpris se trouvaient en grand embarras. Le général Baggowouth, coupé de Wilna, à sa sortie de Kowno, n'a trouvé son salut qu'en marchant droit en arrière vers la Duna.

Le général Wittgenstein, arrivant de Keidani, et

(1) *Op. cit.*, t. Ier, p. 148. V. *de Chambray*, t. Ier, p. 73.

voyant son chemin barré par Oudinot, se retire en toute hâte, évacuant toute la Samogitie.

Le 30 juin, au moment où les chasseurs à cheval et les lanciers polonais, commandés par Pajol, pénètrent dans Oszmiana, le corps du général Doctorof paraît, cherchant à gagner Swenziani.

Doctorof se hâte de faire un détour par Olchanoui. Le même jour, on signale, entre Wilna et Lida, le corps du général Dorokof, marchant à l'aventure.

Le 1ᵉʳ juillet, Platof lui-même se présente, venant de Grodno et se portant vers Wilna. Bagration le suit et s'avance jusqu'à Slonim.

Napoléon s'efforce de profiter au plus tôt de cet état de choses.

Tandis que Murat reçoit l'ordre de suivre les pas de Barclay de Tolly, l'Empereur lui confie la direction supérieure des forces qui doivent pousser les Russes vers la Duna. Il sera appuyé par les corps de Ney et d'Oudinot,

Vers la droite, les ordres de l'Empereur ont pour but d'écarter les corps de Bagration et de Platof.

Le roi Jérôme suivra Bagration. Le prince Eugène s'avancera vers Roudniki pour lui fermer la route de Wilna, tandis que Davout va gagner Minsk pour l'empêcher de se porter vers la Duna.

Pour remplir le vide qui va se faire entre les troupes du roi Murat et de Davout, une colonne spéciale est formée; elle est composée du corps de cavalerie de Nansouty, appuyé lui-même par la division Morand qu'on a détachée du corps de Davout.

Napoléon reste au centre. Son bulletin du 30 juin résume ainsi le début de la campagne :

« Il n'y a encore eu que des manœuvres, mais l'ennemi a déjà perdu la capitale (Wilna) et la plupart des provinces polonaises. Tous les magasins de 1ʳᵉ, 2ᵉ et 3ᵉ lignes,

résultat de deux années de soins, évalués plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir (1). »

Tandis que l'Empereur prolonge, jusqu'au milieu de juillet, son séjour à Wilna, des combats partiels assez sérieux sont engagés sur le vaste théâtre de la guerre.

Un soir, par un temps splendide, le capitaine en second List, servant comme lieutenant en premier dans le 1er bataillon de l'arlillerie à cheval de la garde, se promenait avec quelques officiers français sur la place d'armes. Le commandant Pion demanda ce qu'on pensait de la guerre. La réponse unanime fut que l'armée russe serait battue et poussée jusqu'au delà de Moscou.

« Moi, je suis de votre avis, dit Pion. Mais savez-vous ce que nous allons faire à Moscou ou à Saint-Pétersbourg? »

« Eh bien, lui répondit-on, nous y allons prescrire la paix aux Russes. »

« Vous êtes dans l'erreur, répartit Pion, mais je vous le dirai : Nous poussons vers une de ces capitales pour y chercher les cosaques et pour les conduire, avant un an, sur les bords du Rhin (2). »

En vérité, ce présage s'est essentiellement accompli.

Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, dirige son corps par Janovo et Deweltowo à Vilkomir, poussant devant lui le corps de Wittgenstein. Celui-ci paraît vouloir résister; il a rangé ses troupes en bataille près de cette petite ville, située sur la rive gauche de la Sventa.

Oudinot fait attaquer sur-le-champ par la division Verdier, renforcée par les cuirassiers du général Doumerc et la cavalerie légère du général Castex.

(1) FAIN, *op. cit.*, t. Ier, p. 151.
(2) Général LIST. *Journal inédit.*

Le 124e de ligne (hollandais), aux ordres du colonel Hardyau, se trouve à la tête de la division.

Après une courte introduction par les armes à feu et l'artillerie régimentaire, conduit par le lieutenant Dauzon de Boisminart (hollandais), la division procède à l'attaque et pousse l'ennemi à travers la ville, sans lui laisser le temps de détruire le pont.

La retraite par le pont étant coupée à 200 dragons russes, ceux-ci tâchèrent de passer la Sventa à gué, à l'aval de Vilkomir. Mais l'artillerie de Dauzon, leur coupant encore cette retraite, ils se rendent prisonniers.

Les troupes, en entrant dans la ville, trouvent un magasin de fourrages en feu. Heureusement on put encore en sauver une grande partie, bonne aubaine pour les chevaux, qui, dans les derniers jours, n'avaient reçu que du fourrage vert.

On était au 20 juin, jour où l'Empereur entra à Wilna.

Après un repos, nécessité par les averses qui changeaient les chemins en marécages, Oudinot continue sa marche par une chaleur excessive, d'autant plus nuisible aux hommes et aux chevaux que les colonnes de vivres ne pouvaient pas avancer aussi vite que les troupes.

Ayant appris que Witgenstein avait pris la route de Dunabourg, il le suivit et porta, en quatorze jours, son corps devant cette forteresse. C'était le 13 juillet.

Sur ces entrefaites, Murat continuant sa marche accélérée à la poursuite de Barclay de Tolly, qui n'a pu rallier ses troupes à Svenziani, entre dans cette place le 4 juillet.

Le 5 juillet, ses escadrons passent la Disna après une brillante affaire d'avant-garde.

La cavalerie du général Sébastiani prit possession de Vitzoui. Et l'armée de Barclay, qu'accompagne l'empereur

Alexandre, se hâte de gagner le pont de Drouïa sur la Duna, dans la grand'route de Saint-Pétersbourg.

En même temps, Macdonald, à l'extrême gauche, parcourt la Samogitie et la Courlande que les Russes lui abandonnent.

Doctorof continue sa retraite précipitée, atteint Smorgoni, suivi par la cavalerie de Nansouty, et, sacrifiant ses bagages, il réussit à rejoindre l'arrière-garde de Barclay.

Dorokof et Platof, après avoir également essayé de se frayer un passage vers Oszmiana, se dirigent vers le sud pour rejoindre l'armée de Bagration.

Celui-ci se dirigeait sur Minsk, mais Dorokof et Platof le rejoignant, lui ont appris que l'armée de Davout leur barrait le passage.

Bagration s'imaginant qu'il aurait affaire avec les cinq divisions de Davout (soit soixante mille hommes au moins), ignorant que Davout n'avait avec lui que deux divisions, se décida à rétrograder.

Le 5 juillet, il se porta de Nicolaïef à Korelitza pour aller chercher, par Mir, une route plus sûre qui le ramenât vers Minsk.

Par cette manœuvre, Bagration va se mouvoir entre les colonnes de Davout et du roi Jérôme.

Davout marche avec deux divisions sur Minsk, tandis que les troupes de Jérôme arrivent de Grodno.

Les forêts comprises entre Vologin, Nicolaïew et Stolbtzy, sont entrecoupées de marais et sans communications.

Seulement, on y trouve trois routes praticables :

1° de Neswigé par Koidanow, à Minsk;

2° de Neswigé par Glousk, à Bobruisk sur la Bérésina;

3° de Minsk à Bobruisk, par Igoumen.

Tandis que l'Empereur s'arrête à Wilna, un véritable

steeple-chase s'organise, des bords de la Disna au nord, jusqu'aux environs de Minsk.

Bride abattue, la cavalerie se porte vers l'est.

Sur les traces des milliers de chevaux suivant le panache flottant du roi Murat, le maréchal Ney pousse vivement son corps en avant, précédé par ses sept régiments de cavalerie légère de Wolwarth, parmi lesquels se trouvent les hussards hollandais du colonel (français) Collaert,

Grouchy, formant l'avant-garde de Davout, se meut, avec le 3e corps de réserve de cavalerie, dans la direction de Minsk.

L'Empereur lui a adjoint les lanciers hollandais de sa garde, sous Colbert.

Les voilà qui se dirigent en partisans sur Wileyka pour y enlever des magasins considérables de campements et de fourrages; puis, longeant les bords de la Wilia, ils se portent par Illia sur Zembin, et, traversant la Bérésina au gué de Studienka, ils rejoignent sur la rive gauche, à Borisof, le corps de Grouchy.

Formant l'avant-garde de Grouchy, ils s'avancent sur Tolotchin et s'emparent d'un convoi de cent voitures attelées de bœufs et chargées de vivres. C'est ici que le 6e régiment de hussards du corps de Grouchy fut joint aux lanciers rouges.

Le 19 juillet, on arrive à Orcha, où l'on met la main sur des magasins considérables de foin, d'avoine, de farine, d'eau-de-vie (1). La cavalerie de Murat et de Ney emploie le vert et le sec pour atteindre son but, mais à quel prix!

Déjà les chevaux ont beaucoup souffert en traversant les plaines arides de la Pologne et la Lithuanie.

(1) Général chevalier H. de Stuers, *Journal inédit*.

En guise de fourrages, le chaume des toits fut coupé et mêlé à l'orge fraîche et à l'avoine verte.

Les Russes avaient détruit tous les ponts, de sorte que toutes les petites rivières durent être traversées à gué.

Souvent l'eau atteignait les arçons. Les défilés, nombreux dans ces contrées montagneuses, rendaient la marche irrégulière et fatale aux bêtes. Maint défilé dut être passé à la file indienne. Après le passage, on regagnait au galop la tête de la colonne. C'était excessivement dur.

Souvent la durée d'une marche est de huit à dix heures, sans repos pour soigner les bêtes, presque toujours au trot. Souvent, après une marche forcée, les chevaux devaient, la nuit, monter la garde aux avant-postes sans être dessellés, sans être nourris suffisamment. Souvent les averses rendirent les bivouacs insupportables et les chemins impraticables (1).

Quoiqu'on fit des efforts inouïs, les trains de vivres et de fourrages, ne pouvant suivre le mouvement rapide des colonnes de cavalerie, manquèrent maintes fois. Ni pain pour les hommes, ni foin pour les bêtes! On allait à la maraude dans des villages avoisinants: on pillait, on saccageait au préjudice de la discipline : nécessité n'a point de loi!

Bientôt l'on vit les routes jonchées de cadavres de chevaux, et dans chaque bivouac la cavalerie dut en laisser quelques-uns mourants d'inanition. En juillet, il en périt des milliers. Ainsi la cavalerie fut-elle abîmée au début de la campagne, avant même d'avoir pris contact avec l'ennemi.

Les hussards hollandais de Collaert s'avancent par Labonari et Kortiliani, toujours à marches forcées.

(1) Général Geisweit van der NETTEN, *Journal inédit.*

La nourriture leur manquait: pendant des journées, ils ne reçurent pas un morceau de pain. Ils trouvent villages et demeures dévastés par les cosaques.

Voilà une belle maison de campagne, dans laquelle on a brisé tous les meubles et défoncé 400 tonneaux d'eau-de-vie. Des centaines de livres d'une bibliothèque magnifique se trouvent dispersés au hasard : une ruine complète.

Le 15 juillet, la brigade atteint Dominen, à deux lieues de la Duna. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'on entend le canon d'Oudinot, arrivé devant Dunabourg.

Tandis que le corps du prince Eugène se poste à Roudniki pour fermer aux Russes cette route vers le nord, tandis que Nansouty menant le gros de son corps de cavalerie, soit 44 escadrons, court se placer sur la route de Michaïliski, entre Murat et le prince Eugène, appuyé par la division Morand de Davout, le prince d'Eckmühl lui-même arrive à Minsk (3 juillet) où il s'empare de magasins importants de farine, d'avoine, de fourrages et d'eau-de-vie. Par la rapidité de sa marche, il avait ôté à l'ennemi le temps de les détruire.

Cependant le but de cette manœuvre est manqué par l'inertie du roi Jérôme. Celui-ci, ayant franchi le Niémen à Grodno, le 30 juin, n'arrive à Bielitza que le 7 juillet; Bagration avait déjà atteint Mir le 6 juillet, sans être inquiété sur ses derrières.

Le 7 juillet, il reprend la direction de Minsk par Koïdanof.

Mais se voyant de nouveau devancé par Davout, il rétrograde encore et se hâte de gagner Neswigé, pour s'engager sur l'unique route de Bobruisk.

A Neswigé il fait prendre haleine à ses troupes, harassées par neuf marches consécutives, et expédie son artillerie, ses parcs et ses bagages.

Il y reste lui-même les 8, 9 et 10 juillet.

Mais Jérôme ne se montre pas. Seule, le 8 juillet, l'avant-garde de l'armée polonaise de Poniatowsky arrive à Korelitza. Platof fait face de ce côté, pour ralentir la marche des Polonais. Le 9 juillet, la cavalerie polonaise exécute des charges intrépides; mais, n'étant pas efficacement soutenue par l'infanterie, Platof atteint son but.

Le 10 juillet, nouveau combat entre les cosaques de Platof, renforcés par la cavalerie de Wazilzikof et les Polonais.

Même résultat.

Le 11 juillet, Bagration l'échappe belle : il atteint Bobruisk et la Bérésina. Ce n'est que le 13 juillet que les Polonais arrivent à Neswigé.

Davout, désappointé, ne voyant point paraître Bagration, fait reposer à Minsk ses troupes fatiguées.

Vers le milieu de juillet, les résultats du début de campagne n'étaient pas brillants.

Les corps d'armée avaient atteint sans combats les rives de la Duna au nord, et les bords de la Bérésina au sud, devancés par les masses de cavalerie.

L'Empereur avait séparé les deux armées russes au prix de sacrifices énormes en hommes et en chevaux.

Des milliers de soldats, harassés, ne pouvant plus suivre, affaiblis par l'inanition, se traînaient le long des chemins, ou gisaient dans les villages où ils s'adonnaient à la maraude.

Les chevaux, condamnés à des marches de dix à douze heures au trot sans être dessellés, pauvrement nourris, en proie à des maladies d'entrailles, périrent par centaines et par milliers (1).

(1) *Journal inédit*, général Geisweit van der Netten.

Et les Russes s'éloignent sans cesse. Barclay de Tolly a été rejoint par Doctorof à Vitebsk. Dorokof et Platof se sont réunis à Bagration et ont atteint avec lui la Bérésina, à Bobruisk, sans être harcelés.

Cependant, la marche impétueuse des Français faisait une si profonde impression sur l'armée de Barclay de Tolly, que l'empereur Alexandre, qui se trouvait au camp de Drissa, jugea nécessaire de relever par un ordre du jour l'esprit, quelque peu déprimé, de ses soldats.

Dans sa proclamation, il représenta la retraite comme indispensable pour concentrer toutes les forces russes dans une position choisie d'avance.

Napoléon prolonge son séjour à Wilna pour remédier autant que possible aux conséquences funestes des marches précipitées. Comme ses lettres l'attestent, il se préoccupe, des jours entiers, de l'alimentation des troupes. La nuit, il veille, dicte des ordres et des instructions sur ce sujet. Mais c'était demander l'impossible, que faire suivre les marches accélérées des troupes par des troupeaux de bétail et des colonnes de vivres. Par conséquent les troupes, en avançant, furent contraintes de chercher leur nourriture, chemin faisant, dans le pays même.

Le lendemain de l'arrivée à Minsk, une grande parade eut lieu sur les ordres de Davout.

Ce maréchal fut très irrité par les rapports établissant la débandade des troupes de toutes armes. Le 33e régiment d'infanterie légère, aux ordres du colonel de Margueryе, faisait partie de la division Dessaix. Ce régiment, composé de quatre bataillons hollandais commandés par des chefs hollandais : Van Ommeren, Everts, de Jongh et Schuurman, en quittant le bivouac sous Wilna, fut réuni à quelques corps de cavalerie aux ordres du général Bordesoulle. Cette marche s'effectuant avec une rapi-

dité extraordinaire, le régiment, entrant à Minsk, avait laissé 800 hommes, un tiers de son effectif, exténué, le long de la route. Il en fut de même dans les autres régiments; le 57ᵉ de ligne laissa même 1,400 hommes en arrière et le 25ᵉ près de 1,700. Mais la plupart des régiments étaient forts de près de 4,000 hommes.

Davout, après avoir assisté à la messe, parut à la parade suivi d'un nombreux état-major. Il se porte au galop vers le régiment hollandais, et, parvenu devant les compagnies, il sacre avec fureur contre les traînards du régiment, menaçant de faire fusiller le dixième de l'effectif présent (1).

Il n'accomplit point sa menace, mais, après avoir délibéré, le maréchal décide que les hommes du 33ᵉ, en signe de déshonneur, prendront part au défilé, la crosse en l'air. Ce qui eut lieu effectivement à la grande indignation des officiers présents.

Quelques heures après, le général de division Dessaix eut la bonté de se rendre auprès du régiment. Convoquant les hommes sur le front de bandière, tels qu'ils étaient et sans armes, il leur expliqua que l'intention du maréchal n'était point de s'en prendre aux compagnies présentes à la parade, que, dans le feu de sa colère, il s'était laissé emporter; qu'il en voulait seulement aux traînards, demeurés en arrière, et qu'il se flattait que le régiment, à la première occasion, se distinguerait devant l'ennemi.

Il est assez plausible que le 33ᵉ d'infanterie légère ne servit qu'à donner une leçon aux autres corps qui avaient mérité tout autant de défiler la crosse en l'air. Cependant il faut avouer que dans certain ordre de l'Empe-

(1) *Carnet de la Sabretache*, 1901-1902. — *Mémoires du général Everts*, p. 620 et suiv.

reur, se rapportant au pillage en Lithuanie, le 33e d'infanterie légère est expressément signalé.

Le 10 juillet, l'Empereur mande par lettre à Berthier de faire partir une brigade de gendarmerie pour Voronovo. « Ils arrêteront, dit-il, les pillards du trente-troisième qui commettent des dégâts horribles dans ce pays. Ils prennent cette route sous prétexte de trouver le premier corps qui est à Minsk. Tous ceux qui auront commis des délits seront arrêtés; les autres seront escortés jusqu'à Minsk (1). »

Ces ordres sévères ne parvinrent pourtant pas à détruire le mal.

Quelques régiments, précipitant leurs marches, étaient demeurés trente jours consécutifs sans pain, ni sel, sans aucune distribution de vivres. Ni intendants, ni commissaires des guerres ne s'occupaient de remplir leur tâche.

Ce fut là une des causes principales de la ruine et de l'anéantissement de troupes, qui, sans cela, eussent été, on peut le dire, invincibles.

Napoléon, ayant appris toute la situation vers l'aile droite, ordonna à Davout de se porter rapidement sur Mohilew afin d'y barrer le chemin à Bagration. Le 7e corps (Reynier), destiné à couvrir le duché de Varsovie, rétrograda sur Slonim pour se rapprocher de la Volhynie.

En outre, l'Empereur décida qu'après la réunion prochaine des troupes de Davout et du roi Jérôme, le prince d'Eckmül serait investi du commandement supérieur.

Avant de quitter Minsk, Davout y installa une commission provisoire pour administrer le pays, en atten-

(1) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 205.

dant l'arrivée du général Bronikowski, nommé gouverneur de cette place. En outre, il y laissa trois bataillons du 33e d'infanterie légère, tandis que le 3e bataillon, aux ordres du lieutenant-colonel Schuurman, était détaché à Borisof.

Le général Barbanègre conservait provisoirement le commandement de la province de Minsk.

Cette poignée d'hommes ne pouvait suffire à Minsk puisque les Russes occupaient Bobruisk sur la droite et que le général Hertel avec 15,000 hommes se trouvait à Mozyr sur la Prypet.

Pendant le séjour à Minsk, quantité de traînards hollandais rejoignirent le 33e. Le repos fut salutaire, d'autant plus que la ville était bien approvisionnée.

Cependant les environs étaient encombrés, dans un rayon de 30 lieues, par une foule de traînards d'environ 100,000 hommes, qui pillaient le grand-duché de Lithuanie d'une façon effrénée.

Le général gouverneur Bronikowski lançait continuellement des colonnes pour ramener les débandés et couper court, par ce moyen, à toute violence.

Chaque jour on ramenait des débandés. Un grand nombre d'entre eux furent condamnés par le conseil de guerre et fusillés aussitôt.

Nonobstant, Bronikowsky reçut encore des plaintes des seigneurs lithuaniens sur la façon intolérable dont ils étaient maltraités, eux et leurs paysans. Il chargea par conséquent le commandant Everts, du 33e, de partir avec une colonne d'infanterie et de lanciers polonais, forte d'environ 1,000 hommes, et de punir de mort sur-le-champ ceux qui ne se soumettraient pas et qui ne voudraient pas le suivre.

Huit jours furent consacrés à cette fatigante mission, pendant lesquels Everts eut la chance de faire

retourner dans les rangs des milliers de soldats débandés.

Il ne pouvait réparer le mal. La Lithuanie fut ruinée, quoique ses habitants fussent réellement les alliés de l'Empereur.

L'empereur Alexandre parut vivement impressionné par la situation de son armée, dont deux tiers s'étaient réfugiés derrière la Duna, tandis qu'un tiers, sous Bagration, semblait coupé ou enveloppé. L'envoi du général Balakof, son aide de camp et, en même temps son ministre de la police, comme parlementaire à Wilna, est la preuve manifeste de ses inquiétudes. Napoléon accueillit Balakof avec bienveillance et fit preuve de sagesse en prêtant l'oreille à ses propositions.

Évidemment cette mission n'avait qu'un but, celui de gagner du temps. « Il vient offrir, dit Fain, pour unique concession de la part de la Russie, de rentrer dans le système continental. Mais en attendant qu'une négociation puisse fixer les articles qui rétabliront l'alliance, il demande qu'on se retire derrière le Niémen. » Napoléon ne pouvait adhérer à une telle proposition. En perdant du temps, il risquait tout. En se retirant derrière le Niémen, il sacrifiait tout sans conserver la garantie d'une heureuse issue de la négociation. Aussi offrit-il de traiter sur-le-champ, à Wilna même, et de se retirer, comme à Tilsitt, dès que la paix l'aurait ainsi réglé. Mais Balakof avait l'ordre d'exiger, avant tout, l'évacuation du territoire russe. C'était demander l'impossible.

« Ces gens-là, dit Napoléon, ne veulent que quelques jours de répit; ils ne songent qu'à sauver Bagration, et se moquent de compromettre ce qu'il y a de plus sacré. Eh bien! ne nous occupons plus que d'achever ce qui est si bien commencé; il faut que leurs embarras soient

complets, pour qu'ils permettent à leur empereur de revenir à moi » (1).

Ces mots prouvent que Napoléon était persuadé, et sans doute avec raison, que l'empereur Alexandre, en lui présentant de telles propositions, n'agissait pas de son propre mouvement, mais qu'il était totalement subjugué par son entourage.

M. de Balakof retourna au camp des Russes, et l'armée française reprit sa marche en avant. L'Empereur organise sur toutes les routes des escadrons de gendarmerie; il crée une commission de justice contre les maraudeurs; il fait établir à Wilna des hôpitaux pour 6,000 malades; il passe lui-même en revue les ambulances, que le docteur Larrey a équipées à la légère pour suivre l'armée sur les champs de bataille; une grande partie des magasins incendiés par l'ennemi a été sauvée des flammes; il se fait mettre sous les yeux l'état des ressources qu'ils contiennent; il préside à l'arrivée des premiers bateaux qui apportent à Wilna les provisions réembarquées à Kowno; 2,000 chevaux sont demandés à la Samogitie pour réparer les pertes de l'artillerie, en attendant les remontes dont les relais avancent.

Enfin Wilna, légèrement fortifiée, devient le centre d'une nouvelle base d'opérations sous les ordres du général Hogendorp, aide de camp de l'Empereur.

Celui-ci sera remplacé, à Kœnigsberg, par le général Loison, qui aura à surveiller les routes orientales de la Prusse, principales communications de l'armée.

Pour rattacher plus fortement l'arrière-garde, qui restera en Lithuanie, à la réserve que le maréchal Augereau, duc de Castiglione, amène des bords du Rhin sur l'Elbe et sur l'Oder, Victor doit échelonner ses

(1) Fain, *op. cit.*, p. 160.

3,000 hommes entre le Niémen et la Vistule aussitôt qu'Augereau aura relevé ses postes sur l'Oder.

Ainsi, tandis que les forces du centre et de l'aile droite s'efforçaient de contenir ou d'envelopper et de faire battre en retraite l'armée de Bagration, tandis que les forces de l'aile gauche tenaient en haleine l'armée de Barclay, l'Empereur s'occupait constamment de fortifier l'arrière-garde, d'assurer les communications et d'organiser la réserve.

L'Empereur, en quittant Wilna le 16 juillet à 10 heures du soir, y laissa son ministre des Affaires étrangères, le duc de Bassano, comme chef suprême.

Les fonctions dont le duc de Bassano restait investi avaient la plus haute portée. Tous les commandants de troupes, agissant autour de Wilna, devaient correspondre avec lui. Il avait la direction supérieure des affaires polonaises et des provinces conquises et la haute surveillance de tous les services administratifs que l'armée laissait derrière elle. Son cabinet était une section du cabinet impérial. On pourrait dire qu'il était vice-empereur. L'armée tout entière marche vers l'Orient. Le prince Eugène s'avance dans la direction de Vitebsk. L'armée bavaroise, formant le 6e corps commandé par le général Gouvion-Saint-Cyr, suit les pas d'Eugène.

Selon Fain, à Wilna, l'Empereur fixa son plan définitif. Il pouvait marcher sur Pétersbourg ou sur Moscou; il s'arrêta à la seconde idée.

S'avancer par Vitebsk sur Smolensk, entre Bagration et Barclay de Tolly séparés par 100 lieues de terrain, tourner à la fois les deux lignes de défense naturelle, que la Duna à gauche et la Bérésina à droite offrent à la Russie, déborder ainsi les deux grandes armées ennemies et se retourner contre l'une ou contre l'autre, suivant l'occasion, voilà le plan. Napoléon espérait ter-

miner la guerre dans les premiers jours d'août, entre la Duna et le Dniéper.

Le quartier impérial arrive, le 17 juillet, à Sventziani. Jusqu'à ce moment on pouvait se demander si l'Empereur marcherait avec toutes ses forces sur Saint-Pétersbourg; en effet, l'attaque du côté de la Duna avait été assez vigoureuse. Mais quand on vit Napoléon partir de Sventziani et aller s'installer pour quelques jours à Gloubokoë, dans la direction orientale, il devenait évident que son objectif stratégique serait Vitebsk.

A Gloubokoë, le généralissime se voit contraint d'attendre des nouvelles de ses commandants de corps d'armée. Il y reste cinq jours, et, pendant ce temps, de fâcheuses nouvelles lui parviennent.

A gauche, l'armée de Barclay fait un retour offensif. Son avant-garde repasse la Duna et attaque les postes du général Sébastiani. On s'attend à le voir reprendre l'offensive pour refouler le centre de la Grande Armée. Cette éventualité est d'autant plus périlleuse, que l'armée westphalienne, à droite, n'a pas gagné de terrain et n'a pas attaqué Bagration. Bien plus, le roi Jérôme apprenant que le maréchal Davout est investi de l'autorité suprême à l'aile droite, après la réunion des corps de cette aile, se croit insulté et se retire inopinément, sans dire mot.

Par suite de ce départ, les contingents polonais et westphaliens restent sans direction.

L'Empereur nomme alors le maréchal Junot, duc d'Abrantès, chef de l'armée westphalienne.

Boutourlin dit que, le 18 juillet, toute l'armée de Bagration bivouaqua sous les remparts de Bobruisk sans avoir rencontré un obstacle dans sa marche. Des nouvelles alarmantes viennent encore de Varsovie. On craint une invasion dans la partie méridionale du grand-duché

par une armée russe qui se trouverait en Volhynie sous la direction supérieure du général Tormasof.

L'Empereur garde son sang-froid; il fait parvenir au général Reynier, déjà en marche vers le Bug, en Volhynie, l'ordre de se tenir aussi bien informé que possible des agissements de l'ennemi.

Si, par hasard, Varsovie était réellement menacée, le général Reynier en donnerait avis d'urgence au maréchal Victor, qui doit être le 1er août à Marienbourg, avec 30,000 hommes; l'armée saxonne tiendrait ferme dans les camps retranchés de Praga et de Modlin, et, pendant ce temps, Victor se trouverait en mesure de venir à son secours.

Napoléon est toujours dans l'attente d'une grande bataille. Comme Gloubokoë pourrait en devenir le pivot, il y prépare un centre de résistance; il y établit une manutention, des magasins, un dépôt d'artillerie, etc.

Or, bientôt, il reçoit la confirmation de ses pressentiments à l'endroit du retour offensif de Barclay de Tolly sur Druïa : ce n'a été vraiment qu'une démonstration pour masquer la retraite.

Tandis que le général Sébastiani était si brusquement attaqué, les Russes se retiraient vers Polotsk et Vitebsk.

Évidemment la retraite de Barclay dans la direction de Vitebsk est la conséquence des progrès du prince Eugène et du général Gouvion Saint-Cyr.

Évidemment le coin français pénétrait trop loin dans le bois russe et Barclay de Tolly, ne voyant pas venir Bagration à lui, s'avisa de rétrograder afin de concourir à la réunion de leurs forces dans la direction orientale.

Mais le maréchal Davout, homme de guerre supérieur, s'oppose sans cesse à cette réunion, tant désirée par les généraux russes.

Sa cavalerie, commandée par le général Pajol, tombe à Kaloni sur un parc de 200 voitures appartenant à Bagration. Davout lui-même arrive à Mohilew, près du Dniéper, avant Bagration.

Entre Davout et le centre commandé par l'Empereur même, la communication s'établit au moyen de la cavalerie du général Grouchy.

Dès le 18 juillet, des détachements de cette cavalerie ont atteint les bords du Borysthène (Dniéper).

Les lanciers rouges (hollandais) du général Colbert se sont emparés de Orcha, sur le fleuve.

La nouvelle de ces événements jette le trouble à Smolensk. Les Russes se retirent dans la direction de Moscou. L'empereur Alexandre fait presser la retraite par des officiers d'ordonnance. Un d'eux se présente à Orcha; il est pris avec ses dépêches.

Ainsi le plan de Napoléon va s'effectuer. L'armée de Murat, à gauche du centre, doit rentrer dans le mouvement général. L'empereur part de Gloubokoë, décidé à poursuivre Barclay de Tolly. Il espère l'atteindre et l'écraser avant que Bagration ait eu le temps de se réunir à lui.

Le général Gourgaud, qui, comme officier d'ordonnance, se trouvait pendant toute la campagne dans l'entourage de Napoléon, donne de précieux détails sur les faits et gestes du grand capitaine.

« Lorsque les opérations, dit-il, avaient lieu à de fortes distances, Napoléon, économe de son temps, calculait l'époque de son départ, de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa personne devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture.

« Mais, pendant ce trajet même, il ne restait pas oisif... Une lumière, disposée dans le fond de sa voiture, l'éclai-

rait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet.

« Aux portières, marchaient toujours ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance, et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte (1). »

L'Empereur, suivant la grand'route de Vitebsk, entre à Kamenn, le 23 juillet, après avoir marché toute la nuit et n'avoir pris que quelques heures de repos à Ouchatz. Le 24, il arrive à Bechenkovitchi, près de la Duna.

Toujours pressé d'atteindre l'armée de Barclay, il fait établir à la hâte un pont, franchit lui-même la rivière et pousse une reconnaissance sur les traces de l'ennemi.

Mais on ne trouve que quelques traînards de l'arrière-garde. C'est la preuve que Barclay continue toujours son mouvement rétrograde pour se réunir à Bagration.

L'Empereur reçoit, à ce moment même, des nouvelles de Davout. Ce maréchal annonce que Bagration, sortant des défilés marécageux de la Bérésina, a attaqué les troupes françaises à Mohilew. Celles-ci ont très bien résisté et l'attaque a complètement échoué. Mais la victoire reste toujours incomplète à cause de l'inertie des troupes polonaises et westphaliennes.

Ainsi Davout a bien battu Bagration à Mohilew, mais il ne l'a pas empêché de continuer sa retraite vers l'est.

Les généraux russes Bagration et Barclay de Tolly manœuvrèrent assez bien. On s'en convaincra si l'on examine de quelle façon le premier profite des fautes de ses adversaires pour effectuer sa jonction avec Barclay.

A Mohilew, il attaque les troupes de Davout pour

(1) *Examen critique*, p. 124.

mieux cacher son plan de retraite qu'il va exécuter en marchant par Mstislavl sur Smolensk.

Barclay de Tolly, tout en laissant derrière lui une assez forte arrière-garde pour donner le change à son adversaire, quitte Vitebsk pour se retirer sur Smolensk.

Les corps du centre, y compris la garde impériale, s'avancent toujours avec célérité, en grande partie par la belle avenue de bouleaux qui côtoie la rive gauche de la Duna, depuis Bechenkovitchi jusqu'à Vitebsk.

Le roi Murat commande l'avant-garde. Il est suivi par le corps du prince Eugène. Puis viennent successivement le corps de Ney, le général Mouton comte de Lobau avec les trois divisions du corps de Davout, et enfin la garde impériale.

Barclay, en se retirant vers Smolensk, a laissé, outre les garnisons de Riga et de Dunabourg sur la Duna, un corps d'armée sous les ordres de Wittgenstein avec la mission de couvrir et de protéger la grand'route de Saint-Pétersbourg. D'après le colonel Boutourlin, la force totale de ce corps s'élève à 25,000 combattants. Napoléon laisse sur les bords de la Duna les corps de Macdonald et d'Oudinot. Le premier, qui a pris possession de la Courlande, s'est dirigé vers les bouches de la Duna. Après quelques engagements sans grande importance, il prend possession de Riga et de Dunabourg.

A Wittgenstein l'Empereur oppose le corps d'Oudinot. Ce maréchal doit se porter sur Sébège, dans la direction de Saint-Pétersbourg. Napoléon espère qu'Oudinot, en agissant promptement et avec audace, devancera le général russe à Sébège, que par cette manœuvre Wittgenstein sera coupé de sa ligne de retraite et qu'il restera gravement compromis, placé entre les feux convergents de Macdonald et d'Oudinot. La mission était belle. Elle témoignait de la grande confiance que l'Em-

pereur avait en son ancien compagnon d'armes Oudinot.

Le colonel de Boutourlin écrit : « Le mouvement par lequel Oudinot menaçait de tourner la gauche des Russes pouvait les séparer entièrement de Saint-Pétersbourg, et les jeter sur le golfe de Riga où leur ruine serait devenue inévitable. »

Napoléon mande à Oudinot : « Je marche sur Vitebsk; quand vous serez à Sébège, nous nous mettrons en communication par Nevel où j'enverrai du monde ».

Tandis que l'Empereur est encore à Bechenkovitchi, la cavalerie de l'avant-garde en vient aux mains avec la cavalerie de Pahlen, qui couvre les approches du village d'Ostrowno. Celle-ci est forcée de se replier sur l'infanterie, mais la cavalerie française fait de vains efforts pour ouvrir la route. L'infanterie russe tient ferme. Que se passait-il?

Le général Barclay était en train d'effectuer une marche de flanc assez dangereuse et se dirigeait de Vitebsk à Orcha, pour tendre la main à Bagration. Il avait laissé une arrière-garde dans les environs de Vitebsk pour couvrir et cacher sa retraite.

Aussitôt que la division Delzons, du prince Eugène, apparaît et relève les escadrons de Murat, l'infanterie russe se décide à la retraite. Elle a perdu quatorze pièces de canon.

L'armée se porta de nouveau en avant, traversa la forêt à la poursuite des Russes et déboucha vers les collines de Vitebsk, au moment où la nuit arrivait.

Napoléon comptait avoir affaire avec toute l'armée de Barclay. Il s'imaginait toujours que ce général avait l'intention de tenir ferme à Vitebsk. Il fut confirmé dans cette opinion par la résistance opiniâtre des Russes, soutenue durant toute la journée du 27 juillet. Après un

combat des plus acharnés de part et d'autre, les armées se trouvaient, dans la soirée du 27 juillet, séparées seulement par le ruisseau de la Lutchissa. Les Russes se préparaient évidemment pour la bataille décisive.

En réalité, le général Barclay de Tolly se trouvait enfermé dans un vrai dilemme.

Il devait ou se battre ou renoncer, s'il reculait davantage, à sa jonction avec Bagration à qui il avait indiqué la direction d'Orcha. Mais les combats du 25 et du 26 lui avaient donné la conviction qu'il avait affaire à une formidable armée française, qui ne lui permettrait plus de continuer son mouvement sur Orcha.

Dans cette extrémité, il prit l'audacieuse résolution de livrer une bataille, qui, probablement, lui eût été fatale; mais, par hasard, il reçut, cette nuit même du 27 au 28 juillet, une estafette de Bagration, lui apprenant que ce général, ne pouvant pas percer jusqu'à Mohilew, s'était avisé de passer le Dniéper à Staroi-Bichow et qu'il comptait se porter par Mstislavl sur Smolensk.

Le lendemain, 26 juillet, à 3 heures du matin, le prince Eugène attaque de nouveau, et, vers 10 heures du matin, 15,000 à 20,000 hommes sont engagés. La journée du 26 est marquée par un combat des plus opiniâtres. Les Russes occupant une position forte derrière un ravin profond, appuyés à droite sur la rive de la Duna et à gauche sur la lisière d'une forêt très épaisse, leur résistance pouvait se prolonger.

Les Français attaquèrent avec intrépidité, mais la victoire resta longtemps indécise. Et lorsque le soleil commenca à décliner, les Français étaient là, immobilisés devant cette forêt, fortement occupée, semblait-il, par les Russes.

Heureusement Napoléon lui-même survint; il examina

soigneusement la position de l'ennemi et donna des ordres qui furent exécutés avec rapidité.

Barclay, trop heureux de pouvoir se tirer du guêpier, fit partir toute son armée durant la nuit.

Le 28 juillet, au point du jour, les Français étonnés s'avancent à travers les positions que les Russes occupaient la veille, et prennent silencieucement possession de Vitebsk dont les habitants ont disparu! Barclay échappait ainsi à Napoléon qui, la veille encore, croyait le tenir. Le fameux projet de battre séparément les deux armées russes et d'exterminer ainsi les forces de la Russie échouait grâce à l'activité des généraux russes.

L'armée de Barclay avait disparu sans laisser aucune trace.

CHAPITRE IV

DE VITEBSK A SMOLENSK

Voyant que l'armée du centre était épuisée par les marches forcées et les combats, que désormais la jonction des armées russes ne pourrait plus être empêchée, que la chaleur excessive de 70 à 80 degrés Fahrenheit, même pendant les nuits, compromettait la santé des soldats, Napoléon prit le parti de donner un repos de dix jours au moins à ses troupes, afin de les préparer aux nouvelles fatigues qu'il allait leur imposer.

Ce répit de dix jours, Napoléon le consacra à des études stratégiques; mais auparavant, il fixe les emplacements où camperont les différents corps. Les environs de Vitebsk sont réservés pour la garde impériale. Le prince Eugène forme la gauche de la ligne; il s'établit à Souraje, étendant ses reconnaissances jusqu'à Véléki-Louki et Velitchi.

La cavalerie de Murat s'établit à Roudnia et à Inkowo. Près de Roudnia se place l'infanterie de Ney. Le corps de Davout, remontant le Dniéper, vient se poster à Orcha et à Doubrowna, mais la plus grande partie de ce corps s'installa à Babinowiczi, à mi-chemin de Orcha et de Vitebsk.

Davout ramène aussi vers Orcha les troupes westphaliennes et polonaises, la cavalerie de Grouchy, de Col-

bert, de Latour-Maubourg, enfin toutes les troupes qui ont été lancées à la poursuite de Bagration.

Ainsi, le 1er août, la Grande Armée s'arrête sur une ligne de 85 kilomètres environ, ou de seize heures de marche tout au plus.

Cette halte était indispensable aux fantassins comme aux chevaux. Malgré la sollicitude extraordinaire de l'Empereur pour l'alimentation, les marches précipitées, les combats, les escarmouches avaient causé un affaiblissement, auquel il fallait à tout prix remédier.

Les fourgons chargés de vivres et les troupeaux de bœufs et de moutons n'avaient pu suivre l'élan des colonnes, et les habitants pouvaient à peine procurer des aliments à ces masses innombrables. La continuité des marches (comme les journaux particuliers l'attestent (1)), était sans précédent et excédait les forces humaines.

Souvent, après une étape de près de 40 lieues (32 heures) (2), à peine laissait-on reposer les troupes deux heures; aussi n'avaient-elles point la possibilité d'utiliser le peu de vivres qu'elles portaient, parce qu'elles ne stationnaient pas assez longtemps pour les préparer de façon à les pouvoir consommer.

Heureusement, pendant ces premières journées d'août, l'armée, cantonnée dans des contrées fertiles, était à même de refaire un peu ses forces.

Souvent on remarquait des troupes d'infanterie montées sur des conjas (3) errant de village en village pour se procurer des vivres. Quant à la cavalerie, quoiqu'elle eût la bonne chance de bivouaquer cette fois

(1) *Mémoires inédits du général Everts. — Carnet de la Sabretache* 1901, p. 631.

(2) *Général Geisweit van der Netten. Journal inédit.*

(3) Petits chevaux russes.

par un temps splendide, dans des campagnes très cultivées, parsemées de bois et de beaux villages, regorgeant d'orge et de froment, les conséquences funestes des fatigues excessives se manifestaient chaque jour, surtout parce que la cavalerie, employée en masse aux avant-postes, ne pouvait profiter d'un repos indispensable.

Le 11e hussards (hollandais) présentait un type de la cavalerie à cet instant. Lors du passage du Niémen, ce régiment comptait encore 600 chevaux; le 1er août, il restait encore un total de 350 chevaux, la plupart dans un état misérable : blessés, affaiblis et amaigris, rossinantes incapables de rendre d'importants services. Au surplus, on n'avait ni forges, ni de quoi réparer les bottes et les habits. Un grand nombre de hussards montaient de misérables conjas, dont on s'était emparé, chemin faisant, dans les villages. Il y avait des régiments de cavalerie, qui, à cette époque, ne comptaient plus que 250 hommes bien montés (1).

Pendant ce repos, l'Empereur reçoit des nouvelles peu rassurantes sur le compte des armées qu'il a détachées à droite et à gauche pour protéger les ailes de l'armée du centre et déjouer les efforts des Russes, prompts toujours à lui créer des diversions.

Le 17 juillet, le général Tormasof est entré de Wolhynie dans le grand-duché de Varsovie, à la tête d'un corps de 40,000 hommes, comprenant une partie de l'armée du Danube qui manœuvrait contre la Turquie.

Le 26 juillet, la brigade saxonne du général Kleingel, faisant partie du corps d'armée de Reynier, a été attaquée par des forces supérieures et complètement défaite. Le général Kleingel et 2,000 Saxons ont été faits

(1) *Général Geisweit van der Netten. Journal inédit.*

prisonniers, huit pièces de canon sont tombées aux mains de l'ennemi.

Reynier s'est vu forcé de se replier sur Slonim et d'appeler à son secours le prince de Schwartzenberg et ses Autrichiens.

Pour essayer de réparer ce désastre, Napoléon écrit à Schwartzenberg : « Ralliez toutes vos forces, vous avez plus de 40,000 hommes, marchez sur Tormasof, livrez-lui bataille, battez-le et suivez-le sans relâche, jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout (1) ».

Victor, qui se trouve avec son corps sur la Vistule, doit s'avancer sur le Niémen, tout en surveillant attentivement le grand-duché.

Enfin Augereau, qui vient d'arriver à Berlin avec le 11e corps, doit placer ses divisions sur l'Oder et en faire avancer une sur la Vistule.

Après avoir ainsi donné des ordres au sujet de sa droite et de ses lignes de communications, l'Empereur s'occupe des armées de gauche.

Là, les beaux plans du grand capitaine ne se sont pas non plus réalisés !

Qu'est-il arrivé sur la Duna et au delà, pendant les manœuvres et les combats de l'armée du centre?

Macdonald, comme il a été dit, s'est rendu maître de Dunabourg.

La prise de Dunabourg s'effectue sans coup férir ; le commandant russe a évacué la forteresse dans la nuit du 29 au 30 juillet, en y laissant vingt pièces de canon, des bateaux contenant 40,000 bombes et boulets, etc.

L'Empereur espère que le maréchal Macdonald passera la Duna et trouvera moyen de faire une diversion utile à Oudinot.

(1) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 246.

Hélas! Oudinot préparait de grands désappointements à son chef.

Napoléon semblait vraiment avoir mis tous les atouts dans son jeu. Le corps d'Oudinot se composait, pour deux tiers, de soldats français, comprenant 28,000 hommes d'infanterie, et de 5,000 cavaliers commandés par des généraux expérimentés comme Legrand, Verdier, Merle, Doumerc, Castex et Corbineau. Pour le soutenir en cas de besoin, le général Gouvion Saint-Cyr, homme de guerre éminent, était posté à Ouchatz, à la tête d'un corps de Bavarois. En outre, le prince Eugène avait ordre de pousser des partis vers Nevel, par la route de Souraje à Véléki-Louki. Enfin le maréchal Macdonald était tout à portée pour concourir à la défaite de Wittgenstein.

Ainsi Oudinot était entouré de corps auxiliaires, l'invitant à prendre une vigoureuse offensive. Mais un général, voire un maréchal, n'est pas toujours « dux » dans le sens vraiment stratégique. Même en l'art de la guerre, le mot de Boileau est vrai :

> Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Oudinot, général hors ligne à la tête d'une division, prouvait son insuffisance dans les fonctions de commandant en chef.

Le 28 juillet, Oudinot part de Polotsk; il porte en avant les divisions Verdier et Legrand, mais il laisse la division Merle pour garder le passage de la Drissa. Il n'ignore pas pourtant que Gouvion Saint-Cyr est à Ouchatz!

Le général russe Koulnief attaque résolument la division Legrand, le 30 juillet dans l'après-midi. L'action dure six heures consécutives. Legrand tient ferme. Dans la nuit du 30 au 31, Wittgenstein arrive avec

15,000 hommes tout au plus. Oudinot, qui dispose d'un nombre égal de combattants, ne veut point entamer une affaire générale.

Il ordonne la retraite. Le soir, il se retire derrière la Drissa, au gué gardé par Merle.

Wittgenstein, encouragé par cette retraite, suit les traces du maréchal français; le 1er août, il fait passer la rivière par les 12,000 hommes de Koulnief soutenus par une réserve.

Oudinot occupe la position d'Oboïarzina. Quarante-deux pièces de canon sont placés sur un plateau, qui masque la masse de son infanterie; Koulnief attaque et Oudinot l'accueille vivement avec les feux de son artillerie. Puis, se mettant à la tête de la division Legrand, Oudinot fait faire un retour offensif des plus furieux par les divisions Legrand et Verdier, culbute les Russes, les rejette au delà de la Drissa en leur prenant 1,500 hommes et quatorze pièces de canon. Koulnief lui-même tombe mort sur le champ de bataille.

Oudinot ne profite pas de cette bonne fortune. Il ne lance à la poursuite de l'ennemi que la division Verdier, trop faible, elle seule, pour achever la déroute des Russes.

Wittgenstein, au contraire, assez habile pour rallier ses fuyards, oppose une résistance opiniâtre à la colonne Verdier, dans sa position de Kliastitzoni et reprend vigoureusement l'offensive. L'artillerie russe dirige ses feux spécialement sur l'artillerie régimentaire du 124e (hollandais) et sur le 2e bataillon de ce corps, porté non loin de cette artillerie.

Verdier, ne voulant point risquer le combat avec ses troupes exténuées, fait battre en retraite et vient, le 2 août, à Polotzk se réunir au corps.

Ainsi les deux adversaires se retirent chacun de leur côté : Wittgenstein à Osveia, Oudinot à Polotsk.

L'empereur Napoléon, qui attachait la plus haute importance au succès d'Oudinot, voulut tout de suite pallier ses revers en dirigeant au plus vite le corps du général Gouvion Saint-Cyr vers Polotsk.

Ce général devait y arriver le 6 août.

Oudinot, soutenu de la sorte, allait sans doute se porter de nouveau en avant, et, secondé aussi sur sa gauche par le maréchal Macdonald, allait, cette fois, atteindre son but : la défaite de Wittgenstein.

Fain nous montre, avec une exactitude au-dessus de tout éloge, Napoléon travaillant jour et nuit pendant son séjour à Witebsk, pourvoyant avec une sollicitude admirable à tous les besoins de son empire, à toutes les affaires d'administration militaire, conférant avec le major général Berthier, avec le ministre Daru, secrétaire d'État, avec l'intendant général, le commandant en chef de l'artillerie, le général Lariboissière, avec Duroc duc de Frioul, avec le docteur Larrey, médecin en chef, etc.

Et tandis que le grand homme se livre de cœur et d'âme à tous ces détails, qui demandent tour à tour son attention, il s'absorbe de temps en temps, surtout pendant les heures d'insomnie de la nuit, dans ses plans stratégiques et dans la méditation des bulletins et des rapports de ses généraux. Il fait tenir sous ses yeux un état de forces de l'ennemi et de leur répartition.

Lelorgne, son secrétaire interprète, qui entend et parle le russe, est chargé de ce travail. Il a su le porter à un tel degré de perfection, que son livret, étant tombé entre les mains des Russes à la suite d'un combat, ceux-ci l'ont pris tout bonnement pour une copie dérobée à leur état-major.

Tandis que l'Empereur prolonge ses veilles, la politique combine ses plans.

L'Angleterre, toujours persévérante dans l'intrigue, parvient enfin, grâce à des efforts inouïs, à faire ratifier par le sultan Mahmoud la paix de Bucharest (14 juillet) entre la Russie et la Turquie.

Quant à la Suède, Bernadotte, oubliant ses origines, se laisse emporter par des ressentiments personnels; le 24 mars il a déjà signé un traité avec la Russie; il feint pourtant, le 29 mai, de vouloir traiter avec Napoléon.

Et les conséquences immédiates de la paix de Bucharest se font bientôt sentir. Cette paix a été plus utile à la Russie que des batailles gagnées.

Le peuple russe s'exalte par des proclamations où l'empereur Napoléon est représenté comme le dragon à cent têtes qui va détruire la religion, comme l'ennemi qui a formé le projet d'anéantir le pays, comme le tyran qui veut asservir toute la terre. La Russie passe de la crainte à la témérité.

Les diversions tentées sur la droite et la gauche des armées envahissantes se montrent plus audacieuses.

Mais, ce qui est plus grave, dans l'entourage de Napoléon, l'ardeur des sentiments se refroidit. Des symptômes de découragement se font jour parmi les officiers supérieurs; la correspondance des chefs éloignés porte également la trace d'un fâcheux état d'esprit.

Ph. de Ségur fait parler les mécontents de la sorte : « Que nous importe qu'il nous ait enrichis, si nous ne pouvons en jouir? qu'il nous ait mariés, s'il nous rend veufs par une absence continuelle? qu'il nous ait donné des palais, s'il nous force de coucher sans cesse au loin, sur la terre nue, au milieu des frimas? (1) »

Ainsi, mille obstacles se dressent menaçants autour du grand capitaine. C'est dans ces moments, que se ma-

(1) *Napoléon et la Grande Armée*, t. I, p. 281.

nifestent plus clairement son génie et sa force d'âme.

Toutefois l'on ne peut nier que lui-même n'ait, en une certaine mesure, provoqué cette attitude moins respectueuse de ses lieutenants.

Pour la première fois, il vient de réunir en conseil les principaux chefs de ses armées. Ils ont exprimé leur opinion sur les mesures prises et les mesures à prendre, ce qui a occasionné des discussions regrettables. Mais le génie de l'Empereur s'impose aux généraux, quels que soient leurs talents et leur expérience. La supériorité de ses vues frappe tous les esprits et contraint les plus audacieux à se taire comme des enfants.

Il leur parle ainsi : « Les Russes, dit-on, battent volontairement en retraite; ils voudraient nous attirer jusqu'à Moscou! Non! ils ne battent pas volontairement en retraite. S'ils ont quitté Wilna, c'est qu'ils ne pouvaient plus s'y rallier; s'ils ont quitté la ligne de la Duna, c'est qu'ils avaient perdu l'espoir d'y être rejoints par Bagration.

« Si, dernièrement, vous les avez vus nous céder les champs de Vitebsk, pour se retirer sur Smolensk, c'est afin d'opérer cette jonction tant de fois différée (1). Le moment des batailles approche. Vous n'aurez pas Smolensk sans bataille; vous n'aurez pas Moscou sans bataille. »

Et ailleurs : « A la guerre, la fortune est de moitié dans tout. Si l'on attendait toujours une réunion complète de circonstances favorables, on ne terminerait rien (2). »

Devant ces paroles, les généraux restaient muets d'étonnement.

(1) Boutourlin, *op. cit.*, t. II, p. 453-454.
(2) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 271.

L'approche inopinée des Russes met fin à toutes les discussions.

Dans la nuit du 8 au 9 août, 12,000 cavaliers russes, sortant des environs du lac de Kasplia, derrière lequel Barclay de Tolly avait depuis quelques jours masqué ses mouvements, ont surpris l'avant-garde du côté d'Inkovo.

La cavalerie du général Sébastiani soutient bravement cette attaque et parvient à la repousser.

Immédiatement l'Empereur prend un parti. C'est encore Fain qui nous fait connaître son plan. « En évitant les Russes qui s'avancent, on se couvrira de la forêt de Babinowiczi, et on marchera par la route de Vitebsk à Kiow; on tournera ainsi la gauche de l'ennemi, on passera le Dniéper au-dessus d'Orcha, et de là on se portera droit sur Smolensk. En y arrivant avant Barclay de Tolly, on attaquera brusquement, on enlèvera la ville, on repassera le fleuve sur ses ponts et l'on ressortira des murs pour attaquer en queue les Russes surpris en désordre. » Tel est le projet d'opération.

Il y a déjà 50,000 hommes tout portés à mi-chemin de la route qu'on va prendre. C'est l'armée que le maréchal Davout ramène de son expédition contre Bagration.

Le 13 août, l'Empereur quitte Vitebsk à la tête de sa garde. Il est devancé par la nombreuse cavalerie de Murat et par le corps d'armée de Ney.

Le prince Eugène forme l'arrière-garde, arrivant des cantonnements les plus éloignés. Ainsi, toute la journée du 13 août, on exécute une marche de flanc, et, le soir, on atteint le Dniéper.

Les bivouacs s'établissent sur ses bords. Le 14, au point du jour, l'avant-garde franchit le Dniéper sur un pont de chevalets et gagne aussitôt la grand'route de

Smolensk. L'armée française avait ainsi exécuté promptement une marche de flanc que rendait assez périlleuse le voisinage des troupes de Barclay de Tolly. Mais ce péril, qui aurait pu être fort sérieux sous un commandant ordinaire en présence d'un adversaire entreprenant, devenait presque illusoire avec un Napoléon opposé à un Barclay de Tolly.

Napoléon sut deviner, flairer, pressentir les projets, les intentions de ses adversaires. Il avait dit à ses lieutenants : « Non, ils ne battent pas volontairement en retraite. » C'était la vérité.

Les deux généraux russes n'étaient jamais d'accord. Ils ne s'entendaient que sur un point : la nécessité de la retraite et de leur jonction.

Et cette jonction allait maintenant s'accomplir.

L'armée française s'avance donc sur la rive gauche du Dniéper dans l'ordre suivant :

La cavalerie de différents corps réunie sous Murat, le corps de Ney, le corps de Davout tout entier (cinq divisions), la garde impériale; le corps d'Eugène forme l'arrière-garde.

A la distance d'une lieue vers le sud (4,444 mètres), marchent les Polonais de Poniatowski et les Westphaliens, sous la direction suprême du maréchal Junot.

« La résolution de Napoléon, dit Boutourlin (1), de tourner par leur gauche les armées russes dont il avait remarqué l'incertitude, ne saurait être assez admirée... Le général Barclay manœuvre avec une hésitation qui donne moyen à l'ennemi de placer l'armée russe dans une position périlleuse, en la prévenant devant Smolensk. »

Barclay avait fait des marches et des contre-marches

(1) Tome I, p. 297 et suiv.

dans la direction de Vitebsk à Smolensk. C'était le comble de l'indécision.

Bagration avait enfin atteint Smolensk avec 30,000 hommes. Barclay, avec ces renforts, disposait maintenant de plus de 80,000 combattants. Mais la mésintelligence de ces deux chefs allait être funeste à leur pays.

« Le 7, dit Fain, ils étaient décidés à marcher sur Vitebsk par Roudnia. Le 8, Barclay a interrompu cette manœuvre pour se porter à droite, tandis que Bagration a jugé à propos de revenir vers Smolensk.

« Bientôt après, Barclay a voulu reprendre le mouvement commencé sur Vitebsk; il a rappelé à lui Bagration, et celui-ci, pour obéir, vient de s'éloigner encore une fois de Smolensk. En ce moment Barclay dépasse le lac de Kasplia. Platof, qui le précède, a reparu du côté d'Inkovo, et Bagration, qui marche de conserve, se trouve dans les environs de Nadva. »

Cependant Bagration, qui, sans aucun doute, a le génie de la tactique, craint de laisser sa gauche entièrement dégarnie. Il envoie sur l'autre rive du Dniéper un corps d'observation commandé par le général Neverowski.

Mais Bagration se doute-t-il vraiment de la manœuvre de Napoléon?

Il semble que non. Sans cela il aurait assurément ajouté quelques troupes, surtout quelques bouches à feu, au détachement de Neverowski.

Qu'arrivait-il en effet?

Bientôt l'avant-garde française se heurtait contre la la cavalerie de Neverowski. Les forces russes, composées de douze bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de dragons, de quatre escadrons de cosaques et de huit canons, fléchissent devant les formidables colonnes

françaises. La rencontre a lieu près de Krasnoé, à mi-chemin environ d'Orcha et de Smolensk.

Le général Neverowski déploie un talent plus qu'ordinaire et une valeur à toute épreuve. Il voit le côté critique de sa position ; séparé de son commandant en chef, pourra-t-il empêcher les Français de prendre possession de Smolensk ?

Cette forteresse, dégarnie de troupes, a été abandonnée sans défense par Barclay qui se replie sur Vitebsk.

« La situation de Neverowski est telle, qu'un général moins ferme ne manquerait pas de mettre bas les armes », fait observer Boutourlin.

Néanmoins, il tient bon. En se retirant lentement vers Smolensk en un grand carré plein, il résiste heureusement aux charges impétueuses de la cavalerie légère de Murat, charges qui se répètent jusqu'à quarante fois. Heureusement pour le Russe intrépide, l'artillerie française n'entre pas en action. Elle est retardée au passage du défilé de Krasnoé.

Si elle était arrivée à temps pour préparer l'action de la cavalerie, la division russe aurait été totalement détruite.

Bref, quand la nuit tombe et que l'Empereur fait dresser sa tente au bivouac, on lui présente huit pièces de l'artillerie russe, quatorze caissons attelés et un état de 1,500 prisonniers. Et la brave division Neverowski parvient jusqu'à Smolensk, après avoir jonché la route de ses morts et de ses blessés.

Mais la cavalerie légère française subit d'énormes pertes ; par ces charges réitérées sur un terrain défavorable, une masse de cavaliers s'est inutilement abîmée. Les escadrons du 11ᵉ hussards (hollandais) ne comptaient plus que quarante chevaux. Le régiment ne put

former que quatre escadrons, quoiqu'il ait eu renfort de chevaux de remonte. Le 15 août, l'armée française s'avance sans obstacle, et le 16, à 8 heures du matin, la cavalerie de l'avant-garde est devant Smolensk, vieille ville, fortifiée en partie selon les principes du moyen âge et en partie selon les règles du dix-septième siècle.

Un mur formidable en briques maçonnées, garni d'une foule de tours ruineuses, forme l'enceinte intérieure. Celle-ci est protégée par un fossé à sec, un chemin couvert et un glacis. Au sud-ouest, se trouve une redoute bastionnée hexagone, qui forme la citadelle. Elle est située entre les faubourgs de Krasnoé et de Mstislawl. En allant vers l'est, on rencontre encore les faubourgs de Roslavl, de Nikolskoï et de Raczewska.

La cavalerie légère de Murat balaie la plaine et fait rentrer dans la ville les cosaques, peu nombreux d'ailleurs, qui surveillaient les environs.

La cavalerie est immédiatement suivie par l'infanterie de Ney, qui s'avance avec une vraie *furia* française; elle est irrésistible dans sa course. Les tirailleurs se jettent dans les ravins qui conduisent à la citadelle; celle-ci semble être un ouvrage en terre et d'un relief médiocre.

Ne rencontrant pas de résistance, les tirailleurs sont suivis par un bataillon, qui fait une attaque au pas de charge. Il semble que la prise de la ville sera l'affaire d'un coup de main.

Mais bientôt Ney, contusionné lui-même par une balle morte, voit s'évanouir son illusion. Des milliers de soldats russes ouvrent leur feu, des ouvrages voisins de la citadelle; des masses d'infanterie sortent de l'enceinte, et des dizaines de canons se démasquent en ouvrant le feu.

Ainsi l'affaire devient sérieuse. Évidemment les soldats de Neverowski ont reçu de puissants renforts. C'est

le général Rajewski, du corps de Bagration, qui, en route vers Roudnia, a appris le malheur de Neverowski et est revenu sur ses pas avec ses 20,000 hommes, pour concourir à la défense de la ville et arrêter les Français dans leur course impétueuse vers l'orient. Les armées russes risquent de perdre leurs communications avec Moscou. Rajewski va les sauvegarder.

Grâce à sa résistance, l'armée de Bagration trouve le temps de revenir à Smolensk. Barclay de Tolly, averti, le suit aussitôt.

Il n'y a donc plus de chance de prendre la ville par surprise.

Peu à peu, l'armée de l'Empereur entoure la ville, du sud-ouest à l'est, sur la rive gauche de Dniéper. Le corps de Ney prend position devant le faubourg de Krasnoé, appuyé à gauche à la rivière. Le corps de Davout fait face à la porte principale, celle de Malakoskia; à la droite s'étend l'armée polonaise de Poniatowski, tandis que la cavalerie de Murat forme l'extrême droite, s'appuyant à la rivière.

La garde s'établit derrière le centre formé par Davout. Selon Fain, les parcs renfermaient cinq cents bouches à feu, approvisionnées par deux mille cinq cents caissons de munitions; de fortes arrière-gardes veillaient à leur sûreté; le corps du prince Eugène se trouvait à Krasnoé et la cavalerie de Pajol à Koroutnia; enfin les Westphaliens, sous Junot, s'avançaient par les chemins qui conduisent à l'est.

Napoléon pense d'abord que l'armée russe sortira de la ville pour lui livrer bataille. Dans cette pensée, il a laissé un espace vide entre les remparts et la ligne française. En effet, le 17 août au matin, les Russes commencent à sortir, mais l'engagement s'arrête bientôt. Évidemment c'est un simulacre de combat, destiné à absor-

ber l'attention, tandis que l'armée de Bagration, à l'autre bord du fleuve, se dirigera sur Moscou. Mais l'Empereur a compris qu'il faut renoncer à la bataille : il ordonne l'attaque générale sur les faubourgs, afin d'enlever la ville.

L'armée s'ébranle sur toute la ligne, mais les faubourgs sont fermement défendus par les Russes. Le combat s'échauffe partout et se prolonge jusqu'au soir. L'artillerie française parvint à occuper, en amont et en aval du Dniéper, des positions favorables, pour pouvoir prendre en enfilade les bords de la rivière, dans l'intérieur de la ville.

Lorsque la nuit commence à tomber, l'armée française occupe tous les glacis; les batteries enfilent tous les chemins couverts et tout se prépare pour l'assaut. Les divisions de Barclay qui ont combattu se retirent, passent les ponts dans l'ombre de la nuit et gagnent précipitamment la rase campagne, au nord. Avant de se retirer, ils mettent le feu dans la ville en plusieurs endroits, de sorte qu'un violent incendie éclate de toutes parts.

A 2 heures du matin, les Français, en entrant, trouvent la place déserte. Tout est en feu.

Ainsi Napoléon devenait maître d'une ville en ruines. Ne semblait-il pas écrit que le grand stratégiste n'atteindrait jamais les deux généraux fantômes, qui toujours échappaient miraculeusement à son étreinte, au moment même où il croyait les tenir!

CHAPITRE V

DE SMOLENSK A LA MOSKOWA

Tandis que l'Empereur prend possession de cette ville en ruine, et que, par ses ordres, tous les services de l'armée, surtout le service des hôpitaux, sont mis en mouvement, les armées russes se retirent, celle de Barclay dans la direction de Saint-Pétersbourg, celle de Bagration vers l'orient.

Bien que ces armées eussent subi des pertes considérables, et que, suivant les témoins oculaires, toutes les rues fussent encombrées de Russes morts ou expirants, la retraite se fit en bon ordre. Les vainqueurs, qui, eux aussi, avaient perdu beaucoup de monde, ne pouvaient pas, de si tôt, poursuivre l'ennemi.

La ville de Smolensk est entourée de collines qui s'étendent entre les nombreux confluents du Dniéper. Napoléon se porte, le 18 août au point du jour, sur une de ces collines de l'est, qui domine la rive droite, afin de se rendre compte de la situation. Les corps de Ney et de Davout traversent la ville et prennent position sur les hauteurs, entre la route de Saint-Pétersbourg et la rivière. La cavalerie du roi Murat passe à gué le fleuve, au dessus de la ville, pour avancer dans la direction orientale, c'est-à-dire vers Moscou. La garde reste momentanément à Smolensk, tandis que le corps du prince Eugène est en train de s'y rendre.

L'Empereur apprend bientôt que Barclay a simulé une marche vers le nord, mais qu'en réalité ses troupes, manœuvrant par un grand détour, sont en train de se joindre à celles de Bagration.

Ney reçoit aussitôt l'ordre de déboucher au plus vite sur la route de Moscou et de suivre l'ennemi dans cette direction. L'Empereur veut qu'on attaque l'ennemi avec vigueur, afin qu'il soit arrêté dans sa marche et forcé de combattre.

En même temps, il prescrit à Junot de passer le fleuve en amont de Smolensk, près de Prouditchevo, et de déboucher sur la chaussée de Moscou, au delà des défilés de Valoutina. C'est ainsi que l'ennemi va être pris entre deux feux. Si Junot se dépêche et attaque avec sa vaillance accoutumée, l'armée russe peut être anéantie.

Le maréchal Ney marchait avec la plus grande célérité. Il doit soutenir, pendant la journée du 19 août, une série de combats acharnés. Les Russes se retirent pas à pas, faisant preuve de science tactique autant que de valeur, de constance et d'opiniâtreté.

L'Empereur apprend par ses coureurs que les routes transversales sont couvertes de détachements passant de la route de Saint-Pétersbourg à celle de Moscou. Barclay manœuvre, encore une fois, par un grand détour pour se réunir à Bagration. C'est cette réunion que les Russes veulent encore accomplir à tout prix.

Dans les environs de Valoutina, les Russes occupent successivement des positions très favorables, derrière plusieurs ruisseaux qui traversent la route et des collines boisées. A chaque pas qu'ils font en arrière, leur résistance s'accentue et leur nombre augmente. Ils ont à subir des pertes énormes, mais ceux qui succombent sont aussitôt remplacés par des combattants frais.

Cependant Ney ne peut saisir la vraie cause de cette

opiniâtreté. Il s'imagine qu'il s'agit seulement de sauver les bagages ou quelques voitures de blessés. Évidemment la cavalerie du général Bruyères ne lui livre pas les éclaircissements tant désirés. Vers midi, on évalue les forces des Russes à 15,000 hommes, et l'Empereur, présent sur la rive droite, prescrit de faire renforcer Ney par la division Gudin, du corps de Davout, et de faire déboucher à gauche la division Morand, pour essayer, de ce côté, quelque diversion utile.

Son officier d'ordonnance, le capitaine Gourgaud, dont les mémoires ont tant contribué à la juste appréciation de ces faits d'armes, reçut la mission de se tenir à l'avant-garde, durant toute la journée, et de ne revenir qu'au milieu de la nuit pour lui faire un rapport sur les événements.

Cet ordre est une preuve de plus que ni Ney, ni Napoléon, n'étaient parfaitement au courant de ce qui se passait derrière la position des Russes, et que, par conséquent, les reconnaissances de la cavalerie légère de Bruyères, appartenant au premier corps de cavalerie de réserve, commandé par le général Nansouty, étaient fort défectueuses. Bientôt l'Empereur apprendra la vérité à ses dépens.

Vers 5 heures, des affaires politiques à régler réclament sa présence à Smolensk; il rentre dans la ville, confiant à l'intelligence des commandants supérieurs la stricte et judicieuse exécution de ses idées. Or, vers la fin de la soirée, le maréchal Ney fait savoir que les Russes ont violemment attaqué, durant une courte suspension d'armes qui devait donner à la division Gudin le temps d'arriver; qu'immédiatement après l'arrivée de Gudin, le combat a recommencé avec une fureur redoublée. A minuit, le capitaine Gourgaud revient.

Il raconte l'issue du combat. Indubitablement Ney reste vainqueur et maître du champ de bataille. Mais la nuit seule a fait cesser le combat.

Les généraux russes ont, encore une fois, atteint leur but, c'est-à dire la réunion des deux armées, exécutée malgré des pertes considérables.

Des prisonniers révèlent enfin la cause de la résistance opiniâtre des Russes pendant les différents combats de la journée.

L'armée de Barclay s'était engagée, en deux colonnes, dans un chemin de traverse qui allait déboucher sur la grand'route, à l'est de la position de Valoutina; pendant cette marche, elle avait à lutter avec une foule de difficultés imprévues.

Aussi, pour laisser à cette armée la faculté de gagner la route, les troupes de Bagration devaient à tout prix se maintenir sur les hauteurs de Valoutina. A mesure que les divisions de Barclay touchaient à leur but, la grand'route, elles étaient dirigées, par un demi-tour à droite, vers la position que défendaient furieusement les troupes de Bagration.

En faisant entrer en lutte ainsi successivement les divisions de Toutchkoff, d'Ostermann et de Baggowouth, l'on parvenait enfin à empêcher le progrès des forces françaises.

Vraiment, rien de plus naturel que la question de l'Empereur à Gourgaud : « Que faisait donc Junot? »

« Sire, répond Gourgaud, il avait exécuté son premier mouvement; il avait passé le Dniéper au point indiqué, mais ensuite il s'est tenu immobile; et, il faut le dire, malgré les instances du roi de Naples, malgré les instructions de Votre Majesté que j'ai pris sur moi d'aller lui rappeler, jamais le duc d'Abrantès n'a voulu déboucher sur la route. Il n'avait qu'un pas à faire pour se

trouver derrière les Russes; toutes nos instances ont été inutiles (1) ».

L'Empereur arrive, entre 3 et 4 heures du matin, sur le terrain de la lutte. Ce terrain se trouve littéralement jonché de cadavres et de blessés.

La hauteur, enlevée par la division Gudin, du corps de Davout, que les Russes ont pris pour une partie de la vieille garde, présente quatre soldats russes morts contre un français. Le bulletin français avoue une perte de 3,000 soldats et l'historien russe une perte de 5,000.

Napoléon revient à Smolensk. Il s'absorbe dans une profonde méditation, tandis que la cavalerie de l'avant-garde, s'avançant sur la route de Moscou, est suivie par le corps de Davout, qui remplace désormais le corps de Ney dans le service de l'avant-garde.

Ira-t-on plus loin?

La situation est précaire. Les rapports des armées latérales qui parviennent au grand capitaine, à Smolensk, ne sont pas de nature à diminuer ses inquiétudes. Il lui semble que, ni à droite, ni à gauche, les commandants en chef n'agissent avec l'énergie et la célérité qu'il a requises.

Le général russe Tormasof s'est avancé et montré dans les environs de Bjelostok, entre Grodno et Varsovie, non loin des frontières du grand-duché; cette démonstration a causé une grande terreur, parce qu'on lui attribue l'intention de couper les communications de l'armée du centre et de se placer entre Varsovie et l'armée de Schwartzenberg. Heureusement ces nuages se sont bientôt dissipés, grâce à l'arrivée, sur la Vistule, du maréchal Victor et de son corps de 30,000 soldats, grâce aussi aux dispositions prises par le général Loison,

(1) *Op. cit.*, p. 172.

qui commande à Kœnigsberg et par le général Dutaillis qui commande à Varsovie.

Loison a poussé des troupes jusqu'à Rastembourg. Schwartzenberg s'est réuni avec le corps saxon du général Reynier, pour tenir tête à Tormasof.

Un engagement a eu lieu, le 12 août, près de Gorodeczna, qui a fini par la retraite de Tormasof. A gauche, le maréchal Oudinot continue de manœuvrer contre Wittgenstein. Dès le 6 août, le 6e corps, sous le général Gouvion Saint-Cyr, s'est rallié à lui. Ainsi considérablement renforcé, Oudinot pouvait résolument se porter vers le nord, mais il s'est tenu coi autour de Polotsk, et Wittgenstein, renforcé par des troupes de Finlande, est venu l'attaquer le 16 août.

Pendant près de deux jours on s'est battu à qui mieux mieux. Enfin le 17, Oudinot, blessé lui-même, a dû se retirer, laissant la direction suprême des deux corps à Gouvion-Saint-Cyr. Ce général, loué par le général baron de Marbot (1) pour son talent stratégique, s'est avisé de prendre tout à coup l'offensive.

Wittgenstein, attaqué à l'improviste le 18 août par Gouvion-Saint-Cyr, a essuyé des pertes considérables. La bataille a duré toute la journée.

Les Russes, complètement battus, se retirent vers Biclaya en laissant 2,000 morts, 3,000 blessés, 1,000 prisonniers, quatorze bouches à feu. Les pertes des Français sont non moins considérables. Le 124e régiment (hollandais) comptait, avant la bataille, 27 officiers et 600 soldats; après la bataille, le total était de 90 hommes.

L'on peut se figurer la fureur du combat en apprenant que, pendant la violente attaque ayant pour but les

(1) Marbot, lieutenant-colonel, commandait le 23e chasseurs (brigade Castex), qui s'est brillamment distingué.

batteries russes postées en travers de la route de Saint-Pétersbourg, 4 officiers, portant successivement l'aigle du 124e, tombèrent grièvement blessés (1).

La seconde journée a donc tout réparé.

Désormais l'Empereur sera moins inquiet des entreprises de Wittgenstein. Il témoigne aussitôt sa haute satisfaction en proclamant le général Gouvion Saint-Cyr maréchal de France.

Il arrivait aussi des nouvelles plus rassurantes sur les mouvements latéraux, et, d'après les renseignements de l'avant-garde, les armées russes persistaient dans leur retraite précipitée.

En dépit des critiques des mécontents ou des ambitieux rassasiés qui ne tenaient guère à aller plus loin et espéraient rester à Smolensk, Napoléon fit avancer l'armée dans la direction de Moscou. Le Dniéper fut passé encore une fois, nouveau Rubicon franchi par un nouveau César. La cavalerie du général Sébastiani et l'infanterie du général Pino forment l'extrême gauche, pour écarter, du côté de Velitki et de Souraje, les coureurs du général russe Wintzingerode, rôdant dans ces contrées. Le 22 août, le corps d'armée du prince Eugène, formant l'arrière-garde, défile sous les yeux de l'Empereur, s'avançant au delà de Smolensk.

Cette forteresse est désignée comme point d'appui et comme grand centre pour les dépôts d'habillements, de vivres, d'artillerie, etc.

Les renseignements de l'avant-garde annoncent que les Russes se préparent à prendre position derrière la rivière d'Ougea. Napoléon quitte Smolensk le 24, à minuit. Dans la journée du 25, il arrive sur le terrain où

(1) Journal d'Auzon de Boisminart, officier hollandais, commandant l'artillerie régimentaire du 124e.

les Russes étaient la veille. Mais il paraît qus les généraux russes ont encore changé d'opinion. Ils se sont déjà retirés derrière la ville de Dorogobouge.

Fain interprète aiusi la pensée de l'Empereur, à ce moment mémorable.

« La bataille lui paraît plus prochaine que jamais. Les Russes ne peuvent s'y soustraire; il ne leur reste plus que cette chance pour disputer Moscou. S'ils reculent encore, ce ne peut être que dans l'embarras de trouver un champ de bataille (1). »

Napoléon savait deviner. L'on en conviendra, si l'on réfléchit aux paroles de Boutourlin, qui, sans aucun doute, avait une tendance naturelle à voiler les erreurs des Russes.

« La tâche réservée à Kutusof n'était pas facile. L'armée n'était plus qu'à 170 werstes (59 lieues) de Moscou. A cette distance de la capitale, l'on ne pouvait la sauver que par une victoire; mais il n'était pas aisé de la remporter, l'immense supériorité du nombre mettant du côté des ennemis toutes les chances du succès.

Cependant une bataille était devenue indispensable. « La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou, avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la consternation eût été à son comble, et la nation découragée aurait peut-être regretté les sacrifices qu'elle devait faire à son indépendance; l'opinion générale eût été qu'on avait livré la Russie entre les mains de la trahison ou de l'impéritie. Les troupes croyaient fermement que la conservation de Moscou était un de leurs premiers devoirs,

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 342.

et ne se seraient point résignées, sans murmures, à de nouveaux mouvements rétrogrades, dont l'abandon de la capitale eût été le résultat. »

Il nous faut encore rappeler, qu'après la perte de Smolensk, l'empereur Alexandre jugea nécessaire de relever le courage et la confiance de son peuple.

Pour intéresser davantage la nation à la guerre, il convenait de placer un vrai Russe à la tête des armées; l'empereur Alexandre remplaça le baron étranger Barclay de Tolly par le feld-maréchal Golonitchef Rimniskoï Kutusof, qui venait de commander contre les Turcs. Ainsi la nomination de ce maréchal allait couper court aux querelles perpétuelles des deux rivaux Barclay et Bagration.

Les premiers jours qui suivirent le combat de Valoutina furent signalés encore par de l'indécision dans la haute direction des armées russes. On ne s'arrête pas à Dorogobouge, bien que d'abord on ait voulu s'y arrêter : le plan a changé.

Quand Napoléon y entre, la ville est en flammes; les habitants se sont retirés à la suite de l'armée. L'empereur s'y arrête le 26 août, tandis que l'avant-garde continue à s'avancer dans la direction de Moscou. Il emploie ce temps à dicter des ordres et des instructions pour les commandants supérieurs des armées détachées : Schwartzenberg, Gouvion Saint-Cyr, Macdonald. Il leur fait savoir qu'il s'avance sur Viazma, à cinq journées de Moscou, et que, probablement, il aura à livrer une bataille décisive,

« Vous tous que je laisse en arrière, leur écrit-il, tenez-vous pour avertis; étudiez notre position générale et secondez-moi : je vais placer à Smolensk un chef qui puisse, au besoin, prendre le commandement et agir selon les circonstances. Cette ville est une position

fortifiée sur laquelle une réserve doit s'appuyer avec solidité. Ce sera le centre de nos communications (1). »

Il recommande à Schwartzenberg d'occuper les troupes russes qui se trouvent en Volhynie.

« Surtout, faites en sorte, lui dit-il, que les Russes que vous avez devant vous ne se portent pas sur moi. » Et il récompensait largement cet Autrichien. Il prie instamment Gouvion Saint-Cyr de tenir en échec Wittgenstein; il prie Macdonald de concourir à cette manœuvre, après avoir investi la forteresse de Riga. « Il me tarde, dit-il, de vous voir débarrassé de cet obstacle et entrant en ligne sur Pétersbourg. »

Victor, qui touche à Kowno, reçoit l'ordre de s'avancer sur Wilna avec ses 33,000 hommes, et après une conférence avec le duc de Bassano pour s'initier à la situation générale, de continuer sa marche par Minsk et Orcha sur Smolensk.

Cette armée de Victor, placée entre la Duna et le Dniéper, assurera les grandes communications de l'armée du centre et formera, en même temps, en cas de nécessité, un soutien pour les armées latérales. En fait, l'Empereur croit ces armées assez fortes pour pourvoir, sur les deux flancs, à toutes les éventualités et triompher de tous les obstacles que les Russes pourront leur opposer. Victor, ancien et fameux compagnon d'armes de Napoléon, reçoit, à Smolensk, le commandement supérieur de la Lithuanie.

Nous ne pouvons nous abstenir d'insérer dans notre récit une lettre à Berthier, le major-général (chef de l'état-major général) où l'Empereur développe ses idées, comme toujours en des termes qui ne laissent place à aucun doute et dans un style admirablement concis.

(1) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 356 et suiv.

Cette instruction est datée de Dorogobouge, 26 août 1812. « Mon cousin, écrivez au duc de Bellune (1) de se rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses; que je serai après-demain à Viazma, c'est-à-dire à cinq marches de Moscou; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées; qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le 109e régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Kœnigsberg, et les deux régiments saxons; que j'ai, en outre, placé, entre Minsk et Mohilew, la division Dombrowski, forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Witebsk, Mohilew et Minsk; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orcha, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général Hertel, qui est à Moryz, forte de 6,000 à 8,000 hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwartzenberg peut opérer; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvénients, et, dans tous les cas, le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orcha, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières; que j'ai 4,000 hommes de garnison à Witebsk et autant à Smolensk; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Duna, sera en communication facile avec moi, pourra

(1) Le maréchal Victor.

promptement recevoir mes ordres, et se trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Witebsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moscou; que je suppose que le général Gouvion Saint-Cyr a suffisamment, des 2e et 6e corps, pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place; enfin, que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant 9,000 hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Duna, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk. »

Sur ce, etc.

C'est ainsi que l'Empereur savait tout prévoir et pourvoir à tout.

Berthier, son alter ego, savait sagement interpréter et paraphraser les instructions de son maître. Un superbe spécimen de ce talent est, sans aucun doute, sa lettre au duc de Bellune, datée de Slawkowo, 29 août à 9 heures du soir.

Cette lettre est aussi une preuve de la grande sollicitude des chefs au sujet du ravitaillement des troupes.

Ce n'est pas sans raison qu'on attribue à Napoléon cet adage : « La victoire est dans les jambes des soldats. » Ventre affamé n'a point d'oreilles, moins encore de jambes!

Le corps de Victor (9e corps) comprenait les divisions Partouneaux, Daendels et Girard et, de plus, deux brigades de cavalerie, en tout 3,300 hommes.

Deux régiments hollandais, les 125e et 126e de ligne, faisaient partie de la division Partouneaux.

C'est le corps du maréchal Augereau, duc de Castiglione, comptant 5,600 combattants, qui remplacera Victor sur les bords de la Vistule. Ses divisions vont se placer à Kœnigsberg, à Dantzick, à Kowno, à Varsovie, et forment de la sorte une seconde armée de réserve.

En attendant, l'armée du centre continue sa marche sur Moscou en trois colonnes. Le long de la grand'route s'avancent la cavalerie de Murat, les corps de Davout et de Ney et la garde impériale.

A droite, la colonne, commandée par Poniatowski, suit les rives de l'Osma, tandis que le corps du prince Eugène s'étend sur la gauche à 2 lieues (8,888 mètres) environ. Le corps de Junot (Westphaliens) forme l'arrière-garde.

Le 29 août, l'Empereur arrive à Viazma et trouve cette cité en partie dévastée par les flammes. Les Russes, en se retirant, y ont mis le feu, et toute la population s'est enfuie vers Moscou.

Quelques troupes ont été employées à combattre l'incendie; on est parvenu à sauver les deux tiers de la ville d'une ruine complète.

La journée du 30 août se passe à Viazma en préparatifs de bataille. En effet, l'avant-garde a transmis que le général Barclay s'établit dans une position défensive, à Tsarewo-Zaïmitché près du poste de Velichewo, entre Viazma et Gjath.

Cependant l'heure de la bataille semble encore différée, car, le 29, le commandement supérieur est passé au maréchal Kutusof, et ce chef n'aime pas à se battre sur le terrain choisi par son prédécesseur. L'armée russe a donc, encore une fois, levé le pied, comme dit Fain; elle continue l'éternelle retraite.

Le 31 août au matin, l'armée française quitte Viazma. Après des semaines d'une chaleur excessive, la tempéra-

ture baisse. On se croirait au commencement d'octobre en France.

L'Empereur a ordonné les mesures les plus précises pour assurer de nouveau ses communications, le long de la ligne principale d'opération.

A Viazma, il laisse, comme gouverneur de la province, le général Baraguay d'Hilliers, qui exercera l'autorité supérieure en attendant le maréchal Victor. Il fait établir, en grand nombre, des maisons de postes retranchées où les courriers et les officiers en mission trouveront des chevaux frais. Chaque relai est gardé par une compagnie d'infanterie, munie d'une pièce de canon.

Le 1er septembre, l'on atteint Gjath, petite ville bâtie en bois, qui a été livrée aux flammes comme Viazma. Toutefois une pluie abondante a arrêté l'incendie, une certaine quantité de maisons ont été préservées. Elles offrent un modeste abri à l'état-major et à la garde.

Bientôt après son arrivée à Gjath, Napoléon apprend que le maréchal Kutusof se retranche dans une position défensive, tout près du village de Borodino, situé à 10 ou 12 lieues (44 à 56 kilomètres) de Gjath.

La force principale de cette position consiste en un ravin profond, formant le lit d'un ruisseau nommé Kolocza, qui coupe transversalement la grand'route.

La Kolocza coule, en général, du sud-ouest au nord-est; elle se précipite dans la Moskowa à environ 3,000 toises (environ 6,000 mètres) de Borodino.

Les environs de ce village, surtout au sud de la grand'-route, présentent un terrain ondulé parfaitement apte à une défense opiniâtre, les crêtes des collines formant des positions pour les batteries. Kutusof a fait couronner quelques-unes de ces collines par des redoutes en terre.

A Gjath, Napoléon emploie les trois premiers jours de septembre à l'organisation minutieuse de l'attaque et du service des ravitaillements.

Certes, ce n'était pas petite affaire de pourvoir constamment à l'entretien de cette énorme multitude d'hommes et de chevaux (1). Heureusement l'on pouvait obtenir beaucoup par des réquisitions, les moissons étant abondantes. On trouvait, en outre, quantité de vivres dans les caves et les maisons des villes désertées.

Le capitaine Eugène Labaume, attaché à l'état-major du vice-roi, décrit, entre autres choses, la route suivie par l'armée italienne :

« Le 24 août, dit-il, le vice-roi, qui dirigeait ses troupes sur Doukowtchina, a pris, à Pomogailova, un embranchement, qui l'a ramené sur le centre, à Dorogobouge. Cette route dans l'intérieur des terres nous fit traverser un excellent pays. On voyait quelques habitants dans les villages, et des maisons qui n'avaient pas été saccagées. Le soldat était dans l'abondance, oubliait ses fatigues, et ne songeait pas aux longueurs de la route. »

Ne croirait-on pas, en lisant ces lignes, à une véritable idylle? Et pourtant ces récits sont confirmés aussi par l'illustre docteur Larrey, chirurgien en chef des armées de l'Empereur.

Hélas, bientôt l'idylle se changeait en tragédie sanglante.

Le 5 septembre, au point du jour, l'armée se remet en marche. Près de l'abbaye de Kolotskoï, la cavalerie de l'arrière-garde russe, munie d'artillerie, essaie quelque temps de l'arrêter. Hormis cette faible résistance, la

(1) L'armée présente, le 3 septembre, dans les environs de Gjath comptait 120,000 combattants.

marche se continue sans obstacles jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A ce moment, l'avant-garde française est inquiétée par des feux de mousqueterie provenant des broussailles qui bordent le côté septentrional de la route. Bientôt il paraît que les Russes sont en force de ce côté; ils occupent quatre villages : Fonkino, Doronino, Aleczinski et Chewardino.

A cent cinquante toises (300 mètres) au sud du dernier village, une redoute apparaît sur une éminence.

Pour arriver à cette position il faut traverser la Kolocza. L'Empereur en personne accourt au galop pour examiner la situation. Les quatre villages forment une position avancée; l'armée a pris position sur une ligne de collines, qui, au nord, s'étend le long de la Kolocza et se prolonge au sud de la grand'route. Celle-ci s'appuie à des bosquets qui s'étendent jusqu'à la vieille route de Smolensk à Moscou.

Par ordre de l'Empereur, la position avancée est immédiatement attaquée par la division Compans, du corps de Davout, laquelle est attachée à l'avant-garde, sous les ordres de Murat.

A 4 heures, l'attaque commence énergiquement sous l'impulsion du célèbre divisionnaire. Les villages Fonkino et Doronino sont pris d'emblée, et les colonnes, s'avançant au pas accéléré, tournent le mamelon que couronne la redoute, par la droite et par la gauche. Des masses de cavalerie viennent s'opposer aux soldats de Compans, mais elles se brisent contre les baïonnettes. Une formidable fusillade éclate, partant des flancs de la redoute. « En avant! » s'écrie Compans, mais sa voix ne peut maîtriser l'effroyable fracas, et les combattants demeurent durant trois quarts d'heure

sous un feu terrible, à 10 toises (20 mètres) les uns des autres.

Enfin quatre pièces d'artillerie se démasquent et accablent les Russes d'un feu de mitraille. Puis les hommes de Compans s'ébranlent de nouveau, et, donnant l'assaut à la baïonnette, s'emparent de la redoute et des canons qui servent à la défendre.

Bagration, qui a le commandement supérieur de cette aile de la ligne de bataille, fait amener des troupes fraîches pour reconquérir la redoute. Deux fois ses grenadiers prennent leur essor vaillamment; deux fois ils sont repoussés par les fusiliers de Compans.

En attendant, Compans est renforcé par la division Morand, du corps de Davout, tandis que le corps de Poniatowski commence à paraître à droite, sortant des bosquets qui s'étendent vers le sud.

A la vue de ce déploiement de forces, les Russes se retirent peu à peu, et, à 10 heures du soir, le feu cesse partout.

Pendant la nuit Napoléon fait distribuer des ordres et l'armée tout entière se range en face de la ligne de bataille russe.

Le soleil se lève à peine, que l'Empereur fait son apparition à cheval, enveloppé dans sa redingote grise traditionnelle. Il visite son terrain et jette encore un coup d'œil sur la position de l'ennemi. Cette position paraît belle et forte. Elle a la forme d'un angle saillant, dont la face de droite s'étend sur les hauteurs qui bordent le ravin de la Kolocza. Cette région est traversée par la grand'route qui monte considérablement de Borodino à Gorki, et semble défendue par des ouvrages fugitifs. L'aile droite semble s'appuyer à un coude de la Kolocza, à une distance d'environ 1,000 toises ou de 2,000 mètres de Borodino.

La face gauche de la ligne s'étend de Borodino, perpendiculairement vers le midi, sur une distance de 2,000 mètres jusqu'au village de Semenofskoïé, et semble s'appuyer à une colline située entre ce village et les bois.

Le général russe a fait construire sur la colline trois ouvrages passagers en forme de flèche.

A l'angle saillant de la position, environ à mi-chemin de Borodino et de Semenofskoïé, s'élève une hauteur considérable, couronnée par une redoute assez grande.

L'accès de la position est très difficile. La droite et le centre sont protégés par l'escarpement du ravin de la Kolocza et par des batteries sur les hauteurs de Gorki. Au sud de la grand'route, dans la direction de Semenofskoïé, au milieu des bois et des broussailles, se trouvent des ravins dans lesquels des ruisseaux se fraient un passage jusqu'à la Kolocza.

Vers la gauche, ces ravins, encore à leur origine, sont moins profonds. La gauche est, sans aucun doute, le point faible de la position, quoique la plaine voisine de l'embouchure de la Kolocza n'offre point d'obstacles sérieux pour tourner l'aile droite.

Suivant les dispositions de l'Empereur, le prince Eugène se place en face de l'aile droite des Russes, de manière à l'empêcher de déboucher sur Borodino.

Sa position doit être fortifiée par des ouvrages fugitifs, afin qu'elle soit le pivot inébranlable sur lequel l'armée assaillante puisse appuyer ses mouvements. Dès le soir du 5, ces ordres s'exécutent.

Les éclaireurs de la cavalerie s'étendent à quelques centaines de mètres jusqu'à la Moskowa, qui reçoit la Kolocza près du village de Staroïé.

Ils sont heureux de voir enfin cette rivière qui leur

fait pressentir la vieille capitale moscovite, but suprême de la campagne. Ils y font boire leurs chevaux et s'empressent de répandre dans les bivouacs la nouvelle de leur heureuse découverte.

En arrière du corps du prince Eugène, les trois corps de la garde imperiale établissent leurs camps, au nord de la grand'route. La tente de l'Empereur se dresse au centre.

Entre la garde et la redoute prise, les champs sont occupés par les cinq divisions du corps de Davout. Plus loin, à l'endroit où les bosquets touchent à la vieille route de Smolensk à Moscou, les Polonais de Poniatowski forment l'extrême droite.

Une seconde ligne de bivouacs est formée par les corps de Ney et de Junot qui ont dépassé le couvent de Kolotskoï.

Le projet de l'Empereur pour l'attaque est très simple. Il veut que le prince Eugène occupe sérieusement l'ennemi par des attaques réitérées, afin qu'il soit possible d'enlever les redoutes, point d'appui de la gauche moscovite. C'est au général Compans qu'échoit de nouveau cet honneur.

Le général Dessaix, du corps de Davout, couvrira ses flancs en marchant dans les taillis.

Davout, en personne, suivra en seconde ligne avec la division Friant pour engager sérieusement la bataille. Enfin Poniatowski continuera de former un soutien à l'extrême droite.

Tandis que le corps de Davout concentrera ainsi toutes ses forces sur les redoutes et tâchera de les envelopper du côté du midi, le corps de Ney portera ses coups au nord de Semenofskoïé et attaquera la grande redoute du

centre. Le corps de Junot agira de même, provisoirement sous les ordres de Ney.

Pour donner le change à l'ennemi, l'empereur laisse, durant toute la journée du 6, flotter ses pavillons sur les hauteurs à 1,200 mètres, devant Borodino.

Il y passe encore la nuit du 7, pendant laquelle s'achèvent les derniers préliminaires du combat.

Quant à l'infanterie du prince Eugène, elle est renforcée par les divisions Morand et Gérard, du corps de Davout; l'Empereur suppose que l'ennemi, descendant des hauteurs de Gorki, et tombant de toute sa force sur le corps du prince Eugène, pourrait bien réussir à l'écraser. L'artillerie, toujours sous le commandement en chef du général Lariboissière, installe, pendant la nuit, des batteries formidables; deux sont placées devant le front du corps de Davout pour préparer et appuyer l'attaque. Le général Sorbier place, dans chacune, soixante canons de la réserve de la garde.

Le général Pernetty, commandant l'artillerie du corps de Davout, organise une batterie mobile de trente canons, pour marcher en tête de ce corps. Le général Foucher, qui commande l'artillerie du maréchal Ney, dispose soixante canons en avant de sa ligne, et les pointe sur les ouvrages qui couvrent le centre de l'ennemi.

Enfin, le général d'Anthouard, commandant l'artillerie du prince Eugène, prépare des batteries qui défendent le débouché de Borodino.

Le général du génie Poitevin jette sur la Kolocza quatre ponts, qui doivent servir au corps du prince Eugène.

A 5 heures du matin, l'Empereur est à cheval et se porte au galop sur la droite. Toute la garde se met alors en mouvement pour le suivre.

Au signal donné par les tambours, l'armée prend les armes. Les commandants des régiments font battre un

ban, et les capitaines lisent à leur compagnie l'ordre du jour suivant :

« Soldats ! Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle est nécessaire; elle nous donnera de l'abondance, de bons quartiers, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille, dans les plaines de Moscou ! »

Le général Gourgaud, qui, comme officier d'ordonnance de Napoléon, put voir de près toutes choses, nous a conservé des détails sur les faits et gestes de l'Empereur.

« Les jours qui précédaient une grande bataille, raconte Gourgaud, Napoléon était constamment à cheval, pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivouacs de ses corps d'armée.

« La nuit même, il visitait la ligne, pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux, et, *en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux.*

« Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides de camp, ses officiers d'ordonnance; il les envoyait porter ses ordres sur tous les points.

« A quelque distance en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde (600 hommes) : cuirassiers, chasseurs, lanciers, dragons; mais lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait

nécessaire quelque part, il s'y portait au galop (1). »

Le 7 septembre, l'Empereur va se placer en avant des talus de la redoute, près du village de Chewardino, théâtre du combat du 5 septembre. De cette éminence, la ligne des Russes se développe distinctement à sa vue : il n'en est guère qu'à 1,600 mètres.

Devant lui, à 1,200 mètres, sont rangés les bataillons de Ney, de Davout, de Junot et de Poniatowski; en arrière de cette ligne d'infanterie, on aperçoit des essaims de cavalerie, commandés par Montbrun, Latour-Maubourg et Nansouty, sous la direction supérieure de Murat. Enfin la garde impériale, comptant 15,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie, dirigée par les maréchaux Lefèbvre, Mortier et Bessières, entoure de ses carrés la position centrale que Napoléon a choisie.

A peine l'Empereur est-il arrivé, que le feu est ouvert par les batteries du général Sorbier. Bientôt les canons se font aussi entendre vers le nord : c'est l'artillerie du prince Eugène qui prépare l'attaque de Borodino, ou, du moins, fait la démonstration prescrite par Napoléon.

Poniatowski se met en mouvement, à l'extrême droite, pour attaquer par la vieille route de Moscou-Smolensk. Davout fait bientôt avancer la division Compans pour se rendre maître des redoutes qui forment le soutien de la gauche moscovite. On rencontre ici une résistance énorme, et le terrain offre de nombreux obstacles. On est forcé de se frayer un chemin au travers de bois touffus et de broussailles épineuses. Puis, en sortant des bois, les colonnes se trouvent presque à portée de la mitraille des batteries russes.

Ces fâcheuses circonstances font d'abord éprouver, au corps de Davout, des pertes sensibles : les chefs sont

(1) *Examen critique*, p. 126.

décimés. Dès le début de l'action, Compans reçoit une blessure, qui le contraint de quitter le terrain du combat. Aussitôt il est remplacé par le général Rapp, aide de camp de l'Empereur. Quand Rapp arrive au front, il apprend, qu'après Compans, les généraux Dupelain et Dessaix viennent d'être blessés successivement. Rapp lui-même est, à son tour, frappé.

Soudain la nouvelle se répand que Davout est tué. Mais quand Murat accourt pour le remplacer, Davout reparaît. Il a eu un cheval tué sous lui; le cheval l'a entraîné dans sa chute, mais, heureusement, le maréchal en est quitte pour une forte contusion. Malgré tout, Davout persiste à rester en selle.

En présence de cet état de choses, Napoléon, qui suit tout d'un œil scrutateur, fait appeler Ney par son aide de camp, le général Mouton, comte de Lobau. Ney accourt au galop, reçoit les ordres, retourne à son poste. Tous ses tambours battent la charge et ses divisions, conduites par les généraux Ledru, Marchand et Razout, se dirigent sur les trois redoutes, précédées par les soixante bouches à feu du général Foucher.

Puis Murat met en mouvement toute la cavalerie pour appuyer cette attaque formidable.

Tandis que ces événements se déroulent sur la partie méridionale du champ de bataille, le prince Eugène enlève Borodino après un combat acharné, dans lequel le général Plauzolles succombe. A ces nouvelles de l'aile gauche, Napoléon fait recommander au prince de maîtriser l'élan de ses troupes devant Borodino, pour mieux ménager une vigoureuse diversion, en faveur de l'attaque de Davout et de Ney.

Le prince laisse Borodino à la garde du général Delzons, et conduit les divisions Morand, Gérard et Broussier sur la grande batterie du centre russe.

Pendant ce temps, l'attaque des deux maréchaux s'accomplit heureusement. Les colonnes de Davout et de Ney arrivent en même temps sur les batteries de Semenoskoïé. Bravant le feu meurtrier, les colonnes pénètrent dans les intervalles des redoutes, les tournent et ne laissent pas même aux défenseurs le temps de retirer leurs canons.

La besogne a été dure et a coûté beaucoup de sang. Mais tout n'est pas fini : il faut se maintenir sur le terrain conquis.

Le général Bagration rallie toutes les troupes disponibles, appelle de nouveaux renforts, et ordonne un retour offensif. En vain, pourtant, les Russes s'acharnent à reconquérir leurs ouvrages. Tous leurs efforts héroïques viennent se briser contre la vaillance et la constance des vainqueurs ; « Le soldat russe, comme dit le bulletin de la bataille, vient mourir aux pieds de ces mêmes parapets qu'il avait élevés, les jours précédents, comme des abris protecteurs. »

Il est 9 heures, quand les ouvrages disputés restent au pouvoir des assaillants. L'armée de Davout s'avance toujours, pivotant sur le centre, et tournant le dos aux bois qu'elle avait d'abord à sa droite. Par cette manœuvre, un grand vide s'ouvre entre les corps de Davout et de Poniatowski.

L'Empereur donne l'ordre à Junot de venir se placer, avec ses Westphaliens, dans cet espace pour favoriser les progrès des deux chefs.

Bagration, accablé par ces forces magistralement combinées, fait battre la générale pour que Kutusof lui envoie des réserves. Mais Kutusof, qui se trouve à l'aile droite de son armée, craignant que les Français ne cherchent à s'avancer sur la grand'route de Moscou, se trouve dans l'impossibilité de venir en aide à Bagration.

Il tient les corps de Barclay, de Baggowouth, d'Ostermann, d'Ouwarof et de Platof entassés sur les hauteurs de Gorki. Son attention est soudain absorbée par l'attaque impétueuse du prince Eugène contre la grande redoute du centre. Que faire?

Déjà le général Broussier a pénétré dans le ravin entre Borodino et la redoute; la division Morand s'est établie, en dépit d'une grêle de balles, sur les flancs mêmes des ouvrages, et malgré l'héroïque résistance des Russes du général Paskewitch, le général Bonami a pénétré dans la grande batterie, à la tête du trentième régiment.

Kutusof, se sentant ainsi frappé au cœur, veut qu'à tout prix l'on revienne à la charge. Il combine toutes les forces qu'on peut rassembler à ce moment, et les fait ramener à l'assaut.

La redoute est assaillie de toutes parts. Les intrépides vainqueurs succombent, à leur tour, sous le poids du nombre : la redoute est reconquise et le général Bonami fait prisonnier.

Alors seulement, Kutusof est à même de soutenir Bagration. Il fait diriger de nombreuses réserves sur le village de Semenofskoïé qui apparaît, de plus en plus, comme le point central de la bataille.

Napoléon voyant accourir ces fortes réserves, qui s'accumulent sans cesse, fait appel de nouveau à cette arme, si terrible en sa main, l'artillerie! Lauriston, son aide de camp, fait avancer, par son ordre, une batterie de quatre-vingts canons, qui va faire des ravages dans l'infanterie russe. De plus, l'Empereur fait soutenir la division Friant, dont la position est très périlleuse au delà du ravin, par le général Roguet à la tête d'une brigade de la jeune Garde.

Kutusof, contemplant le terrible effet de la fameuse batterie de quatre-vingts pièces, appelle ses cuirassiers,

qui aussitôt se jettent en avant, bride abattue, sur ce volcan d'airain. Mais c'est en vain qu'ils s'efforcent d'atteindre les canons.

Les carabiniers de Lepaultre et de Chouars, les cuirassiers de Saint-Germain, les hussards et les chasseurs de Pajol et de Bruyères se précipitent soudain, comme un tourbillon, dans leurs rangs et restent vainqueurs après une sanglante mêlée.

Le moment suprême de la bataille semble arrivé.

Le centre russe va être percé, mais le coup décisif est différé par un incident à l'extrême gauche française. Kutusof a fait passer la Kolocza et tourner le corps du prince Eugène par une masse de cavalerie légère sous les généraux Ouwarof et Platof. Cette attaque est exécutée avec une telle fougue, que la cavalerie d'Ornano s'est repliée sur Borodino et qu'une partie du train s'est enfuie en désordre.

Aussitôt l'Empereur arrête la marche du centre, s'élance en personne dans la direction de Borodino pour détourner le danger, et ordonne au général Claparède d'aller immédiatement secourir le prince Eugène avec sa division.

Cependant, à peine arrivé sur la grand'route, l'Empereur apprend l'heureux dénoûment de cette alerte. La division Delzons, du prince Eugène, a formé ses carrés et a tenu ferme; les charges réitérées des Cosaques ont échoué sur les murs de baïonnettes, inébranlables comme des rocs; toute la masse des cavaliers, désespérant d'entamer les carrés, s'est retirée avec une vitesse égale à celle de leurs charges et, enfin, a repassé la Kolocza.

L'affaire terminée, l'Empereur reprend au galop son chemin vers Semenofskoïé.

Ici la lutte se prolonge avec la même impétuosité. Les

réserves des Russes ne cessent d'accourir. Alors Napoléon commande la manœuvre finale : il fait avancer sur le front toute l'artillerie disponible. Poniatowski devra se précipiter sur la dernière position des Russes qui l'arrête. Le prince Eugène attaquera les parapets de la grand'route avec les divisions Morand, Gérard et Broussier. Lanabère, de la jeune garde, remplacera Morand, qui vient d'être blessé. Enfin le centre s'enfoncera avec assurance dans la plaine.

Toute l'armée se porte résolument en avant, en dépit de la mitraille des Russes. La ligne ennemie tout entière s'ébranle, hérissée de baïonnettes; après des chocs terribles, une effroyable mêlée s'engage sur toute l'étendue du front. Bagration, qui paie de sa personne comme un de ses soldats, tombe mortellement blessé.

Davout et Ney ne cèdent en rien à leur digne adversaire Bagration, mais plus heureux que lui, ils parviennent enfin à élargir la trouée. Les cuirassiers de Latour-Maubourg achèvent d'enfoncer les rangs des Russes par leurs charges violentes· A travers les débris d'affûts, de fusils, d'hommes et de chevaux morts et mourants, Ney conduit les siens avec une vaillance sans bornes.

A gauche, les cuirassiers de Montbrun font leur œuvre. Cependant Montbrun n'est plus à leur tête; un coup de canon l'a frappé et le héros a succombé. Auguste Caulaincourt le remplace. Le tourbillon s'élance avec fureur, dépasse la grande redoute, assaillie de front par le général Lanabère. Puis les cavaliers, par un mouvement de flanc, se jettent sur la gorge de la redoute et disparaissent dans des nuées de poussière et de fumée.

La redoute, assaillie de toutes parts, vomit des torrents

de feu, et tout à coup, une explosion terrible se fait entendre. Les défenseurs de la redoute périssent tous en combattant. Les vainqueurs, Auguste Caulaincourt et Lanabère, sont ensevelis avec eux sous les ruines. Sur ces entrefaites, Grouchy a déployé à droite ses escadrons dans la plaine et y presse la retraite des Russes. La résistance obstinée des généraux Toutchkof et Baggowouth est inutile. Poniatowski triomphe complètement. Le sort de la bataille est désormais aux mains de Napoléon. Il s'avance, sous le feu des tirailleurs ennemis, pour mieux reconnaître la dernière position des Russes acculés dans le ravin de Psarewo et qui s'obstinent à rester là. Il faudrait des réserves fraîches pour les déloger, car toutes les troupes qui ont donné sont harassées.

Or, l'Empereur veut conserver intacte la garde. Il a de nouveau recours à son arme préférée. Il charge les généraux Lariboissière, Sorbier, Pernetty, d'Anthouard et Foucher d'accabler de nouveau les rangs des Russes de leurs terribles projectiles.

L'artillerie décide de la victoire. Le feu des canons ne s'éteint complètement qu'à la fin de la journée.

Cette journée coûte au vainqueur 13,000 guerriers hors de combat et 9,000 tués; au vaincu 15,000 tués, 30,000 blessés, 2,000 prisonniers. Kutusof a été battu, quoique son armée ne soit pas anéantie. Sa retraite aurait été sans doute convertie en déroute, si Napoléon l'avait fait attaquer, à la dernière heure, par sa garde. Mais l'Empereur ne l'a pas voulu.

Après la retraite des Russes, il fait garder le champ de bataille par le maréchal Mortier, duc de Trévise, qui commande la jeune garde. Larrey et ses aides nombreux prodiguent aux milliers de blessés, tant Russes que Français, les secours nécessaires.

Le 9 septembre, l'avant-garde française entre dans la petite ville de Mojaïsk, après un combat assez vif, car l'arrière-garde des Russes, commandée de nouveau par Platof, ne se retire que lentement en s'opposant constamment à la marche des Français. Kutusof fait répandre le bruit qu'il a remporté une victoire et qu'il se dispose à une défense opiniâtre devant la ville sainte de l'empire moscovite.

A Mojaïsk, l'Empereur s'adonne de nouveau aux travaux de cabinet, trop longtemps interrompus par *le jeu sanglant de la force et du hasard.*

« Mais, dit Fain, une extinction de voix se déclare; elle est complète, et ne lui permet ni de dicter, ni même de parler : c'est l'effet d'un gros rhume, que le froid des dernières nuits passées sous la tente a encore aggravé; dans cette situation embarrassante, il faut recourir à la plume, et c'est un grand dérangement d'habitude pour Napoléon.

Cependant il s'y résigne, s'asseoit et se met à couvrir la table des carrés de papier de tous les ordres dont sa tête est remplie. Les secrétaires ordinaires, Méneval et Fain, l'arrière-ban du cabinet, d'Albe, Mounier et Deponthon transcrivent à grande hâte; le comte Daru et le prince de Neufchâtel prennent aussi leur part de la besogne (1) ».

Napoléon prescrit de faire la reconnaissance de la ville, de construire deux ponts sur la Moskowa; Poniatowski doit s'avancer sur la droite et gagner, à Fomenskoïé, la route de Kalouga par laquelle il arrivera sur Moscou. Ney viendra à Mojaïsk, Junot gardera le champ de bataille. Davout occupera Borissof; le prince Eugène occupera Rouza. Tous doivent amasser beaucoup de

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 38.

bétail et de vivres et procurer nouvelles et renseignements.

L'armée est encore embarrassée dans sa marche, les 9 et 10 septembre. Kutusof fait mine de s'arrêter et même de se fortifier à quelques lieues en avant de Moscou. Toutefois l'on ne tarde pas à s'apercevoir que cette résistance tardive ne sera qu'un vain simulacre.

Boutourlin en donne l'explication :

« Il était urgent, dit-il, de faire croire aux troupes russes que l'on allait combattre encore pour la défense de Moscou; c'était l'unique moyen de les retenir sous les drapeaux (1), et de les empêcher de se débander dans cette ville immense. »

Ces mots nous révèlent le véritable esprit des soldats russes. Cependant l'Empereur s'est laissé entraîner un moment par ces vagues rumeurs de résistance ultime. Il fait écrire au maréchal Victor : « C'est sur Smolensk que tout doit se diriger, pour marcher au besoin sur Moscou. C'est sur Moscou qu'il faut maintenant se porter, et vous-même avec toute votre armée vous devez vous tenir prêt à venir m'y rejoindre. »

Quoique l'avant-garde éprouve quelque résistance, surtout à Krimskoïé, le mouvement de l'armée envahissante ne se ralentit guère. Le 14 septembre, les Russes traversent leur capitale dans toute sa longueur et se retirent vers l'Orient.

Boutourlin écrit à ce propos :

« Le 2/14 septembre, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili, à 3 heures du matin, et pénétra, par la barrière de Dorogomilow, dans la ville qu'elle avait à traverser dans sa plus grande longueur pour sortir par la barrière de

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 356.

Kolomna... Moscou présentait l'aspect le plus lugubre; ..... la marche de l'armée russe avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire..... (1) des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. »

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 363 et 364.

CHAPITRE VI

MOSCOU

Après avoir traversé Moscou, l'armée russe prit la route de Kolomna vers le sud-est et s'arrêta près de Panki où Kutusof fixa son quartier général.

L'avant-garde française poursuivait de près l'arrière-garde russe, commandée par Miloradowitch.

Celui-ci, voulant prévenir la ruine entière de cette arrière-garde, proposa à Murat une sorte de convention, qui fut acceptée. Murat s'engagea à ne pas inquiéter la sortie des Russes de Moscou. « Il fut même stipulé, dit Boutourlin, que tous les individus appartenant à l'armée, ainsi que tous les effets militaires que les Français trouveraient encore en ville, auraient libre sortie jusqu'à 7 heures du soir (1). »

L'armée française salua par des signes d'une joie bien naturelle les dômes et les minarets de Moscou. Napoléon arrive avec le reste de son avant-garde, mais, avant d'entrer dans la ville, il donne des instructions relatives aux mouvements des corps d'armée et aux mesures d'ordre à observer dans l'intérieur de la ville. Les mesures les plus énergiques sont prises en vue de la conservation et de la sécurité de la ville; un exemple : Napoléon apprend

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 365.

de son secrétaire-interprète Lelorgne, qui connaît Moscou, que l'Institut des Enfants-trouvés est sous la protection particulière de l'impératrice-mère; sur-le-champ, il ordonne d'y placer un piquet de garde.

Quant aux corps d'armée, voici ce qui est réglé : le prince Eugène aura son quartier général vers le nord, à la barrière de Saint-Pétersbourg. Il poussera des reconnaissances sur tous les chemins du nord. Poniatowski observera les faubourgs du midi et s'étendra jusqu'à la route de Kolomna.

Davout occupera toute la contrée de l'occident, en arrière du prince Eugène et du prince Poniatowski, enserrant ainsi la ville par le dehors.

Le maréchal Lefebvre pénétrera dans la ville à la tête de la garde; l'Empereur entrera en personne; un logement provisoire lui sera préparé dans une grande auberge.

Des négociants et quelques citoyens de Moscou, voyant la ville abandonnée et livrée, par son gouverneur, au désordre et au pillage, sentent qu'ils n'ont plus qu'à implorer la protection du vainqueur.

Le général Gourgaud nous dit qu'un officier les présenta à l'Empereur et qu'ils sollicitèrent sa générosité en faveur de leurs concitoyens.

Cette démarche était superflue, car, nous l'avons remarqué, l'Empereur n'agissait point comme un Alaric ou un Genséric, mais en vainqueur chrétien.

L'ouvrage de Fain nous offre des preuves indubitables de sa grande sollicitude pour les habitants des contrées parcourues par ses armées. Ses ordres donnés à Moscou témoignent de ses sentiments d'humanité et lui font le plus grand honneur.

Mortier est nommé gouverneur de la province, et le général Durosnel, commandant de la ville. Lefebvre est

chargé exclusivement de la police au Kremlin, où le quartier impérial est transféré le 15 septembre.

Cette antique demeure des tsars forme une sorte de citadelle, qui renferme plusieurs bâtiments gigantesques, au milieu desquels s'élève le haut clocher d'Yvan-Veliki dominant tous les dômes de la ville.

L'Anglais sir Robert Wilson, cité par Fain, dit vrai en constatant que, malgré la conclusion inattendue de la paix entre les Russes et les Turcs, malgré la défection impossible à prévoir de la Suède, malgré tous les obstacles auxquels on s'était attendu, le projet gigantesque de Napoléon s'exécutait.

A Moscou, tout, au premier abord, semble rester calme. Les palais vides de la noblesse et des riches propriétaires s'ouvrent aux vainqueurs. Les habitants de la classe moyenne sont demeurés presque tous.

Aussi l'Empereur parle-t-il, un jour, du spectacle singulier qui sera offert au monde par une armée hivernant paisiblement au milieu des peuples ennemis, qui la pressent de toutes parts. Mais il se hâte d'ajouter : « Au surplus, Alexandre ne me laissera pas aller jusque-là; nous nous entendrons et il signera la paix. »

Cette assurance devait peu à peu devenir pure illusion. En vain le conquérant attendait des propositions de paix.

L'incendie de Moscou éclata et l'espoir de l'Empereur s'évanouit avec les fumées de cet holocauste épouvantable. La destruction de Moscou par les Russes eux-mêmes, qu'il était bien loin de prévoir, lui arrache le point d'appui sur lequel ses principales combinaisons reposent.

Nous nous abstiendrons de donner des détails minutieux sur les effets de l'incendie, ni sur les motifs qui en ont inspiré les auteurs.

« Les renseignements les plus positifs, dit Boutourlin (1), ne permettent pas à l'auteur de douter que l'incendie de Moscou n'ait été préparé et exécuté par les autorités russes. »

Il ajoute : « En outre, Moscou n'ayant commencé à brûler qu'après l'entrée des Français, il devenait facile de persuader au vulgaire que c'étaient les ennemis qui y avaient mis le feu. Cette opinion, en exaspérant le peuple des campagnes, donna un caractère plus prononcé à la guerre nationale, qui s'allumait sur les derrières de l'armée française. » Il explique encore comment le projet funèbre put être exécuté.

« Tant que les troupes russes étaient en ville, l'on n'aurait pu y mettre le feu sans nuire à leur retraite; mais l'on disposa des matières combustibles dans plusieurs maisons, et l'on répandit par la ville une troupe d'incendiaires salariés et dirigés par quelques officiers de l'ancienne police de Moscou, qui y demeurèrent déguisés. Le comte Rostopchine avait même pris la précaution d'emmener avec lui les pompes et les autres instruments de secours contre les incendies. Ces mesures eurent le succès désiré (2). »

Napoléon voulut rester le plus longtemps possible dans la ville. Gourgaud nous raconte combien il en coûta à son entourage pour lui persuader enfin de se retirer.

« A midi, 16 septembre, le feu avait pris aux écuries du palais et à une tour attenant à l'arsenal; quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 369, note.
(2) *Ibid.*, p. 370 et suiv.

imminent; on vint en prévenir l'Empereur; il se rendit sur les lieux.

« Le sol sur lequel se trouvaient nos caissons était couvert d'étoupes enflammées; le général Lariboisière (1) donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'Empereur y entra. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées, pour les transporter hors des cours. Le général Lariboisière supplia alors l'Empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers auxquels sa présence faisait perdre la tête... »

Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin; le danger semblait, au contraire, l'y retenir.

Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre, l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir.

L'officier d'ordonnance Gourgaud lui ayant assuré que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel sur une terrasse élevée du palais pour vérifier le fait.

L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionnaient une horrible tourmente. Le prince de Neufchâtel et Gourgaud faillirent être enlevés...

Napoléon se décida alors à quitter le Kremlin, et envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage...

« Quelque temps après, un autre officier annonce que le passage est libre; l'Empereur demande ses chevaux

(1) Commandant en chef de l'artillerie.

et quitte le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour l'occuper. » (1)

Dans l'après-midi du 16 septembre, Napoléon prend son quartier à Petrowskoïé, à une petite distance de la barrière de Pétersbourg, au milieu des cantonnements du prince Eugène. Il s'occupe fiévreusement de la situation stratégique.

Bientôt un plan simple et rationnel mûrit dans son esprit. Tout en faisant surveiller Moscou et ses environs par une forte arrière-garde, il marchera sur la nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg. D'abord la cavalerie et le corps du prince Eugène pousseront dans la direction de cette ville impériale, qui se trouve à quinze journées de marche.

Les autres corps d'armée feront mine de suivre le prince Eugène, mais ils se contenteront de le soutenir. Manœuvrant par leur gauche ils se mouvront en échelons, par les chemins parallèles, à travers les provinces de Veleki-Louki et de la grande Novogorod, pour arriver ainsi sur Wittgenstein, qui pourra être pris à dos.

Par cette manœuvre, on s'approchera des corps de Gouvion-Saint-Cyr, de Macdonald et de Victor. Ainsi Napoléon aura de nouveau sous la main une force formidable, qu'il pourra diriger à son gré sur Saint-Pétersbourg après avoir écrasé Wittgenstein, ou établir en quartiers d'hiver sur la Duna, en s'appuyant sur Smolensk et Riga avec des réserves à Mohilew, Minsk, Vitebsk et Wilna.

Napoléon passe la nuit du 16 au 17 septembre à combiner sur la carte ce plan grandiose et à dicter ses premières dispositions. Sans doute les chefs des corps d'armée vont applaudir à ce plan, dont l'exécution sera d'autant plus vivement menée, qu'il laisse entrevoir une

(1) *Examen critique*, p. 276 et suiv.

prompte et heureuse solution du conflit. D'ailleurs le temps presse, l'hiver russe approche, l'armée ennemie se retire toujours et l'empereur Alexandre se tient coi et ne dit mot.

Eh bien, les chefs des corps d'armée restent froids. Ils font valoir les objections les moins raisonnables. On redoute une nouvelle série de fatigues et de vicissitudes, la rigueur du climat, l'hiver; on parle du repos si nécessaire à l'armée, des nombreux blessés, des ressources de Moscou; des palais et des maisons sauvés de l'embrasement; des caves remplies de riz, d'eau-de-vie, de pelleteries, de cuir, de toutes sortes de vivres et d'effets d'habillement.

Puis on suggère un plan meilleur! c'est-à-dire le retour à Smolensk par les routes du midi; ainsi on portera un coup funeste à l'ennemi en détruisant les établissements militaires de Kalouga et de Toula, qui sont les seules ressources des arsenaux de la Russie. Toutes ces remontrances sont portées à l'Empereur par des hommes dévoués... mais probablement las de la guerre. Il n'y a, parmi les chefs, qu'une seule exception : le prince Eugène applaudit hautement au projet de son beau-père; l'idée d'aller chercher à Saint-Pétersbourg le prix de tant de combats : la paix! apparaît à son esprit comme l'espérance suprême.

Cependant les avis des autres chefs l'emportent sur celui du prince Eugène. L'empereur Napoléon cède, au détriment de sa propre cause.

Fain ne peut s'abstenir d'interrompre sa narration par une exclamation :

« Puisse-t-il ne pas déchoir de lui-même, en consentant à descendre jusqu'aux idées de ceux qui l'entourent! Le premier pas est fait! »

En vérité, ne semble-t-il pas que cette condescen-

dance est une marque de déclin physique ou moral?

Napoléon cesse d'être la puissance impulsive!

Néanmoins, après avoir, de la sorte, pris le parti de l'attente, il se hâte de rouvrir les négociations avec l'empereur Alexandre.

Il se sert d'abord de l'intermédiaire de M. de Toutelmine, directeur en chef de la maison des Enfants-trouvés. Cette maison, nous l'avons vu, a été sauvée de l'embrasement général par la sollicitude toute particulière de Napoléon. Le piquet de garde a réussi à préserver l'établissement des fusées incendiaires. M. de Toutelmine obtient la permission d'annoncer, par une lettre, cette heureuse nouvelle à l'impératrice-mère, l'illustre protectrice de l'établissement.

Napoléon engage M. de Toutelmine à glisser dans ladite lettre quelques mots sur ses dispositions pacifiques, sur ses sentiments amicaux vis-à-vis de l'empereur Alexandre et son désir de terminer la guerre.

M. de Toutelmine accepte d'écrire en ce sens. Il finit sa lettre par cette tirade : « L'empereur Napoléon paraît convaincu que si personne ne s'interposait entre lui et notre auguste empereur Alexandre, leur ancienne amitié reprendrait bientôt ses droits, et tous nos malheurs finiraient. »

La lettre est portée par un officier russe que Napoléon lui-même munit d'argent pour sa route, et de tous les sauf-conduits nécessaires.

Deux jours après, une lettre, écrite par Napoléon lui-même à Alexandre, est confiée à M. de Jakowlef, un des honorables habitants qui sont demeurés au milieu des ruines de Moscou. Cet homme, qui se fait fort de faire parvenir la lettre à l'empereur par l'intermédiaire de son frère, ancien ministre de Russie à Stuttgard, part le 24 septembre pour Saint-Pétersbourg.

Non content de ces démarches, Napoléon envoie au camp de Kutusof, le 4 octobre, son aide de camp, le général Lauriston, jadis ambassadeur en Russie, pour faire au généralissime russe la proposition de prendre des arrangements, qui donnent à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies entre des armées civilisées et préservent le pays de tous les maux qu'il est possible de lui épargner.

Le général Lauriston est très bien reçu par Kutusof, qui écrit avec un grand empressement à l'empereur Alexandre. L'aide de camp général, prince Volkonsky, court porter sa dépêche à Saint-Pétersbourg.

Sur ces entrefaites, l'armée de Kutusof s'est éloignée de plus en plus vers le sud-est, toujours suivie par les éclaireurs de Murat. Dans la nuit du 21 au 22 septembre, Napoléon apprend que l'avant-garde, commandée par Sébastiani, a perdu les traces de l'ennemi. C'est aussi le 22 septembre que les cosaques reparaissent au sud et semblent menacer les communications de Napoléon avec Mojaïsk.

A mi-chemin de Mojaïsk et de Moscou, ils ont surpris un convoi de caissons et fait prisonniers deux escadrons qui arrivaient avec une colonne de marche, sous les ordres du général Lanusse. Enhardis par ce succès, ils se sont jetés ensuite sur un autre convoi d'artillerie; mais l'infanterie les a forcés de se retirer.

Ces affaires n'ont pas manqué de causer quelque inquiétude à Moscou, quoique l'Empereur, au premier bruit de l'alerte, ait fait marcher une division du côté menacé.

Mais l'émoi grandit le 26, quand on apprend qu'une colonne de 3,000 Russes a intercepté la route et enlevé un détachement de dragons de la garde.

Toutes ces nouvelles alarmantes ne sont pas de nature à inquiéter Napoléon, mais son entourage s'émeut de plus en plus.

On s'obstine à voir Kutusof partout et les appréhensions se multiplient.

Napoléon fait envoyer des renforts là où ils sont nécessaires et renouvelle ses instructions.

Le 26 septembre enfin, arrivent les renseignements de Murat, si ardemment attendus. Le maréchal Kutusof, après d'être dérobé derrière la Packra, a fait passer son armée du sud-est au sud-ouest.

Boutourlin dit à ce sujet :

« Les trois marches de flanc que l'armée russe venait d'exécuter, pour ainsi dire à la vue de l'ennemi, quoique assez délicates, ne furent cependant pas inquiétées ; l'on fut redevable de cette tranquillité au général Wassilczicof qui fit manœuvrer l'extrême arrière-garde avec une précision rare (1). »

Quoi qu'il en soit, cette manœuvre de l'armée russe était assez dangereuse dans la proximité de l'ennemi, et l'on doit bien penser à une sorte d'inertie de la cavalerie française en voyant que cette marche n'a guère été inquiétée.

Sir Robert Wilson, témoin oculaire, donne des détails :

« Pendant douze jours, dit-il, l'armée russe tourna autour des ruines fumantes de Moscou pour regagner la route de Kalouga ; elle était sans ligne de marche réglée, et encombrée de tous les embarras possibles. Depuis Smolensk, la population suivait les pas rétrogrades de cette armée; chaque paysan avait mis sur son chariot sa femme, ses enfants et ses effets les plus précieux. L'ar-

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 375.

mée russe, se trouvant ainsi surchargée, était devenue comme une nation errante.

« Cette longue file présentait le flanc à l'armée française et lui offrait une victoire infaillible. »

Et Wilson finit par ces mots singuliers :

« L'armée russe fut protégée par des transactions que tout le monde ignore (1). »

Mais l'Empereur devinait parfaitement la vraie cause de cette marche de flanc. Il l'expose à ses généraux, dans une lettre du 27 septembre.

« Une marche sur Mojaïsk, leur dit-il, ne serait, de la part de Kutusof, qu'une fanfaronnade. Vouloir nous enfermer dans Moscou! Une armée victorieuse n'oserait le tenter. Comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, puisse, après coup, avoir l'idée d'une pareille entreprise?

« Le mouvement de l'ennemi n'a qu'un but : c'est de couvrir la route par laquelle il attend des renforts. »

Les renseignements puisés dans des papiers trouvés au Kremlin confirment la supposition de l'Empereur.

Ces documents contiennent, entre autres, le texte du traité des Russes avec les Turcs. En vertu de ce traité, l'armée de Moldavie ou l'armée du Danube, sous les ordres de l'amiral Tchitchagof, comptant environ 40,000 combattants, est désormais disponible.

Mais Tchitchagof se portera-t-il vers la Volhynie pour renforcer Tormasof, ou va-t-il accourir pour aider Kutusof?

En attendant de nouveaux renseignements sur les mouvements de Tchitchagof, Napoléon fait parvenir à Murat l'ordre de ne pas souffrir plus longtemps que les

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 97-98, note.

Russes restent en position sur la Packra, affluent de la Moskowa qui coule à une distance de 31 kilomètres Moscou de l'ouest à l'est, mais de manœuvrer de la sorte qu'ils se retirent derrière l'Ocka, c'est-à-dire à environ 88 kilomètres de la ville.

Et Murat avança. Il fit ainsi rétrograder Kutusof, mais non sans combats sérieux, jusqu'à Taroutino, situé près de la Nara, affluent de l'Ocka, sur la vieille route de Moscou à Kalouga.

Le 4 octobre, Murat acquiert la certitude, après un nouvel engagement, que les Russes élèvent des ouvrages fugitifs, font des abatis, et sont résolus à ne pas céder sans bataille le terrain favorable.

Il s'établit alors en observation devant eux à Vinkowo, à 10 kilomètres au nord de Taroutino. Tandis que ces manœuvres s'accomplissent, des dépêches provenant des armées latérales apprenaient à l'Empereur que le succès ne couronnait pas leurs efforts.

Quant à Schwartzenberg, il se plaisait toujours à faire avancer et retirer tour à tour ses troupes en face des troupes russes. C'était toujours le même jeu ou simulacre de combats. Quand Tchitchagof se dirige vers la Volhynie, Schwartzenberg se retire. Bref, malgré des instances réitérées, malgré des lettres de Napoléon envoyées à Schwartzenberg et à l'empereur François lui-même, c'est toujours la même mollesse dans les mouvements.

Il n'y a pas à compter, de ce côté, sur un secours efficace. Schwartzenberg ne guerroyait pas, n'attaquait pas, Schwartzenberg se promenait.

Les nouvelles des armées de Macdonald et de Gouvion Saint-Cyr étaient assez alarmantes. Les Russes amenaient quantité de troupes fraîches à la rencontre des armées françaises. L'Empereur s'aperçoit enfin que les

Russes n'agissent point selon le système de défense qu'il avait prévu. Attaqués au cœur, ils n'y concentrent pas toute la résistance; ils se bornent à multiplier leurs efforts sur les points extrêmes. Ainsi la situation générale commence à devenir compliquée, mais le génie de Napoléon suffit à tout.

Le grand stratégiste va se livrer à ses combinaisons les plus savantes.

Victor, dans sa position centrale de Smolensk, devient un point d'appui admirable. Napoléon lui recommande de partager son attention entre Minsk et Wilna, lui explique comment il doit échelonner ses troupes dans les environs de Smolensk, met sous ses ordres la division de Dombrowski, qui tient la campagne du côté de Bobruisk, les réserves de la Lithuanie et les garnisons de la route; il entre dans les moindres détails au sujet des régiments et bataillons de marche qui peuvent, au besoin, devenir autant de ressources partielles. Victor doit se mettre en correspondance directe avec Minsk, avec Vitebsk, avec Wilna. Enfin, il enverra un officier sage, discret et intelligent auprès du prince de Schwartzenberg et du général Reynier pour apprendre de Schwartzenberg ce qui se passe, et de Reynier le véritable état de choses.

Ainsi Napoléon fait face à toutes les difficultés et utilise pour la retraite les moyens préparés pour la conquête.

Les courriers de Paris se succèdent avec régularité, et l'Empereur ne reste pas vingt-quatre heures au Kremlin sans recevoir des nouvelles de France. Des lettres d'Espagne annoncent de grands revers. L'armée anglaise de Wellington est entrée à Madrid le 12 août, et les armées françaises se sont retirées. En dépit de ces désastres, l'Empereur espère que ses généraux finiront par chasser les Anglais.

Mais rien n'est de nature à distraire Napoléon des opérations dans lesquelles il est engagé.

Sa principale occupation est de profiter de toutes les ressources qui lui restent, tant en France que dans les pays de ses alliés, pour renfoncer ses armées d'hommes et de chevaux. Ses lettres à son ministre des relations extérieures, le duc de Bassano, en sont la preuve. Son activité reste admirable.

Police et sûreté des routes, matériel de l'artillerie, travaux du génie, approvisionnements en vivres et habillements, organisation de corps auxiliaires, recrutement, secours aux hôpitaux, évacuation et transport des blessés vers la Pologne, rien n'échappe à l'attention de l'empereur.

En attendant, les jours se succèdent et la réponse de l'empereur Alexandre ne vient pas.

Dans les premiers jours d'octobre, Napoléon se décide à la retraite. Avant tout, il se préoccupe de l'évacuation des blessés. Le 6 octobre il écrit à Berthier :

« Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abrantès et les autres commandants de la route aient les hommes qu'ils ont demandés pour être les maîtres de leurs environs, mon intention est que les effets s'ensuivent : que ces commandants fassent donc battre le pays 10 lieues à la ronde, et ramassent ainsi un bon nombre de voitures de paysans, pour servir à l'évacuation de nos blessés; vous chargerez le duc d'Abrantès, sous sa responsabilité, de faire évacuer tous les blessés sur Viazma, et le commandant de Viazma de les faire évacuer sur Smolensk. Enfin, quelque chose qui arrive, mon intention est que, d'ici à huit jours, il n'y ait pas un de nos blessés à Mojaïsk, à Rouza, à l'abbaye de Kolotzkoï (près de Moscou), ni à Gjath; faites connaître aux généraux que cela est de la plus haute importance. »

Depuis quelques jours, le plan de Napoléon est arrêté. Il se propose de partir du 15 au 18 octobre. Le 13 octobre il voit tomber la première neige. « Dépêchons-nous, dit-il, il faut, dans vingt jours, être en des quartiers d'hiver. »

Et aussitôt les ordres sont distribués en conséquence avec la plus grande promptitude.

L'intention est de se porter sur Kalouga, afin de tourner l'ennemi. Le corps de Murat doit continuer à occuper la position de Vinkowo pour masquer la marche de l'armée. Si, par hasard, il devenait trop difficile de tenir dans cette position, il a l'autorisation de se replier sur la position de Voronowo, 18 kilomètres au nord de Vinkowo, sur la vieille route de Kalouga, dans laquelle l'infanterie pourra couvrir la cavalerie.

Les trophées, sous l'escorte du général Claparède, ainsi que les convois de blessés partis pendant les journées du 15, du 16 et du 17, sont dirigés sur Mojaïsk, où commande le duc d'Abrantès. Celui-ci forme arrière-garde sur cette route; sous sa protection achèveront de s'écouler les équipages et tous les bagages évacués depuis quinze jours. Le prince Eugène, qui occupe le terrain au nord de Moscou, va se retirer vers le midi; pour donner le change aux cosaques, il fait faire une pointe sur Demitrow par la division Delzons.

Le maréchal Ney, dont l'armée est placée sur les routes du levant, du côté de Borodosk, arrivera le 17 à Moscou.

Le maréchal Davout et la garde attendent le signal de quitter Moscou. On distribue aux soldats les cuirs, les pelleteries, les vivres et tout ce qu'on peut encore tirer des caves.

Le maréchal Mortier, à la tête de la jeune garde, occupera Moscou encore quelques jours après le départ de l'armée, et s'appuiera sur le Kremlin.

« La proposition, dit Fain, a été faite de vouer les

restes de la ville à de tristes représailles. Brûlons, disait-on, servons les Russes à leur manière; ils nous provoquent. S'ils brûlent un village, une maison, répondons-leur en en brûlant mille! »

La réponse de Napoléon fut un refus. L'effet direct de cette barbarie tomberait sur des particuliers que déjà tant de malheurs accablent. Par contre, il donne l'ordre de faire sauter le Kremlin aussitôt que le moment propice semblera venu.

Prévoyant la sensation que l'abandon de Moscou allait faire en Europe, et voulant empêcher des combinaisons qui en pouvaient résulter, il écrit au duc de Bassano, à Wilna :

« Déjà depuis plusieurs jours, je vous ai prévenu que je comptais aller prendre mes quartiers d'hiver entre le Borysthène et la Duna. Le moment est venu. L'armée se met en mouvement; je quitterai Moscou le 19, je sortirai par la route de Kalouga. Si l'ennemi veut couvrir cette ville, je le battrai; ensuite, selon l'exigence de la saison, je ferai un coup de main sur Toula, ou je reviendrai directement par Viazma. Dans tous les cas, vers les premières semaines de novembre, j'aurai ramené mes troupes dans le carré qui est entre Smolensk, Mohilew, Minsk et Vitebsk. Je me décide à ce mouvement parce que Moscou n'est plus une position militaire. J'en vais chercher une autre, plus favorable au début de la campagne prochaine.

« Les opérations auront alors à se diriger sur Pétersbourg ou sur Kiew, sur le Dniéper.

« A Moscou, j'étais à 215 lieues de Kiew et à 180 de Pétersbourg. A Vitebsk je ne me trouverai plus qu'à 130 lieues de Pétersbourg et à 112 de Kiew. C'est donc à Vitebsk que je dois me placer, concentré entre mes réserves et mes deux ailes, appuyé sur un pays ami qui est la Pologne, et sur de nombreux approvisionnements

que j'ai fait préparer de longue main. Cette nouvelle position me rapproche, à la fois, de Saint-Pétersbourg et de Wilna, et je vais me trouver, pour la campagne prochaine, à 20 marches plus près des moyens et du but. Cet aperçu vous suggérera les développements convenables. Ce que je vous écris est pour faire votre langage; ce que vous écrirez doit être éventuel ».

L'Empereur termine par ces paroles significatives :

« Au surplus, dans des affaires de cette nature, l'événement se trouve quelquefois différer beaucoup de ce qui a été prévu ».

Le 18 octobre, au moment où l'Empereur passe la revue du corps de Ney, qui vient de rentrer à Moscou pour prendre son rang de marche, le bruit se répand que Murat est attaqué dans sa position de Vinkowo. Bientôt on acquiert la certitude que les Russes ont donné sur toute leur ligne, que le combat a été acharné et que les Russes ne se sont retirés qu'après des efforts immenses et des charges réitérées de la cavalerie française dirigées par Murat lui-même, qui a été légèrement blessé. Napoléon, jugeant qu'il n'y a plus de temps à perdre, fait évacuer Moscou le 19 octobre au matin, et dirige ses forces principales le long de la grand'route de Kalouga.

Une heure avant de quitter le palais du tzar, il écrit, en chiffres, au duc de Bassano : « L'armée est en marche. Je me déciderai demain à faire sauter le Kremlin, et à passer ou par Kalouga ou par Viazma (1) »

(1) *Ibid.*, t. II, p. 137.

CHAPITRE VII

LA MARCHE RÉTROGRADE

1. — *De Moscou à Krasnoé.*

Dans l'œuvre de M. de Montholon, un des compagnons de captivité de l'Empereur, on lit un mot de Napoléon se rapportant au retour de Moscou :

« L'armée sortant de Moscou pouvait également marcher sur Pétersbourg, sur Toula, sur Kalouga... Elle était victorieuse, et pouvait choisir. En revenant sur Smolensk, c'était une marche et non pas une retraite. »

Nous conformant à cette idée de l'admirable stratégiste, nous avons écrit : « Marche rétrograde », mais... cette marche se changera peu à peu en retraite précipitée, et même, pour une grande partie de l'armée, en déroute. L'adversité triomphera du génie.

Quel est le plan de Napoléon au moment où il quitte l'ancienne capitale des souverains russes?

En se retirant vers ses points d'appui, il veut porter encore un coup décisif à Kutusof, afin d'empêcher celui-ci de le harceler pendant la marche. Conformément à ce plan, l'armée s'avance par la vieille route de Kalouga, qui semble conduire directement sur Kutusof, mais, après deux jours de marche, l'Empereur fait prendre, sur la droite, un chemin de traverse, et, par une

marche de flanc qui dure deux jours, porte l'armée à Fominskoë, sur l'autre route que les Russes ne gardent pas.

L'armée est alourdie par un train de bagages considérable. Des femmes, des enfants même ont reçu asile au milieu des convois. Aussi ne peut-on plus guère quitter les grandes routes.

De Troitskoë, l'ordre définitif est envoyé à Mortier de faire sauter le Kremlin et de rejoindre l'armée par Véréia, en ralliant à lui tous les détachements qui occupent encore la route entre Mojaïsk et Moscou. A Fominskoë, l'Empereur se hâte de rétablir des communications directes par Véréia avec Mojaïsk et Viazma. Il s'y trouve le 22 octobre à une heure de l'après-midi. Il reçoit là le colonel Berthemy, de retour de sa mission auprès de Kutusof. Le généralissime russe écrit que les instructions attendues de Saint-Pétersbourg ne sont pas encore arrivées. Berthemy raconte qu'il a laissé l'armée moscovite dans une complète immobilité. Aussi l'Empereur espère encore pouvoir réaliser son projet de percer jusqu'à Kalouga. Il envoie des instructions pour établir de nouvelles communications avec Viazma et se hâte pour atteindre Borowsk.

Il quitte Fominskoë à 9 heures du matin, le 23 octobre, espérant toujours gagner Malojaroslavetz avant l'arrivée éventuelle de Kutusof.

A Fominskoë, on avait entendu, de grand matin, le bruit lointain d'une forte détonation. A Borowsk, l'Empereur est rejoint par un officier de Mortier annonçant que les ordres sont exécutés.

Mortier est sorti de la ville le 23, à 2 heures du matin. Une heure après, l'explosion de 180,000 livres de poudre a détruit les tours principales du Kremlin, l'arsenal, l'équipage de pont, le dépôt de fusils et tout le matériel de l'artillerie russe.

L'avant-garde du prince Eugène s'avance toujours, durant la journée du 23 octobre, sous les ordres du général Delzons. Il doit occuper, dans la soirée, le débouché de Malojaroslavetz.

Napoléon est rejoint par Murat. Dans la nuit du 23 au 24 octobre, il écrit à Victor d'envoyer sur-le-champ une de ses divisions sur la route de Kalouga à la rencontre de l'armée, si d'ailleurs il n'est survenu du côté de Smolensk aucun événement.

Or, pendant cette journée du 23, on remarque, de temps en temps, sur la gauche, des troupes russes en observation; cependant elles ne font pas mine de vouloir attaquer. Le prince Eugène, frappé de la présence des cosaques que, depuis deux jours, il voit constamment sur sa gauche, redouble de vigilance. Se rappelant que l'Empereur a prévu la possibilité d'une attaque effectuée par Kutusof sur la gauche, il envoie au général Delzons l'ordre de rétrograder si par hasard on entendait le canon dans la direction de Borowsk.

En vertu de cet ordre, le général Delzons a fait occuper la position de Malojaroslavetz par deux bataillons seulement, et s'est arrêté, avec le reste de sa division, au pied de la ville, en deçà de la rivière Lougea.

La nuit du 23 au 24 s'étant passée tranquillement, lé prince Eugène se met en marche avec toute l'armée pour rejoindre Delzons. Le quartier impérial quitte Borowsk de bonne heure.

Bientôt, sur le flanc gauche, des cosaques paraissent inopinément. On réussit à en capturer quelques-uns, qui sont amenés devant l'Empereur. Mais à ce moment, le canon se fait entendre du côté de Malojaroslavetz. Aussitôt l'Empereur se porte au galop vers l'avant-garde. Qu'était-il arrivé?

Les deux bataillons de Delzons avaient été attaqués

par des forces supérieures. Delzons, accouru avec le reste de sa division, avait réussi à se maintenir dans sa position.

Mais l'ennemi ne cessant de déboucher avec des troupes fraîches, Eugène lui-même s'était avancé avec tout son corps d'armée.

Alors se déroule, sur la hauteur où est situé Malojaroslavetz, autour et dans les rues mêmes de cette ville, un combat des plus acharnés et des plus meurtriers.

Le prince Eugène et ses généraux, comprenant bien l'importance tactique de cette position élevée qui commande la rivière, répondent aux attaques multipliées des Russes par des merveilles de valeur.

Eugène fait soutenir la division Delzons par la division Broussier; Delzons est frappé mortellement, et ausstiôt le chef d'état-major Guilleminot le remplace. Le général russe Dorokof tombe également et est remplacé par Ræfskoï. Les Russes reçoivent de nouveaux renforts. Le prince Eugène, dans cette extrémité, fait entrer en ligne toutes ses réserves : la division Pino et la garde italienne.

Napoléon, accouru à toute bride, se place au bord de la route sur une éminence, d'où il suit les vicissitudes du combat. Il fait établir, à droite et à gauche, de fortes batteries qui, d'une rive à l'autre, soutiennent le prince Eugène sur ses deux ailes.

Puis il fait entrer en ligne, sur la gauche, les divisions Gérard et Compans, du corps de Davout, qui viennent d'arriver. Tous ces bataillons franchissent la Lougea au moyen du pont existant et d'un pont de chevalets construit durant le combat.

L'arrivée de ces troupes décide enfin du sort de la journée. La ville a été prise et reprise sept fois. Enfin Eugène, au déclin du jour, reste maître de la position

et de la ville, qui ne présente plus qu'un monceau de cendres et de cadavres.

Trois aides de camp d'Eugène : les généraux Pino, Fontana et Giflenga ont été blessés.

Ces détails sont confirmés par Boutourlin qui finit ainsi son récit de la bataille :

« Vers le soir, le maréchal Kutusof résolut de faire un nouvel effort pour se rendre maître de la ville. A cet effet, il donna ordre au corps de Borosdin et à la 3e division du 3e corps de remplacer le 6e corps, qui, ayant combattu depuis le matin, avait besoin de repos.

« Ces troupes fraîches, aidées de celles du 1er corps, rentrèrent dans la ville pour la septième fois ; mais trouvant l'ennemi considérablement renforcé, elles ne purent s'y maintenir. Le maréchal Davout avait envoyé au secours du vice-roi (prince Eugène) les divisions Compans et Gérard. Ces deux divisions, après avoir passé la Lougea, se postèrent sur les deux flancs de la ville. Celle de Compans s'établit à gauche, le long du chemin de Czourikowo, sur les hauteurs attenantes au faubourg ; celle de Gérard s'étendit sur la droite, jusqu'à un bois attenant au village de Terentiéva.

« Le corps du vice-roi demeura maître de la ville, qui ne présentait que des ruines couvertes d'un amas de cendres et d'une multitude de cadavres. Cependant les tirailleurs russes se maintinrent jusqu'à la nuit dans les vergers et les haies qui servaient d'enceinte. Le feu ne cessa, de part et d'autre, que vers les 10 heures du soir (1). »

La nuit tombait quand l'empereur Napoléon était de retour à son quartier général de Gorodnia, village situé à environ deux heures de marche (10 verstes) au nord

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 442.

de Malojaroslavetz. Il passa la nuit veillant, plongé dans de profondes méditations.

La ville avait coûté le chiffre énorme de cinq mille hommes mis hors de combat, deux généraux tués et trois généraux blessés. Et encore Napoléon ne possédait que la ville !

L'armée de Kutusof, postée à quelques kilomètres au sud, à cheval sur la route de Kalouga, se tenait prête à lui barrer encore le passage.

Il s'agissait de ne pas perdre le fruit d'une victoire si chèrement achetée; l'Empereur, accoutumé à prendre un parti avec résolution, décida, pour s'assurer une voie libre vers Smolensk, d'attaquer Kutusof au point du jour avec toutes ses forces, de le battre et de le jeter au delà de Kalouga, afin de se débarrasser d'un ennemi qui pouvait le harceler pendant sa marche rétrograde. Il passerait avec ses troupes par Médyn et Jelnia, afin de laisser libre la grande route de Viazma pour le transport des blessés et des bagages.

Malheureusement les avis des maréchaux et de l'état-major n'étaient pas en accord avec la pensée du chef. Ils étaient inspirés par une prudence exagérée. Les maréchaux avaient oublié le vieil adage : *Audaces fortuna juvat*. Ils avaient aussi perdu, semblait-il, leur confiance dans le génie du maître. Quoi qu'il en soit, ils opinent pour la retraite immédiate afin d'arriver au plus tôt dans les quartiers d'hiver. Le prince Eugène seul applaudit au projet de son beau-père. D'après les rapports qui arrivent au point du jour, la ligne des Russes reste en présence. L'Empereur s'empresse alors de se porter en avant pour examiner en personne la situation.

Il s'avance au trot, accompagné de son état-major et de quelques pelotons de son escorte.

Tout à coup, une multititude affolée de cantiniers, de

conducteurs et de charretiers se précipite au-devant de l'Empereur, poursuivie par des cosaques, qui frappent furieusement à droite et à gauche. C'est une cohue générale; on s'écrie : « C'est Platof! ils sont dix mille! »

Napoléon n'a que le temps de passer sur la gauche de la route, tandis que son état-major charge impétueusement les cosaques. Les escadrons des grenadiers de la garde accourent, bride abattue; le maréchal Bessières se met à leur tête et aussitôt la route se nettoie.

Les cosaques fuyant devant cette charge, l'Empereur continue son chemin et arrive bientôt sur les hauteurs de Malojaroslavetz, où il trouve le prince Eugène.

« Ce combat, dit-il au prince, est votre plus beau fait d'armes! »

Cet éloge concorde avec les paroles de Boutourlin :

« Au reste, nous ne pouvons nous dispenser d'avouer, que le combat de Malojaroslavetz fait le plus grand honneur aux troupes du vice-roi, qui soutinrent les attaques impétueuses des Russes avec une bravoure et une constance admirables (1). »

L'Empereur, observant que les deux tiers des soldats russes morts étaient vêtus de la veste grise de la milice, en conclut que la force intrinsèque de cette armée ne peut être grande. C'est un argument de plus en faveur d'une nouvelle attaque à exécuter sans délai.

Napoléon doute fort que Kutusof puisse risquer une bataille. Mais son entourage, lui montrant les redoutes que les Russes sont en train d'élever sur les dehors de leur ligne, fait de son mieux pour le détourner de son projet.

Cependant l'idée de reculer devant l'ennemi quand on vient de le battre lui paraît insupportable. Ainsi rien

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 164.

n'est décidé. L'Empereur laisse l'armée de Davout en observation devant les lignes de Kutusof, et revient passer une seconde nuit dans la cabane de Gorodnia. Le 26 octobre, l'Empereur part de nouveau pour Malojaroslavetz, de grand matin. A mi-chemin, on apprend que l'armée russe se retire. C'est un soulagement pour l'Empereur, il n'y a plus maintenant d'inconvénient à céder à l'avis des maréchaux. L'Empereur se hâte de revenir sur ses pas et donne l'ordre de rétrograder sur Borowsk.

« Nous marchions pour attaquer l'ennemi, fait-il écrire par Berthier à tous les commandants qui sont en arrière; mais Kutusof s'est mis en retraite. Le prince d'Eckmühl s'est d'abord porté à sa poursuite, mais le froid et la nécessité de se débarrasser des blessés, qui sont avec l'armée, décident l'Empereur à revenir sur Mojaïsk et de là sur Viazma (1). »

Ainsi le 26, les deux armées belligérantes se retirent. Kutusof, trompé par des rapports inexacts qui signalent un corps français sur la route de Véréia à Médyn, croit que toute l'armée française se retourne encore de ce côté pour arriver sur Kalouga.

Il manœuvre encore, pendant les journées du 27 et du 28 octobre, entre Kalouga, Malojaroslavetz et Médyn, tandis que l'armée française est en pleine retraite sur Smolensk.

Une fois décidé à la retraite vers Smolensk, l'Empereur paraît impatient de s'assurer des principaux points et relais de la grand'route. Revenu à Borowsk le 26, il passe le 27 à Véréia, et le 28 octobre, laissant Mojaïsk sur la droite, il rentre sur la grand'route de Smolensk, non loin de Borodino.

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 214.

Après avoir passé la nuit dans les restes du château d'Oupinskoë, entre Mojaïsk et Borodino, il repart le 29 au point du jour, et visite l'abbaye de Kolotskoï, où Larrey, le grand chef du service médical, a établi ses ambulances.

Quantité de blessés transportables s'y trouvent encore à cause du manque de voitures d'ambulance. L'Empereur ordonne que chaque voiture qui va défiler prenne un des blessés; il commence par les siennes, et charge les médecins et chirurgiens de sa maison, Ribes et L'Herminier, de veiller, pendant la route, sur le convoi qu'il vient d'improviser. M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui venait d'être amputé, est du nombre de ceux qui ont été ainsi recueillis; il a pris place dans le landau de l'Empereur.

Napoléon consacre quelques heures à cette pieuse besogne; puis il repart et, comme pour rattrapper le temps perdu, fait au galop quelques kilomètres, prend les devants sur son état-major et entre à Gjath suivi de deux ou trois de ses braves.

Il passe la nuit du 29 au 30 octobre à Gjath, la nuit du 30 au 31 au village de Velatchewo et entre à Viazma le 31, avant la chute du jour.

Là il apprend avec satisfaction que les Russes ne s'y sont pas encore montrés. C'est que le généralissime Kutusof a été habilement induit en erreur par les manœuvres du corps de Davout, chargé de l'arrière-garde. Les cosaques d'Orlof ont signalé cette arrière-garde dans les environs de Mojaïsk, mais Kutusof en a déduit que Napoléon ne manœuvrait de ce côté que pour se créer une nouvelle ligne d'opération sur Vitebsk, en évitant Smolensk.

Cependant Kutusof ne tardera pas à s'apercevoir du véritable état des choses. C'est que l'armée se meut len-

tement le long de la grand'route de Smolensk, et la queue des colonnes s'allonge. Le maréchal Ney est relevé par le prince Eugène et celui-ci par Davout.

Ce maréchal est sans cesse retardé dans son mouvement par tous les embarras dont les corps qui précèdent ont semé la route.

L'Empereur presse tout le monde de profiter du beau temps des derniers jours d'octobre. Mais, dès le 28 octobre, les vents s'établissent au nord-est et le froid va en augmentant. Sur le terrain de la bataille de la Moskowa, l'on trouvera des cadavres en état de congélation.

A Viazma, Napoléon reçoit des lettres de Paris, de Wilna, et des rapports des maréchaux Gouvion Saint-Cyr et Victor. Ce qu'il apprend n'est pas de nature à le réjouir. Les affaires vont assez mal aux environs.

Le maréchal Victor avec son corps a abandonné Smolensk pour se porter sur la Duna, au secours du maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui a été obligé de céder à des événements plus forts que lui. Pendant tout le temps que Napoléon séjournait à Moscou, Gouvion Saint-Cyr s'était tenu sur la défensive à Polotsk, au lieu de pousser vers Saint-Pétersbourg en combinant son action avec celle de Macdonald. Celui-ci était toujours occupé au siège de Riga.

Durant cette longue station à Polotsk, la petite guerre a considérablement diminué les rangs du corps de Gouvion Saint-Cyr. Par contre, les forces de son adversaire Wittgenstein se sont augmentées de milliers de miliciens, envoyés de Saint-Pétersbourg.

Wittgenstein, se trouvant assez fort pour reprendre l'offensive, s'est présenté le 18 octobre devant Polotsk, dans le but d'en déloger Saint-Cyr. Afin de placer les Français entre deux feux, il a attaqué mollement leur front et fait passer sur la rive gauche une division de

10,000 hommes, commandée par le général Steingel, récemment revenu de Finlande, avec ordre de prendre les Français à revers et à dos.

Mais Steingel a été découvert et signalé par le général Corbineau, et le général Gouvion Saint-Cyr a pris des mesures en conséquence.

Avant l'arrivée de Steingel, le combat de front s'est engagé avec acharnement; il s'est prolongé durant toute la journée du 18 octobre, sans que les Français lâchassent prise.

Le 19, les parties belligérantes sont restées en présence. A midi, Corbineau a annoncé l'approche de Steingel. Gouvion Saint-Cyr, par des mesures ingénieuses, a fait passer quelques régiments sur la rive gauche, et en forme un corps pour contenir celui de Steingel. Il laisse traîner le combat jusqu'au soir et fait commencer la retraite au crépuscule. Mais des soldats, ayant par hasard mis le feu à quelques bivouacs, l'ennemi a remarqué sa manœuvre.

Et Wittgenstein d'attaquer sur toute la ligne, prodiguant des obus, qui portent juste.

La ville prend feu et le combat se prolonge à la lueur des flammes.

Sur ces entrefaites, Gouvion Saint-Cyr a renforcé la colonne allant au-devant de Steingel, en aval sur la rive gauche, par les premiers échelons sortis de la ville. Ces troupes réunies tombent à l'improviste sur la colonne Steingel qui, ne s'attendant guère à un tel accident, a été culbutée, mise en déroute, et laisse dans cette affaire 1,800 prisonniers aux mains des Français.

Le 123e, composé de conscrits hollandais, formait, avec deux régiments suisses, l'arrière-garde qui protégeait la fameuse retraite de toutes les troupes des 2e et 6e corps, sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, dans la

nuit du 19 au 20 octobre, vers la rive gauche de la Duna. L'on peut évaluer la tâche difficile de cette arrière-garde en lisant, dans la Biographie des contemporains :

« Il y a peu d'exemples d'une retraite aussi périlleuse, faite dans de pareilles circonstances, avec un ordre et un succès aussi complets. »

Le dernier pont de Polotsk fut détruit par une compagnie de pontonniers hollandais sous les ordres du fameux capitaine hollandais Benthien.

Toutefois, la reculade de Saint-Cyr a rendu évidemment nécessaire l'assistance de Victor. Les deux corps réunis forment 40,000 combattants, qui pourront, avec succès, combattre et repousser Wittgenstein.

Napoléon, approuvant la manœuvre, fait recommander à Victor, par des lettres successives, d'attaquer avec vigueur. En effet, les événements qui se préparent aux bords de la Duna sont d'une extrême importance et il s'agit, dès maintenant, d'assurer à l'armée sa grande ligne de retraite.

Si Wittgenstein réussit à percer jusqu'à cette ligne, il sera impossible de prendre des cantonnements entre Vitebsk, Mohilew, Minsk et Wilna et il faudra ainsi renoncer à un plan très étudié.

Cette crainte domine dans les lettres de l'Empereur au général Charpentier, qui commande à Smolensk.

« Faites-moi connaître, dit-il, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvements du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwartzenberg (1). »

En réalité, l'appui du corps autrichien était aussi

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 284.

indispensable à l'armée que celui de Gouvion Saint-Cyr. La réserve de Victor à Smolensk était destinée à prêter son secours tant au midi qu'au nord. Mais du moment où cette réserve partait pour soutenir Saint-Cyr, le corps de Schwartzenberg constituait la plus précieuse des réserves.

A Minsk, où se trouvaient d'énormes magasins pour le ravitaillement des masses, on n'avait d'autres défenseurs que les 6,000 hommes du gouverneur Bronikowski, ni d'autre appui que la division Dombrowski, qui tenait la campagne dans les environs de Bobruisk. L'aide de Schwartzenberg devenait donc de plus en plus indispensable. Mais Schwartzenberg était-il prêt à remplir la mission honorable qui lui était confiée et que Napoléon avait formulée en ces termes :

« Faites en sorte que les Russes que vous avez devant vous ne viennent pas se porter sur moi ! »

Cet ordre était fort clair. Mais Schwartzenberg, par ses manœuvres, agissait constamment en sens opposé. S'il avait été ennemi déclaré de Napoléon, il n'aurait pas agi autrement. Les lettres de Wilna constatent qu'il s'est retiré devant l'armée de Tchitchagof, non pas dans la direction de Minsk, mais au contraire par la route qui aboutit à Varsovie, dégarnissant de la sorte les routes qu'il fallait occuper à tout prix pour empêcher l'ennemi de s'approcher de Minsk et de Mohilew.

Par suite de cette manœuvre, le corps de Tchitchagof se trouve. depuis le 15 octobre, entre Schwartzenberg et la Grande Armée.

Heureusement pour cette armée, l'amiral russe croit que ses troupes ont besoin de repos; il n'a pas poussé énergiquement vers le nord et s'est contenté de faire la petite guerre pendant quelques jours. Schwartzenberg a ainsi le moyen de réparer son erreur en marchant réso-

lument vers l'est. Les rapports annoncent bien que telle est sa résolution. Mais de la résolution à l'éxécution la distance parait très grande.

En attendant, on apprend que la cavalerie légère du corps de Tchitchagof a déjà enlevé à Slonim, le général Konopka et un régiment lithuanien que le gouverneur de Minsk avait compromis de ce côté.

L'Empereur, exaspéré par ces nouvelles, s'empresse de suppléer par son génie aux fausses manœuvres de Schwartzenberg. Le prompt dénouement de l'expédition commencée par Victor contre Wittgenstein et l'arrivée de l'armée de Moscou à Smolensk permettent de pourvoir à tout.

Entrant dans les détails du ravitaillement, il fait écrire au général Charpentier, le 1er novembre, de Viazma : « Envoyez-moi, pour demain au soir ou le 3 au matin, à Dorogobouge, l'état de tous les magasins de subsistances, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. »

De même, il fait écrire à Vitebsk, à Mohilew, que l'armée revient et qu'il faut fabriquer beaucoup de pain. A Wilna, il fait demander 10,000 quintaux (1) de farines pour Vitebsk, 10,000 pour Mohilew, 10,000 pour Smolensk. Et le plus de chevaux qu'on pourra se procurer.

Tandis que Napoléon, à Viazma, s'occupe presque minutieusement de tout ce qui concerne le ravitaillement de l'armée, Kutusof comprend enfin que la Grande Armée française est en pleine retraite dans la direction de Smolensk.

Il a vite pris ses mesures et donné des ordres pour la

(1) Un quintal = 100 livres.

harceler. Il a lancé Platof avec vingt régiments de cosaques sur les traces de Davout, qui toujours commandait l'arrière-garde. De plus, il a dirigé Miloradowitch et ses cosaques sur les flancs gauches de la Grande Armée, entre Gjath et Viazma.

Kutusof en personne s'avance avec l'infanterie et l'artillerie sur Smolensk par une route parallèle à la grand' route.

Déjà, le 31 octobre, l'arrière-garde a été assaillie par les cosaques de Platof. Le 1er novembre, ceux de Miloradowitch ont attaqué les trains du prince Eugène, embourbés au passage marécageux de Tzarewo-Zaïtmitché. Ces attaques sont paralysées par l'infanterie, mais les cosaques, semblables à des essaims d'abeilles, ne cessent de tourbillonner près des colonnes, blessant les soldats du train et pillant à qui mieux mieux les fourgons.

Le 2 novembre à midi, Napoléon part enfin de Viazma, tandis que l'armée continue à s'écouler lentement.

La marche est fort entravée : tout le monde, combattants, traînards, convois de blessés, trains et bagages sont contraints de suivre la même route; la route même devient mauvaise par suite de la neige qui commence à tomber. Le corps de Ney atteint Viazma ce même jour. Le corps du prince Eugène arrivera probablement avant la nuit; mais le corps de Davout, qui forme toujours l'arrière-garde, n'est qu'à Tsarewo-Zaïmitché, à environ 12 lieues (52 kilomètres) de Viazma.

La retraite devient tous les jours plus pénible : le soldat souffre de privations sans cesse croissantes. Les ressources de Viazma ont été épuisées en quelques heures.

L'Empereur arrive dans la soirée à Semlewo, où se trouve un relais de la poste, passagèrement fortifié; il

se propose d'y passer la nuit. Un aide de camp du prince Eugène vient annoncer que le corps du prince et les Polonais de Poniatowski ne pourront pas atteindre Viazma avant la nuit. Cette nuit même, l'Empereur décide que le corps de Ney sera chargé du service de l'arrière-garde et relèvera le corps de Davout, qui, depuis Moscou, a eu tant de rudes journées. Il fait écrire à Berthier :

« Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen, qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible ; car on use ainsi le reste du temps sans marcher. Le prince d'Eckmühl retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit (1) ».

Le 3 novembre, l'Empereur arrive, à 3 heures de l'après-midi, au relais suivant, nommé Slawkowo. Ces relais fortifiés étaient, selon Fain, l'asile ordinaire du quartier impérial; Napoléon y trouvait sans doute la tranquillité nécessaire à ses méditations et à ses combisons. A la fin du jour, d'importantes nouvelles atteignent le quartier impérial. Les troupes ont gagné Viazma en combattant.

Le corps du prince Eugène a été attaqué par le corps de Miloradowitch, tandis que l'arrière-garde a dû se frayer un passage en combattant les cosaques de Platof. Pour relater l'affaire de Viazma, Fain se sert des paroles mêmes de Boutourlin qui, en général, sont textuellement reproduites. Le fait est à noter. « Vers les 8 heures du matin, dit Boutourlin, Miloradowitch atteignit les hauteurs qui dominent le grand chemin de Moscou à Viazma. Le vice-roi allait entrer dans la ville. Le corps de Davout commençait à peine à déboucher...

(1) *Ibid.*, p. 233 et suiv.

« Le colonel russe Emmanuel exécuta une charge brillante, et se mit à cheval sur la grand'route...

« D'un autre côté, Platof, averti par le canon de Miloradowitch, attaque l'arrière-garde de Davout à Féderowskoïé; mais les Français s'y défendirent avec opiniâtreté...

« Pendant ce temps, le vice-roi, rétrogradant, vint s'établir sur les hauteurs qui prenaient à revers la gauche des Russes, tandis que l'infanterie de Davout (division Compans) entrait en action pour frayer le passage. L'affaire commença à prendre une tournure défavorable pour les assaillants. Des tirailleurs français faillirent enlever la batterie russe du centre; on fut obligé de la retirer au galop. D'un autre côté, le régiment du colonel Emmanuel avait été déposté de la grande route. Des batteries formidables, établies par le maréchal Davout et par le vice-roi, foudroyaient en tous sens celle des Russes, qui occupaient la colline de la gauche : des colonnes d'infanterie que le vice-roi fit descendre dans les broussailles sur les derrières de la gauche des Russes, forcèrent même leur dernière ligne à faire face en arrière. Le régiment de Kharkow se trouva coupé, mais le colonel Jouséfowicz qui le commandait, loin de perdre la tête, se jeta dans les broussailles, et passant à bride abattue entre les colonnes ennemies, vint se rallier aux cosaques de la gauche.

« Le moment était critique pour les Russes; enfin, vers les 10 heures, le prince Eugène de Wurtemberg paraît avec sa division. Le gros de l'infanterie suivait de près la division du prince Eugène, mais il était déjà trop tard. Le corps de Davout avait eu le temps de filer à travers champs, et, passant par derrière les lignes du vice-roi, de venir se former à sa droite. Comme il n'y

avait plus de moyens de couper les ennemis, il fallut se contenter de les pousser vivement (1). »

Ainsi les corps de Davout, du prince Eugène et de Ney avaient à lutter, pendant toute la journée, contre les Russes de Miloradowich et de Platof, peu à peu renforcés par d'autres divisions.

« Les troupes du vice-roi, dit encore Boutourlin, résistèrent avec courage; mais celles de Davout, déjà démoralisées par les fatigues et les privations de tout genre qu'elles avaient endurées dans leur retraite depuis Malojaroslavetz, ne conservaient plus cette belle contenance qui les avaient distinguées pendant tout le cours de la campagne. »

Par trois fois, pourtant, le prince Eugène et le maréchal Davout avaient pris position. Mais leur troisième position fut forcée enfin comme les autres.

La nuit seule mit fin à ce combat relativement désastreux pour les Français.

Depuis le commencement de la retraite, Davout avait dû abandonner vingt-sept canons et perdu deux drapeaux. Le combat de Viazma coûtait à l'armée française 7,000 soldats dont 2,000 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Pelletier. En outre, les Russes enlevèrent un drapeau et trois canons.

La perte des Russes s'éleva à un millier d'hommes tués et 1,000 blessés. Le général-major Sweczin fut fait prisonnier.

L'armée française, en continuant sa retraite vers Dorogobouge, allait être en proie à la plus poignante misère. Les chemins, rendus glissants par la neige et la gelée, devinrent presque impraticables pour les chevaux qui restaient en petit nombre et n'avaient pu être ferrés

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 188 et suiv.

à glace. Les bivouacs de la nuit devinrent mortels pour les hommes exténués de privations. Les vivres étaient de plus en plus rares.

« Dès lors, dit Boutourlin, commencèrent ces scènes d'horreur qui placent la retraite des Français parmi les plus effroyables calamités dont l'humanité ait eu à gémir. Par centaines à la fois, les hommes périssaient d'inanition et de froid. Toute la route était jonchée de cadavres, et présentait le tableau hideux d'un champ de bataille continu (1). »

A la fin de la journée, les corps du prince Eugène, de Poniatowskyi et de Davout ont traversé Viazma pour établir leurs bivouacs à une lieue en deçà, et Ney a pris son service d'arrière-garde.

L'Empereur, retenu quelque temps à Slawkowo par les revers de Viazma, en profite pour prendre de nouvelles dispositions. Ne comptant plus pouvoir s'arrêter définitivement à Smolensk, il appelle la division du général Loison à Wilna et fixe son attention sur l'importante ligne de la Bérésina et celle du Niémen. Déjà, le passage à Kowno est assuré par une forte garnison.

Le 5 novembre, à 8 heures du matin, l'arrière-garde n'était plus qu'à une journée de marche.

Le quartier général se remet en route et se trouve, le même jour, à Dorogobouge sur le Dniéper.

Napoléon y reçoit quelques renseignements sur l'état des ressources de Smolensk. Mais tout devient malheur et mécompte.

« Il y a (dit Fain) une grande différence entre ce qui a été ordonné et ce qui a été fait, entre ce qui devait rester et ce qui reste. Cependant à Smolensk on a rassemblé des chevaux. Le général Lariboisière, comman-

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 197.

dant supérieur de l'artillerie, propose de les faire venir à notre rencontre pour l'artillerie. Cette mesure est aussitôt approuvée. Des ordres sont également donnés pour qu'on envoie des vivres au-devant de nous. »

Dans la journée du 7 novembre, le quartier impérial arrive à Michalewska.

Depuis le combat de Viazma, l'infanterie russe n'a plus reparu; l'arrière-garde de Ney n'est inquiétée que par les cosaques, dont les continuelles attaques deviennent énervantes.

« Nos généraux, dit le général Gourgaud, dans son *Examen critique* de la campagne, employaient quelquefois un moyen assez simple pour retarder leur marche (des cosaques). Quand l'attelage d'un fourgon se trouvait démonté, et qu'il fallait l'abandonner, on y attachait une longue mèche allumée; les cosaques, voyant de la fumée sortir du caisson, n'osaient en approcher qu'il n'eût fait explosion, ce qui tardait assez longtemps. »

Le même auteur rapporte le trait suivant :

« Le maréchal Ney, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de cosaques sont peu redoutables, donna ordre à un capitaine de grenadiers de choisir 50 hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main, en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition.

« Vous serez, lui dit-il, entouré de 5 à 600 cosaques ou plus, mais tenez bon; aucun de vous n'a rien à craindre ».

Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par 1,000 à 1,200 cosaques.

En vain le commandant russe fait mettre pied à terre

à la moitié de son monde; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours des 50 grenadiers, qui, avec leurs officiers, rejoignent intacts la colonne (1) ».

Ainsi les cosaques tourmentent l'arrière-garde tels qu'un essaim d'insectes importuns, mais, au bout du compte, ils ne font pas beaucoup de mal.

L'Empereur espère que, dans trois jours, toute l'armée — plutôt les beaux restes de l'armée — sera réunie à Smolensk. Mais que de désillusions viendront l'accabler sous peu!

Arrivant à Michalewka le 7 novembre, il trouve des nouvelles du maréchal Victor et du gouvernement de Paris. Victor lui apprend que, le 31 octobre, il a opéré sa jonction avec le corps du maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui, lui-même, est parti pour Wilna afin de faire soigner sa blessure. Au lieu de pousser énergiquement en avant avec les deux corps réunis et d'attaquer Wittgenstein, qui s'avançait toujours croyant n'avoir devant lui qu'un seul corps, Victor a rétrogradé encore du côté de Senno (ou Sienno).

L'Empereur lui écrit dans les termes les plus pressants : « Vous avez tout à perdre, en vous y prenant ainsi avec un adversaire dont la supériorité sur vous est en cavalerie légère! Vous risquez de voir toutes nos communications coupées! Marchez donc sur Wittgenstein; rejetez-le au delà de la Duna; reprenez Polotsk, et contenez les Russes sur cette rivière. Une victoire est indubitable avec les troupes que vous avez. L'armée sera demain à Smolensk. Maintenez-vous toujours en communication avec le quartier général. Vous en sentez la nécessité. »

(1) *Op. cit.*, p. 389.

Dans la nuit, l'Empereur dicte encore à Berthier une seconde lettre pour Victor, aussi pressante que la première.

On a peine à le croire, en dépit de ces instances réitérées Victor ne bouge pas, au grand détriment, comme nous l'allons voir, de l'armée du centre, harcelée sans cesse sur les derrières et sur le flanc gauche par les corps de Kutusof.

Dans la journée du 7, Ney prend position près de Gorki, tandis que le prince Eugène sort de Dorogobouge par la route détournée de Doukowtchina.

Parti de Michalewka le 8 novembre, vers 6 heures du matin, le quartier impérial avance jusqu'à Chorédikino.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, l'armée est éprouvée par le froid le plus intense.

« L'hiver, dit Fain, cet hiver qu'on a tant redouté, nous a atteints; il nous enveloppe d'une brume neigeuse et sombre, et nous engourdit sous le fouet du vent glacial qui agite la tourmente...

« Voilà donc l'ennemi que maintenant il faut combattre! On l'attendait; on veut lutter contre ses premières étreintes, on se ranime. Mais le verglas dispute obstinément la route, et le passage ne se fraie qu'au milieu des chevaux qui s'abattent et des piétons affaiblis qui succombent (1). »

Et tandis que l'Empereur s'avance grave, silencieux et résigné, les tristes nouvelles affluent des colonnes qui suivent.

Le 7 novembre, Ney, attaqué en queue et en flanc par Platof et Miloradowitch, a successivement évacué sa position de Gorki et la ville de Dorogobouge. L'infanterie russe, paralysée par le froid, n'a pas dépassé cette

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 240.

ville, mais les cosaques, sur leurs petits chevaux ferrés à glace et dressés à courir sur la neige, n'ont pas lâché prise.

Le 9 novembre, le quartier impérial s'avance toujours vers Smolensk, mais personne ne peut tenir à cheval. Les chevaux tombent par milliers, la cavalerie est à pied, l'artillerie n'a plus d'attelages.

Les soldats, exténués de fatigue, gelés, lâchent leurs armes, s'affaissent sur les bords de la route, et engourdis, cédent à un sommeil dont ils ne se réveilleront plus...

Le quartier impérial atteint enfin Smolensk, devancé par une multitude affamée qui enfonce les portes de l'enceinte, croyant trouver des aliments et du repos. Hélas! on ne rencontrait que déception et misère.

Les nouvelles que l'Empereur recoit ne permettent plus les illusions : on ne peut s'arrêter à Smolensk!

Deux heures après l'arrivée à Smolensk, un officier est envoyé au maréchal Victor avec un duplicata des instructions déjà expédiées de Michalewka.

« Sa Majesté voit avec peine, écrit encore Berthier, que vous soyez incertain de votre marche; cette incertitude a déjà fait bien du mal. Les troupes que Wittgenstein vous oppose ne sont, pour la plupart, que des milices. Marchez donc droit à l'ennemi, dans la direction de Polotsk, et rejetez Wittgenstein au delà de la Duna. Vous n'avez pas un moment à perdre, et cela est de la plus grande importance. »

Sur ces entrefaites, un aide de camp de Victor vient annoncer qu'en effet ce maréchal s'est porté de nouveau en avant dès le 4 novembre, et que ses troupes sont à Luckolm, tandis que la cavalerie de l'avant-garde a déjà obtenu des avantages.

En outre, on apprend que le maréchal Oudinot, rétabli de sa blessure, a repris le commandement de son

corps. Napoléon, en renvoyant l'aide de camp, lui explique de nouveau que l'état de l'armée exige de toute nécessité la libre disposition de la grande route stratégique de Minsk et Wilna.

« Je vais me porter, avec une partie de l'armée, sur Orcha, fait-il écrire au duc de Bellune; cette marche ne peut se faire qu'avec lenteur, et pendant ce temps il est urgent qu'on attaque Wittgenstein...

« Si ce général a pris une position avantageuse, où il soit difficile de lui livrer bataille, du moins il ne doit pas l'être de manœuvrer de manière à menacer sa retraite et ses communications sur la Duna.

« Le duc de Bellune doit partir de ce principe, que Wittgenstein ne peut se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que le maréchal commande, je ne doute pas du succès, et le succès sera du plus grand résultat, s'il a lieu très promptement. Alors, nous pourrons occuper Vitebsk, et nous cantonner entre cette ville, Orcha, Mohilew et la Duna. Les quartiers ainsi établis doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous préparer des avantages certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, le duc de Bellune tarde à combattre les Russes, Kutusof aura le temps de se réunir à Wittgenstein, sur Vitebsk, et pour les déloger de cette position, il faudra une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions donc obligés d'aller chercher plus loin des quartiers, laissant l'ennemi maître du cours de la Duna, et lui abandonnant une partie de la Lithuanie...

« Dès lors, les Russes seraient mieux placés que nous pour la campagne prochaine.

« Les deux grandes armées, française et russe, sont fatiguées; elles peuvent prendre des positions par des

marches; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une bataille générale pour l'occupation d'un poste. Au contraire, l'armée du duc de Bellune et celle de Wittgenstein sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver; le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète du côté du maréchal, s'il force Wittgenstein à repasser la Duna; et dans le cas où nous serions battus, ce qui n'est pas probable, *les résultats ne sauraient être pires* que les conséquences d'une station incertaine et trop prolongée. Il faudrait nous résoudre alors à reculer pour passer plus loin cet hiver. Enfin Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et le duc de Bellune tout à perdre. »

« J'ai transcrit, dit Fain, presque mot à mot les expressions de l'Empereur; elles achèvent d'éclaircir les idées, qu'il conservait encore, en entrant à Smolensk. » Une lettre, dictée au major-général Berthier pour Victor, finit en ces termes :

« Communiquez cette dépêche au duc de Reggio (Oudinot) et concertez-vous ensemble pour donner bataille. La circonstance est d'une haute importance, et Sa Majesté se confie dans votre attachement, votre zèle et vos talents. »

On le voit, le généralissime ne ménageait ni les bons avis, ni les prescriptions lumineuses à Victor et à son camarade Oudinot.

Pour repousser Wittgenstein au delà de la Duna il fallait, de leur part, un effort commun et vigoureux. Mais hélas! l'accord n'existait pas entre eux.

Wittgenstein, voyant l'hésitation des maréchaux français, redoublait d'audace. Victor et Oudinot, à ce moment suprême, ne se souvinrent point du vieil adage : *concordiâ res parvæ crescunt; discordiâ maximæ dilabuntur.*

Le général baron de Marbot, dans ses précieux mémoires, nous raconte, avec une lucidité au-dessus de tout éloge, les manœuvres des corps d'Oudinot (temporairement commandé par Gouvion Saint-Cyr), et de Victor, et expose, en même temps, les causes du désaccord des deux chefs et les circonstances dans lesquelles se produisirent les revers ultérieurs de leurs corps d'armée.

A peine l'Empereur a-t-il fait communiquer ses projets et ses ordres à Victor et à Oudinot, que des courriers surviennent du sud, pour annoncer l'approche de l'amiral Tchitchagof avec 30,000 Russes. Comme il a été dit précédemment, c'était à Schwartzenberg que Napoléon avait confié le soin d'observer et de combattre l'armée russe de Tchitchagof, ou, du moins, de la tenir en échec pour protéger ainsi les communications de la Grande Armée. Grâce à Schwartzenberg, Tchitchagof avait été très libre dans ses mouvements.

Cet amiral, laissant sous les ordres du général Sacken 28,000 combattants en observation devant Schwartzenberg, se portait avec 30,000 hommes vers le nord, pour tomber sur les communications de la Grande Armée.

Bientôt on apprenait que Tchitchagof venait d'arriver à Slonim, c'est-à-dire qu'il s'approchait de Minsk.

A ce moment, un incident très fâcheux fit connaître que l'armée de Kutusof marchait toujours sur la gauche, parallèlement à la Grande Armée.

Le général Baraguay d'Hilliers, détaché avec sa division sur la route de Kalouga, pour se porter au-devant de l'armée, s'y est fait surprendre par les cosaques, de sorte que la brigade Augereau tout entière s'est trouvée dans la nécessité de capituler. Baraguay d'Hilliers vient de rentrer en désordre dans Smolensk, y portant la consternation.

Le prince Eugène arrive à son tour, il a éprouvé un

grand désastre au passage d'une petite rivière très marécageuse.

Trois jours entiers, il a dû se débattre dans ce bourbier glacé ; il y a perdu plus de douze cents chevaux et près de soixante pièces de canon, qui ont été enclouées ; le général d'Anthouard a été grièvement blessé ; enfin, grâce à la protection de la division Broussier et de la cavalerie bavaroise, les débris du corps ont été recueillis et ont pu rentrer à Smolensk avec quelques canons.

Il n'y a donc plus que l'arrière-garde de Ney qui ne soit pas encore à Smolensk : il lui reste quelques lieues à faire.

Napoléon comprend qu'il faut quitter Smolensk : les ressources que cette ville peut encore offrir à l'armée seront bientôt épuisées. Il n'y reste que quatre jours ; il s'aperçoit que la misère augmente d'heure en heure, et que cette misère engendre le désordre et l'indiscipline. « Les distributions, dit Fain, n'ont été qu'un pillage continuel. »

Quel est l'état de cette Grande Armée, naguère si brillante ? Au départ de Smolensk 50,000 soldats sont encore armés et suivent encore leurs chefs : c'est l'élite des troupes.

La cavalerie est tellement démontée (1), que l'on a réuni les officiers auxquels il reste un cheval pour en former quatre corps ; les généraux y font les fonctions de capitaines et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré est commandé par le général Grouchy.

Et cette ombre de la Grande Armée est précédée par des milliers d'hommes sans armes, marchant confondus, cherchant à se devancer les uns les autres. Ces bandes ont déjà atteint Krasnoï et Liadi.

(1) Général Geisweit van der Netten. *Journal inédit.*

Des officiers intelligents avec des sapeurs tâchent de rendre les routes tant soit peu praticables. Ils ramassent, aux défilés des principaux passages, tout ce qu'ils peuvent trouver d'hommes de bonne volonté ; ils s'en servent pour garder les ponts, qui seront sans doute les points d'attaque pour les cosaques.

La garde et le quartier impérial quittent Smolensk le 14 novembre, et sont suivis, le 15, par le corps du prince Eugène, puis, le 16 et le 17, par les troupes de Davout et l'arrière-garde de Ney.

En partant, Napoléon a donné l'ordre aux généraux Lariboisière et Chasseloup-Laubat, commandants en chef de l'artillerie et du génie, de détruire les tours de l'enceinte, les munitions, les fusils qu'on ne pourra emporter, de démonter les canons, etc.

Le thermomètre descend à 20 degrés de glace, dit Fain (probablement 20 degrés Réaumur).

En continuant la retraite, l'Empereur espérait, avec raison, entrer, dès le départ de Smolensk, dans une zone où la marche pourrait s'effectuer en pleine sécurité; à chaque pas vers l'ouest, cette sécurité semblait devoir être plus grande : en effet, au nord de la Duna, de Riga à Vitebsk, les corps d'armée de Macdonald, d'Oudinot et de Victor se trouvaient échelonnés, tandis que vers le sud, sur les confins de la Volhynie, les corps de Schwartzenberg, de Reynier, de Dombrowski et de Durutte offraient ensemble une sérieuse protection. En outre, le corps du maréchal Augereau, duc de Castiglione, encore intact sur le Niémen, avait fait avancer vers Wilna la division Loison. Mais malheureusement la plus grande partie de ces troupes était occupée ou paralysée par les armées de Wittgenstein et de Tchitchagof, de sorte que leur protection devenait chaque jour plus problématique.

2. — *De Krasnoé à Borisof.*

Le mois de novembre allait être fatal à la Grande Armée. L'Empereur, arrivant au gîte de Korytnia, à environ 5 lieues de Krasnoé, apprend que des éclaireurs russes se sont déjà montrés, le jour même, près de cette ville.

En effet, le 15, la garde impériale qui s'approche de Krasnoé reçoit des boulets russes sur son flanc gauche et de nombreux détachements ennemis sont signalés aux environs, dans la direction du nord.

Napoléon, qui tient à garder à tout prix le passage libre, fait attaquer, dans la nuit même, le village de Koukowo, situé au sud-est de Koronitnia. La division de la garde, commandée par le général Roguet, surprend les Russes en tombant à l'improviste sur eux à la baïonnette.

Les grenadiers leur tuent beaucoup de monde, en font un grand nombre prisonniers et les repoussent au loin. Les prisonniers racontent que, dans quelques heures, les Russes s'avanceront en grand nombre sur le flanc gauche et sur le front pour couper la retraite. En dépit de ce danger, l'Empereur reste à Krasnoé, l'œil au guet, voulant attendre et le corps de Davout et l'arrière-garde de Ney.

Durant cette journée, les Russes, commandés par le général Miloradowitch, prennent position sur une ligne parallèle au grand chemin. Sur les 3 heures, des bandes de soldats isolés, qui précèdent le corps du prince Eugène, se présentent. Parmi cette foule, se trouvent des généraux et des officiers de tout grade. Inopinément ils se forment en colonne d'attaque, sans doute sous l'impulsion des officiers supérieurs, et se précipitent résolument

sur la ligne de Miloradowitch, qu'ils parviennent à culbuter. Mais cette attaque héroïque se brise contre la seconde ligne des Russes, sous les feux croisés disposés d'avance.

Cependant, au bruit de ce combat, survient le prince Eugène entouré de quantité de généraux et de ses aides de camp. Aussitôt il donne des ordres pour un combat régulier.

Tandis que le combat se prépare, un parlementaire russe se présente pour sommer le prince de mettre bas les armes. Indigné de cette sommation, le prince Eugène fait donner immédiatement le signal de l'attaque; et 6,000 Français s'ébranlent et s'avancent d'un pas ferme pour attaquer les 20,000 Russes de Miloradowitch. Cette tentative suprême vient d'échouer.

A ce moment critique, le prince Eugène se montre, une fois de plus, général habile. Loin de désespérer, il conçoit une manœuvre qui sera son salut. Faisant semblant de prolonger l'action sur sa gauche, il attire de plus en plus de ce côté l'attention de l'ennemi, et, pendant ce temps, il fait filer peu à peu tout ce qui n'est point engagé. Bientôt la nuit met fin à l'action et le prince atteint la ville de Krasnoé avec la plupart de ses troupes.

Pendant la journée du 16 novembre, le généralissime Kutusof, s'étant rapproché du corps de Miloradowitch, fait préparer une attaque plus générale pour entraver la retraite des Français. Le 17 au matin, la droite de la ligne russe touche aux avant-postes de Miloradowitch, qui s'étendent jusque sur la grand'route du côté de Smolensk; le centre et la gauche, établis dans la plaine, embrassent partiellement la ville de Krasnoé. La gauche est sous les ordres du général Tormasof, qui a la charge de tourner la ville et de faire main basse sur tout ce qu'il rencontrera.

Or, au moment où Tormasof va commencer son mouvement enveloppant, un spectacle inattendu se déroule sous les yeux des Russes...

La garde impériale sort de Krasnoé, non par le chemin qui la ramènerait en France, mais par celui qui la conduit droit au centre de Kutusof.

Napoléon lui-même, dès le point du jour, s'est mis à la tête de ses braves. Il n'a trouvé que cette solution, qui pût ménager à Davout et à Ney le moyen de se replier sur le centre.

Dans ce moment suprême, l'Empereur veut payer de sa personne; il marche à pied...

« C'est au milieu de 80,000 ennemis, dit Philippe de Ségur, qu'il s'enfonce avec sa vieille garde pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux... Le jour parut alors, montrant les bataillons et les batteries russes qui, de trois côtés, devant, à droite et derrière, bordaient l'horizon, et, de l'autre, Napoléon et ses 6,000 gardes, s'avançant d'un pas ferme et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même temps, Mortier, à quelques pas devant son Empereur, développe, en face de toute la grande armée russe, les 5,000 hommes qui lui restent (1). »

La soudaine apparition de l'Empereur à la tête de son corps d'élite, s'avançant à pied comme un simple capitaine, ne manqua pas d'impressionner considérablement Kutusof et son armée, d'autant plus que l'on croyait Napoléon déjà loin.

Écoutons Boutourlin : « Dès que Kutusof apprit que Napoléon se trouvait encore à Krasnoé avec la totalité

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 261.

de son armée à l'exception du corps de Ney, il craignit de se placer directement sur la ligne de retraite d'un ennemi dont le désespoir aurait doublé les forces, et il retarda le départ du général Tormasof, afin de laisser le passage libre à une partie des troupes de Napoléon, et de ne se présenter au delà de Krasnoé que pour couper le corps de Davout; ce qui devait donner aux Russes une victoire, à la vérité moins éclatante, mais plus sûre et surtout moins chèrement achetée (1). »

En effet, telle fut l'impression des Russes à l'approche du moderne César et de sa phalange, que Kutusof fit venir à lui les troupes de ses deux ailes, afin de mieux parer au centre le mouvement offensif de son terrible adversaire. Grâce à ce mouvement rétrograde des troupes de Tormasof, la colonne du prince Eugène peut continuer la retraite vers Liadi, tandis que Davout, dégagé de Miloradowitch, peut parvenir jusqu'à Krasnoé. Mais Ney n'est pas avec lui; il doit être encore à une étape en arrière.

Ainsi la manœuvre intrépide de l'Empereur n'a pas manqué son but, mais cette tentative n'est pas de celles qu'on peut répéter.

Les Russes, remis de leur stupéfaction, recommencent leur marche en avant pour attaquer et entraver la retraite.

L'armée française, continuant sa marche, défile pendant un quart d'heure sous le canon des Russes. L'Empereur est à pied à la tête de sa garde, ayant autour de lui ses officiers et ses principaux serviteurs.

Davout a obtenu la charge de contenir l'ennemi et de tenir ferme, mais la retraite un moment contenue, dit Fain, se précipite dans un mouvement général qui

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 221.

entraîne tout; Davout ne dégage qu'à grand'peine ses derniers pelotons des mains des cosaques.

L'armée laisse à Krasnoé des centaines de blessés que le manque de véhicules ne permet pas d'emmener. Ils sont soignés à l'hôpital de la ville par des médecins français, laissés là dans ce but par le chirugien en chef Larrey. Kutusof ne fait point poursuivre les Français. Il se contente de concentrer ses forces autour de Krasnoé, sans doute dans l'espoir de mieux en finir avec le corps de Ney, qui n'a pas encore atteint la ville.

Or le lendemain, 18 novembre, dans l'après-midi, les troupes de Ney déjà touchent à leur but, quand, tout à coup, quarante canons, chargés à mitraille, attestent par leurs terribles détonations la présence des Russes.

Ney et ses hommes, comme naguère le prince Eugène, n'écoutant que leur instinct de braves, se précipitent sur les batteries et renversent jusqu'à trois fois la première ligne de Miloradowitch. Mais en vain épuisent-ils toutes leurs forces, en vain deux compagnies de sapeurs et de mineurs se font-elles écraser. La supériorité du nombre va réduire à néant cette héroïque colonne.

La nuit approche : un parlementaire vient encore proposer à Ney de mettre bas les armes.

Ney veut refuser, mais, feignant de réfléchir, il médite un coup hardi, digne de ses prouesses passées.

Sachant que les Français ont quitté Krasnoé et que les Russes vont l'empêcher de suivre leurs traces sur la grand'route, près de la rive gauche du Dniéper, il prend le parti d'aller chercher un chemin sur la rive droite de la rivière. Favorisé par l'obscurité, il se hâte d'atteindre la rivière et de la passer sur les glaçons. Arrivé heureusement sur la rive droite, il se précipite dans la direction d'Orcha.

Le lendemain matin, Miloradowitch cherchait en vain

ses prisonniers. Comme Eugène et Davout, Ney encore l'avait échappé belle !

Dans cette marche de Smolensk à Krasnoé, un froid intense avait fait tomber les armes des mains des soldats ; une immense quantité d'armes et de munitions furent abandonnées.

Plusieurs milliers de soldats français étaient recueillis par les Russes dans les fossés de la route et dans les cendres des bivouacs, engourdis, perclus ou morts de froid. L'armée russe elle-même avait perdu environ 30,000 hommes pendant la marche de Malojaroslavetz à Krasnoé. Le 17, à la fin du jour, les Français arrivent à Liadi, où des milliers de rations de farine doivent être en magasin. Mais on n'y trouve rien : les hommes isolés qui ont déjà passé se sont emparés de toutes ces provisions.

Pour empêcher le plus possible ces rapines, l'Empereur ordonne que partout où l'armée va passer, à Dubrowna, à Orcha, à Folotchin, à Borisof, qui renferment d'énormes quantités de farine et d'eau-de-vie, le commandant de place organisera des distributions régulières.

Ce sera le meilleur moyen de rallier les hommes qui marchent isolément. Et le ralliement des soldats isolés est la première chose à faire, si l'on veut empêcher le pillage et les excès.

Des détachements de gendarmerie, sous les généraux Jomini et d'Alorna ne suffisant pas pour atteindre ce but, l'Empereur envoie le maréchal Junot avec les Westphaliens, et il fait recommander qu'on retienne au défilé d'Orcha les hommes isolés, qu'on les classe par corps, et qu'on fasse des distributions régulières à la troupe. Le 18, le quartier impérial entre à Doubrowna. Pendant

cette journée, la neige ne cesse de tomber. Le froid est moins vif, mais les chemins, devenus boueux, n'en sont que plus impraticables.

Dans la soirée, l'Empereur reçoit des dépêches d'Oudinot et de Victor, qui ne contiennent rien de consolant.

Une partie de l'armée de Wittgenstein a surpris la garnison de Vitebsk, commandée par le général Pouget. Les troupes ont été faites prisonnières et les Russes se sont emparés des approvisionnements et des vivres. Quant à Victor, il s'est avisé trop tard de prendre l'offensive. Le 14, il a attaqué Wittgenstein, bien secondé par Oudinot, mais malgré les efforts combinés des deux maréchaux, malgré les manœuvres habiles, malgré la vaillance des troupes de toutes armes, la bataille est restée indécise.

Quelque vive que puisse être l'impression produite par ces fâcheux événements, elle semble s'effacer, quand par un exprès, arrivant à bride abattue de Borisof, on apprend la terrible nouvelle que l'amiral Tchitchagof s'est rendu maître de Minsk et qu'il va pénétrer jusqu'à la Bérésina.

La tête de pont de Borisof est donc en danger !

Il paraît évident que Bronikowski, le gouverneur de Minsk, a manqué de vigilance, qu'il n'a pas fait faire de sérieuses reconnaissances. Il a cru, sans doute, jusqu'au dernier moment que des troupes légères s'avançaient sur lui, tandis qu'il avait en face, en réalité, l'armée de Tchitchagof.

Dombrowski est accouru avec sa division, mais Bronikowski a négligé ce renfort. Trois mille hommes détachés par lui pour garder le passage du Niémen à Novoï-Sergin viennent d'être écrasés; supposant qu'il ne pourra résister avec succès à Tchitchagof, il s'est retiré de Minsk à Borisof.

En dépit des bonnes nouvelles contenues dans les dernières dépêches de Wilna, il est donc vrai que Tchitchagof a pu s'approcher jusqu'à Minsk.

Ces nouvelles représentaient Schwartzenberg, marchant sur les pas de Tchitchagof, et près de l'atteindre pour lui livrer bataille; le général Reynier donnant le change au général russe Sacken et suivant de près Schwartzenberg; la division Durutte, détachée par Augereau et réunie à celle de Reynier; enfin 60,000 combattants séparant Sacken de Tchitchagof, et faisant ainsi une diversion du plus heureux effet. Il n'en était rien!

Tchitchagof semble n'avoir été atteint par personne; il n'a été obligé ni de se retourner, ni même de suspendre sa course. On lui a laissé tout le temps de gagner Minsk; il y est entré le 16 novembre.

Qu'a-t-il trouvé là?

Fain nous le dira : « 4,700 hommes aux hôpitaux, des vivres pour 100,000 soldats pendant six mois, des approvisionnements immenses de munitions et d'artillerie.

« Trente mille Russes ont pu porter ce coup, au milieu de 90,000 Français et alliés qui devaient y parer. »

Fain donne, en détail, les chiffres des troupes qui pouvaient couvrir Minsk.

1° L'armée de Schwartzenberg, comptant trente mille hommes;

2° Les divisions Reynier (Saxons et Polonais) et Durutte;

3° La garnison de Minsk : 8,000 hommes;

4° La division Dombrowski de 6,000 hommes;

5° Quelques troupes diverses en marche, comptant 6,000 hommes.

Dès qu'il a reçu la nouvelle de ces tristes événements, l'Empereur fait expédier des ordres au gouverneur de Minsk et au maréchal Victor.

Il annonce au premier que de puissants secours vont le rejoindre, qu'en attendant, il faut appeler, à la défense du pont, la division Dombrowski. Au maréchal Victor, ordre est donné de se séparer d'Oudinot. Ce dernier doit se porter en toute hâte et en droite ligne sur Borisof et amener, avec son corps d'armée, les cuirassiers du général Lhéritier, et cent pièces de canon; il s'assurera d'abord du pont de Borisof, et de là il marchera pour réoccuper Minsk.

Quant au maréchal Victor, il se tiendra en mesure de former l'arrière-garde de l'armée. L'Empereur dicte mot à mot l'ordre suivant : « Doubrowna, le 19 novembre, à 3 heures du matin. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisof, de Wilna et d'Orcha, que l'armée qui vous est opposée. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio (Oudinot), et donnez à croire que l'Empereur arrive sur Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk, et, quand on aura repris cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina ». Ses ordres donnés, l'Empereur part de Doubrowna le 19, à l'aube du jour; il arrive à Orcha dans l'après-midi.

Des officiers d'état-major sont dispersés aux environs, pour essayer de faire rentrer les soldats débandés dans les rangs des combattants. Les distributions de vivres et les abris organisés produisent un bon effet. Plusieurs soldats rentrent dans les rangs; un peu d'ordre se rétablit. Orcha fournit des ressources importantes : des munitions, quarante canons, deux équipages de pont.

Mais impossible d'emmener tout. Napoléon devant choisir entre l'artillerie et les équipages de pont, se décide à sacrifier les pontons pour en donner les chevaux à l'artillerie. Il fait brûler les équipages, n'ayant

plus à franchir qu'une seule rivière : la Bérésina, dont le passage lui est gardé, à Borisof, par une forte garnison, appuyée sur une tête de pont.

Le 20 novembre, à midi, le quartier impérial et la garde quittent Orcha, laissant là, dans les hôpitaux de la place, une foule de blessés et une grande partie de ceux qui ne peuvent marcher. Le docteur Larrey et ses aides passent toute la journée et la nuit du 20 à les faire panser et à leur assurer des secours.

Le capitaine Gourgaud, officier d'ordonnance, reste pour faire la répartition des canons entre les différents corps qui vont défiler.

Le maréchal Davout et le prince Eugène s'arrêtent encore quelques heures pour attendre Ney, dont on n'a pas de nouvelles.

Mais ces nouvelles ne tardent pas à arriver. L'Empereur s'est arrêté à Baranoui, point de bifurcation des routes de Mohilew et de Borisof; il y dîne avec Berthier et Lefèbvre, lorsque Gourgaud accourt en toute hâte annonçant que Ney et ses troupes ne sont plus qu'à quelques lieues de là. Le 21, Napoléon se met plus gaiement en route, car il a la conviction que Ney et ses braves ont échappé au danger. Ney, en se retirant, en se sauvant, dans la soirée du 18, sur la rive droite du Dniéper, a dû se frayer un passage au travers d'une bande de cosaques, qui avait occupé Moscou après le départ de Mortier, et que le général Kutusof (1) avait ramenée sur le flanc droit des Français par des détours. Ainsi Ney et les siens ont traversé 20 lieues (44 kilomètres) en deux jours, s'arrêtant souvent pour combattre ces cosaques enragés qui les harcelaient presque sans relâche.

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le généralissime.

Dépassant le village de Kokanovo, le quartier impérial arrive, le soir du 21, au château de Kamionka, tandis que les corps de Davout, du prince Eugène et de Ney suivent en assez bon ordre, sans être inquiétés par les Russes.

Cependant Kutusof et son armée marchaient toujours latéralement, par la route parallèle qui traversait Romanow et Kopouï, à 6 lieues (27 kilomètres) au sud d'Orcha.

Kutusof s'était abstenu d'attaquer, depuis l'affaire de Krasnoé, et pour cause. Les combats acharnés de Malojaroslavetz, de Viasma et de Krasnoé et les marches fatigantes avaient considérablement affaibli son armée. Les pertes en hommes et en chevaux étaient si grandes, que des corps entiers avaient dû être réunis et que le maréchal laissait, le 25, à Kopouï, sur le Dniéper, les canons de douze compagnies d'artillerie, dont le personnel et les chevaux servaient à compléter les batteries qui devaient suivre l'armée. Le premier corps de cavalerie, composé des régiments des gardes, fut aussi laissé sur le Dniéper pour s'y remonter en chevaux.

Le maréchal, avec le reste de l'armée réduite à quatre corps d'infanterie et à un seul de cavalerie, continuait de marcher sur la gauche, tant pour y trouver des subsistances, que pour être à portée de s'opposer à Napoléon, s'il marchait vers le sud.

« Les troupes qui composaient la grande armée de Kutusof étaient si exténuées, dit Boutourlin, que l'on n'aurait pu exiger d'elles des marches forcées, sans les exposer à une ruine certaine. En effet, l'armée avait déjà laissé en arrière près de la moitié de son monde; elle ne présentait plus qu'un total de 45,000 hommes (1). »

(1) *Op. cit.*, t. p. 399.

L'Empereur, en partant le 22 novembre du château de Kamionka, est en proie à de vives inquiétudes. Toute la nuit du 22, il a été tourmenté par un fâcheux pressentiment, un pénible cauchemar :

Si, par hasard, l'ennemi s'était emparé du pont de Borisof !...

Mais le gouverneur de Minsk s'est replié sur Borisof; il aura, sans doute, pris toutes ses mesures pour mettre en état de défense la tête de pont; il aura compris que cet ouvrage forme l'unique défense du passage; l'Empereur lui a tant fait recommander la vigilance! Les Polonais de Dombrowski doivent être aussi à Borisof, formant un heureux renfort. Oudinot ne peut en être loin. Encore trois marches, et l'armée entière sera sur la Bérésina...

A 2 heures du matin, une estafette, expédiée en toute hâte, remet à Oudinot les instructions suivantes :

« Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont de Borisof, et qu'on eût brûlé le pont, ce serait un grand malheur! Où passerait-on la Bérésina? Faudrait-il se disposer à remonter jusqu'à Lepèl? Vous devez arriver aujourd'hui (22 novembre), à Borisof; si la perte du pont était consommée, il faudrait que vous vissiez aussitôt sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérésina quelque part. Laissez des officiers échelonnés sur la route, afin que la principale nouvelle de Borisof puisse m'être connue sans retard (1). »

A peine sortie de Tolotchin, l'Empereur apprend la désolante nouvelle : « l'amiral Tchitchagof vient de s'emparer de la tête de pont et de Borisof »...

Voici quelques détails sur cette terrible affaire.

Le gouverneur de Minsk, général Bronikowski, et le

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 277.

Polonais Kosakowski qui se sont retirés sur Borisof, y sont restés cinq jours entiers sans prendre aucune disposition.

Dombrowski, avec sa division, est arrivé le 20 novembre à minuit. Il a établi ses bivouacs à la droite de la tête de pont qui regarde Minsk. Le 21 novembre, les troupes russes se sont présentées. Les Russes ont risqué une brusque attaque. Un général russe a été blessé, un autre a été tué, mais un troisième, le général Langeron, accouru avec des renforts, a triomphé. Il a fallu céder au nombre.

Bref, l'unique pont sur la Bérésina a été écrasé, brûlé. Oudinot apprend ces détails à Bobr par le général Pampelona qui sort de Borisof. En transmettant la triste nouvelle à l'Empereur, il annonce qu'il va se porter en avant pour rallier avec son corps la division Dombrowski.

A la suite de ce grand malheur, l'armée se trouve tout à coup resserrée dans un espace de 15 lieues (67 kilomètres) entre Kutusof, Wittgenstein et Tchitchagof. Cent quarante mille Russes entourent les restes de l'armée principale!

Napoléon s'arrête à Tolotchin. Autour de lui, chacun est pensif et silencieux. Quelques chefs font entendre des paroles décourageantes. Mais rien ne peut abattre la confiance des soldats : « Il nous tirera encore de là », disent-ils, les yeux fixés sur leur Empereur.

Ainsi, dans la matinée du 22 novembre, près de Tolotchin, c'est-à-dire à une distance de 20 lieues de Borisof (environ 88 kilomètres), l'Empereur apprend que l'ennemi s'est emparé de la tête de pont et de la place de Borisof.

Aussitôt il mande auprès de lui le général comte Colbert, commandant des lanciers rouges (hollandais)

de la garde, qui, comme l'Empereur le savait, avait traversé la Bérésina à gué avec son régiment, le 13 juillet. Colbert lui fournit des renseignements au sujet de ce gué de Studienka (1).

En vertu de ces renseignements, l'idée de se servir, au besoin, de ce gué entre dans les calculs de l'Empereur. Il s'arrête à Tolotchin et la nuit du 22 au 23 novembre se passe au milieu de fortes préoccupations et d'un travail assidu. Fain nous expose clairement la situation :

« Il faut, dit-il, passer sur le corps de Tchitchagof ou sur celui de Wittgenstein. L'Empereur a d'abord eu la pensée de se tourner contre ce dernier, en marchant au nord vers Novoï-Lepèl; mais ce parti présente de grandes difficultés de terrain.

« Les sources de la Bérésina, dans lesquelles on s'engagerait, couvrent le pays de lacs et de marais, saignés par un canal qui communique avec l'Oula et la Duna. Dans ces routes peu praticables, tout serait avantage pour l'ennemi.

« Le duc de Bellune (Victor), qui ne fait que commencer son mouvement de retraite, contiendra Wittgenstein encore quelques jours. Ce temps est précieux; on en profitera pour reconnaître la force de l'obstacle que Tchitchagof prétend nous opposer. Tandis que cet ennemi est encore isolé, il ne serait pas impossible de lui reprendre le pont par un coup de main heureux. Le duc de Reggio (Oudinot) a proposé de l'entreprendre; l'Empereur l'approuve et l'a lancé en avant. »

Il est très remarquable, qu'étant à Doubrowna le 10 novembre, à une distance de 3 lieues (13 kilomètres) d'Orcha, l'Empereur a déjà été préoccupé de la grande affaire du passage. Il écrit, le 18, à Berthier :

(1) Hubert de Stuers, sous-adjudant major du régiment. *Journal inédit. Itinéraire du général Colbert.*

« Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk, que je serai demain à Orcha; faites-lui connaître que j'ai ordonné au 2e corps, avec une division de cuirassiers et cent pièces de canons commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte et en ligne droite sur Borisof pour assurer ce poste important, et de là, marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agents du pays au duc de Bassano et au prince de Schwartzenberg, d'avoir soin de vous écrire fréquemment. »

Mais le gouverneur de Minsk s'était retiré devant les forces de Tchitchagof.

Le 23 novembre au matin, on laisse à Tolotchin tout ce qui peut, sans inconvénient, céder au besoin du repos.

« A Tolotchin, nous raconte le docteur en chef Larrey, on avait trouvé un magasin considérable de farines et une assez grande quantité d'eau-de-vie. Les vingt-quatre heures que nous y séjournâmes, dit-il, firent le plus grand bien aux hommes et aux chevaux (1). »

Ce témoignage mérite d'être inséré, car on s'est empressé d'exagérer les misères auxquelles les soldats ont été en proie.

Donc Napoléon s'avance avec sa garde et arrive le même jour à Bobr, environ à 30 kilomètres de Tolotchin. C'est là qu'il reçoit des nouvelles d'Oudinot. Voici les faits : A quelques lieues de Borisof, Oudinot a rencontré les troupes de Tchitchagof. L'avant-garde russe, sous les ordres du général Pahlen, a été chargée et culbutée par les cuirassiers de Doumerc.

Les Russes ont été mis en déroute. On leur a pris six

(1) T. IV, p. 96.

pièces de canon et cinq cents voitures. Le général Bercheim a pénétré jusque dans la ville, sur les pas des fuyards. Par la vivacité même de la poursuite, les Russes n'ont eu d'autre moyen de salut que de brûler le pont pour mettre la rivière entre eux et leurs adversaires. Le pont en bois, de quelques centaines de mètres, est complètement détruit. Oudinot fait reconnaître, au-dessus et au-dessous de Borisof, les positions qui pourraient être favorables à la jetée d'un pont.

Boutourlin, dans son histoire, nous explique la rencontre et le choc des deux partis :

« L'amiral Tchitchagof, qui ignorait l'approche du 2e corps, se disposait à continuer son mouvement sur Bobr. Il comptait n'avoir à poursuivre que le faible détachement chassé de Borisof; mais, arrivée près de Lochnitza, son avant-garde se trouva inopinément en présence de forces supérieures. Le comte Pahlen fit demander des secours; mais l'amiral, préoccupé de la malheureuse idée que l'ennemi ne pouvait être en force dans les environs de Bobr, ne se pressa pas de les lui envoyer. Le comte Pahlen fut culbuté et rejeté sur Borisof avec tant d'impétuosité, que les 7e, 14e et 30e chasseurs, qui occupaient les bois, à gauche de la route, furent coupés et obligés de se replier sur Staroï-Borisof. La déroute de cette avant-garde pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que l'armée bivouaquée n'était pas préparée au combat, et n'avait d'autre point de retraite que le pont de la Bérésina long de 300 toises (584 mètres).

« La sécurité du quartier général était si parfaite, qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée aux fourrages vers Wesselovo. Aussi la confusion fut au comble, lorsqu'on eut la certitude de l'approche des Français. Bataillons et escadrons se précipitèrent pêle-mêle sur le

pont et regagnèrent la rive droite dans le plus grand désordre... On coupa le pont, en abandonnant à l'ennemi tous les bagages... Les fourrageurs revinrent sur Borisof au nombre de trois mille chevaux, mais déjà la ville était occupée par Napoléon. Ils furent obligés de se replier sur Staroï-Borisof, où ils se réunirent aux trois régiments de chasseurs, coupés de l'avant-garde. Ce détachement eût été fortement compromis sur la rive gauche de la Bérésina, si un paysan d'un village voisin ne lui eût indiqué un gué près de Brill, dont ils profitèrent pour rejoindre l'armée (1). »

Le gué, nommé par Boutourlin, est le même dont Colbert et ses lanciers rouges avaient profité pour effectuer le passage précité (13 juillet). Il se trouvait entre Brill et Studienka.

La rencontre de l'avant-garde de Pahlen avec celle d'Oudinot, nous est peinte très vivement par le général de Marbot.

« La prise de Minsk, dit-il, était un événement grave, auquel l'Empereur attacha néamoins peu d'importance, parce qu'il comptait passer la Bérésina à Borisof, dont le pont était couvert par une forteresse en très bon état, gardée par un régiment polonais. La confiance de Napoléon était si grande à ce sujet, que, pour alléger la marche de son armée, il avait fait brûler, à Orcha, tous ses équipages de pont. Ce fut un bien grand malheur, car ces pontons nous eussent assuré le prompt passage de la Bérésina, qu'il nous fallut acheter au prix de tant de sang!

« Malgré sa sécurité relativement à ce passage, Napoléon, en apprenant l'occupation de Minsk par les Russes, manda au maréchal Oudinot de quitter Tschéréia pour se

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 355 et suiv

rendre à marches forcées sur Borisof; mais nous y arrivâmes trop tard, parce que le général Bronikowski, chargé de la défense du fort (la tête de pont sur la rive droite), se voyant entouré par de nombreux ennemis, crut faire un acte méritoire en sauvant la garnison, et, au lieu d'opposer une vive résistance qui eût donné au corps d'Oudinot le temps d'arriver à son secours, le général polonais abandonna la place, puis il passa avec toute sa garnison sur la gauche, par le pont, et prit la route d'Orcha pour venir rejoindre le corps d'Oudinot qu'il rencontra devant Natscha.

« Le maréchal le reçut fort mal et lui ordonna de revenir avec nous vers Borisof.

« Non seulement cette ville, le pont de la Bérésina et la forteresse qui le domine, étaient déjà au pouvoir de Tchitchagof, mais ce général, que ses succès rendaient impatient de combattre les troupes françaises, s'était porté, le 23 novembre, au-devant d'elles avec les principales forces de son armée, dont le général Lambert, le meilleur de ses lieutenants, faisait l'avant-garde avec une forte division de cavalerie. Le terrain étant uni, le maréchal Oudinot fit marcher, en tête de son infanterie, la division de cuirassiers, précédée par la brigade de cavalerie légère Castex.

« Ce fut à 3 lieues (13 kilomètres) de Borisof, dans la plaine de Lochnitza, que l'avant-garde russe, marchant en sens contraire des Français, vint se heurter contre nos cuirassiers, qui, ayant fort peu combattu pendant le cours de cette campagne, avaient sollicité l'honneur d'être placés en première ligne.

« A l'aspect de ces beaux régiments, encore nombreux, bien montés, et sur les cuirasses desquels étincelaient les rayons du soleil, la cavalerie russe s'arrêta tout court; puis, reprenant courage, elle se reportait en

avant, lorsque nos cuirassiers, chargeant avec furie, la renversèrent et lui tuèrent ou prirent un millier d'hommes.

« Tchitchagof, à qui l'on avait assuré que l'armée de Napoléon n'était plus qu'une masse sans ordre et sans armes, ne s'était pas attendu à une vigueur pareille; aussi s'empressa-t-il de battre en retraite vers Borisof.

« On sait qu'après avoir fourni une charge, les grands chevaux de la grosse cavalerie, et surtout ceux des cuirassiers, ne peuvent longtemps continuer à galoper. Ce furent donc le 23e et le 24e de chasseurs qui reçurent l'ordre de poursuivre les ennemis, tandis que les cuirassiers venaient en seconde ligne, à une allure modérée. »

Le 23e régiment de chasseurs à cheval était à Borisof sous les ordres du colonel de Marbot.

Marbot figure donc ici comme témoin oculaire et combattant zélé. Il raconte que Tchitchagof s'était fait suivre par tous les équipages de son armée; le nombre des voitures s'élevait à plus de quinze cents. Les Russes, en se retirant précipitamment, laissaient là toutes ces voitures, qui formaient autant d'entraves pour les chasseurs français, de sorte que ces régiments, en entrant enfin dans la ville, ne trouvèrent point d'ennemis.

Les Russes avaient eu le temps de repasser la rivière. L'ordre d'Oudinot était de gagner le pont de la Bérésina et de tâcher de le passer en même temps que les fuyards russes.

« Mais les chasseurs ne connaissant pas la ville, un temps précieux s'écoulait avant qu'ils pussent trouver le pont.

« Sur ces entrefaites, le maréchal Oudinot arrive en personne et ordonne au général Castex de faire mettre pied à terre aux trois quarts des cavaliers des deux régiments et d'en former un bataillon armé de mousque-

tons, pour attaquer le pont. Quelques instants après, ce bataillon se dirige vers la rivière sous la conduite du général Castex, qui, dans cette périlleuse entreprise, voulut marcher à la tête de sa brigade.

« La déconfiture que venait d'éprouver l'avant-garde russe ayant porté la consternation dans l'armée de Tchitchagof, le plus grand désordre régnait sur la rive occupée par elle, où nous voyions des masses de fuyards s'éloigner dans la campagne.

« J'avais donc (continue Marbot) prescrit aux pelotons qui devaient arriver les premiers sur la rive droite de s'emparer des maisons voisines du pont, afin que, maîtres des deux extrémités, nous puissions le défendre jusqu'à l'arrivée de notre infanterie, et assurer ainsi à l'armée française le passage de la Bérésina. Mais, tout à coup, les canons de la forteresse (tête de pont) grondent et couvrent le tablier du pont d'une grêle de mitraille qui, portant le désordre dans notre faible bataillon, le force à reculer momentanément.

« Un groupe de sapeurs russes, munis de torches, profite de cet instant pour mettre le feu au pont; mais comme la présence de ces sapeurs empêchait l'artillerie ennemie de tirer, nous nous élançons sur eux!...

« La plupart sont tués ou jetés dans la rivière, et déjà nos chasseurs avaient 'éteint l'incendie à peine allumé, lorsqu'un bataillon de grenadiers, accourant au pas de charge, nous force, à coups de baïonnette, à évacuer le pont, qui, bientôt couvert de torches enflammées, devint un immense brasier dont la chaleur intense contraignit les deux partis à s'éloigner!

« Le maréchal Oudinot, ayant reconnu l'impossibilité de forcer le passage de la rivière devant Borisof, jugea qu'il serait dangereux de laisser encombrer cette ville

par les troupes de son armée. Il leur envoya donc l'ordre de camper entre Lochnitza et Nemonitza.

« La brigade Castex resta seule dans Borisof, avec défense de communiquer avec les autres corps, auxquels on voulait cacher aussi longtemps que possible la fatale nouvelle de l'embrasement du pont, qu'ils n'apprirent que quarante-huit heures plus tard.

« D'après les usages de la guerre, les bagages de l'ennemi appartiennent aux capteurs. La brigade Castex s'empara donc du butin contenu dans les quinze cents voitures que les Russes avaient abandonnées. Ce butin fut immense. Il paraît que les officiers du corps de Tchitchagof se traitaient bien, dit Marbot, car jamais on ne vit dans les équipages d'une armée une telle profusion de jambons, pâtés, cervelas, poissons, viandes fumées et vins de toutes sortes, plus une immense quantité de biscuits de mer, riz, fromage, etc.

« Nos soldats profitèrent aussi des nombreuses fourrures, ainsi que des fortes chaussures trouvées dans les fourgons russes, dont la capture sauva ainsi la vie à bien des hommes. Les conducteurs ennemis s'étant enfuis sans avoir eu le temps d'emmener leurs chevaux, qui étaient presque tous bons, nous choisîmes les meilleurs pour remplacer ceux dont nos cavaliers se plaignaient.

« Les officiers en prirent aussi pour porter les vivres dont chacun venait de faire si ample provision. »

Les cavaliers de Marbot (23e) reçurent de leur colonel l'ordre de se munir seulement de vivres, de chaussures et de vêtements. Il les avertit de ne pas se charger, ou plutôt, de ne pas charger les chevaux de choses inutiles à la guerre, vu que tout ce qui ne serait pas vivres et vêtements serait impitoyablement rejeté.

Non seulement la brigade Castex, mais toutes les

troupes du 2e corps profitaient des denrées contenues dans les voitures russes; elles vécurent uniquement de ces provisions.

Cependant, il en restait encore beaucoup dont s'emparèrent, le jour suivant, les nombreux soldats débandés qui revenaient de Moscou.

Le général Marbot nous expose ensuite, avec une admirable clarté, la situation périlleuse de l'armée, ou plutôt des beaux restes de l'armée principale des Français.

« Nous avions, dit-il, devant nous la Bérésina, dont les troupes de Tchitchagof garnissaient la rive opposée; nos flancs étaient débordés par Wittgenstein, et Kutusof nous suivait en queue!...

« Enfin, excepté les débris de la garde, les corps de Victor et d'Oudinot, réduits à quelques milliers de combattants, le surplus de cette Grande Armée, naguère si belle, se composait de malades et de soldats sans armes, que la misère privait de leur ancienne énergie. Tout paraissait conspirer contre nous; car si, grâce à l'abaissement de la température, le corps de Ney avait pu, quelques jours avant, échapper aux ennemis en traversant le Dniéper sur la glace, nous trouvions la Bérésina dégelée, malgré un froid excessif, et nous n'avions pas de pontons pour établir un passage!

« Le 25, l'Empereur entra dans Borisof, où le maréchal Oudinot l'attendait avec les 6,000 hommes qui lui restaient.

« Napoléon, ainsi que les maréchaux et officiers de sa suite, furent étonnés du bon ordre qui régnait dans le 2e corps, dont la tenue contrastait singulièrement avec celle des misérables bandes qu'il ramenait de Moscou.

« Nos troupes étaient certainement beaucoup moins belles qu'en garnison, mais chaque soldat avait conservé

ses armes et était prêt à s'en servir courageusement.

« L'Empereur, frappé de leur air martial, réunit tous les colonels et les chargea d'exprimer sa satisfaction à leurs régiments pour la belle conduite qu'ils avaient tenue dans les nombreux et sanglants combats livrés dans la province de Polotsk (1). »

Or, tandis que les troupes d'Oudinot luttaient contre les Russes dans la journée du 23 novembre, une brigade de cavalerie appartenant au 2e corps, commandée par le général Corbineau, rejoignit inopinément ce corps, le 23 au soir, près de Natscha.

Fain raconte que cette brigade a été détachée du corps pendant les affaires de Polotsk; entraînée sur Glubokoë à la suite de l'armée bavaroise, elle n'a pu revenir sur le duc de Reggio qu'en faisant un détour par Borisof. Son itinéraire donne des indices intéressants.

Le général de Marbot nous a fourni de précieux détails sur la course très périlleuse de plusieurs jours que la brigade Corbineau fut obligée de faire dans un pays nouveau pour elle, et dont aucun Français ne connaissait la langue.

Marbot raconte ce fait : « Vous devez vous souvenir, dit-il, que quand le général bavarois comte de Wrède s'éloigna, sans autorisation, du 2e corps, il avait emmené la brigade de cavalerie Corbineau, en trompant ce général, auquel il assura avoir reçu des ordres à cet effet, ce qui n'était pas.

« Corbineau, entraîné malgré lui dans une direction opposée à celle du 2e corps dont il faisait partie, avait suivi le général de Wrède jusqu'à Glubokoë; mais là,

(1) *Mémoires*, t. III, p. 189 et suiv.

il avait déclaré qu'il n'irait pas plus loin, à moins que le général bavarois ne lui montrât l'ordre qu'il prétendait avoir de garder sa brigade auprès de lui.

« Le comte de Wrède n'ayant pu répondre à cette demande, le général Corbineau se sépara de lui, gagna, vers Docktsoui, les sources de la Bérésina; puis longeant sa rive droite, il espérait atteindre Borisof, y passer la rivière sur le pont et, prenant la route d'Orcha, aller au-devant du corps d'Oudinot, qu'il supposait être dans les environs de Bobr.

« Fort heureusement, parmi les trois régiments commandés par Corbineau, se trouvait le 8e de lanciers polonais, dont les officiers tiraient des habitants tous les renseignements nécessaires. Cet avantage servit merveilleusement Corbineau. En effet, comme il était parvenu à une demi-journée de Borisof, des paysans ayant informé ses lanciers polonais que l'armée russe de Tchitchagof occupait cette ville, Corbineau désespérait de parvenir à traverser la Bérésina, lorsque ces mêmes paysans, l'engageant à rétrograder, conduisirent sa colonne en face de Studienka, petit village situé non loin de Wesselovo, à 4 lieues (15 kilomètres) en amont de Borisof, et devant lequel se trouvait un gué (1).

Les trois régiments de cavalerie de Corbineau le traversèrent sans pertes, et ce général, marchant ensuite à travers champs, en évitant habilement d'approcher de Borisof, ainsi que des troupes de Wittgenstein, établies à Rogatka, passa entre deux et parvint jusqu'au maréchal Oudinot. » Fain donne encore des détails sur le passage du gué :

(1) Ce gué est évidemment le même que celui dont parle Boutourlin et qui avait servi aux lanciers rouges de Colbert le 13 juillet.

« Parti le 17 novembre de Globoukoë avec sa brigade, Corbineau s'est dirigé par Doglinovo et Ilia sur Plechnitsié, où, le 20, il a failli se croiser avec un régiment de cosaques, qui, sous la conduite de l'aide de camp Czernichef, passait de l'armée de Tchitchagof à celle de Wittgenstein.

« Ces cosaques, en traversant la grand'route, ont délivré les généraux russes Wintzingerode et Sweczin, qu'on envoyait prisonniers en France. Ils n'ont précédé Corbineau à Plechnitsié que de deux jours. Ces renseignements ont été donnés par le guide qui les a conduits. Le 21 novembre, notre brigade continuait de se porter sur Borisof; mais, à Zembin, elle a appris que, depuis le matin, Tchitchagof était maître de ce passage, et bientôt les troupes légères de l'ennemi ont paru dans les environs.

« Corbineau s'est alors jeté dans un défilé de bois et de marais entre Zembin et Borisof; il y est resté jusqu'à 8 heures du soir. A la nuit, guidé par un payan, il s'est mis en marche pour franchir la Bérésina à un gué, qui lui avait été indiqué, vis-à-vis de Studienka, près de Wesselovo.

« Il était minuit quand il est descendu sur les bords de la rivière; elle charriait des glaçons de 20 à 30 pieds, que la rapidité du courant et la faible clarté de la lune ne permettaient d'apercevoir qu'au moment où ils étaient inévitables.

« La brigade s'est formée en colonne serrée, sur huit de front, et l'on est parvenu à atteindre l'autre rive, mais non sans perte. Soixante-dix à quatre-vingts cavaliers, moins bien montés que les autres, ont été entraînés. A 2 heures du matin, le 22, Corbineau était donc à Studienka; il a profité des cinq heures de nuit qui lui restaient pour se dérober aux troupes légères

de Tchitchagof, dont les environs étaient infestés. Un chemin de traverse l'a mené jusqu'à Kostritza, d'où il s'est ensuite rabattu sur la droite. Après avoir passé la Natcha, il a débouché sur la grande route de Smolensk.

« Il croyait avoir encore 15 lieues à faire pour rejoindre l'armée; mais dans ce moment, à sa grande surprise, il s'est reconnu au milieu de ses camarades, en présence du duc de Reggio et au terme de sa marche. »

L'Empereur, en apprenant cette marche merveilleuse, le 23 à Bobr, en étudie sur la carte tous les détails et fait dire au maréchal Oudinot de lui envoyer le général Corbineau. Après avoir conféré avec Corbineau, Napoléon écrit à Oudinot : « Tâchez de vous rendre maître de ce gué de Wesselovo le plus promptement possible; faites y faire des ponts, des redoutes, des abattis. Nous pourrons, après avoir passé sur ce point, revenir sur la tête de pont de Borisof pour en chasser l'ennemi, de là nous porter sur Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, et comme la route suivie par Corbineau nous l'indique, marcher sur Zembin et Plechnitsié, dans la direction de Wilna. »

Thiers présente l'arrivée de Corbineau et les renseignements qu'il fournit au sujet du gué de Studienka, et à la suite desquels l'Empereur décida de faire ériger des ponts à cet endroit, comme une espèce de miracle. Cependant, comme nous venons de le dire, le général Colbert, commandant en chef des lanciers rouges (hollandais), rapporte dans son itinéraire, à la date du 22, qu'il fut appelé par l'Empereur pour indiquer le gué de la Bérésina. Ce fait est confirmé par les notes de Hubert de Stuers (1). Le général Corbineau n'a donc eu qu'à fournir des renseignements ultérieurs.

(1) *Journal inédit.*

Napoléon avait l'intention de faire commencer le passage le 24 novembre, ou le 25 au plus tard. Dans la nuit du 23 au 24 novembre, il fait partir de Bobr les généraux Chasseloup et Eblé, avec les pontonniers, les sapeurs et les caissons d'outils. En sacrifiant, à Orcha, les bateaux de l'équipage de pont, il a veillé lui-même à ce que l'on mît en réserve tout ce qui pouvait servir du moins à la construction des ponts de chevalets : outils, ustensiles, fers, clous, forges, charbons, cordages, composent le chargement des chariots suffisamment attelés qui suivent le général Eblé.

« Maintenant, dit l'Empereur, il faut, moins que jamais, perdre de vue Wittgenstein; s'il cessait d'être contenu, s'il nous devançait sur la Bérésina, le point le plus exposé serait précisément le gué que Corbineau vient d'indiquer. Mais le duc de Bellune est encore en mesure de couvrir ce passage, en se retirant par Kolopenitzi sur Baran. » L'Empereur insiste pour que le maréchal se tienne bien dans cette direction. « Si Wittgenstein voulait marcher sur le duc de Reggio, lui écrit-il, jetez-vous vigoureusement à la traverse. » (1)

Le 24, toute l'armée se rapproche de Borisof. En route, on entend sur la droite une canonnade prolongée. On suppose que Victor y est aux mains avec Wittgenstein.

A Lonitza, qui n'est plus qu'à quelques lieues de Borisof, on rapporte que le maréchal Oudinot a fait sonder tous les gués des environs et multiplier les démonstrations sur différents points. Le général Corbineau, s'emparant de Studienka, des cuirassiers ont été envoyés au-dessous de ce hameau, comme pour tenter le passage dans la direction d'Inghumen et de Minsk.

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 307.

A Studienka, la Bérésina se trouve encaissée. La largeur du courant, qui n'est pas encore gelé, est d'environ 12 toises (+ 24 mètres). Les eaux mortes, répandues en glaçons sur les bords, lui donnent une étendue de 40 toises (80 mètres), et si l'on veut y ajouter les prés marécageux qui rendent les abords très difficiles, les obstacles sont semés sur une étendue de plus de 300 toises (600 mètres).

La rive droite que les Russes occupent est généralement boisée et plus escarpée que la rive gauche. Mais en revanche, le village de Studienka s'élève sur une éminence qui domine les marais opposés, et fournit un emplacement favorable pour les batteries qui devront protéger les travaux et le passage.

Le général Corbineau s'est fort activement mis à l'œuvre. Laissant sa brigade à un quart de lieue en arrière, et se bornant à envoyer des patrouilles aux environs, il préside à la construction d'un pont à chevalets. On détruit plusieurs caissons pour avoir des fers et des clous; on abat plusieurs cabanes pour avoir des planches, et le pont se fait.

Oudinot écrit, le 24 novembre, à une heure après midi, qu'il franchira le fleuve dans la nuit, et qu'on va continuer à faire au loin des reconnaissances pour prolonger l'incertitude des Russes.

« J'espère être demain sur l'autre rive, dit Oudinot, et je compte y tenir assez, pour assurer le passage de tout ce que Votre Majesté jugera à propos de faire passer après moi. »

Mais cet espoir d'Oudinot ne se réalise pas. A minuit, l'Empereur, toujours à Lonitza, reçoit une dépêche du maréchal contenant des nouvelles bien alarmantes. Oudinot, toujours à Borisof, rapporte que les Russes ne paraissent pas prendre le change; que Tchitchagof a eu

le temps de se remettre de la déroute de son avant-garde; que 20,000 hommes bordent maintenant la rivière, et que l'ennemi s'est renforcé vis-à-vis de Studienka. On croit même que ce dernier point a été pris par le corps du général Steingel, détaché de l'armée de Wittgenstein.

Malgré toutes ces difficultés, Oudinot espère parvenir à son but, s'il est soutenu par d'autres forces. Et l'Empereur de lui répondre : « Vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage; vous allez l'être. Le duc de Trévise (Mortier) sera, aujourd'hui 25, de bonne heure, à Borisof avec deux divisions de la garde, et si, cette nuit, vous n'avez pas passé, il devient très urgent que vous passiez dans la journée ».

Cet ordre est expédié à une heure du matin, et, avant le jour, Mortier est en marche avec ses deux divisions. Quoique l'Empereur ne puisse s'expliquer l'apparition de troupes de l'armée de Wittgenstein sur la rive droite de la Bérésina, il en reste très préoccupé; il expédie, à 5 heures, au maréchal Victor, la dépêche que voici :

« Votre principal but était d'empêcher Wittgenstein d'atteindre Oudinot. Il vous a toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de Lepèl. Vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steingel s'est déjà réuni à l'armée de Tchitchagof, et cette jonction a suffi pour suspendre notre mouvement de passage, qui est cependant si urgent dans la situation où nous sommes.

« Portez-vous sur Kostritza; éclairez tout ce qui se passe jusqu'à Baran; attaquez tout ce qui se présentera. Quant à votre arrière-garde, elle peut continuer à couvrir la queue de mon armée, qui partira aujourd'hui de Bobr. Mettez-vous en communication avec Oudinot, et envoyez-moi beaucoup d'officiers, afin de me faire

connaître, plusieurs fois par jour, votre position. »

Le 25, Napoléon se porte sur Borisof. A 2 heures de l'après-midi, alors qu'il était à 2 lieues (9 kilomètres) de cette ville, un officier, qui a quitté Victor à 10 heures du matin, vient apporter des renseignements. Ce n'est ni du côté de Kostritza, ni du côté de Baran, sur les chemins qui aboutissent à Studienka, que la canonnade de la veille s'est engagée.

Victor s'est rapproché davantage de l'armée de Moscou et il va déboucher sur Lonitza. Voilà une grande faute. « Le mal est sans remède, dit Napoléon, et ce sera un surcroît d'encombrement. » Et il expédie à Victor un nouvel ordre. « L'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, écrit-il au maréchal, et vous n'en avez jamais su profiter. Je vous réitère l'ordre d'attaquer l'ennemi, s'il est encore devant vous. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour gagner Borisof, et, de là, le point du passage. Votre troisième division fera l'arrière-garde. »

CHAPITRE VIII

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA

1. — *Le 26 novembre.*

Pendant la journée du 25 novembre, les Russes n'attaquaient d'aucun côté, et c'était très heureux parce que le passage ne pouvait avoir lieu.

Un pont avait été achevé, mais le général Eblé, commandant supérieur du génie, en arrivant, a été obligé de faire recommencer les travaux qui n'étaient pas assez solides, de sorte que le premier pont ne sera pas prêt avant la fin du jour.

Les mauvaises nouvelles de la veille ne se confirment pas. Il paraît que le général Steingel n'est pas à Brill, et que Wittgenstein ne se presse pas de tendre la main à l'amiral. En lisant les détails de cette histoire, l'on ne peut s'empêcher de supposer que les chefs des Russes étaient dominés par la crainte qu'ils avaient de Napoléon.

Fain raconte que les démonstrations au-dessous de Borisof ont produit un merveilleux effet; l'amiral Tchitchagof ne cesse pas de redouter la jonction de Schwartzenberg et de Napoléon. Sa plus grande inquiétude est que les Français ne choisissent, pour traverser

la rivière, la direction qui les ramènerait sur l'armée autrichienne, qu'il croit toujours dans les environs de Minsk. Dominé par cette idée fixe, l'amiral a placé force troupes au-dessous de Borisof; c'est là, entre Ukoloda et Chabachevitchi, que sont placées les réserves; Tchitchagof lui-même est là, à ce dernier poste de sa ligne, le plus éloigné de Studienka. Il ne reste, devant le pont coupé, que les débris de la division Pahlen, qui a été battue par Oudinot.

Toute la partie supérieure de la Bérésina n'est gardée que par la division du général Tschaplitz, tandis que Studienka n'est observée que par des cosaques.

Napoléon n'est pas loin de supposer que les dispositions de l'amiral sont inspirées par la pensée, ou, peut-être, par la certitude que le corps de Schwartzenberg n'est pas loin et que, par conséquent, le général autrichien pourrait bientôt atteindre la Bérésina. Cependant une dépêche du duc de Bassano, portée de Wilna par un gentilhomme polonais, déguisé en paysan, ne tarda pas à le désillusionner. Il apprend que le général russe Sacken, accourant avec sa division des bords du Bug, a su attirer sur lui l'attention de Schwartzenberg, qui, au lieu de suivre, avec le gros de ses forces, Tchitchagof vers Minsk, est allé combattre Sacken à Wolkowitz, rejoignant ainsi les divisions Reynier et Durutte. Sacken a été battu, mais il a atteint son but. En attirant vers lui Schwartzenberg, il a donné la liberté à Tchitchagof.

« Schwartzenberg a remporté une victoire, dit Fain, mais après s'être débarrassé de Sacken, il ne s'est pas porté vers Tchitchagof; il a fini par perdre de vue, dans les fumées de ce vain succès, l'importance de la diversion à laquelle tout avantage secondaire devait être glorieusement sacrifié. Schwartzenberg a employé ses 50,000 combattants à paralyser les 25,000 de Sacken,

mais Sacken se sauve comme il peut vers Brezesc, battu, mais content de ramener Schwartzenberg sur le Bug, et triomphant par le fait d'en avoir débarrassé l'amiral. »

Napoléon, en quittant momentanément la ville de Borisof, y laissa une foule de non combattants, qui ignoraient encore que le passage se préparait à 3 lieues (13 kilomètres) de là, en amont.

Cette masse d'hommes et d'équipages, vue de loin, continue de retenir l'attention de l'ennemi sur Borisof.

Le général de Marbot, en relatant les faits, attribue l'accumulation des hommes sans armes, dans la ville de Borisof et au-dessous, non pas au hasard mais à une ruse de guerre. Voici ses paroles :

« Mais comme Tchitchagof, informé du passage de la brigade Corbineau sur ce point (Studienka), venait d'envoyer une forte division et beaucoup d'artillerie en face de Studienka, Napoléon employa, pour tromper l'ennemi, une ruse de guerre qui, bien que fort ancienne, réussit presque toujours. Il feignit de n'avoir pas de projet sur Studienka et de vouloir profiter de deux autres gués situés au-dessous de Borisof, dont le moins défavorable est devant le village de Oukoloda.

« A cet effet, on dirigea ostensiblement vers ce lieu un des bataillons encore armés, qu'on fit suivre de plusieurs milliers de traînards, que les ennemis durent prendre pour une forte division d'infanterie.

« A la suite de cette colonne, marchaient de nombreux fourgons, quelques bouches à feu et la division de cuirassiers. Arrivés à Oukoloda, ces troupes tirèrent le canon et firent tout ce qu'il fallait pour simuler la construction d'un pont. Tchitchagof, prévenu de ces préparatifs et ne doutant pas que le projet de Napoléon ne fût de franchir la rivière sur ce point pour gagner la route de Minsk qui l'avoisine, se hâta, non seulement

d'envoyer par la rive droite toute la garnison de Borisof en face d'Oukoloda, mais, par suite d'une aberration d'esprit inqualifiable, le général russe, qui avait assez de forces pour garder en même temps le bas et le haut de la rivière, fit encore descendre vers Oukoloda toutes les troupes placées la veille par lui en amont de Borisof, entre Zembin et la Bérésina. Or, c'est précisément en face de Zembin qu'est situé le village de Wesselovo, dont le hameau de Studienka est une dépendance. Les ennemis abandonnaient donc le point sur lequel l'Empereur voulait jeter son pont, et couraient inutilement à la défense d'un gué situé 6 lieues (27 kilomètres) au-dessous de celui que nous allions franchir.

« A la faute qu'il commit d'agglomérer ainsi toute son armée en aval de la ville de Borisof, Tchitchagof en ajoute une qu'un sergent n'eût pas commise et que son gouvernement ne lui a jamais pardonnée.

« Zembin est bâti sur un vaste marais, que traverse la route de Wilna par Kamen. La chaussée de cette route présente vingt-deux ponts en bois, que le général russe, avant de s'éloigner, pouvait, en un moment, faire réduire en cendres, car ils étaient environnés d'une grande quantité de meules de joncs secs. Dans le cas où Tchitchagof eût pris cette sage précaution, l'armée française devait être perdue sans retour, et il ne lui eût servi de rien de passer la rivière, puisqu'elle eût été arrêtée par le profond marais dont Zembin est entouré; mais, ainsi que je viens de le dire, le général russe nous abandonna les ponts intacts et descendit stupidement la Bérésina avec tout son monde, ne laissant qu'une cinquantaine de cosaques en observation en face de Wesselovo (1). » Ces derniers mots de Marbot concordent avec ceux de Fain.

(1) *Op. cit.*, t. III, p. 192 et suiv.

L'Empereur sortit enfin de Borisof à 11 heures du soir; après avoir fait évacuer cette ville par le corps d'Oudinot. Selon Marbot, le 25 au soir, la brigade Corbineau, dont le chef connaissait si bien les environs de Studienka, se dirigea vers ce lieu en remontant la rive gauche de la Bérésina. La brigade Castex et quelques bataillons légers marchaient à sa suite; puis venait le gros du 2e corps.

L'Empereur passe une partie de la nuit à Staroï-Borisof, grande ferme appartenant à un prince de Radziwil, et située sur la pente d'une de ces collines qui longent la rivière à des distances variées de quelques centaines de mètres. Le 26 novembre, avant le jour, Napoléon remonte à cheval pour aller présider lui-même aux travaux du pont.

Une forte gelée a repris; elle a raffermi les abords marécageux de la rivière; mais les nombreux glaçons que charrie le courant contrarient beaucoup les travailleurs. Trois ponts étaient commencés. Les moyens devenant insuffisants, on se réduit à deux : l'un pour l'infanterie, l'autre pour les voitures. On va les jeter à 100 toises (200 mètres) de distance devant Studienka, ils ne seront praticables que dans la journée.

A ce propos, le général de Marbot, témoin oculaire, nous donne encore de précieux détails :

« Le 26 novembre, au point du jour, nous étions à Studienka, et l'on n'apercevait, à la rive opposée, aucun préparatif de défense, de sorte que si l'Empereur eût conservé l'équipage de ponts qu'il avait fait brûler quelques jours avant à Orcha, l'armée eût pu franchir la Bérésina sur-le-champ.

« Cette rivière, à laquelle certaines imaginations ont donné des dimensions gigantesques, est tout au plus large comme la rue Royale à Paris, devant le ministère de la marine.

« Quant à sa profondeur, il suffira de dire que les trois régiments de cavalerie de la brigade Corbineau l'avaient traversée à gué, sans accident, soixante-douze heures avant, et la franchirent de nouveau le jour dont je parle. Leurs chevaux ne perdirent point pied, ou n'eurent à nager que pendant 2 ou 3 toises. Le passage n'offrait, en ce moment, que de légers inconvénients pour la cavalerie, les chariots et l'artillerie. Le premier consistait en ce que les cavaliers et conducteurs avaient de l'eau jusqu'aux genoux, ce qui, néanmoins, était supportable, puisque malheureusement le froid n'était pas assez vif pour geler la rivière, qui charriait à peine quelques rares glaçons : mieux eût valu pour nous qu'elle fût prise à plusieurs degrés.

« Le second inconvénient résultait encore du peu de froid qu'il faisait, car une prairie marécageuse, qui bordait la rive opposée, était si fangeuse, que les chevaux de selle y passaient avec peine et que les chariots enfonçaient jusqu'à la moitié des roues.

« L'esprit de corps est certainement fort louable, mais il faut savoir le modérer et même l'oublier, dans les circonstances difficiles. C'est ce que ne surent pas faire, devant la Bérésina, les chefs de l'artillerie et du génie, car chacun de ces deux corps éleva la prétention de construire seul les ponts, de sorte qu'ils se contrecarraient mutuellement, et rien n'avançait lorsque l'Empereur, étant arrivé le 26, vers midi, termina le différend en ordonnant qu'un des deux ponts serait établi par l'artillerie et l'autre par le génie.

« On arrache à l'instant les poutres et les voliges des masures du village, et les sapeurs, ainsi que les artilleurs se mirent à l'ouvrage. Ces braves soldats donnèrent alors une preuve de dévouement dont on ne leur a pas assez tenu compte. On les vit se jeter tout nus dans les

eaux froides de la Bérésina et y travailler constamment pendant six ou sept heures, bien qu'on n'eût pas une seule goutte d'eau-de-vie à leur donner et qu'ils ne dussent avoir pour lit, la nuit suivante, qu'un champ couvert de neige!... Aussi presque tous périrent-ils lorsque les grandes gelées arrivèrent. »

Marbot dit encore : « Pendant qu'on travaillait à la construction des ponts et que mon régiment, ainsi que toutes les troupes du 2e corps, attendaient sur la rive gauche l'ordre de traverser la rivière, l'Empereur, se promenant à grands pas, allait d'un régiment à l'autre, parlant aux soldats comme aux officiers.

« Murat l'accompagnait. Ce guerrier si brave, si entreprenant, et qui avait accompli de si beaux faits d'armes lorsque les Français victorieux se portaient sur Moscou, le fier Murat s'était pour ainsi dire éclipsé depuis qu'on avait quitté cette ville, et il n'avait, pendant la retraite, pris part à aucun combat. On l'avait vu suivre l'Empereur en silence, comme s'il eût été étranger à ce qui se passait dans l'armée. Il parut néanmoins sortir de sa torpeur en présence de la Bérésina et des seules troupes qui, s'étant maintenues en ordre, constituaient en ce moment le dernier espoir de salut. Comme Murat aimait beaucoup la cavalerie, et que, des nombreux escadrons qui avaient passé le Niémen, il ne restait plus que ceux du corps d'Oudinot, il dirigea les pas de l'Empereur de leur côté.

« Napoléon s'extasia sur le bel état de conservation de cette troupe en général et de mon régiment en particulier, car il était, à lui seul, plus fort que plusieurs brigades.

« En effet, j'avais encore plus de 500 hommes à cheval tandis que les autres colonels du corps d'armée n'en comptaient guère que 200! Aussi, je reçus de l'Empe-

reur de très flatteuses félicitations, auxquelles mes officiers et mes soldats eurent une large part. »

Quoique l'Empereur eût donné des ordres formels pour la construction des deux ponts, dont l'un était destiné à faire passer l'infanterie, et l'autre les voitures, à une distance réciproque de 200 mètres, il ne voulait pas attendre l'achèvement des ouvrages pour s'emparer du terrain de la rive droite, vis-à-vis de Studienka.

Corbineau et ses braves sont là; le gué leur est connu; l'Empereur ordonne qu'un escadron de cette brigade traverse la rivière et porte sur l'autre bord des tirailleurs qui en battront les buissons.

Chaque cavalier prendra un fantassin en croupe. Trois radeaux sont prêts; ils peuvent servir, en attendant que les ponts soient ouverts; ils opéreront le passage de la division Dombrowski.

En peu d'instants, ces différentes dispositions s'exécutent. Bientôt l'on voit les tirailleurs mettre pied à terre, tandis que les chevaux, secouant la glace qui s'est attachée à leurs flancs, montent au galop les collines, dont les pentes s'élèvent à quelques dizaines de mètres seulement de la rive droite. L'infanterie donne la chasse à quelques groupes d'infanterie russe, à quelques piquets de cosaques, qui se retirent dans les bois qu'on aperçoit derrière les cabanes du hameau de Zaniwki, situé au sud de Brill.

Quoique la description que Fain a donnée de la rivière puisse donner l'idée qu'elle avait une assez grande largeur ce jour-là, nous pensons qu'il vaut mieux se fier aux renseignements de Marbot, qui a pris une part active au passage du 26 novembre, et qui, d'ailleurs, a été assez longtemps en observation à Studienka pour étudier la rivière et ses abords. Or Fain lui-même nous apprend,

qu'à Studienka le cours de la Bérésina se trouve encaissé, et que la largeur du courant, qui n'était pas encore gelé, ne comptait plus que 12 toises (24 mètres).

Pendant que l'avant-garde prend possession de la rive droite, une batterie de quarante pièces de canon est établie, sur le plateau de Studienka pour protéger les troupes contre le retour probable des troupes russes. Cette précaution prise, et le pont, destiné à l'infanterie (1), étant achevé, Napoléon fait défiler le corps d'Oudinot à une heure après-midi.

La brigade de cavalerie légère du général Castex (23e et 24e chasseurs à cheval; le 23e, commandé par le colonel Marbot) passe la première, et court rejoindre celle de Corbineau; elle est suivie de la brigade d'infanterie du général Albert et de toute la division Legrand.

Viennent ensuite la division française du général Maison, les Croates et les Suisses du général Merle et deux pièces de canon, les seules qu'on puisse encore transporter sur l'autre bord.

Le maréchal Oudinot s'empresse d'occuper le débouché des bois qui conduisent à Borisof, et, par ce premier mouvement, la route de retraite que l'armée doit suivre à droite pour gagner Wilna est mise à couvert. La plupart de ces détails sont empruntés par Fain aux mémoires du général Gourgaud, qui assistait au passage comme capitaine et officier d'ordonnance de l'Empereur.

Il résulte de ces détails que 9,300 combattants passaient à l'autre rive le 26 novembre, savoir : la division Dombrowski : 2,300 hommes; la cavalerie légère de Corbineau : 20e chasseurs à cheval, 8e chevau-légers; la cavalerie légère de Castex : 7e, 23e, 24e chasseurs à che-

(1) En amont.

val; la division Legrand : 26e léger, 19e, 56e, 128e de ligne, 3e Portugais; la division Maison, ci-devant Verdier : 11e léger, 2e, 37e et 124e de ligne; la division Merle : 123e de ligne, 3e Croates, 1er, 2e, 3e et 4e Suisses.

2. — *Le 27 novembre.*

Il va sans dire que ce passage du 26 novembre devait être bientôt connu du chef de l'armée russe, Tchitchagof, qui fut tout d'un coup détrompé.

Le général Tschaplitz, qui avait été rappelé par lui, la nuit précédente, avec sa division, venait de se replier sur Borisof et allait atteindre cette ville, lorsque des cosaques, accourant ventre à terre, annoncent que le passage des Français est en pleine exécution.

En apprenant cette nouvelle, le général Tschaplitz se hâta de revenir sur ses pas pour combattre les troupes françaises déjà en position entre Brill et Zaniwki. Il avait une marche de 18 kilomètres à fournir. Sur ces entrefaites, à Studienka, l'on procède à l'achèvement du deuxième pont à chevalets, en aval et à une distance de 100 toises (+ 200 mètres) de l'autre.

A 4 heures après-midi, on livre le passage aux voitures, et c'est d'abord l'artillerie d'Oudinot qui en profite pour aller rejoindre son corps. Celle de la garde suivra. Le général Neigre, qui conduit le grand parc, n'a pas moins de trois cents voitures, dont cinquante bouches à feu avec leurs approvisionnements. Sous les premiers ébranlements de cette charge roulante, les chevalets s'enfoncent dans la vase, et les accidents ne tardent pas à arriver. Souvent le passage est interrompu; mais la présence de l'Empereur est encore toute-puissante, parce qu'elle agit ici sur des hommes dévoués.

Conformément aux paroles de Marbot, Fain fait le panégyrique des ouvriers constructeurs des ponts.

« Nos pontonniers, dit-il, nos marins, nos sapeurs savent que, dans cette grande circonstance, le salut de l'armée exige d'eux ce qui, partout ailleurs, serait impossible, et ils s'y résignent. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillent sans relâche, bravant le froid, la fatigue, l'épuisement, la mort même, puisque celle qu'ils doivent trouver sous les glaçons n'en est pas moins la mort des braves. »

Retraçons encore le spectacle émouvant qu'offraient, le 26 novembre, les deux bords de la Bérésina entre Studienka et Borisof, et la contrée située à l'est de la rivière jusqu'à Orcha.

Tandis que, sur la rive droite, la division russe du général Tschaplitz s'avance pour la deuxième fois vers le nord, cette fois pour attaquer les troupes d'Oudinot, occupant les bois dans les environs de Zaniwki, tandis que, sur la rive gauche, le passage des canons et des trains s'effectue sous l'impulsion puissante du grand stratégiste en personne, l'on voit des milliers de soldats sans armes, l'uniforme en lambeaux, pâles de faim et de froid, les yeux hagards, se traîner le long des chemins, qui s'étendent entre Borisof, Bobr et Studienka.

Et au milieu de cette foule triste et misérable, l'on distingue encore quelques divisions régulières, marchant fièrement, la tête haute, au son des fifres et des tambours, et des centaines d'officiers, bravant le sort, inspirant aux quelques milliers de combattants valides la résignation, la vaillance et l'intrépidité !

La garde, toujours conduite par ces trois grands héros : Lefèvre, Bessières et Mortier, s'approche de Studienka et est tenue en réserve par le chef su-

prême, qui veille à tout avec un sang-froid admirable.

La garde est immédiatement suivie par les braves du maréchal Ney, échappés miraculeusement, par le talent de leur commandant, à une mort certaine. Ils reçoivent de l'Empereur la mission honorable de garder la position de Studienka et les ponts durant la nuit.

A propos de cette journée du 26 novembre, le général hollandais comte Du Monceau, alors capitaine commandant de la 6e compagnie des lanciers rouges de la garde, nous dit :

« Le 26 novembre, nous nous trouvâmes, au réveil, ensevelis sous une nouvelle couche de neige. Nous fûmes heureux de pouvoir nous en débarrasser en nous mettant en route. L'Empereur vint à nous dépasser. Nous arrivâmes, peu de temps après lui, sur les bords de la Bérésina, à quelque distance en aval du gué de Weselovo, *que nous avions traversé dans la nuit du 12 au 13 juillet.*

« Tout le corps d'armée du maréchal Oudinot s'y trouvait réuni. La rivière était en débâcle, charriant de nombreux glaçons. On travaillait avec ardeur à la construction de plusieurs ponts sur chevalets. Le village voisin de Studienka en fournissait les matériaux par sa démolition. La rive opposée formait une plaine basse, marécageuse, s'élevant plus loin vers de légères hauteurs boisées qui la bornaient à environ 1,000 pas de distance. On n'y apercevait aucun indice de l'ennemi. Mais seulement quelques groupes de nos cavaliers, qui venaient de franchir la rivière à la nage et parcouraient le lointain pour en explorer les limites.

« L'Empereur se promenait à pied le long de la rivière, allant d'un pont à l'autre. Derrière nous, s'accumulaient les parcs et bagages, arrivant incessamment de Borisof. Cependant il ne pouvait pas encore être question de passage, et après une assez longue attente sur les lieux,

nous fumes emmenés, vers la droite, au village de Troanitzé (1), endroit de bonne apparence, qui nous était désigné pour gîte, en communauté avec les lanciers polonais de la garde, et où nous passâmes une bonne nuit, très à notre aise, sous la protection d'une seule grand'-garde (2). »

L'Empereur se retire dans une maison du village, mais ce ne sera point pour se livrer au repos. Au contraire, la réalité terrible de sa situation si critique étant sans cesse devant lui, son esprit restait préoccupé de la délivrance des restes de son armée encore sous les armes, et de tant de milliers de malheureux, se traînant à sa suite et qui faillirent être empoignés dans des boucles d'airain.

Oudinot vient de rapporter qu'il a réussi à repousser une première attaque de l'ennemi, que la division Tschaplitz, rejetée derrière le ravin de Bolchoï-Stakow, y a reçu du secours de la division Pahlen, accourue au cri d'alarme, et que tous deux ont pris position, le soir, dans les bois.

Les avant-postes d'Oudinot sont restés échelonnés entre les hameaux de Brill, ou Brilowa, et de Stakow.

La journée, en somme, a été brillante, mais le général Legrand a été blessé et le gros du corps de Tchitchagof n'est qu'à une journée de marche, de sorte qu'il faut s'attendre à le voir arriver à tout moment.

En vertu de ce rapport instructif, l'Empereur fait passer sur l'autre bord le maréchal Ney, suivi par la division Claparède, pour soutenir Oudinot. Six mille combattants sont ainsi réunis sous sa main. Et après Ney, Mortier traversera la rivière et formera une troisième ligne de défense.

Toutefois, Mortier ne quittera Studienka que lorsque

(1) Sur les cartes : *Trostianitsé.*
(2) *Journal inédit,* général comte F. Du Monceau.

d'autres troupes l'auront relevé dans cette position, qui est la clef du passage. Ces autres troupes, particulièrement les corps du prince Eugène et du maréchal Davout, ne se trouvent que quelques lieues en arrière. Des officiers leur sont envoyés pour qu'ils se hâtent de rejoindre le gros, dans la matinée.

Et le maréchal Victor vient d'atteindre Borisof avant la nuit (du 26 au 27); il reçoit l'ordre de venir prendre à Studienka la position d'arrière-garde qui lui est réservée. Ses divisions, encore intactes, auront la précieuse mission de se replacer en ligne devant Wittgenstein, pour couvrir contre lui les derniers instants du passage. L'Empereur envoie à Borisof son officier d'ordonnance Laplace, et lui recommande d'observer ce que fait l'ennemi de l'autre côté du pont.

On espérait que les traînards, profitant de la nuit qui avait suspendu le passage des corps organisées, se hâteraient de mettre la rivière entre eux et les Russes; vain espoir! Ces malheureux, dispersés dans les bivouacs, tombés dans un excès de misère qui n'a même plus d'instinct, ne se figurent nullement le danger du lendemain; ils ne songent qu'aux aliments nécessaires et aux abris indispensables.

Certes il est à déplorer que l'état-major général n'ait pas mis à profit une idée suggérée par le colonel Marbot, lors de la première journée du passage. Nous lisons, à ce propos, dans les mémoires du général :

« Non seulement tous nos chevaux traversèrent cette rivière facilement, mais nos cantiniers la franchirent avec leurs charrettes, ce qui me fit penser qu'il serait possible, après avoir dételé plusieurs des nombreux chariots qui suivirent l'armée, de les fixer dans la rivière, les uns à la suite des autres, afin de former divers passages pour les fantassins, ce qui faciliterait

infiniment l'écoulement des masses d'hommes isolés qui, le lendemain (27 novembre), se presseraient à l'entrée des ponts. Cette idée me parut si heureuse que, bien que mouillé jusqu'à la ceinture, *je repassai le gué* pour la communiquer aux généraux de l'état-major impérial ».

« Mon projet fut trouvé bon, mais personne ne bougea pour aller en parler à l'Empereur. Enfin le général Lauriston, l'un de ses aides de camp, me dit : « Je vous charge de faire exécuter cette passerelle dont vous venez de si bien expliquer l'utilité. » Je répondis à cette proposition, vraiment inacceptable, que n'ayant à ma disposition ni sapeurs, ni fantassins, ni outils, ni pieux, ni cordages, et ne devant pas d'ailleurs abandonner mon régiment, qui, placé sur la rive droite, pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, je me bornais à lui donner un avis que je croyais bon et retournais à mon poste. Cela dit, je me remis à l'eau et rejoignis le 23e. »

Le général de Marbot nous apprend encore que les bivouacs de l'infanterie et de l'artillerie du corps d'Oudinot étaient placés dans un grand bois, situé à une demi-lieue au delà du hameau de Zaniwki, où la cavalerie reçut ordre d'aller les rejoindre. La cavalerie observait Stakow et Dominki où aboutit la grande route de Minsk, par laquelle Tchitchagof avait emmené toutes ses troupes vers la basse Bérésina.

L'Empereur reçoit, pendant la nuit du 26 au 27 novembre, plusieurs officiers d'ordonnance de Borisof, annonçant que le maréchal Victor allait arriver dans la matinée à Studienka, bientôt suivi par le prince Eugène, et que Davout espérait arriver dans l'après-midi.

Victor fit annoncer qu'il laisserait à Borisof la division Partouneaux pour garder ce débouché jusqu'à la sortie des derniers bataillons et pour continuer d'en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations.

Et la nuit se passa sans incidents. Le plus profond silence régnait. Les Russes ne bougeaient pas.

Mais l'Empereur, toujours alerte, infatigable, doublant pour ainsi dire sa personnalité géniale, l'Empereur se préparait à une double attaque de Wittgenstein et de Tchitchagof.

La matinée du 27 novembre s'écoule encore; aucun événement ne la trouble et le passage continue sous les yeux de l'Empereur.

Le prince Eugène arrive, précédant ses troupes de quelques heures. Bientôt aussi, l'arrivée de Victor est annoncée; il amène avec lui les divisions Girard et Daendels (général hollandais); Partouneaux n'a pas quitté Borisof. Enfin, dans l'après-midi, Victor se trouve en mesure de tenter le passage, et l'Empereur n'hésite plus à franchir lui-même la rivière, pour aller sur l'autre bord présider à la réception de Tchitchagof. Il traverse donc la Bérésina avec sa garde, commandée toujours par Lefebvre.

« Ce vieux guerrier, dit Fain, décoré d'une barbe blanche, qui n'a pas été faite depuis plusieurs jours, soutient ses pas sur le bâton noueux du voyageur, devenu, dans ses mains, le noble bâton du maréchal.

« Autour de Napoléon se pressent ses amis et ses serviteurs les plus dévoués : son beau-frère, le roi de Naples, qui depuis la dispersion et la ruine de la cavalerie, ne s'est plus séparé de sa personne; son fils adoptif, le prince Eugène; ses anciens compagnons : le prince de Neufchâtel (Berthier) et le duc d'Istrie (Bessières); celui-ci reste, comme le roi de Naples, sans commandement; les grands officiers : le duc de Frioul (Duroc) et le duc de Vicence (Caulaincourt); les aides de camp généraux : comte Lauriston, comte Rapp, comte de Narbonne, comte de Lobau (Mouton), duc de Plaisance, comte

Durosnel; les Polonais : comte Kossakowski, prince Sangowsko et comte Pac; le ministre secrétaire d'État, comte Daru; l'intendant-général, comte Mathieu Dumas; enfin tous les officiers attachés au service militaire et civil de la maison impériale, et au grand état-major de l'armée. Dans le nombre des étrangers qui suivent toujours avec le même empressement les pas et la fortune de Napoléon, les Polonais doivent être mis au premier rang. On vient de voir trois de leurs généraux qui représentent la Pologne au quartier impérial. On en trouvera d'autres à l'avant-garde : Poniatowski, Zagonscheck et Dombrowski ont leur place auprès du duc de Reggio (Oudinot). On en trouvera à l'arrière-garde. Toute la division Girard du duc de Bellune (Victor) est composée de Polonais. Les uns courent en avant pour nous ouvrir les chemins; les autres demeurent en arrière pour protéger notre retraite. Ceux-ci bravent les périls pour porter nos dépêches, ceux-là pour guider nos colonnes; ils sont partout; leur cause est perdue, et ces généreux alliés semblent le savoir moins que nous ». Écoutons encore le général comte Du Monceau (hollandais) :

« Le 27 novembre, nous fûmes réunis pour la diane nationale selon notre ancienne habitude, mais ne tardâmes pas à rentrer dans nos quartiers (dans le village Troanitzé) et restâmes dès lors à passer la matinée sans recevoir aucun ordre de départ. Toutefois une légère alerte, causée par l'apparition de quelques cosaques en face de notre grand'garde, nous fit courir aux armes, vers le milieu du jour; mais cette alerte ne dura qu'un instant, puis fut suivie du retour au repos, avec recommandation expresse, néanmoins, de rester préparés à monter à cheval au premier signal. Celui-ci fut donné dans l'après-midi. Nous retournâmes alors vers les ponts achevés depuis la veille. La plu-

part de nos corps d'armée les avaient déjà franchis, ainsi que toute la garde impériale; nous étions les derniers à nous présenter. Il ne restait plus qu'une partie de leurs parcs et équipages à faire suivre avec nous. Mais la foule des débandés était arrivée, et y mettait obstacle en affluant de toute part, s'interposant partout, encombrant le terrain et refusant de nous céder le pas, de s'écarter pour nous laisser passer. Des détachements de pontonniers et de gendarmes, établis à la tête des ponts, se débattaient violemment avec elle pour la contenir et régulariser son écoulement. Il en résultait des cris, des vociférations, un tumulte épouvantable.

« Cette multitude désordonnée persistait à s'avancer, et formait un pêle-mêle confus d'hommes, de chevaux, de voitures entassées, qui s'accumulaient incessamment au point de s'étouffer, se poussaient jusque dans la rivière où plusieurs se noyaient, et renouvelaient ainsi, dans toutes leurs horreurs, les scènes affreuses des divers défilés précédents; mais, cette fois, sur une bien plus vaste échelle, en rapport avec l'étendue du terrain.

« On y voyait une agglomération compacte de plusieurs milliers d'hommes de toutes armes : soldats, officiers, généraux même, confondus, couverts des guenilles les plus sales et les plus grotesquement disposées pour se garantir de la gelée, fourmillant de vermine, joignant à ces accoutrements, indices de la plus affreuse misère, des physionomies abattues par l'épuisement, des figures pâles, sinistres, noircies par la fumée, souvent mutilées par la congélation; les yeux caves, éteints; les cheveux en désordre, la barbe longue et dégoûtante. Puis, parmi eux, des malheureux livrés à toutes les horreurs de la faim, minés par la maladie, succombant sous le poids de leurs maux. Tel était l'aspect de cette multitude qui nous empêchait d'avancer et ne cédait à aucune de nos

exhortations pour nous laisser passer. Nous finîmes par mettre le sabre à la main et nous démener comme des furieux, culbutant tout ce qui nous entravait, et parvînmes ainsi à nous faire jour, poursuivis par mille clameurs d'emportement. Parvenus au pont qui nous était destiné, on nous fit mettre pied à terre, et défiler un à un, les chevaux à la main pour éviter de l'ébranler.

« Il était sans garde-fous, jusqu'à ras d'eau, couvert d'une couche de fumier, déjà bien endommagé, disloqué, en partie enfoncé et vacillant en tout sens. Des pontonniers, dans l'eau jusqu'aux aisselles, étaient occupés à le restaurer. Parmi eux se trouvaient des Hollandais, qui nous souhaitèrent la bienvenue et s'empressèrent de faciliter notre écoulement en jetant à la rivière une charrette rompue, des chevaux morts et d'autres débris de tous genres, qui obstruaient le passage. Au delà, nous traversâmes la plaine marécageuse, qui bordait la rivière de ce côté; la trouvâmes défoncée en plusieurs endroits, au point de nous y embourber en dépit de la gelée; gravîmes ensuite les hauteurs qui la limitaient à la lisière des bois, et fûmes placés, faisant face à gauche vers le bas de la rivière, à l'appui de la jeune garde à pied, réunie en une colonne serrée, et formant encore l'ensemble apparent de trois ou quatre bataillons, sur le bord de la route qui conduisait, par la rive droite, de Borisof à Zembin. Le reste de la garde impériale s'apercevait plus loin derrière nous, formée en réserve. Quant aux corps d'armée des maréchaux Davout, Ney, prince vice-roi, et Poniatowski, ils continuaient la retraite vers la droite, au fur et mesure de leur passage, comme étant presque entièrement dissous, aussi bien que divers corps de cavalerie (1). »

(1) *Journal inédit.*

Arrivé sur la rive droite, Napoléon va inspecter la position d'Oudinot. Les troupes y sont disposées en trois lignes, entre Brill ou Brillowa et Bolkoï-Stakof. La première ligne est formée de la division Dombrowski, et des autres troupes d'Oudinot; elles se tiennent dans les bois; la deuxième ligne est celle de Ney, tandis que Mortier et la jeune garde se tiennent en troisième ligne. Cette infanterie est flanquée par les cuirassiers du général Doumerc (douze escadrons) et la cavalerie légère de Castex et de Corbineau (vingt escadrons). Tous ces escadrons sont encore bien montés et équipés, n'ayant fait que la campagne de la Duna contre Wittgenstein. Ils forment, avec la division Fournier du corps de Victor (dix-huit escadrons de hussards), la dernière et précieuse réserve intacte de cavalerie.

La journée du 27 novembre s'achève et les corps russes ne se sont pas montrés.

Fain suppose qu'il y eut une certaine hésitation chez les généraux russes, parce que la foule des soldats qui bordaient les deux rives de la Bérésina leur en imposait.

Mais Boutourlin nous fournit quelques éclaircissements. Il dit : « Wittgenstein, informé le 14 au soir (26 novembre) que les Français passaient la Bérésina à Studienka, et que le corps de Victor était encore à Borisof, eut d'abord la pensée de se porter sur Studienka pour couper ou culbuter ce qu'il trouverait d'ennemis sur la rive gauche; mais le chemin direct de Kostritza (quartier de Wittgenstein) à ce village ayant été trouvé impraticable pour l'artillerie, il se décida, malgré lui, à marcher sur Staroï-Borisof, dans l'intention, ou de couper Victor s'il tardait à évacuer Borisof, ou de le poursuivre sur la direction de Studienka dans le cas où il aurait déjà dépassé Staroï-Borisof. Le général Platof

fut invité à coopérer à l'attaque projetée en suivant directement la grand'route de Kolpenitza à Borisof (1). »

Ainsi, dans la journée du 27 novembre, Wittgenstein n'était pas à même d'attaquer, à cause de la distance qui séparait encore son corps de la rive gauche de la rivière.

Napoléon, profitant de tous les instants libres que les Russes lui laissaient, voulait terminer le passage dans la nuit du 27 au 28 novembre, ou dans la matinée du 28, au plus tard.

Les divisions du maréchal Davout gagnent Studienka dans la soirée du 27. Aussitôt Napoléon fait franchir la rivière au corps du prince Eugène.

Davout doit le suivre, le 28 au point du jour, tandis que Victor pourra lui-même commencer sa retraite, en faisant filer sur l'autre bord la division Daendels. Enfin l'Empereur, regrettant fort que la nuit du 26 au 27 novembre n'ait pas été mise à profit par les hommes isolés pour gagner la rive droite, fait parcourir tous les bivouacs par des officiers émissaires pour décider tous les traînards à passer les ponts dans la nuit du 27 au 28 novembre et à s'éloigner par la route de Zembin.

Durant cette nuit le quartier impérial se trouvait à Zaniwki, dans une petite cabane de bois à deux compartiments, dont l'un était réservé à l'Empereur, tandis que les personnes de sa suite se couchaient pêle-mêle dans l'autre compartiment « entassées comme un troupeau (dit Fain) dans la plus étroite bergerie ».

A propos de la journée du 27, le général comte F. Du Monceau nous dit encore :

« En combattant vivement dans les bois, vis-à-vis de

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 371.

notre position, le maréchal Oudinot venait d'y culbuter l'avant-garde ennemie, accourant enfin de Borisof pour nous disputer le passage de la rivière.

« Le retentissement de la fusillade témoignait de ses succès en s'éloignant de plus en plus. Ce retentissement vint à cesser peu à peu, aux approches de la nuit.

« Puis on s'occupa d'établir les bivouacs. L'Empereur, qui jusque-là était resté en tête de sa garde, pied à terre, près d'un feu, fut logé dans une ferme isolée, le cabaret de Zaniwki, situé en arrière de nous sur le bord de la route, à l'entrée des bois.

La garde à pied l'y entoura. Nous fûmes conduits plus loin, à environ une lieue de là, vers le village de Kostucki, dans l'espoir d'y trouver des fourrages. Ce village était malheureusement déjà envahi par la multitude, et presque entièrement démoli pour les besoins du chauffage, de sorte qu'il ne nous offrit plus aucun abri, ni même aucune des ressources dont nous nous étions flattés.

« Nos pauvres chevaux furent réduits à se contenter de quelques débris de chaume; à peine trouvâmes-nous de quoi faire des piquets pour les attacher. Le bois à brûler nous manquait également. Pour s'en procurer, il fallait courir à la forêt voisine, recueillir quelques branches de sapin, qui imprégnées de neige brûlaient à peine, ne chauffaient guère et nous empestaient de leur fumée. Puis nous étions couchés dans la neige fondue, sans rien pour nous garantir de la fange et du vent. Enfin des contrariétés de tous genres renouvelèrent nos détresses, et la nuit s'écoula en soins pour y remédier, sans presque nous laisser de repos, troublés d'ailleurs par les sourds grondements lointains du canon, se faisant encore entendre jusque très tard, au delà de la

rivière, dans la direction de Borisof où notre arrière-garde continuait à se maintenir. »

En vérité, sur la rive gauche, la journée du 27 novembre ne s'écoulait point sans combat, et ce combat était suivi d'une catastrophe : la perte de la division Partouneaux.

L'Empereur, veillant dans sa cabane à Zaniwki, ou peut-être sommeillant de temps en temps, reçoit plusieurs officiers, portant des nouvelles de Studienka et de Borisof. Il en résulte que, dans le courant de la journée, la division Partouneaux, comprenant les brigades Billard, Camus et Blamont, en tout six régiments d'infanterie, avait été en garde à Borisof, et que cette division avait bravement repoussé un coup de main que l'amiral Tchitchagof avait tenté pour entrer dans la ville.

Puis on rapporte que le général Partouneaux avait l'intention d'évacuer Borisof à 4 heures du soir, que les éclaireurs du maréchal Kutusof, accourant par la grande route d'Orcha, commençaient à se montrer aux environs, et qu'enfin on parlait d'un autre corps ennemi, qui s'avançait par la plaine, entre Studienka et Borisof; on le supposait être l'avant-garde de Wittgenstein.

Ces rapports jettent dans l'esprit de l'Empereur une certaine inquiétude sur le sort de la division Partouneaux. L'officier d'ordonnance, capitaine Gourgaud, est envoyé sur la rive gauche afin de s'assurer du sort de Partouneaux et de ses régiments.

Dans la nuit, Gourgaud revient, portant des nouvelles assez alarmantes : à une lieue (4,444 m.) de Studienka, sur la route qui mène à Borisof, longeant la rive gauche, Gourgaud a rencontré un bataillon appartenant à la division Partouneaux; il demande si la division est encore loin.

« Elle doit être devant moi, répond le commandant.

Nous sommes la dernière arrière-garde; il n'y a plus que des Russes après nous. » En outre, Gourgaud apporte un rapport écrit par ce commandant, qui jette l'Empereur dans une grande perplexité.

A la sortie de Borisof, le général Blamont m'a donné l'ordre de faire face en arrière. « Vous resterez là, m'a-t-il dit, jusqu'à ce que je vous envoie une ordonnance. Si vous êtes attaqué, pas de retraite; il faut vous faire hacher. » Nous nous sommes donc arrêtés dans cette position; nous n'avons pas été attaqués, et l'ordonnance a paru enfin, en nous criant de suivre. Je me suis mis en route. Arrivé au croisement des chemins, comme il faisait très noir, je me trouvai incertain sur le choix de la route.

On entendait des voitures rouler sur la gauche; je pique mon cheval, et les eus bientôt atteintes. Je demandai quelle étaient ces voitures? On me répondit : « Ce sont les équipages du général Partouneaux. »

Je demandai au chef si le général était sur la route. C'était l'aide-de-camp du général, me dit-il, qui lui avait enjoint de la suivre. J'ai cru devoir la suivre aussi. Le chemin nous a fait rencontrer la rive ganche de la Bérésina, en traversant un bois; à la sortie du bois, je vis des feux épars et je m'en approchai. Je m'informai auprès des hommes qui les entouraient, de quelle division ou corps d'armée ils faisaient partie; aucun ne voulut me répondre.

J'allai vers divers groupes prendre des informations; un me dit : « Nous n'avons ni corps d'armée, ni division ». C'étaient tous des traînards.

J'entrai dans un village que je trouvai le long de la Bérésina, pour chercher un pont et passer; mais inutilement. Je demandai alors aux paysans où je pourrais trouver un passage; ils me demandèrent si je n'étais pas Français. Je répondis affirmativement. Alors ils me

dirent que cette armée que je voyais sur la rive droite, était l'armée russe. Je leur demandai s'ils savaient où avait passé l'armée française. Ils me répondirent qu'on disait qu'elle marchait sur la route de Wilna. Je m'informai si j'en étais peu éloigné. Ils me dirent : à deux grandes lieues, et qu'il me serait impossible de me retrouver, parce qu'il fallait traverser une forêt. Je les priai de me fournir un guide, que je le paierais généreusement. Ces braves habitants me répondirent qu'ils voulaient bien me conduire, mais qu'ils ne voulaient aucun salaire. C'est un d'eux, en effet, qui m'a conduit... etc.

De ce rapport, l'Empereur tire la conclusion :

Que le général Partouneaux s'est dirigé vers l'est avec presque toute sa division, et que ce bataillon, formant l'extrême arrière-garde, s'est, par un heureux hasard, mis dans le bon chemin, c'est-à-dire celui qui longe la rivière à quelques dizaines de mètres, lors de l'arrivée à un point de bifurcation.

Distinguant, de Zaniwki, des feux de bivouacs sur les hauteurs de Staroï-Borisof, il craint bien que Partouneaux, par une fatale méprise, ne se soit jeté au milieu du corps de Wittgenstein. Et c'est en proie à ces vives inquiétudes, que l'Empereur attend encore l'aube du 28 novembre.

Malheureusement, l'Empereur n'avait que trop bien deviné.

Boutourlin nous donne de plus amples renseignements.

« Le 15 (27) novembre au matin, l'avant-garde du général Wlastof se mit en marche et se porta vers Staroï-Borisof, suivie du reste de l'armée. Vers les 3 heures après-midi, le général Wlastof arriva près de la ferme du même nom. Déjà, le maréchal Victor avait dépassé ce point avec deux divisions de son corps; mais

l'avant-garde russe y croisa une colonne française qui n'en faisait point partie.

« A l'approche des Russes, cette division se mit en bataille près de la ferme ; mais elle fut chargée et culbutée par l'avant-garde russe, dont la cavalerie la poursuivit dans la direction de Studienka, et lui enleva une pièce de canon et quelques prisonniers. Le rapport de ces derniers ayant fait connaître que la division Partouneaux n'avait point encore atteint Staroï-Borisof, le comte Wittgenstein, qui, sur ces entrefaites, était arrivé avec les corps de Steingel et de Berg, prit ses dispositions, pour attaquer la division coupée. L'armée exécuta un changement de front à gauche, et s'établit perpendiculairement à la Bérésina, faisant face à Borisof. La droite, composée de l'avant-garde de Wlastof, fut postée derrière Staroï-Borisof, touchant par sa droite à la route de Studienka.

« Le corps de Steingel forma le centre et la gauche, dans la direction de Doubéna. Le corps de Berg se mit en réserve derrière celui de Steingel. Dans cette position, le comte Wittgenstein attendit la réponse de l'ennemi à un parlementaire que le général Diebitsch lui envoya pour le sommer.

« Le général Partouneaux retint l'officier parlementaire et continua sa marche avec la résolution de s'ouvrir un passage, l'épée à la main. Les hussards de Grodno, qui soutenaient les avant-postes du comte Wittgenstein, furent repliés, et l'ennemi se forma en face de Staroï-Borisof, parallèlement à la position de l'armée russe, dont il attaqua incontinent la droite et le centre.

« Ses colonnes de gauche s'avancèrent avec impétuosité, malgré le feu des batteries russes, et pénétrèrent dans la ferme, dont on a fait mention. Le général Wlastof leur opposa les régiments d'Azof et le 25e de chasseurs,

qui les empêchèrent de déboucher de Staroï-Borisof. Au centre, le régiment de Nowoguinsk et deux cohortes de la milice de Novogorod se précipitèrent à l'arme blanche sur les colonnes ennemies, les culbutèrent, et, conversant ensuite à droite, chargèrent en flanc les troupes qui occupaient déjà Staroï-Borisof. L'ennemi, expulsé de la ferme, et se voyant hors d'état de résister aux forces supérieures qu'il avait à combattre, se mit en retraite dans la direction de Borisof. Mais cette ville se trouvait déjà entre les mains des Russes.

« Le général Platof (1), qui avait continué à suivre la grande route, ne trouvant point d'obstacles dans sa marche, y était entré à 10 heures du soir, et l'occupait conjointement avec le partisan Seslawin. Cette circonstance rendait la position de la division française désespérée, puisqu'elle se trouvait investie de tous côtés.

« Le général Partouneaux se décida alors à demander à capituler; mais pendant que l'on était en pourparlers, il crut encore pouvoir échapper, dans l'espérance que les Russes, sur la foi de la négociation entamée, se relâcheraient de leur vigilance. A cet effet, il se détacha du gros de sa division avec 400 hommes, et essaya de se glisser par sa droite à travers le bois. Mais il tomba sur le régiment de cosaques de Czernozoubof qui le fit prisonnier avec tous ceux qui l'accompagnaient.

3. — *Le 28 novembre.*

« Le reste de la division ne capitula que le lendemain (28 novembre) à 7 heures du matin. Les généraux Bil-

(1) De l'armée de Kutusof.

lard, Camus et Delaître (1) mirent bas les armes avec trois pièces de canon et environ 7,000 hommes, parmi lesquels on en remarquait 800 de cavalerie bien conservée, formée par un régiment saxon et un de Berg (2). Le sombre pronostic de l'Empereur s'était donc réalisé : toute la division Partouneaux était perdue (3).

La terrible journée du 28 novembre, qui se prépare, exige la description la plus minutieuse.

Il résulte, des rapports que l'Empereur a reçus pendant la nuit, que le corps d'armée de Wittgenstein vient de déboucher par un chemin diagonal entre Borisof et Studienka, qu'en outre l'avant-garde de Kutusof a rejoint Wittgenstein à Borisof; et que Borisof a été évacuée par l'arrière-garde française. Ainsi, cette nuit même (27-28 novembre), les chefs des trois armées russes ont pu s'entendre et combiner des opérations à effectuer sur l'armée française. Heureusement l'armée française tient la route de retraite qui conduit à Wilna.

L'Empereur regrette vivement qu'une masse de traînards encombre toujours la rive gauche, dans l'entourage des ponts. Pendant la nuit, Napoléon ne cessait de demander à chaque officier venant de Studienka, si ces hommes isolés et les bagages continuaient de passer, et toujours on lui répondait que le passage était libre, mais qu'on ne se pressait pas d'en profiter.

Le prince Eugène a eu les plus grandes peines à décider la queue de sa colonne à passer d'une rive à l'autre.

Tous les deux, le prince Eugène et Davout, reçoivent l'ordre de filer par la route de Zembin, et d'y entraîner

(1) Commandant la brigade de cavalerie.
(2) T. II, p. 371 et suiv.
(3) Hormis le bataillon d'arrière-garde.

tout ce qu'ils pourront. Par cette route ils pourront rejoindre le corps du général bavarois de Wrède, qui naguère s'est si malicieusement et arbitrairement séparé d'Oudinot.

Napoléon fait porter au général de Wrède l'ordre de gagner Vileika, d'y réunir des vivres, et de garder les passages de la Wilia.

La division Daendels (officier hollandais), de Victor, qui a été envoyée à la rive droite à la pointe du jour, est renvoyée par l'Empereur, qui craint que Victor, à qui il ne restait que la division Gérard et la cavalerie de Fournier, ne se soit dégarnie trop vite. C'était encore une mesure très sage de l'Empereur, car bientôt on verra que Victor ne put guère se passer de cette division Daendels.

A 7 heures du matin (28 novembre), le canon gronde sur les deux bords de la Bérésina.

Ici, c'est Tchitchagof qui attaque vigoureusement les troupes d'Oudinot. Là-bas, c'est Wittgenstein, qui, descendu de Staroï-Borisof, en vient aux mains avec Victor. Boutourlin nous l'explique amplement :

« Dans la nuit du 15 au 16 (27 au 28), le général Yermolof (1) arriva aussi à Borisof. Dans la même nuit, l'amiral Tchitchagof fit jeter un pont de pontons à Borisof. De cette façon, la communication fut parfaitement établie, tant entre les armées du comte Wittgenstein et de l'amiral, qu'avec les corps détachés de la grande armée : Platof et Yermolof.

« Les généraux russes, réunis à Borisof, concertèrent pour le 16e (28 novembre) une attaque générale sur les deux rives à la fois. L'amiral Tchitchagof, soutenu par le détachement de Yermolof, se chargea des opérations

(1) De l'armée de Kutusof, nommée « grande armée ».

sur la rive droite, contre la partie de l'armée française qui avait déjà passé la rivière, et le comte Wittgenstein se proposa d'attaquer le corps de Victor, demeuré sur la rive gauche pour couvrir l'opération que l'ennemi n'avait pu encore achever.

« A la pointe du jour, le général Yermolof traversa la rivière au pont de Borisof, et suivit la marche de l'amiral qui se porta à Stakow, où il arriva à 9 heures du matin. Le général Tschaplitz, renforcé par toute l'infanterie de l'avant-garde du comte Pahlen, attaqua, au point du jour, les troupes du maréchal Oudinot. Les 7e, 12e, 14e, 22e, 27e, 28e et 32e chasseurs se répandirent en tirailleurs dans les bouquets de bois qui s'étendent depuis la forêt de Stakof jusqu'à Brill.

« Ils étaient soutenus par les hussards de Pawlograd, disposés par escadrons dans les petits champs qui séparaient ces bouquets de bois. Dans cette position, le général Tschaplitz entretint le combat avec vivacité. Napoléon, qui sentait la nécessité de faire les plus grands efforts pour empêcher l'amiral de pénétrer jusqu'à Brill, renforça Oudinot par la légion de la Vistule, et le reste de quelques bataillons que conduisait Ney. Celui-ci le fut, à son tour, par la garde.

Le maréchal Oudinot, ayant été blessé, remit le commandement au maréchal Ney, qui, vers les 10 heures du matin, forma en colonne les cuirassiers de la division Doumerc, et s'élança en avant, à la tête de cette masse de cavalerie, suivie et soutenue de colonnes d'infanterie avec de l'artillerie.

« Malheureusement l'amiral s'arrêta à Stakow, de sorte que le général Tschaplitz, abandonné à ses propres forces, ne put résister davantage. Sa chaîne de tirailleurs fut rompue et culbutée, et il se trouva forcé de battre en retraite sur Stakow, sans pouvoir rallier environ

600 chasseurs de son aile gauche, qui tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Cependant l'amiral, se rendant enfin aux sollicitations réitérées du général Tschaplitz, qui lui demandait instamment du renfort, se décida à le faire soutenir par les huit régiments d'infanterie des 9e et 18e divisions, qu'il mit sous les ordres du général Sabanéief.

« Comme le terrain que ce général avait à parcourir était très boisé, il crut devoir répandre en tirailleurs la plus grande partie de son monde et se préparer à recueillir dans cet ordre les troupes du général Tschaplitz.

« La cavalerie française, qui les poursuivait vivement, se jeta aussitôt avec résolution sur eux, et les rejeta dans les bois qu'ils venaient de traverser. Ce désordre aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si Tschaplitz lui-même, à la tête de deux escadrons de hussards de Pawlograd, n'eût exécuté une charge qui renversa les escadrons victorieux.

« Les généraux russes qui commandaient l'infanterie en profitèrent pour la remettre en ordre et la ramener au combat. Mais l'ennemi avait déjà gagné du terrain et réussi à se rendre maître du débouché du bois.

« Le 2e corps (français) s'établit à l'entrée du bois, vis-à-vis de Stakow, et engagea un combat très vif contre les bataillons du général Sabanéief. Il était soutenu par les troupes de Ney et de Poniatowski.

« La garde demeura près de Brill. Le corps de Davout fila sur Zembin. Celui du vice-roi (prince Eugène) n'avait pas encore défilé, car le passage était devenu de plus en plus difficile par la rupture d'un des ponts. Mais vers le soir, il prit aussi le chemin de Zembin.

Le combat dans le bois, entre Brill et Stakow, devint fort sanglant, et se prolongea jusqu'à 11 heures du

soir; la division Legrand, les Suisses et les Polonais y combattirent avec le courage du désespoir, et le maréchal Ney se soutint jusqu'à la nuit.

Le terrain ne permettant pas à l'amiral d'employer sa nombreuse cavalerie, il n'y eut d'engagés que les tirailleurs de l'infanterie et quatre pièces de canon, placés sur le chemin de Stakow à Brill, auxquels l'ennemi opposa une batterie d'égale force.

La perte fut considérable de part et d'autre.

« Du côté des ennemis, les généraux Legrand et Zayonschek furent blessés. Ils perdirent, en outre, près de 5,000 tués... Les troupes de l'amiral passèrent la nuit à Stakow et dans le bois, entre ce village et Brill. Les généraux Yermolof et Platof s'arrêtèrent aussi à Stakow (1) ».

Nous avons cité Bourtoulin littéralement, pour prouver que sa narration n'est point en contradiction avec celle de Fain. Au contraire elles concordent parfaitement.

Fain, en parlant de la première partie du combat, nous donne exactement la force numérique des troupes qui, pendant ce jour néfaste, ont résisté avec succès aux attaques réitérées de Tchitchagof. En première ligne se trouvait le corps d'Oudinot, renforcé par la division Dombrowski, et flanqué par la grosse cavalerie du général Doumerc et la cavalerie légère des généraux Castex et Corbineau. Ces troupes s'élevaient à 9,300 combattants.

La deuxième ligne se formait par les restes des 3e et 5e corps et de la division Claparède réunis sous les ordres de Ney; en tout 5,400 combattants. Enfin en troisième ligne paraissait Mortier avec 2,200 soldats de la jeune garde.

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 374 et suiv.

Le total de ces forces était donc de 26,000 combattants. En réserve à Zaniwki se tenait la vieille garde : infanterie, cavalerie montée et démontée, comptant 4,880 combattants, tandis que les corps du prince Eugène, de Davout et de Junot, en marche sur Zembin, comptaient ensemble 9,000 hommes.

Fain constate que la foule des non-combattants ou désarmés s'élevait à 4,500 hommes dispersés en grande partie sur la rive gauche.

L'attaque du général Tschaplitz a du être très vive, car l'Empereur monta à cheval et y courut au galop. A peine a-t-il mis pied à terre dans une éclaircie du bois, qu'il voit Oudinot blessé, qu'on emporte. Il confie aussitôt le commandement au maréchal Ney, qui prend vigoureusement l'offensive avec les cuirassiers de Doumerc. Cette affaire se termine par un succès décisif, quoique les chevaux soient mourants de fatigue et d'inanition. Les Russes sabrés, renversés, se replient en déroute sur Tchitchagof, qui est encore en arrière, à Stakow. Ils laissent au moins 1,800 prisonniers entre les mains de Doumerc.

Après l'arrivée des cosaques de Platof et de l'infanterie de Yermolof, détachés de l'avant-garde de Kutusof, le combat s'engage avec une nouvelle ardeur de part et d'autre, mais ni l'un ni l'autre des généraux russes ne réussit à culbuter les rangs des braves, électrisés par le maréchal Ney et par des commandants tels que Doumerc, Castex et Corbineau.

Le général baron de Marbot, coopérateur dans ce combat victorieux, y voue quelques lignes remarquables.

« L'action se passait, dit-il, dans un bois de sapin de dimensions colossales. L'artillerie ennemie ne pouvait donc apercevoir nos troupes que fort imparfaitement; aussi tirait-elle à toute volée sans que ses boulets nous

atteignissent; mais, en passant au-dessus de nos têtes, ils brisaient beaucoup de branches plus grosses que le corps d'un homme, et qui tuèrent ou blessèrent dans leurs chutes bon nombre de nos gens et de nos chevaux. Comme les arbres étaient très espacés, les cavaliers pouvaient circuler entre eux, quoique avec difficulté. Cependant le maréchal Ney, voyant approcher une forte colonne russe, lança contre elle tout ce qui nous restait de notre division de cuirassiers. Cette charge, faite dans des conditions aussi extraordinaires, fut néanmoins l'une des plus brillantes que j'aie vues!...

« Le brave colonel Dubois, à la tête du 7e de cuirassiers, coupa en deux la colonne ennemie, à laquelle il fit 2,000 prisonniers. Les Russes, ainsi mis en désordre, furent poursuivis par toute la cavalerie légère et repoussés avec d'énormes pertes jusqu'à Stakow. »

Le combat que le maréchal Victor avait à soutenir, le 28 novembre, sur la rive gauche de la Bérésina contre des troupes réunies de Wittgenstein et de Kutusof, n'était assurément pas moins pénible et sanglant que l'affaire sur la rive droite. Fain en donne peu de détails.

« Du côté entrepris par Wittgenstein, l'attaque des Russes n'a pas été plus heureuse, dit-il.

« Les escadrons de Fournier (dragons, saxons et hussards badois), dignes émules de ceux de Doumerc, ont culbuté les premiers assaillants qui se sont présentés.

« Wittgenstein met de la lenteur dans le développement de ses manœuvres, et le combat se soutient sur une ligne qui couvre Studienka, les Français faisant face au midi. La gauche n'est appuyée vers la plaine que par la cavalerie du général Fournier; l'extrémité de notre droite qui descend sur la Bérésina n'est pas éloignée des ponts. »

Boutourlin nous expose clairement le combat sur la rive gauche dans les termes que voici :

« Pendant que ces choses se passaient sur la rive droite de la Bérésina, sur la rive opposée l'avant-garde du général Wlastof partit de Staroï-Borisof à 5 heures du matin, et se dirigea vers Studienka. Elle fut suivie par la première ligne du corps de Berg, mais la deuxième, qui aurait dû marcher à la queue de la première, en fut empêchée par un malentendu, et demeura stationnaire.

« Le corps de Steingel fut laissé à Staroï-Borisof pour opérer le désarmement de la division Partouneaux. Le général Fock, qui avec la réserve était encore à Giskowo, reçut l'ordre de marcher aussi sur Studienka.

« Le général Wlastof s'établit parallèlement à la position des Français sur les hauteurs de la rive gauche du ruisseau, et envoya le colonel Herngross attaquer la gauche de la position avec le régiment des hussards réunis et les cosaques de Rodionof.

« Ces derniers s'avancèrent avec vivacité; mais ils furent chargés et culbutés par le général Fournier, qui fut ramené à son tour par les hussards réunis.

« Pendant ce temps, le quartier-maître général Diebitsch établit une batterie de douze pièces contre la droite de l'ennemi. Le feu de cette batterie porta le plus grand désordre dans les équipages qui allaient passer la rivière. Les voitures refluèrent avec précipitation vers les ponts et s'entremêlèrent de telle sorte qu'il devint impossible de les faire avancer. Toutes ces voitures formèrent une masse informe et immobile, exposée sans défense aux ravages cruels du canon. Le maréchal Victor jugea qu'il ne pouvait assurer leur écoulement qu'en reprenant l'offensive pour éloigner les batteries. A cet effet, il poussa contre le centre des Russes des colonnes d'infanterie qui, accueillies par le feu de l'artillerie, s'éparpillèrent

dans les broussailles dont le ruisseau (qui coule à 500 toises au sud de la Studienka) était bordé, et en ressortirent de nouveau en tirailleurs. Le 24e de chasseurs se porta contre eux et les repoussa.

« Alors le maréchal Victor fit avancer sa droite, protégée *par une batterie de la garde, qui venait de s'établir sur la rive droite de la Bérésina, et dont le feu prenait d'écharpe la gauche des Russes.* (1)

« La première ligne du général Berg arriva fort à propos pour repousser cette attaque. Trente-six pièces de canon furent disposées le long du front des Russes, dont la gauche fut renforcée par le régiment de Sewsk, le 1er de la marine et la 10e cohorte de milice de Pétersbourg, et, plus tard, par le régiment de Perm. La droite des Français fut obligée de rétrograder, et la batterie à cheval n° 23, placée à notre droite, fit replier la cavalerie de Fournier, qui se mit en potence sur une hauteur à peu de distance des ponts.

« Sur ces entrefaites, la réserve du général Fock arriva de Giskowo et se posta derrière le centre, où les tirailleurs ennemis avaient de nouveau gagné du terrain. Le général Diebitsch lâcha contre eux les régiments de Nizow et de Woronège, qui les refoulèrent au delà du ruisseau, et s'emparèrent d'une batterie établie sur la rive opposée (du ruisseau). Mais le maréchal Victor ayant poussé contre ces deux régiments sa réserve, composée d'infanterie et de cavalerie, ils furent renversés et rejetés derrière le ruisseau. Cette réserve, poursuivant ses succès, réussit même à percer le centre de la ligne russe. La batterie n° 11, que le général Fock fit jouer dans ce moment, arrêta d'abord les progrès de l'ennemi,

(1) Nous soulignons. Fain n'en parle pas, mais le général comte Du Monceau, alors spectateur immobile, l'atteste dans son journal, que nous citerons ci-après.

qui fut définitivement repoussé par la charge de deux escadrons de cuirassiers et du bataillon de grenadiers de Pawlowsk.

« Les affaires ainsi rétablies au centre, le général Fock, avec une partie de sa réserve, se porta à droite, passa le ruisseau, et poussa contre la gauche des Français. Ce mouvement et le feu de l'artillerie russe qui redoubla de vivacitté, décidèrent la retraite du maréchal Victor; il replia sa ligne par un mouvement de conversion, la gauche en arrière, et se forma en demi-cercle près des ponts.

« L'obscurité qui survint mit fin au combat.

« Les Russes bivouaquèrent sur le champ de bataille. Dans la soirée, ils furent joints par la 2e ligne du corps de Berg, et, pendant la nuit, par les troupes de Steingel.

« Le total de nos troupes engagées au combat de Studienka ne s'élevait pas au delà de 14,000 hommes; savoir 4,000 hommes de l'avant-garde de Wlastof, 4,000 de la première ligne du corps de Berg, et 6,000 de la réserve de Fock.

« Les forces du maréchal Victor n'étaient pas tout à fait aussi considérables.

« La perte éprouvée par l'armée du comte Wittgenstein, dans les journées du 15 et du 16, peut être évaluée à 4,000 hommes hors de combat. Les deux journées coûtèrent au corps de Victor deux drapeaux, quatre pièces de canon, et près de 11,000 prisonniers, en y comprenant les 7,000 de la division Partouneaux. (1) Les ennemis perdirent, en outre, près de 5,000 tués, dont une grande partie était des traîneurs, qui n'appartenaient pas au 9e corps (2). »

(1) Ces chiffres nous semblent exagérés.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 378 et s.

La vieille garde, immobile durant la journée mémorable du 28, assistait néanmoins à toutes les péripéties de cette lutte suprême.

Le général Du Monceau raconte :

« Dès avant le jour nous (1) fûmes ramenés à notre position de la veille, derrière la jeune garde. Le ciel était sombre, à peine y vit-on, que le combat recommença, non seulement en avant de nous, mais cette fois sur les deux rives de la Bérésina. Devant nous, une fusillade continuelle, entremêlée de temps en temps de quelques coups de canon, se prolongeant pendant toute la journée avec des alternatives de plus ou moins de vivacité, sans paraître se déplacer. Les bois nous en dérobaient la vue, mais leurs échos retentissaient bruyamment de tout ce vacarme. Nous nous attendions incessamment à devoir prendre part à la lutte.

« Les blessés, qui revenaient en assez grand nombre, nous apprirent successivement que tout allait bien, que les efforts réitérés des Russes pour nous refouler hors des bois étaient énergiquement repoussés; que le maréchal Oudinot venait d'être blessé, qu'il se trouvait être remplacé par le maréchal Ney, et que les cuirassiers de la division Doumerc, parmi lesquels figuraient nos Hollandais du 14e régiment (colonel Trip), avaient exécuté des charges superbes dans les éclaircies de la forêt.

« Un de ces cuirassiers hollandais, ramenant un cheval d'officier dont la trousse était toute couverte de sang, nous apprit que son propriétaire (le capitaine Retterich, à ce que je crois me rappeler) avait disparu dans la mêlée, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, le cheval ayant rejoint sans lui.

« Ensuite une longue colonne de prisonniers vint, en

(1) Les lanciers rouges.

défilant devant nous, confirmer nos succès. Puis le combat s'éloigna et finit par s'éteindre en un léger feu de tirailleurs.

« Du côté opposé de la rivière, l'action s'engagea à quelque distance au delà d'une colline transversale qui bornait notre vue en cette direction, mais des hauteurs que nous occupions, on dominait comme d'un amphithéâtre toute la plaine intermédiaire et on découvrait ainsi ce qui s'y faisait.

« Ce fut d'abord, ainsi que la veille, une foule compacte accumulée devant les ponts, et y causant un tumulte épouvantable, sans parvenir à s'écouler régulièrement. Elle était sans cesse augmentée par une longue colonne entremêlée d'équipages ou charrois, qu'on voyait encore arriver par-dessus la colline.

« Puis apparut, à sa suite, le 9e corps d'armée du maréchal Victor formant notre arrière-garde, arrivant et combattant sur le sommet de la colline, l'occupant dans toute son étendue, et s'y maintenant toute la journée, la droite appuyée à un bois qui bordait la rivière et sa gauche prolongée vers d'autres bois par quelques escadrons de cavalerie.

« Nos regards étaient alternativement attirés vers cette ligne et les ponts. On apercevait confusément, à travers la fumée, les mouvements successifs de la première, se dessinant par la direction de ses feux, s'élançant parfois sur le revers opposé de la colline au-devant de quelque assaut de l'ennemi, et revenant ensuite reprendre sa position précédente après l'avoir repoussé.

« Vers la droite, une légère dépression du terrain nous permettait de découvrir au loin une partie de l'armée russe, développée devant la nôtre. Elle y apercevait, à son tour, notre multitude réunie devant les ponts, et vint à diriger sur celle-ci le feu d'une de ses batteries. Nous

vîmes alors cette multitude s'agiter comme une mer houleuse, se précipiter en tous sens pour échapper à ce feu, courir d'un pont à l'autre dans l'espoir d'y passer plus tôt, être refoulée par ceux qui affluaient en sens inverse, former ainsi des torrents opposés qui se heurtaient, se refoulaient violemment; puis les obus éclater parmi elle, les boulets tracer de larges trouées dans cette masse compacte; de nouveaux courants divers causés par la frayeur; un des ponts s'écrouler sous la foule qui s'y précipitait; celle-ci, entraînée par les eaux, se débattant parmi les glaçons, disparaissant successivement dans l'abîme; d'autres malheureux se risquant dans la rivière pour tâcher de trouver un gué ou de se sauver à la nage, et, avec tout cela, on entendait comme les mugissements lointains d'une tempête sur mer : des cris, des hurlements, les éclats des voitures qui s'entrechoquaient, un vacarme indéfinissable enfin, qui nous remplissait d'épouvante. Sur ces entrefaites, une batterie de la garde impériale, envoyée par l'Empereur, courut s'établir à notre gauche, vers le bord de la rivière, et dirigeant son feu par-dessus celle-ci, prit d'écharpe la batterie ennemie de la rive opposée, l'obligea ainsi à s'éloigner, puis fit en même temps rebrousser chemin à une colonne qui se préparait à déboucher du bois auquel s'appuyait la droite du 9e corps.

« Nous vîmes alors nos tirailleurs d'infanterie, qui venaient d'en être délogés, y retourner avec élan, refouler ceux de l'ennemi, sortir à leur suite, et rétablir ainsi, sous nos yeux, l'appui perdu.

« A l'extrémité gauche du 9e corps, s'apercevaient des charges réitérées de cavalerie qui ne cessaient d'y maintenir notre supériorité. Cependant, à la chute du jour, un mouvement rétrograde parut se prononcer de ce côté, mais l'obscurité croissante nous empêcha d'en apprécier

l'importance, et d'ailleurs le combat cessait de part et d'autre. Des feux s'allumaient partout, et ceux-ci nous indiquaient que nos positions restaient occupées.

« Partant alors pour retourner à notre bivouac de la nuit précédente, nous suivîmes pendant quelque temps la route de Zembin, et je me trouvai marcher à côté d'un officier d'infanterie qui arrivait directement des ponts, et, tout ému encore des scènes auxquelles il venait d'assister, me fit un récit épouvantable de ce dont nous n'avions été que les témoins lointains. Le bivouac de la veille ne nous offrant aucun attrait, le général (Colbert) s'en détourna pour nous conduire au delà, vers une ferme isolée, aperçue à l'écart dans les bois, vis-à-vis de Weselovo, lors de notre passage par là au mois de juillet.

« Il gardait quelque chance de la trouver encore ignorée et intacte, mais cet espoir ne fut pas réalisé : la ferme était déjà envahie, dépouillée, entourée de feux, et nous y retrouvâmes les misères de la nuit précédente, accrues encore par un froid excessif. »

Et le résultat final de cette journée du 28 novembre ? C'est que les généraux russes, malgré leur force numérique prépondérante, n'ont pu effectuer leur projet de mettre un obstacle définitif à la retraite des débris de la Grande Armée.

A la nuit tombante, les armées belligérantes gardent respectivement leurs positions. Sur la rive droite, les troupes de Tchitchagof bivouaquent aux environs de Stakow, en face des lignes de Ney.

Sur la rive gauche, les troupes de Wittgenstein se tiennent en demi-cercle vis-à-vis des braves de Victor, qui s'acculent à proximité des ponts.

De part et d'autre, les pertes ont été très considérables. Quoique ce soit très difficile d'en évaluer le nombre, l'on peut constater que des milliers de morts

et de blessés couvrent les deux champs de bataille. Fain nous assure que, vers le soir, il ne restait à Victor que 6,000 combattants de ses 10,000. Il cite aussi un passage d'un rapport du général Rapp, daté du 10 mars 1813 :

« Des Russes pris au siège de Dantzick faisaient partie des troupes de Tchitchagof; ils ont déclaré que les quatre régiments de leur division s'étaient trouvés réduits à peu de chose par le combat désastreux qu'ils avaient soutenu sur la Bérésina (1). »

Outre le maréchal Oudinot, blessé pour la septième fois, on compte, parmi les blessés, le général Legrand, le général Dombrowski et le général Zayonschek, le Nestor des Polonais.

Sur la rive gauche, sont blessés, entre autres, les généraux Fournier, Girard et Damas; le général Coudras a péri; enfin, le jeune Alfred de Noailles, aide de camp du major général Berthier, vient d'être massacré par des cosaques. Mais la perte la plus sensible pour l'armée infortunée est sans doute celle de la division Partouneaux. Les rapports cités par Fain confirment pleinement la narration de Boutourlin. Le général comte Roguet, colonel en second des grenadiers à pied de la vieille garde, pair de France, nous donne dans ses *Mémoires militaires* (2), de précieux détails sur cette lutte acharnée de la Bérésina. Ils concordent parfaitement avec ceux des témoins oculaires déjà cités.

« Quarante bouches à feu protègent, dit-il, sur la rive gauche, les travaux et le passage. Les deux ponts sont à 100 toises (200 mètres) d'intervalle, celui pour les voitures au-dessous.

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 338.
(2) T. IV, p. 530 et suiv.

« L'Empereur, parti de Bobr le 23, après avoir fait brûler les aigles, excite lui-même les soldats du génie, de l'artillerie, et met le pied sur chaque planche qui vient d'être posée.

« Le 26, à une heure de l'après-midi, le pont de pontons et chevalets livre passage à 9,000 hommes, 700 chevaux et deux canons du corps Oudinot, puis à 8,000 gardes, qui servirent de réserve sur la rive droite. Le duc de Bellune, 9e corps, suivant le mouvement du 2e, devait faire l'arrière-garde et contenir l'armée russe de la Dwina. »

Et puis : « L'ennemi arrive et essaye de nous refouler sur la Bérésina. Oudinot prend position en avant, à Brill : à 1,000 toises (2,000 mètres), à droite au village de Kostuki, à 1,000 toises à gauche sur la lisière d'une forêt, et couvre ainsi la route de Zembin. Vers 4 heures du soir, le second pont livre passage aux trois cents voitures et canons du grand parc de l'artillerie du 2e corps et des autres, au fur et à mesure de leur arrivée.

« L'intrépide général Legrand est blessé.

« A trois reprises différentes : à 8 heures du soir, le 26, le 27, à 2 heures et à 6 heures du matin, plusieurs chevalets du pont des voitures s'enfoncent; *l'accident est chaque fois réparé en trois heures* (1).

« Le 27 à 6 heures du matin, Napoléon passe sur la rive droite; Eugène, Ney, Poniatowski, les Westphaliens, 4e, 3e, 5e et 8e corps, ensemble 6,000 hommes, arrivent, traversent et s'engagent sur la route de Zembin, afin de prévenir l'ennemi sur une série de ponts de plusieurs centaines de toises.

« Dans la soirée, Davout franchit la rivière avec les 3,000 hommes du 1er corps.

(1) Nous soulignons.

« Cependant, Victor arrive, le 27, au pont de Studienka, mais sa dernière division, partie de Borisof dans la nuit, s'égare et tombe entre les mains des Russes; 4,000 hommes du général Partouneaux, restés à Borisof, où ils étaient inutiles depuis le 26 au soir au milieu d'une masse d'isolés, mettent bas les armes, après avoir perdu 2,000 soldats en essayant de rejoindre l'armée.

« Nombre de maraudeurs s'obstinèrent encore comme la nuit précédente, à bivouaquer sur la rive gauche au lieu de profiter des ponts pour s'écouler.

« Le maréchal Oudinot, bientôt blessé, remet, le 28 au matin, son corps à Ney. Celui du maréchal Mortier est à cheval sur la grande route qui traverse la forêt de Vieliki-Stakof dans un vallon.

« Une batterie de la garde sur un mamelon, en arrière, contrebat une autre sur la hauteur opposée.

« Vers une heure, Ney vient conférer avec Mortier; les généraux de la garde et le prince Émile de Hesse sont présents.

« Peu après, Ney refoule les 30,000 de Tchitchagof dont 12,000 cavaliers, au delà du ravin de Brodnia, à moitié chemin de Borisof et à une lieue et demie dans le bois en avant du village Liakowka.

« Vers la droite, à 3,000 toises (6,000 mètres) l'armée s'écoule par le ravin de la Gaina.

« Victor, avec le 9e corps, 4,500 hommes, se porte sur la rive gauche, derrière les ravins formant, à 800 toises (1,600 mètres) de Studienka, une sorte de tête de pont; il résiste aux attaques des 24,000 Russes de Wittgenstein au-dessus, et, en dessous, aux 30,000 de Kutusof; sur la rive droite une batterie éloigne celles de Wittgenstein dirigées contre les ponts, et une division est envoyée au secours du corps Oudinot.

« Le 28 au soir le combat cesse et Victor passe pendan la nuit.

« Le 29, à 9 heures du matin, le général Eblé, ne pouvant plus attendre les traînards obstinés à rester à leur bivouac, brûle les ponts.

« Dans cette lutte de 23,000 Français contre 84,000 Russes et où se distinguèrent les cuirassiers de Doumerc, les ennemis perdirent 10,000 hommes et 3,000 prisonniers, faits sur la rive droite. Nous eûmes à regretter, indépendamment de la division Partouneaux et des 7,000 traînards, 2,000 combattants.

« Moitié des troupes engagées à la Bérésina étaient de la confédération. Le passage dura deux jours, et si l'on n'avait pas été obligé de brûler les soixante bateaux de l'équipage de ponts à Orcha, cette opération si périlleuse, que le général Eblé rendit cependant possible, eût pu être préparée en deux heures. »

Il est à remarquer que le général Roguet juge digne d'observation le fait que moitié des troupes, engagées à la Bérésina, étaient de la confédération du Rhin. En effet, dans le corps Oudinot, les brigades Coudras et Coutard de la division Merle contenaient les 2e, 3e et 4e régiments suisses, tandis que le corps Victor comptait dans ses rangs des régiments saxons et westphaliens, des fusiliers du corps de Hesse-Darmstadt. En outre, dans les brigades Delaître et Fournier, se trouvaient des uhlans de Berg, des dragons de Darmstadt, des dragons du prince Jean, saxon, et des hussards de Bade.

Mais dans ces narrations il n'est pas question de Hollandais. Cependant, des Hollandais aussi ont pris une part très active, et, partant, très glorieuse à cette lutte sanglante, combattant dans les rangs du moderne César.

Heureusement, des guerriers hollandais, survivant à ces calamités, nous ont transmis la description de leurs expériences du service dans les corps d'Oudinot et de Victor (1), comme nous venons de le montrer dans les pages précédentes (2). Qu'il nous soit permis d'y ajouter encore quelques détails.

Le corps Oudinot comptait, dans la division Verdier (brigade Pouget), le 124e d'infanterie, composé entièrement de hollandais, hormis quelques officiers, et le 123e composé de même dans la division Merle. Le 14e cuirassiers, sous les ordres du colonel Trip (hollandais), se trouvait dans la division du général Doumerc (grosse cavalerie). Les 123e et 124e, après avoir vaillamment combattu sous Oudinot et Gouvion Saint-Cyr dans la campagne de la Duna, passèrent la Bérésina dans la matinée du 27 novembre. Ils n'étaient que quelques dizaines, ces héros. En défilant pour la dernière fois devant l'empereur qui se tenait près du pont, ils rappelèrent l'adieu des pauvres gladiateurs romains : *Ave Cæsar, morituri te salutant!*

Nommer ces Hollandais des héros, ce n'est pas du tout forfanterie. Dans le combat de Zaniwki-Stakow, les 100 survivants du 124e combattaient sous les ordres des capitaines van Zulekom et Herr et des lieutenants Wagener, Sangnié et Hofman. Tous les autres officiers formaient ensemble le peloton de l'Aigle, commandé par le lieutenant-colonel Mouchet, posté en arrière mais à portée du régiment.

Après la lutte, il parut que le régiment avait encore

(1) *Gedenkschriften van den Majoor W. P. D'Auzon de Boisminart. Het 126e regiment hollandsche infanterie in Rusland. (Journal inédit d'un capitaine du 126e) door den L. generaal C. Scheider.* Voir la bibliographie.

(2) Voir p. 176, 177, 296, 297.

terriblement souffert. Le capitaine van Zulekom fut tué, et, de toute la troupe, il ne restait que 18 hommes sans blessure. L'on peut dire, sans exagération, que le 124e de ligne présentait un prototype des corps hollandais. Le 123e de ligne aussi succombait presque totalement. Des cuirassiers de Trip, il ne restait que quelques dizaines. Les 125e et 126e de ligne du corps Victor se sont sacrifiés presque entièrement pour le salut des débris de la Grande Armée. Le 126e, qui comptait 1887 combattants en quittant Smolensk, se trouvait réduit à 140 hommes après les combats de Borisof.

Quant aux héroïques pontonniers, parmi les 400 qui, selon Roguet, travaillaient à la construction des deux ponts, on remarquait une centaine de Hollandais, commandé par leur brillant capitaine Benthien, chevalier de la Légion d'honneur. Ils se sont pleinement sacrifiés. Il n'y en eut qu'une dizaine qui put revoir la Hollande.

Pendant toute la campagne, officiers, sous-officiers, et soldats hollandais se montrèrent dignes des anciens Bataves, qui, selon le témoignage de Tacite, étaient équitables et héroïques.

Dans le journal du général Du Monceau il est dit : « Le 29 novembre, nous fûmes remis en route dès la pointe du jour, par un temps couvert, accompagné d'un froid toujours glacial, et continuâmes immédiatement la retraite, sans attendre les autres corps de la garde, en suivant la longue digue qui, de la Bérésina, conduit en ligne droite à Zembin à travers des marais couverts d'une vaste forêt de sapins.

« Aux approches de la Gaina, petite rivière dont le pont sur pilotis avait, ainsi que plusieurs autres, près d'un quart de lieues (1000 mètres) d'étendue, nous fûmes rejoint par l'Empereur accompagné de sa suite ordinaire, augmentée maintenant par de 200 à 300 offi-

ciers de cavalerie de toutes armes, marchant en réguliers sous les ordres du général Grouchy et formant ce qu'on nommait *l'escadron sacré*, réuni sous le prétexte de veiller à la sécurité de l'Empereur, mais, en réalité, dans le but de procurer un refuge, un lien d'ensemble aux officiers dont les régiments se trouvaient ainsi exposés à tous les embarras de l'isolement. Parmi eux je remarquai mon ancien camarade van Heckeren tot Enghuizen, capitaine au 8e de hussards, bien portant et convenablement monté encore, ayant le sommet de son shako emporté par un boulet. Ensuite je vis le maréchal Berthier, major-général de l'armée, témoigner de sa commisération en donnant un morceau de sucre à un pauvre cuirassier démonté, mourant de faim, se traînant péniblement le long de la route. Puis nous rencontrâmes notre ancien sous-officier vélite van Campen, actuellement adjudant au 14e régiment de cuirassiers, démonté, mais néanmoins gai et dispos.

« Il nous raconta ses exploits de la veille, ainsi que la perte de ses chevaux. Plus loin, je rencontrai encore mon ami Sloet, officier au 11e régiment de hussards, cheminant isolément à pied au bas de la digue, parmi les arbres de la forêt, dans un état de marasme complet, ayant l'écume à la bouche. Je fus à lui, cherchai à l'encourager, l'engageai à nous suivre, lui passai une galette dont j'étais pourvu, et en reçus des remerciements comme pour un bienfait immense; puis nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

« Dans les prairies qui bordaient la Gaina, des meules de foin excitèrent notre convoitise; quelques cavaliers en profitèrent pour restaurer leurs chevaux.

« L'Empereur semblait d'abord vouloir s'arrêter à Zembin, où nous arrivâmes vers le milieu du jour (29). Mais ensuite il passa outre et se rendit 4 ou 5 lieues

plus loin à Kamen, où nous le suivîmes avec toute la garde impériale, et passâmes la nuit dans un village voisin, qui nous procura des abris, des fourrages et quelques vivres. »

Selon Fain, Victor a commencé son mouvement de retraite à une heure du matin. Il traverse la rivière dans un ordre parfait, avec toute son artillerie, ne laissant plus qu'une faible arrière-garde à Studienka. Tout ce qui restait encore sur la rive gauche se précipite alors sur les ponts, et l'on recommence à se tuer pour obtenir un passage, que, peu d'instants auparavant, on aurait pu franchir sans obstacle. Les dernières troupes de l'arrière-garde s'arrêtent encore pour laisser s'écouler cet encombrement. Enfin, après avoir attendu jusqu'à 8 heures et demie du matin, il faut se retirer; mais on est obligé de s'ouvrir de force un chemin au travers de la masse compacte qui bouche toujours le défilé. « Selon M. de Boutourlin, dit Fain, les Russes n'auraient ramassé que 2,000 à 3,000 traîneurs sur les rives de la Bérézina, mais il porte à 12,000 le nombre des prisonniers qu'ils y ont faits. C'est un calcul renversé, et probablement il l'a été dans les convenances de l'orgueil des vainqueurs!

« Pour le rétablir d'une manière plus rapprochée de la vérité, c'est donc 3,000 prisonniers et 10,000 à 12,000 traînards et hommes isolés qu'il faut lire (1). »

Fain nous dit encore : « Quant à Wittgenstein, il est arrêté sur les bords de la Bérésina par la difficulté du passage; le défaut de matériaux et la rapidité des glaçons l'y retiennent à son tour. »

(1) *Op. cit.*, p. 345.

Très précieux aussi le témoignage de Marbot, quand il nous dit expressément :

« Le 29, au point du jour, on mit le feu à toutes les voitures restant encore sur la rive gauche, et lorsqu'enfin le général Eblé vit les Russes s'approcher du pont, il le fit aussi incendier ! Quelques milliers de malheureux, restés devant Studienka, tombèrent aux mains de Wittgenstein.

« L'armée perdit dans ce passage 20,000 à 25,000 hommes. »

Tandis que le capitaine Du Monceau, commandant de la 6ᵉ compagnie des lanciers rouges de la garde, se mouvait toujours à la tête de la très longue colonne, le colonel Marbot se trouvait à l'arrière-garde.

« Ce grand obstacle franchi, dit celui-ci, la masse des hommes isolés échappés à cet affreux désastre *était encore immense*. On la fit évacuer sur Zembin, l'Empereur et la garde suivirent. Venaient ensuite les débris de quelques régiments, et enfin le 2ᵉ corps dont la brigade Castex, (7ᵉ, 23ᵉ et 24ᵉ de chasseurs) faisait l'extrême arrière-garde.

« J'ai déjà dit que la route de Zembin, la seule voie qui nous restât, traverse un immense marais au moyen d'un très grand nombre de ponts que Tchitchagof avait négligé de brûler lorsque, plusieurs jours avant, il occupait cette position.

« Nous ne commîmes pas une pareille faute, car, après le passage de l'armée, le 24ᵉ de chasseurs et mon régiment y mirent aisément le feu, avec des joncs secs entassés dans le voisinage.

« En ordonnant de brûler les ponts de Zembin, l'Empereur avait espéré se débarrasser pour longtemps de la poursuite des Russes ; mais il était écrit que toutes les chances nous seraient contraires !...

« En effet, la gelée, qui, à cette époque de l'année, aurait dû transformer en un chemin facile les eaux de la Bérésina, leur avait laissé presque toute leur fluidité quand nous devions les traverser; mais à peine les eûmes-nous franchies, qu'un froid rigoureux vint les geler au point de les rendre assez solides pour porter du canon!... Et comme il en fut de même de celles du marais de Zembin, l'incendie des ponts ne nous fut d'aucune utilité.

« Les trois armées russes que nous avions laissées derrière nous purent, sans obstacle, se mettre à notre poursuite; mais, fort heureusement, elle fut peu vigoureuse. D'ailleurs, le maréchal Ney, qui commandait l'arrière-garde française, ayant réuni tout ce qui était encore en état de combattre, faisait de fréquents retours offensifs sur les ennemis lorsqu'ils osaient approcher de trop près (1). »

Comme nous nous sommes proposé d'envisager surtout les exploits qui accompagnèrent le passage de la Bérésina, nous ne suivrons pas plus loin les péripéties des débris de la Grande Armée pendant la retraite jusqu'à Kowno et au delà.

Revenons seulement, pour la juger, sur la conduite de la campagne.

(1) *Op. cit.*, t. III, p. 207 et suiv.

ÉPILOGUE

« A la guerre, a dit Turenne, lorsqu'un habile général a fait les meilleures combinaisons possibles, les trois quarts de l'événement et du succès dépendent encore du hasard. »

Ce mot du maréchal de Turenne doit être tenu pour un axiome militaire que les événements ont maintes fois prouvé, que confirme surtout la campagne de 1812.

Toutefois nous oserions nous permettre de substituer au mot *hasard* un autre terme.

Qu'est-ce qu'on entend par *hasard?*

Est-ce le fatum des anciens? ou quelque autre puissance vague?

Le mot *hasard*, sous la plume de Turenne, n'a de sens que s'il exprime la volonté de Dieu et les volontés des chefs subordonnés. La fameuse marche stratégique vers Moscou et la funeste retraite confirment alors cette assertion. Nous y observons les suites inévitables de l'inclémence du Ciel et de la mauvaise volonté de quelques chefs subordonnés.

Humainement parlant, Napoléon avait tout calculé d'avance, tout prévu; il avait pourvu à tout!

A mesure qu'il s'avance et que sa ligne d'opération s'étend, il met tous ses soins à ravitailler ses troupes en fixant des magasins dans des places fortifiées, comme Wilna, Minsk, etc.

Il pousse vigoureusement en avant l'armée du centre, à tel point que le passage du Niémen et l'occupation de Wilna s'accomplissent comme par enchantement.

L'armée des Russes ou plutôt leurs forces sont coupées en deux grandes masses par cette vigoureuse percée stratégique. Mais à peine le succès a-t-il couronné ces efforts, que, par la mauvaise volonté d'un chef, l'effet du grand début est totalement compromis.

Roguet écrit dans ses *Mémoires :*

« Contre l'armée vive, il faut éviter une affaire générale au début, harceler sans cesse, traîner les affaires en longueur; par de petits succès répétés l'on encourage ses troupes, et l'on émousse la pétulance de l'adversaire, qui, dès les premiers jours, triompherait dans une bataille; on se ménage des occasions favorables vers le milieu ou à la fin de l'année, et l'on peut saisir définitivement l'avantage.

« Si l'on étudie les guerres de la Grande Armée, à partir de 1812, on reste convaincu que cette tactique, quoique imparfaitement employée par la coalition, a été, en partie, la cause de nos désastres.

« C'est surtout en 1812, qu'il nous fut impossible de trouver cette journée décisive dont nous avions besoin.

« La difficulté de vivre, pour une telle armée marchant en masse, causa de grandes pertes en hommes et en chevaux. L'immense étendue de l'empire moscovite s'opposait à ce que l'on pût couper et ecraser les corps (1) ».

Roguet dit vrai. Néanmoins, nous devons objecter que le prince Jérôme aurait pu trouver la journée déci-

(1) *Mémoires militaires du lieutenant-général comte Roguet,* t. IV, p. 464.

sive. Dès le passage à Grodno, il avait la direction suprême des corps de Junot, de Poniatowski, de Reynier et de Latour-Maubourg.

S'il eût dirigé ses troupes avec la même ardeur que Davout et le prince Eugène, s'il se fût vivement attaché au pas de Bagration, il aurait pu l'attaquer quand ce général se trouva littéralement enfermé entre ses troupes et celles de Davout.

Napoléon l'avait pressé par des instances réitérées d'agir promptement : ce fut en vain.

Enfin, lorsqu'il apprit que Davout aurait la direction suprême après la réunion des deux armées dans une même contrée, il se fâcha, et prit le malheureux parti de se retirer de l'armée.

« Quelle incartade ! » s'écria l'Empereur en apprenant ce départ. Il aurait pu dire : « Quel crime ! » pour Jérôme, quitter l'armée au moment où ses troupes, concourant avec celles de Davout à Mohilew, auraient pu prendre entre deux feux et écraser le corps d'armée de Bagration.

Ou plutôt Napoléon aurait dû s'accuser lui-même d'avoir cédé à des sentiments étrangers au but de la guerre et investi un tel homme (parce qu'il était son frère) d'un pareil commandement.

Finalement, tous les efforts, toute l'énergie de Davout furent infructueux : Bagration s'échappa à travers champs et se réunit à Barclay de Tolly sous Smolensk.

Pour bien faire comprendre le crime de ce roi fainéant, il faut citer quelques lignes de Boutourlin.

« Au milieu de ces forêts marécageuses, la route de Bobruisk était l'unique voie de retraite qui restât au prince Bagration. Il dut se décider à se l'ouvrir à tout prix. L'armée fut partagée en deux. Le général Raefskoï, avec son corps et quelques égiments de cavalerie

et de cosaques, prit les devants pour attaquer l'ennemi dans le cas où il le rencontrerait...

« Comme il s'agissait de s'ouvrir le passage l'épée à la main, il lui fut prescrit de n'avoir égard ni au nombre des ennemis, ni à la position qu'ils pouvaient occuper. Le prince lui-même demeura avec le 8e corps et les cuirassiers, afin de soutenir l'arrière-garde de Platof contre les efforts du roi de Westphalie.

« Le 2 (14) juillet, Raefskoï se mit en marche ; le 6 (18), toute l'armée bivouaqua sous les remparts de Bobruisk, sans avoir rencontré aucun obstacle dans sa marche. Les Français n'avaient suivi l'arrière-garde que jusqu'à Oubeczie (1). »

Rappelons encore l'effet que produisit, dès le commencement des hostilités, l'acte de Napoléon, de couvrir le flanc droit par l'armée du prince Jérôme.

« Mais au grand quartier général, dit Boutourlin, l'on avait déjà abandonné le projet de diversion dirigé contre le flanc droit et les derrières de l'ennemi ; et, en effet, Napoléon couvrant ce flanc par l'armée du roi Jérôme, ce projet devenait absolument inexécutable. »

Indubitablement, le fait que l'armée de Bagration, forte d'environ 50,000 hommes, s'échappe vers Smolensk eut une influence primordiale sur toute la suite de la campagne.

Si Jérôme avait agi et marché selon les ordres exprès de l'Empereur, Bagration et 50,000 hommes auraient été pris entre les 60,000 de Jérôme et les 36,000 de Davout. Et cette armée de Bagration étant complètement anéantie ou du moins mise en déroute, Napoléon aurait pu aisément écraser celle de Barclay de Tolly.

On lit dans Boutourlin que Barclay de Tolly et Bagra-

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 228.

tion devaient, à tout prix, se réunir en arrière de Smolensk. Par le crime de Jérôme, cette jonction même eut lieu devant Smolensk.

Ni le génie de l'Empereur, ni les talents et l'activité de Davout et du prince Eugène, ne purent réparer le crime du roi Jérôme et empêcher désormais la jonction des deux principales armées russes.

Le deuxième revers capital que subit l'Empereur fut causé par la mauvaise volonté du maréchal Junot, un de ses plus anciens compagnons d'armes. Junot obtint définitivement le commandement du corps westphalien, fort de 17,000 hommes, après le départ de Jérôme.

Bagration, nous ne l'aurons pas oublié, après son heureuse retraite, s'était dirigé sur Smolensk afin de réunir ses forces à celles de Barclay.

La jonction opérée, Barclay revient à la charge à Inkowo, où, dans la nuit du 8 au 9 août, il surprend l'avant-garde française, mais sans succès.

Le 13 août, Napoléon quitte Witebsk avant le lever du soleil, tandis que les corps d'armée ont, depuis trois jours, commencé leurs mouvements. On défile toute la journée du 13 sur le flanc de l'ennemi, et le soir on atteint les bords du Dniéper.

Dès que les troupes de Witebsk et de Babinowitchi ont franchi la rivière, à Rasatna, elles s'unissent au corps de Davout sorti de Doubrowna. Ce maréchal apparaît de nouveau à la tête de ses 50,000 hommes.

Ainsi, l'armée du centre se voit, en moins de quarante-huit heures, transportée tout entière sur une autre ligne d'opérations.

A une lieue (4,444 mètres) plus loin vers le sud, les troupes de Poniatowski et de Junot suivent le mouvement général par des routes parallèles. Dans cette

marche latérale, elles sont prêtes à tourner tout obstacle qui se présenterait sur la route principale.

Tandis que Napoléon exécute ainsi ce que Boutourlin a nommé « le plus beau mouvement qu'il ait peut-être fait dans toute la campagne (1) », l'armée russe de Barclay se balance en marches et contremarches derrière la ligne qu'elle forme entre Vitebsk et Smolensk.

L'avant-garde française, en poussant vivement dans la direction de Smolensk, rencontre la division Neverofski (8,400 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie) détachée sur la rive gauche par Bagration, qui *(nolens volens)* se trouve sur la rive droite à la suite de Barclay (2).

La cavalerie de Murat exécute plusieurs charges sur le carré de Neverofski. Mais les Russes, en se retirant, tiennent ferme, jonchant la route de leurs morts. L'artillerie française est en arrière; elle ne peut peser dans la partie. Neverofski, quoique décimé, parvient à se sauver dans Smolensk.

« Nous allons enlever Smolensk », dit l'Empereur dans la soirée du 15 août, quand on lui présente les trophées de ce combat de Krasnoï, savoir : huit pièces d'artillerie, quatorze caissons attelés, et un état de 1,500 prisonniers.

Le plan de l'Empereur est de surprendre Smolensk, puis de tomber sur l'armée ennemie qui se trouvait à gauche, en l'attaquant à revers.

Ce plan échoua par suite de la défense énergique des Russes pendant la journée du 16 et 17 août.

La ville de Smolensk fut prise, il est vrai, mais les armées russes eurent le temps de battre en retraite vers Moscou.

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 252.

(2) Vaudoncourt dit que Barclay avait perdu la tête et que la dissension la plus marquée régnait entre lui et le prince Bagration.

Le 19, à 4 heures du matin, les colonnes françaises traversent le Dniéper, par le pont qui se trouve dans la ville. L'armée westphalienne franchit le fleuve à Prouditchevo.

Or, pendant que ces dispositions s'effectuent, on apprend que l'armée de Barclay est en train de se transporter à la route de Moscou. Il s'agit de couper la retraite à cette armée. A cet effet, Ney, en pressant le pas, atteint bientôt les hauteurs qui avoisinent Valoutina.

Là, il se voit engagé dans une série de combats que l'infanterie russe s'obstine à soutenir de position en position, et, quoique l'Empereur le fasse soutenir par les divisions Gudin et Morand, de Davout, ses efforts restent infructueux. A 10 heures du soir, les Russes se mettent en retraite, grâce à l'inertie de Junot.

Gourgaud nous dit :

« D'après les dispositions prescrites par l'Empereur, les Russes n'auraient pu défendre la position de Valoutina. Il devait penser que le duc d'Abrantès, après avoir passé le Dniéper, *aurait continué sa marche vers la grande route*, et, débordant ainsi la position des Russes par la gauche, les aurait obligés à se retirer précipitamment.

« Il savait que la division Morand, du corps de Davout, marchant à gauche de la grand'route, déborderait, sur sa droite également, la position des Russes. Pouvait-il prévoir que ses dispositions ne seraient pas exécutées?

« Malgré les instances du roi de Naples, malgré les ordres et instructions de l'Empereur, que lui fit connaître l'officier d'ordonnance (1), Junot *ne voulut jamais se porter sur la route en arrière des Russes*. Il paraît que ce général, qui avait donné tant de preuves de la plus bril-

(1) Gourgaud lui-même.

lante bravoure, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque temps après. »

L'officier d'ordonnance, voyant que ce général ne voulait pas exécuter l'ordre qu'il lui portait, lui dit :

« Monsieur le duc, que devrai-je dire à l'Empereur? »

« Le duc d'Abrantès était entouré de son état-major et paraissait fort abattu. Il répondit avec humeur :

« Vous direz, monsieur, que j'ai pris position, parce « que la nuit est venue. »

« L'officier d'ordonnance eut beau répliquer qu'il y avait encore près de quatre heures de jour, que le maréchal Ney souffrait beaucoup dans l'attaque qu'il était obligé de faire de front; toutes ses instances furent inutiles; le duc d'Abrantès ne voulut faire aucun mouvement. Le combat fini, l'officier d'ordonnance arriva à minuit à Smolensk chez l'Empereur, pour lui rendre compte. Napoléon, très peiné du sang inutilement versé à Valoutina et de la mort du général Gudin, demanda pourquoi Junot n'avait pas exécuté l'ordre reçu.

« L'officier fit connaître ce qui s'était passé.

« L'Empereur alors fit venir Berthier, et lui dit :

« Il paraît que Junot n'en veut plus; il n'a pas voulu « tourner la position des Russes. Il est cause que nous « avons eu une affaire très sanglante, que nous avons « perdu Gudin... Je ne veux plus qu'il commande les « Westphaliens; il faut le remplacer par Rapp, qui parle « allemand, et les mènera bien. »

« Le prince de Neufchâtel écrivit les ordres relatifs à ce changement, mais, dans les heures qui suivirent, le maréchal Duroc et d'autres grands officiers, anciens camarades de Junot, parvinrent à calmer Napoléon, et ce général conserva son commandement. »

Nous constatons encore que la mauvaise volonté d'un chef de corps, ici de Junot, a gravement contribué à ce

revers de Valoutina. Sa fatigue physique ne saurait l'excuser. Son devoir lui prescrivait, au contraire, de faire connaître à l'Empereur son état, afin que celui-ci pût le remplacer.

Roguet a encore raison quand il dit :

« Dès le commencement de cette campagne, les Russes furent bientôt amenés à un système d'opérations qui ne nous laissa prendre aucun des avantages indispensables. Nous cherchions à livrer bataille, soit que nous fussions supérieurs en nombre ou en qualité de troupes, que le pays fût favorable à notre principale arme (l'infanterie), qu'il fallût prévenir l'arrivée des renforts russes et ne pas s'enfoncer dans une contrée hostile avant un grand succès, ou enfin que notre armée dût s'user dans l'incertitude devant les marches ou contre-marches dans un pays dévasté (1). »

Or, il n'est pas moins vrai que, si Junot avait agi comme Ney, s'il avait *promptement* pris la place que l'Empereur lui avait désignée, Napoléon eût été à même, le 20 août, de tomber avec toutes ses forces sur Barclay et ce général aurait dû accepter la bataille dans des conditions on ne peut plus défavorables. Remarquons surtout que la position des hauteurs de Valoutina couvrait le débouché du chemin de traverse, dans lequel la moitié de l'armée de Barclay était engagée. C'était le chemin de traverse qui aboutit à Loubino.

L'autre moitié de l'armée, sous les ordres du général Doctorof, avait pris un long détour conduisant à Brédikino.

Barclay s'est vu très embarrassé dans ce défilé, pendant toute la journée du 19 août, de sorte qu'il se vit forcé d'engager successivement les divisions Toutchkof, Oster-

(1) *Op. cit.*, t. IV, p. 466.

man et Baggowouth pour couvrir son flanc droit et ses derrières. A mesure qu'une troupe débouchait à Loubino, on lui faisait faire aussitôt demi-tour à droite vers Smolensk, pour aller accroître et épaissir la digue qui contenait les efforts de l'armée française...

« A l'apparition de Junot (dit Fain) sur les bords du Dniéper, un cri d'alarme a retenti jusqu'à Barclay de Tolly. Celui-ci est accouru de sa personne avec tout ce qu'il a pu pousser devant lui. »...

Le bulletin français avoue une perte de 3,000 hommes. L'historien russe avoue, de son côté, une perte de 5,000 hommes.

« Junot a fait manquer la plus belle opération de la campagne; il est cause, dit Rapp que l'armée russe n'a pas mis bas les armes (1). »

Enfin Gourgaud suppose que, si Napoléon eût été avec Ney à Valoutina, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise, en faisant une marche circulaire au milieu de chemins de traverse presque impraticables, pour regagner la grand'route de Moscou.

Les funestes conséquences de la mauvaise volonté du roi Jérôme et du maréchal Junot se manifestèrent bientôt.

Napoléon, après son départ de Wilna, a perdu sans fruit des milliers d'hommes et de chevaux. Ses ennemis ont pu se rallier, de sorte qu'il trouve toutes les forces russes réunies à la Moskowa. Là, il lui fallut tout son génie, tous les talents de ses lieutenants, toute la bravoure de ses troupes pour triompher.

Son triomphe fut manifeste : « L'élite et presque la moitié de l'armée russe avait été anéantie, Bagration et

(1) *Mémoires*, p. 191.

ses meilleurs généraux avaient succombé, dit Gourgaud, et la prise de Moscou fut le fruit de cette victoire (1). »

Toutefois la victoire était remportée au prix de grands sacrifices. Napoléon perdit les généraux Montbrun, Aug. de Caulaincourt, Compère, Plauzolle, Lanabère, Romeuf et Marion, et les Russes restaient en position, acculés sur le ravin de Psarewo.

Fain nous dit :

« Il n'est que 4 heures ; encore un effort, et Napoléon pourrait convertir la défaite de l'ennemi en déroute. Mais les chefs parlent de fatigue ; les troupes sont harassées ; il faudrait faire donner la garde... L'Empereur ne juge pas nécessaire d'acheter un dernier avantage à ce prix (2). »

Et Boutourlin :

« La terrible bataille de Borodino (3) peut être considérée comme une des plus sanglantes qui aient jamais été livrées ; il est difficile de supputer au juste la perte des deux parties, mais, d'après des calculs approximatifs, qui ne peuvent trop s'éloigner de la vérité, l'on doit évaluer celle des Russes à près de 50,000 hommes hors de combat, dont 15,000 tués, plus de 30,000 blessés et environ 2,000 prisonniers. »

Cependant Boutourlin n'admet pas que la victoire de Napoléon fût complète, quand il conclut :

« Les dernières réserves des Russes se trouvaient déjà engagées, tandis que la vieille et la jeune garde de France avec leur cavalerie, formant plus de 20,000 hommes,

(1) *Op. cit.*, p. 248.

(2) *Op. cit.*, t. II, p. 32.

(3) Cette dénomination est juste, vu que la Moskowa coule à une distance de plusieurs kilomètres au nord-est du champ de bataille, qui est coupé en deux par la Kolocza, affluent de la Moskowa. — Borodino est située sur la rive gauche de la Kolocza.

n'avaient point encore pris part au combat. Il est incontestable qu'en mettant en action les 32 bataillons et les 27 escadrons qui composaient ce corps d'élite, Napoléon eût réussi à culbuter définitivement l'armée russe, et à décider sa déroute pendant les quatre heures de jour (de 4 à 8 heures) qui restaient » (1).

Mais Gourgaud démontre que c'eût été une faute de faire donner la garde : « Si la garde, dit-il, avait été entamée à la bataille de la Moskowa, l'armée française, dont cette garde forma constamment le noyau et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen » (2).

Néanmoins ce fait reste indéniable : Kutusof put se retirer sans être inquiété, d'abord jusqu'à Moscou, et puis au delà. Napoléon supposait que Kutusof voudrait bien tenter une seconde bataille avant de céder la capitale. Conséquemment il fit écrire à Victor, à Smolensk : « Kutusof veut nous empêcher d'entrer à Moscou et montre la résolution de tout faire, quand nous y serons, pour nous en chasser. Je dois donc penser à renforcer l'armée de Moscou, à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. »

Or, la défense que Kutusof fit préparer, à l'ouest de Moscou, ne fut qu'un simulacre. Le 14 septembre, l'armée russe leva le camp de Fili à 3 heures du matin et, entrant à Moscou, par la barrière de Dorogomilof, traversa la ville de l'ouest à l'est, pour sortir par la barrière de Kolomna.

Ici nous touchons à une période où les Russes faisaient précisément le contraire de ce que Napoléon supposait, et il est très curieux de voir Napoléon persister dans une supposition, d'ailleurs très judicieuse.

(1) *Op. cit.*, t. Ier, p. 348.
(2) *Op. cit.*, p. 244.

A Victor, il répète les considérations qui, dans son système d'invasion, lui font attacher peu d'importance aux diversions secondaires que Tormasof et Wittgenstein peuvent essayer.

« Attaqué au cœur, dit-il, l'ennemi ne s'amusera plus aux extrémités. Il ne s'agit plus de distribuer, à gauche et à droite, en réserve sur Witebsk ou sur Minsk, les renforts, les bataillons, les escadrons de marche, et les hommes isolés qui vous arrivent. C'est sur Smolensk que tout doit se diriger, pour marcher au besoin sur Moscou. C'est sur Moscou qu'il faut maintenant se porter; et vous-même avec toute votre armée vous devez vous tenir prêt à venir m'y rejoindre. »

Or, les événements prouvaient que cette supposition de Napoléon était une constante méprise. Les Russes, malgré les revers au centre, tenaient à leur plan avec opiniâtreté. Ce plan nous est révélé par Boutourlin. Il nous dit :

« Pendant que Napoléon se livrait encore aux plus orgueilleuses espérances, à Pétersbourg l'on combinait déjà sa perte. En poussant une pointe téméraire sur Moscou, il avait allongé outre mesure sa ligne d'opérations, que les corps de flanc n'étaient plus en état de couvrir efficacement. Dans ces circonstances, il était clair que la manœuvre la plus décisive était de culbuter ces corps de flanc, pour rassembler sur les derrières de la Grande Armée française une masse imposante, qui, en lui coupant toute retraite, eût assuré sa ruine. Les dispositions ordonnées par l'empereur Alexandre furent calculées sur cette base. La grande armée russe devait contenir l'ennemi, tandis que les armées secondaires commenceraient simultanément une offensive dirigée sur ses derrières (1). »

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 128.

En vertu de ce plan, des ordres furent donnés aux généraux commandants des armées diverses au nord et au sud. Steingel devait prendre l'offensive contre Macdonald. Wittgenstein reçut la tâche d'expulser Saint-Cyr de Polotsk. L'amiral Tchitchagof devait se porter, avec l'armée de Moldavie, par Newsigé sur Minsk. Le corps du général Hertel devait aussi se diriger de Mozyr sur Minsk et se joindre à l'armée de Tchitchagof. Après la jonction avec Hertel, l'amiral aurait à ses ordres environ 50,000 hommes destinés à surveiller le cours de la Bérésina, et à défendre le point de Borisof et les défilés entre cette ville et Bobr, contre la Grande Armée de Napoléon. L'amiral avait, en outre, les ordres les plus positifs de se mettre en communication directe avec le comte Wittgenstein.

« La troisième armée d'ouest devait rejeter le prince de Schwarzenberg au delà du Bug, et venir ensuite s'établir à Newsigé, pour être à portée de soutenir celle de l'amiral. »

« L'on voit (ajoute Boutourlin) que ce plan tendait à établir sur la Bérésina une masse formidable de plus de 100,000 hommes, sans compter la réserve qui se porterait à Wilna. »

Ainsi, tandis que Napoléon vivait dans l'illusion, d'ailleurs raisonnable, que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuserait plus aux extrémités, cet ennemi fit manœuvrer constamment quatre corps d'armée, nommément ceux de Steingel et de Wittgenstein au nord, et ceux de Tormasof et de Tchitchagof au sud.

Et Napoléon persiste jusqu'au dernier moment dans son illusion!

Une autre illusion de ce grand homme de guerre est la confiance qu'il nourrit envers l'empereur Alexandre. Il se plaît à s'imaginer qu'Alexandre lui proposera encore

la paix, comme il fit naguère à Austerlitz et à Tilsitt. Cette confiance en ses ennemis après ses victoires est un trait remarquable de son caractère. Souvent il demande la paix après avoir vaincu, et, quelquefois, son aspiration à la paix lui fit oublier les desseins de ses ennemis, comme en 1813, après les victoires de Lutzen et de Bautzen.

Après la victoire de Borodino et l'entrée à Moscou, Napoléon revient à son idée chérie de traiter directement avec l'empereur Alexandre de la paix qu'il désire ardemment.

Mais il faut constater que les tentatives pour communiquer directement avec Alexandre ne commencèrent qu'après les fameuses conférences de l'Empereur avec ses vieux compagnons d'armes.

Relevons encore que Napoléon, séjournant à Petrowskoïé après l'incendie de Moscou, conçut le plan d'une retraite sur la Duna, un plan admirable dont l'exécution, selon toute probabilité, eût sauvé l'armée tout entière, qui, de Witebsk à Moscou, avait beaucoup souffert, mais qui pouvait sortir fortifiée de Moscou, comme si elle en sortait vraiment après 35 jours de repos. Gourgaud rapporte qu'à cette époque l'armée se trouvait presque aussi forte qu'avant la bataille de la Moskowa, vu qu'elle avait été rejointe par la division Pino, la cavalerie bavaroise du général Pressing et plusieurs détachements.

Quant au matériel (l'artillerie), les parcs intermédiaires que le général Lariboisière, commandant supérieur de l'artillerie, avait échelonnés entre Mojaïsk et Smolensk, avaient déjà, en grande partie, remplacé les munitions consommées.

Bref, quand, le 18 septembre, l'Empereur rentra au Kremlin, des centaines de blessés s'étaient parfaitement rétablis et l'armée renforcée se trouvait à même d'essuyer de nouvelles fatigues.

Selon Fain, Napoléon s'est occupé, pendant la nuit du 16 au 17 septembre, à étudier sur la carte un plan pour se rabattre sur Pétersbourg.

« Son intention, dit-il, n'est pas cependant de porter toute l'armée jusque-là; il veut s'en tenir à une simple démonstration, et il lui suffira de pousser en pointe les divisions du vice-roi. Les autres corps feront mine de les suivre, mais se contenteront de les soutenir. Notre arrière-garde pourra conserver Moscou aussi longtemps qu'il sera nécessaire, et dans les plaines qui nous seront ouvertes entre les deux capitales, nos colonnes, manœuvrant par leur gauche, commenceront à effectuer la retraite sur la basse Duna. Ce mouvement circulaire peut s'opérer en échelons par les diverses routes parallèles, qui traversent les provinces de Veliki-Louki et de la grande Novogorod. Nous arriverons ainsi sur Wittgenstein que nous prendrons à dos; nous rallierons les armées du maréchal Saint-Cyr, du duc de Tarente, du duc de Bellune, et d'ici à un mois, au 15 octobre, toutes nos forces réunies n'auront qu'à se retourner en ligne sur la Duna, appuyées d'un côté sur la forteresse de Riga, et de l'autre sur celle de Smolensk, avec des réserves à Vitebsk, Mohilew, Minsk et Wilna...

« Mais les chances que cette combinaison nouvelle doit faire éclore, sont tellement prochaines et décisives, que, selon toute probabilité, il n'y aura pas lieu de donner suite à l'idée d'établir nos quartiers d'hiver sur la Duna.

« Si la perte de Moscou ne fait pas fléchir la politique du cabinet russe, les dangers qui vont menacer Pétersbourg et fondre sur Wittgenstein rendront sans doute ce cabinet plus traitable; et le mois qui va s'écouler nous suffit encore pour triompher de son obstination. »

Évidemment ce plan judicieux l'emportait immen-

sément sur le dessin de séjourner quelques semaines à Moscou en attendant passivement la paix.

En vérité, si Napoléon, en laissant Davout en observation à ses derrières, eût décampé le 18 septembre avec les autres corps vers Weliki-Louki, en marchant à travers des contrées fertiles, il aurait pu atteindre les sources de la Duna et de la Volga vers le 1er octobre, ou, tout au moins, dans les premiers jours d'octobre avant le moment où Wittgenstein reprit l'offensive contre Saint-Cyr, ce qui n'arriva que le 16 octobre.

Qu'on s'imagine alors Wittgenstein, quoique renforcé par des milices, attaqué sur son flanc gauche par les corps de Ney, d'Eugène, de Poniatowski, de Junot (en supposant que Davout et Murat auraient à contenir Kutusof), qu'on s'imagine Saint-Cyr et Macdonald avançant, et Victor contenant au besoin Tchitchagof.

Vraiment l'on n'a guère à forcer son imagination pour se figurer la victoire finale de Napoléon.

Or, les maréchaux de l'Empire viennent contrecarrer le projet admirable de leur Empereur.

A l'exception du prince Eugène, qui applaudit ardemment au plan de l'Empereur, tous les chefs de corps cherchent des motifs pour persuader Napoléon de se désister de son sage projet. En se concertant, ils se disent : « Point de repos ! se remettre encore en marche ! s'éloigner davantage ! s'enfoncer dans le nord ! aller chercher l'hiver, comme s'il ne devait pas venir assez tôt ! »

Ils ne voient dans l'offensive qu'une série de fatigues et de vicissitudes.

Toutefois, on se respecte assez pour que de pareils discours n'arrivent pas jusqu'à l'Empereur ; mais on lui parle du repos si nécessaire à l'armée (après dix jours de repos !) des nombreux blessés auxquels il faut donner le

temps de se guérir ou de gagner Smolensk, et des ressources que Moscou offre encore sous ses cendres!

L'embrasement s'affaisse; on a sauvé quelques palais; le Kremlin est intact; le quartier où la garde était cantonnée a été préservé presque en entier; enfin, les caves n'ont pas été atteintes; dans ces immenses catacombes on trouvera des abris, des vivres, tout ce dont les soldats vont avoir besoin pour l'hiver.

Pendant ce temps on peut essayer de traiter.

Ces remontrances de vieux compagnons d'armes ne manquent point de produire un certain effet. L'empereur consent, pour la première fois, à douter de la supériorité de son génie. Il cède.

Dès ce moment, sa cause est perdue!

Toutefois, l'opposition de ses lieutenants nous paraît rationnelle. Après tant d'années de combats consécutifs, ils aspiraient enfin à une paix durable.

Néanmoins il faut s'étonner que l'Empereur cède, vu que Gourgaud, qui était constamment près de lui, atteste plusieurs fois que, pendant la campagne, Napoléon était dans son état habituel de santé, qu'il travaillait avec son ardeur ordinaire et fatiguait plusieurs chevaux (1).

A ce propos, le général Rapp, aide de camp, fait observer :

« L'activité de l'Empereur était vraiment inconcevable : les mouvements, l'administration, les mesures de sûreté et de prévoyance, il embrassait tout, il suffisait à tout (2). »

Du moment que l'Empereur se fut désisté de son projet de marcher vers le nord, des Russes de distinction lui remettent dans l'esprit l'idée d'ouvrir des négociations

(1) *Op. cit.*, p. 250.
(2) *Mémoires*, p. 187.

directes et indirectes qui pourraient aboutir à une paix honorable.

Un certain M. de Jakowlef part même, le 24 septembre, avec une lettre autographe de Napoléon pour l'empereur Alexandre.

Napoléon attend dix jours. La réponse n'arrive pas.

Le 4 octobre, il envoie son aide de camp, le général Lauriston, directement au prince Kutusof pour entrer en négociation. Cependant, celui-ci prétend qu'il ne peut entrer en négociation sans l'autorisation de l'empereur Alexandre. Il demanda cette autorisation : le prince Volkonski court porter sa dépêche à Saint-Pétersbourg.

Mais la réponse se fait attendre.

Et tandis que toute l'armée se repose, Napoléon, rentré au Kremlin, improvise (selon le mot de Fain) des volumes sur les différentes matières qui regardent le salut de cette même armée; et son adversaire Kutusof s'empresse de reculer — pour mieux sauter.

Les 15, 16, et 17 septembre, Kutusof a continué sa retraite vers le sud-est au point que les patrouilles de Murat, parvenues à Bronitzoni à 15 lieues (66 kilomètres) de Moscou, ont perdu les traces des Russes.

Dans la nuit du 21 septembre, Napoléon apprit, au Kremlin, que l'armée russe avait disparu, mais, en même temps, on rapporte que les cosaques commencent à reparaître au sud-ouest, semblant menacer les communications avec Mojaïsk.

Pendant les journées qui suivent, la témérité de ces cosaques se manifeste par des attaques de convois.

Une colonne de plus de 3,000 Russes, marchant avec du canon, vient d'enlever un détachement des dragons de la garde. Dans la matinée du 26 septembre, des nouvelles de Murat, chargé d'observer les mouvements des Russes, font savoir que Kutusof, après s'être dérobé

derrière la Packra, s'est porté vivement, par les chemins qui bordent cette rivière, du sud-est au sud-ouest de Moscou, « opérant ainsi (selon le mot de Boutourlin) une manœuvre de flanc assez délicate. »

Le 25 septembre, on l'a retrouvé occupant une forte position à Kasnopackra.

Murat fait avancer ses troupes, et Kutusof se remet à reculer. « Kutusof (dit Boutourlin) ignorait que le roi de Naples n'était pas soutenu; il supposait, au contraire, Napoléon arrivé avec toutes ses forces aux environs de Polotsk. Ne voulant point risquer d'être coupé de Kalouga, ni rejeté sur Mojaïsk, il avait mieux aimé éviter un engagement sérieux et se retirer (1). »

Mais bientôt, s'apercevant qu'il se trompe, Kutusof s'arrête de nouveau aux environs de Taroutino, derrière la Nara, affluent de l'Oka, et se fortifie dans cette position.

Le 4 octobre seulement, Murat acquiert la conviction que Kutusof ne cédera point ce terrain sans combat; conséquemment il établit son camp à Vinkowo. Fain nous explique amplement le projet de Napoléon, à l'époque (5 octobre) où il se décida à quitter Moscou pour aller chercher ailleurs des quartiers d'hiver. Le 14 octobre, il écrit encore à Murat : « Faites bien reconnaître les débouchés qui pourraient vous ramener sur Mojaïsk, et si vous aviez à faire une retraite devant l'ennemi, connaissez bien cette route. »

Et au duc de Bassano : « L'armée se met en mouvement; je quitterai Moscou le 19; je sortirai par la route de Kalouga.

« Si l'ennemi veut couvrir cette ville, je le battrai; ensuite, selon l'exigence de la saison, je ferai un coup

(1) *Op. cit.*, t. I. p. 378 et suiv.

de main sur Toula, ou je reviendrai directement par Viazma. Dans tous les cas, vers les premières semaines de novembre, j'aurai ramené mes troupes dans le carré qui est entre Smolensk, Mohilew, Minsk et Witebsk. Je me décide à ce mouvement, parce que Moscou n'est plus une position militaire. J'en vais chercher une autre plus favorable au début de la campagne prochaine. » L'Empereur termine par ces paroles remarquables : « Au surplus, dans des affaires de cette nature, l'événement se trouve quelquefois différer beaucoup de ce qui a été prévu. »

Bref, Moscou est évacué le 19 octobre après la réception de la nouvelle que l'armée russe a surpris Murat, que l'attaque a été sérieuse et que ce n'est qu'avec grande peine et par la valeur brillante de Murat, de Poniatowski et de leurs troupes que la position a été maintenue.

Nonobstant, Napoléon persiste dans son dessein de faire une pointe sur Kalouga, afin d'atteindre Smolensk, à travers des contrées fertiles et intactes.

Deux routes conduisent de Moscou à Kalouga. Kutusof barre celle de l'est; l'autre route, qui mène par Borowsk et Marojaroslavetz, est encore ouverte.

Napoléon, par une marche de flanc qui dure deux jours, porte l'armée à Faminskoë sur la route de l'ouest. Rappelons encore en passant que l'armée fortifiée et revivifiée emporte vingt jours de vivres, c'est plus qu'il ne lui faut pour arriver à Smolensk, où elle doit en trouver en abondance, pour gagner Minsk et Wilna, si elle doit retourner en Pologne (1).

En partant de Moscou, chaque pièce est approvisionnée à trois cent cinquante coups. On a une telle surabon-

(1) DE MONTHOLON, *Mémoires*, t. II, p. 113.

dance de munitions et de caissons, qu'on en brûle cinq cents dans le Kremlin; on y détruit plusieurs centaines de milliers de poudre, et soixante mille fusils.

Les munitions n'ont jamais manqué; cela fait l'éloge des généraux Lariboisière et Eblé, commandants de l'artillerie.

Jamais les officiers de ce corps n'ont servi avec plus de distinction, et n'ont montré plus d'habileté que dans cette campagne (1).

Enfin, écoutons Ph. de Ségur, adversaire constant de Napoléon :

« Napoléon, entré dans Moscou avec 90,000 combattants et 20,000 malades et blessés, en sortit avec plus de 100,000 combattants. Il n'y laissa que *douze cents* malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui a donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de 10,000 hommes, et à protéger le rétablissement et la retraite d'une grande partie de ses blessés (2). »

Mais il était écrit que Napoléon ne parviendrait point jusqu'à Kalouga!

A Marojaroslavetz, situé sur l'Ougea, le prince Eugène, commandant l'avant-garde, trouve une résistance des plus opiniâtres. L'Empereur, arrivant à midi, trouve le prince engagé dans un des plus rudes combats qui aient encore été livrés. Kutusof se présente avec toutes ses forces de plus de 80,000 hommes.

Des généraux des deux armées tombent morts ou blessés. L'Empereur commande en personne; il fait établir, à droite et à gauche, de fortes batteries pour protéger la défense du prince Eugène. Les troupes du prince

(1) *Napoléon à Sainte-Hélène*, DE MONTHOLON, t. II, p. 99.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 112.

et ceux de Davout rivalisent d'audace et de bravoure, et ce n'est que vers la nuit que Kutusof bat en retraite, et que Napoléon retourne à son quartier général de Gorodnia.

L'Empereur passe la nuit dans une étroite cabane, plongé dans de profondes méditations.

Le 25 octobre, à l'aube, il gagne au galop le champ de bataille; accompagné du prince Eugène, de Davout et de Bessières, il passe la plus grande partie de la journée du 25 à recueillir des informations sur les Russes, et à observer leur camp.

Et quel est le résultat de ses investigations? Quel est le fruit de ses discussions avec ses lieutenants? Que le grand stratégiste cède, pour la seconde fois, aux instances de ses généraux.

Napoléon, observant la perte immense des Russes, observant que les deux tiers de leurs morts sont des milices encore habillées de la veste grise (recrues), en conclut qu'en attaquant encore Kutusof, en lui livrant bataille, il sera facile de paralyser cette armée au moins pour quelques semaines, que la supposition de pouvoir l'écraser avec ses troupes, victorieuses à Malojaroslavetz, n'est point du tout déraisonnable.

Après cette victoire à peu près sûre, l'armée française pourrait paisiblement faire sa retraite à travers les contrées qui n'ont encore pas souffert de l'invasion. Mais les chefs des corps d'armée sont d'un avis contraire à celui de l'Empereur. Grandement impressionnés par l'audace des hordes indisciplinées de cosaques, qui, depuis quelques jours, rôdaient autour de l'armée, attaquant à l'improviste, de leurs longues lances, les maréchaux et les généraux de l'escorte impériale, ils sont tous pour une retraite directe sur Viazma, et, par la grande route déjà suivie, sur Smolensk.

Dans la soirée du 25 septembre, Napoléon revient à son quartier général de Gorodnia. Rien n'est encore décidé. Le 26 au matin, il repart pour Malojaroslavetz, et à mi-chemin il apprend que Kutusof se retire. Assis auprès d'un feu allumé sur le bord du chemin, c'est de ce bivouac qu'il envoie l'ordre, à tout ce qui est encore immobile à Gorodnia, de rétrograder sur Borowsk.

Et il fait écrire à Berthier :

« Nous marchions pour attaquer l'ennemi, mais Kutusof s'est mis en retraite. Le prince d'Eckmühl s'est d'abord porté à sa poursuite, mais le froid et la nécessité de se débarrasser des blessés, décident l'Empereur à revenir sur Mojaïsk et de là sur Viazma. »

Ainsi, l'Empereur cède, comme si, après une victoire presque certaine, il ne serait pas plus facile de faire évacuer les blessés et tous les équipages. Cette résolution lui allait être fatale. Kutusof pouvait encore reculer à son aise pour revenir à la charge.

Fain nous dit :

« Cependant Kutusof, tout ému de la surprise par laquelle il a failli perdre Kalouga, et de la réception qu'il vient de trouver à Malojaroslavetz, ne croit pas en être quitte à si bon marché. Un corps français, lui dit-on, s'est présenté sur les avenues de Véréia à Medyn.

« Le général russe y voit notre armée tout entière qui se retourne de ce côté pour arriver encore sur Kalouga. Il n'est plus occupé que de ce nouveau danger. Il passe les journées du 27 et du 28 octobre à manœuvrer entre Kalouga, Malojaroslavetz et Medyn...

« Nous étions déjà de retour sur la grande route de Smolensk. »

« Si Napoléon, dit Boutourlin, avait réussi à prévenir les Russes sur Kalouga, il aurait obtenu l'immense avantage de rétablir ses communications avec Smolensk

par Jouknow et Viazma, et avec Mohilew; et quand même les événements de la campagne l'eussent obligé de se retirer derrière le Dniéper, cette retraite, exécutée à travers des pays fertiles et non dévastés, aurait pu s'effectuer sans amener de grands désastres. »

Et encore : « Cette marche rétrograde de Kutusof, qui était une faute grave, aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si Napoléon s'en était aperçu à temps (1). »

Entendons encore Gourgaud, constamment en action auprès de Napoléon et particultèrement au fait. « Vers 5 heures du matin, un officier d'ordonnance (2) que l'Empereur avait chargé de passer la nuit aux avant-postes, pour lui rendre compte de ce qu'on apprendrait des mouvements de l'ennemi, venait d'arriver.

« Il informa l'Empereur que les Russes semblaient occuper à peu près la même position que la veille; mais que, sur la droite, il avait entendu, ainsi que le général Gérard, de la cavalerie qui se portait dans cette direction et que l'on supposait marcher sur Medyn.

« Napoléon fit alors entrer successivement le roi de Naples, le maréchal Bessières et le comte Lobau (général Mouton) et leur dit : « Il paraît que l'ennemi tient, et « que nous aurons une bataille. Dans la situation où est « l'armée, est-il avantageux de la livrer ou de l'éviter? »

« Bessières et Murat ne mirent point en doute que nous ne fussions vainqueurs des milices de Kutusof; car, disaient-ils, l'armée russe a été détruite à la Moskowa. Mais une bataille désorganiserait l'armée; les chevaux de l'artillerie comme ceux de la cavalerie avaient beaucoup souffert de la mauvaise nourriture; les nouvelles pertes que nous ferions en chevaux ne pourraient pas

(1) *Op. cit.*, t. II p. 149 et suiv.
(2) Gourgaud même.

se réparer; nos blessés seraient des hommes perdus; nous porter sur Kalouga était une entreprise hasardeuse, dans cet état de choses; ce qu'il y avait de mieux à faire, suivant eux, était de se retirer sur Smolensk. L'Empereur, après avoir discuté un moment, s'approche du comte de Lobau et lui dit : « Et vous, Mouton, quelle est « votre opinion? » « Sire! mon opinion est de se retirer « sur le Niémen par la route la plus courte et la plus « connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible ». Ce qu'il répéta à plusieurs reprises.

« Napoléon parut ébranlé, mais il dit qu'il voulait aller voir le champ de bataille avant de se décider, et demanda ses chevaux (1). »

Puis, toujours réfutant la bourde de Ph. de Ségur, Gourgaud dit encore : « L'auteur ne nous dit pas que l'Empereur resta toute la journée (25 octobre) sur le champ de bataille, avant de se décider à adopter l'avis des généraux, qui conseillaient la retraite directe sur Smolenk. Le temps qu'il passa sur la plaine de Malojaroslavetz, la peine qu'il eut à s'en éloigner, donnent à penser qu'il pressentait que l'armée russe, effrayée du combat de la veille, battrait en retraite.

« L'opinion unanime était cependant que les Russes voulaient livrer bataille; et c'était le plus fort argument de Murat, de Davout, etc., pour l'engager à regagner la route de Mojaïsk. »

Et encore : « Nous avions déjà dit, dans le chapitre précédent, que l'intention de l'Empereur était de livrer encore bataille à l'armée russe. Car étant sûr de la vaincre, il pouvait se porter sur Smolensk par Kalouga, Medyn, ou Mojaïsk, sans craindre d'être suivi.

« Malgré les assertions de M. de Ségur, nous répéte-

(1) *Op. cit.*, p. 328 et suiv.

rons encore ici que ce ne fut que d'après les instances de ses principaux généraux, qu'il se décida à ne pas livrer bataille. »

L'un des motifs qui agirent le plus puissamment sur lui, ce fut la crainte du sort qu'éprouveraient ses nouveaux blessés, qu'il serait obligé d'abandonner. *L'Empereur seul avait bien vu :* l'armée russe se retirait.

« Mais quand tous les généraux sont contraires à l'opinion du général en chef, le succès peut être compromis. Napoléon cédait souvent à l'opinion des autres avec une facilité qu'il s'est reprochée. On l'a entendu dire, dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rappeler ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même (1). »

Ainsi le grand homme de guerre, après la fameuse victoire de Borodino, étouffant par deux fois son inspiration et se conformant aux avis, vulgairement appelés les plus prudents, accourait à grands pas au-devant de la catastrophe finale.

Imaginons-nous que Napoléon eût suivi sa pensée à lui, qu'il eût battu définitivement Kutusof (ce qui n'était point douteux) en sacrifiant quelques centaines d'hommes et de chevaux pour sauver l'armée, la retraite eût pu s'effectuer à travers les contrées non dévastées, au sud de la grande route de Smolensk. Kutusof, définitivement battu, n'aurait pu attaquer l'armée française pendant la retraite. Bref cette armée aurait pu probablement atteindre Minsk avant l'arrivée de Tchitchagof, qui n'y entra que le 16 novembre; au moins, on aurait pu atteindre Borisof avant l'armée de l'amiral.

(1) *Op. cit.*, p. 338.

En considérant les désastres de la retraite, il faut observer d'abord que l'hiver de 1812 s'est présenté prématurément. Ce n'est ordinairement qu'en décembre et en janvier que l'hiver de Russie déploie ses rigueurs. En novembre, le thermomètre ne descend guère, année commune, au-dessous de six degrés (Réaumur). Des observations faites sur les vingt années précédentes confirment cette affirmation, et les gens du pays s'accordent à dire que la Moskova ne gèle pas avant la mi-novembre.

L'année précédente (1811), le 13 décembre, il n'avait pas encore gelé à Saint-Pétersbourg. La température y était encore très douce.

Au contraire, en 1812, c'est le 13 octobre qu'on voit déjà tomber la première neige, ce qui fit dire à l'Empereur : « Dépêchons-nous, il faut, dans vingt jours, être en quartiers d'hiver. »

Indubitablement la souffrance de toute l'armée a été énorme pendant cette période du 28 octobre au 28 novembre. Toutefois, selon Gourgaud, le récit en a été exagéré par des auteurs comme Ph. de Ségur et autres qui ont marché sur ses traces. Nous supposons que les données de Gourgaud, quoique peut-être tant soit peu optimistes dans son apologie du grand Guerrier, ne s'écartent guère de la vérité.

Qu'est-ce que Gourgaud nous apprend?

En premier lieu que, jusqu'au 6 novembre, c'est-à-dire pendant seize ou dix-sept jours, le temps a été beau, et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et même en Espagne (dans les montagnes des Castilles) pendant la campagne d'hiver que l'Empereur y fit en personne, en 1808 (1).

(1) *Examen*, p. 344.

Puis : « L'Empereur aima mieux se porter sur Smolensk, pour passer l'hiver en Lithuanie. Cette marche, exécutée volontairement par Napoléon, ne peut donc pas être appelée : *fuite*. Ce n'étaient pas les Russes que l'on cherchait à éviter, mais bien l'hiver au milieu de la Russie (1). »

Encore : « L'armée française, à cette époque, n'était pas dans un état de désordre et de démoralisation tel que l'historien français (de Ségur) voudrait le faire croire; et la meilleure preuve, c'est que les seuls corps d'Eugène et de Davout culbutèrent les 25,000 Russes qui voulaient nous fermer la route, et qui étaient commandés par Miloradowitch (2). »

C'est seulement après ce combat à Viazma, le 3 novembre, que la pénurie commence à se faire sentir pour le soldat; on a déjà rejoint les derniers convois de blessés qui sont partis de Moscou dès le 15 octobre; l'encombrement augmente, il tombe de la neige, la route devient difficile et des signes de désorganisation se manifestent.

Mais les attaques des Russes avaient été si vivement repoussées par Eugène, Davout et Ney, que, depuis Dorogobouge, l'arrière-garde, désormais commandée par Ney, n'était suivie que par des cosaques, et non par de l'infanterie ennemie. Les cosaques d'ailleurs fuyaient devant quelques hommes armés, et n'attaquaient que les domestiques et les hommes sans armes.

Gourgaud donne une nouvelle preuve de ses assertions quand il rappelle que jamais l'armée du prince Eugène n'a été dans l'état de désorganisation dont parle de Ségur. Elle prouva, à Krasnoë, qu'elle n'était pas une

(1) *Examen*, p. 355.
(2) *Ibid.*, p. 359.

masse informe. La division Broussier qui formait l'arrière-garde de ce corps avait encore avec elle ses deux batteries d'artillerie organisées.

C'est le 9 novembre que la situation empire considérablement. Personne ne peut tenir à cheval. Napoléon marche à pied avec tout son monde.

Par une nonchalance criminelle de personnes responsables, on ne trouve à Smolensk qu'une petite quantité de vivres que les soldats s'arrachent.

Cependant Gourgaud écrit :

« L'Empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables.

« Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins.

« L'Empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Boristhène (Dniéper). Ayant appris que l'amiral Tchitchagof se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur (Ph. de Ségur) paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée.

« La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moscou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traînards. On espérait que quelques jours de repos en rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même temps

que l'Empereur, *et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche* (1). »

Nous soulignons ces derniers mots, surtout pour faire ressortir que Napoléon est resté aussi longtemps que possible à la tête de ses troupes, quoique l'intérêt de tout l'Empire exigeât aussitôt que possible sa présence à Paris.

Il faut remarquer encore ce que Gourgaud déclare, à la page 395 :

« Le 7 novembre, il y avait, aux hôpitaux de Smolensk, 3,678 malades, dont 202 Russes; le 8, 900 furent évacués sur Orcha, et les autres le furent pendant notre séjour dans cette ville. »

Nous aimons à retracer encore une page de Gourgaud pour faire bien ressortir que, quoique depuis Smolensk il y eût des milliers de traînards, le noyau de l'armée : la garde et ceux des différents corps conservaient toute leur vigueur.

« Napoléon, arrivé à Krasnoë le 15, ayant appris que l'armée russe était dans les environs et que le corps d'Ojarowski se trouvait posté près de cette ville, et menaçait la gauche de la route, résolut de prouver aux Russes, par une attaque de nuit, que l'armée française, malgré les désastres qu'elle avait éprouvés, était toujours animée du même courage. A cet effet, il chargea le général Roguet avec sa division de jeune garde, d'aller attaquer, dans la nuit même, le corps Ojarowski. L'ordre portait de tomber sur les Russes à la baïonnette et sans tirer.

« Cette expédition eut le résultat que l'Empereur en attendait. Les Russes, surpris, perdirent beaucoup de monde. L'effet le plus avantageux que produisit ce mou-

(1) *Ibid.*, p. 391.

vement hardi, fut la circonspection qu'il inspira à Kutusof; il suspendit sur-le-champ le mouvement qu'il avait ordonné au corps de Tormasof, pour nous couper la route entre Krasnoë et Liadi.

« De si beaux faits, illustrant les malheurs que nous ne devions qu'à l'inclémence du ciel, auraient dû exalter l'imagination d'un écrivain français (1). »

Nous soulignons encore : « L'inclémence du ciel, » parce que nous jugeons que l'inclémence du ciel, dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire l'inclémence de Dieu, qui envoyait le fléau de l'hiver, est la cause supérieure des revers du grand stratégiste.

En 1809, après la publication de la bulle d'excommunication lancée contre Napoléon par le pape Pie VII, injustement dépouillé du patrimoine de saint Pierre, l'Empereur avait écrit au prince Eugène ces paroles que l'histoire a enregistrées : « Croit-il que ses excommunications feront tomber les armes des mains de mes soldats? »

En 1812, Dieu même semblait souscrire aux paroles de son vicaire. Dieu ne fit pas seulement tomber les armes des mains des soldats, il fit tomber les guerriers eux-mêmes, engourdis par la gelée.

Il nous reste à considérer les causes qui ont largement contribué aux désastres sur les bords de la Bérésina.

Rappelons d'abord les mesures de Napoléon au début de la campagne, tels que les rappelle son premier officier d'ordonnance, Gourgaud.

« Il voulait conquérir la paix qu'on lui refusait; mais il ne pouvait y parvenir qu'en détruisant les armées russes. Si ses combinaisons militaires avaient toutes réussi, cette paix eût pu être obtenue en Lithuanie

(1) *Ibid.*, p. 403.

même; mais alors, il n'y fût pas resté pour le plaisir d'écrire ses campagnes.

« Les événements ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnements. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir.

« Il se décida à marcher sur Moscou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais, avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna; et sur les frontières de la Volhynie, les corps de Schwartzenberg, de Reynier et de Dombrowski pour contenir les armées russes opposées, en même temps que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin.

« Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moscou, qui n'en était éloignée que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie.

« La conquête de Moscou en fut le résultat : tout promettait la paix.

« Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moscou avait été résolu; sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommages à la Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre se plaça entre Alexandre et Napoléon; et couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie, elle avait, en semant la corruption et le

promesses de Tilsitt ! 1807

mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix. »

Nous avons donné cette entière citation pour relever que la paix entre la Russie et la Turquie a contribué beaucoup aux désastres de l'armée française pendant et après le passage de la Bérésina.

Fain raconte que Kutusof fit produire, dans les négociations de Bucharest, une lettre dans laquelle Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire ottoman.

Cette lettre était fausse; l'écriture du secrétaire et la signature de Napoléon étaient si bien imitées, que les négociateurs turcs y furent trompés. Fain s'en rapporte à l'autorité de M. de Montveran *(Supplément à l'histoire de la situation de l'Angleterre)* et de M. de Chambray *(t. I, p. 157)*.

Quoi qu'il en soit, par la paix entre la Russie et la Turquie, la première de ces puissances obtint la disposition des forces qui, jusqu'à ce moment, avaient été retenues sur le Danube.

Ces forces, réunies sous le commandement de l'amiral Tchitchagof, se trouvaient désormais à même de se porter au nord pour faire une invasion dans le grand-duché de Varsovie ou pour harceler l'armée française en retraite. Au commencement de la campagne, la Russie avait, au sud, deux armées, nommément : la 3e armée d'ouest et l'armée de Moldavie.

La 3e armée d'ouest était sous les ordres du général Tormasof, tandis que l'armée de Moldavie, chargée d'abord d'agir contre les Turcs, obéissait au commandement suprême du général Kutusof.

Après la paix de Bucharest (14 juillet) le commandement de cette dernière armée fut confié à l'amiral Tchitchagof, tandis que le général Kutusof fut élevé au rang de généralissime des armées réunies de Barclay de Tolly

et de Bagration. Il prit cet emploi le 29 août, à Tsarewo-Zaïmitché.

Vers l'époque où Schwartzenberg avait passé le Bug et était entré en Volhynie, pour couvrir la droite de la ligne d'opérations de la grande armée française, le général Tormasof recevait l'ordre d'entrer en campagne en agissant d'après le plan russe primitif, sur les derrières de l'ennemi qui poursuivait Bagration. Schwartzemberg établit le 27 juin son quartier général à Pruschany. Il faisait face aux cantonnements de la 3e armée des Russes.

Or Napoléon venait justement de changer la destination du corps autrichien, appelant Schwartzenberg à lui et le remplaçant par le corps saxon du général Reynier.

Schwartzenberg reçut l'ordre de se porter sur Minsk pour se réunir avec le maréchal Davout.

Reynier arriva à Slonim, le 7 juillet, et continua sa marche vers Kobrin, se faisant précéder de la brigade d'infanterie du général Klingel.

Schwartzenberg se dirigea par Slonim sur Minsk.

Tormasof reçut, le 5 juillet, l'ordre de se porter vers le nord en laissant un corps dans les environs de Staroï-Konstantinof pour surveiller la frontière d'Autriche et maintenir la communication avec l'armée de Moldavie, qui était destinée à renforcer celle de Tormasof.

Tormasof se porta vers le nord avec le gros de son armée, ayant encore détaché quelques bataillons à Mozyr pour renforcer le corps du général Hertel.

Le 11 juillet, Tormasof partit de Ratno et se dirigea sur Kobrin. Ce mouvement correspondant par hasard avec celui du corps saxon, les postes avancés des Russes se heurtaient avec ceux de Reynier et il s'ensuivit une affaire de rencontre assez sérieuse, dans laquelle les Russes furent vainqueurs. Tout le détachement du général Klingel fut détruit, après avoir soutenu neuf

heures de combat acharné : quatre drapeaux, huit canons et 2,300 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Klingel lui-même, tombèrent entre les mains des Russes.

Cette défaite, réduisant à 13,000 hommes son corps, le général Reynier se vit forcé de demander du secours, n'étant point en état de s'opposer fructueusement à la marche de Tormasof.

Napoléon, sentant la nécessité de renforcer Reynier, dut renoncer à son plan primitif de faire marcher les Autrichiens sous le commandement supérieur de Davout. Encore ne fut-il pas possible de détacher un corps polonais, qui, descendant par Mozyr, tournerait les marais du Pripet et pénétrerait en Volhynie par derrière.

Schwartzenberg entendant, par des estafettes, le cri d'alarme de Reynier, s'est retourné sur ses pas pour le seconder. L'Empereur approuve cette contremarche du général autrichien et lui envoie l'ordre de réunir ses forces à celle de Reynier et d'en prendre le commandement supérieur.

Le 2 août, l'Empereur écrit à Berthier :

« Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwartzenberg pour lui faire connaître que je mets le 7e corps (Reynier, Saxons et Polonais), sous ses ordres : qu'il rallie ce corps, et marche à Tormasof et Kamenskoï, et leur livre bataille et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Faites connaître au général Reynier que j'ai donné au prince de Schwartzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis. »

Le lendemain, selon la coutume de l'état-major, un officier polonais part encore avec le duplicata du même ordre qui a une certaine étendue. Le voici :

« Mon cousin, il est convenable que vous expédiiez

aujourd'hui, avant 6 heures du matin, un officier polonais intelligent et de confiance au prince de Schwartzenberg, avec le duplicata de la lettre que vous lui avez écrite par votre aide de camp Flahaut; vous lui ferez connaître, que, conformément à l'intention qu'avait manifestée l'empereur d'Autriche, je voulais appeler son corps d'armée sous mes ordres immédiats; que je pensais que le corps du général Reynier pourrait être suffisant pour contenir les troupes de la Volhynie, projetant d'envoyer un corps considérable de Polonais par Mozyr dans la Volhynie, aussitôt que le corps du prince de Schwartzenberg serait entré en ligne. Mais qu'aujourd'hui, l'ennemi ayant si fortement pris l'initiative, et le corps du général Reynier s'étant laissé entamer, mon intention est qu'il marche en toute diligence pour repousser l'ennemi et l'empêcher de ravager cette partie du territoire; que comme c'est particulièrement de cavalerie que manque Reynier, sa cavalerie peut prendre les devants; que je désire qu'il laisse un millier de chevaux, deux batteries d'artillerie et une brigade, au total 4,800 hommes à Neswisch, afin de former une réserve commandée par un général de brigade, qui puisse servir selon les circonstances; que je le laisse maître de porter cette réserve à 7 ou 8,000 hommes, s'il croyait pouvoir le faire sans inconvénients; que Tormasof a une division à Mozyr, et probablement deux divisions avec lui; que ces deux divisions ne doivent être composées que de troisièmes bataillons comme celles de Courlande, qui ont été culbutées si facilement par les Prussiens; que deux cents chevaux italiens du vice-roi ont rencontré aussi quatre de ces bataillons, et les ont culbutés d'une charge; que dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormasof devait avoir la 27e division, qui était une nouvelle division, et

qui formait sa véritable force, mais que je crois que cette 27e division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la 9e ou la 15e division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhynie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que cela étant, il en resterait tout au plus « une » en Volhynie, indépendamment des 3e bataillons de Tormasof; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormasof, et porte la guerre dans la Volhynie; que d'ailleurs, les événements qui se passeront, et les renseignements précis qu'il aura sur le nombre des divisions régulières que l'ennemi a en Volhynie, me mettront à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures. »

P. S. — « Que le général de brigade qu'il laissera à Neswisch ait ordre de correspondre avec le quartier général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau » (1).

Comme toujours, ces ordres sont d'une limpidité merveilleuse. Ils prouvent qu'il était bien facile de servir sous Napoléon, parce qu'il donnait constamment des ordres dans une langue claire, exempte d'équivoque.

Nous verrons comment Schwartzenberg s'y prit.

Notons d'abord qu'une sorte de panique s'est manifestée dans le grand-duché de Varsovie, par suite de l'apparition des patrouilles de Tormasof.

Mais bientôt les craintes se sont dissipées à l'approche du maréchal Victor et de ses 30,000 combattants. Schwartzenberg, se ralliant à Reynier, s'est avancé sur Tormasof, qui n'avait que deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie. Un combat de rencontre a lieu à

(1) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 289 et suiv.

Gorodeczna entre Kobrin et Pruschany, le 12 août. Au moment de cette rencontre, Schwartzenberg disposait de 25,000 Autrichiens dont 4,000 cavaliers, outre le corps saxon de Reynier comptant un total de 13,000 hommes dont 2,000 cavaliers. Ainsi les deux corps réunis comptaient 38,000 hommes.

Selon Boutourlin, le général Tormasof amenait un total de 18,000 hommes, non compris les réserves de Kowanskoï, ni les détachements des généraux Melessino et Tchaplitz. La Volhynie, pays marécageux, traversée de l'ouest à l'est par le Pripet et ses nombreux affluents, qui lui-même est confluent du Dniéper comme la Bérésina, la Volhynie offre par là des positions défensives très nombreuses.

Tormasof prit une position derrière un marais, laquelle, en front, était vraiment inabordable, mais il oublia d'occuper un bois, qui couvrait sa gauche.

Le général Reynier dirigea justement l'attaque sur cette aile gauche.

« Ce mouvement, dit Fain, entrepris avec habileté, aurait été décisif, s'il avait été soutenu avec vigueur par toutes les troupes dont Schwartzenberg pouvait disposer. » Mais il n'en fut pas ainsi. Le général russe a eu le temps de faire, dans son ordre de bataille, le revirement nécessaire. Il s'est maintenu durant toute la journée contre Reynier, et n'a commencé sa retraite qu'à la nuit.

Dans le rapport, reçu par l'Empereur, il est dit qu'on va poursuivre l'ennemi, mais l'Empereur craint, dit Fain, que ce ne soit pas avec la vivacité, qui peut seule changer les retraites en déroutes.

Rappelons encore, à ce propos, le mot de Gourgaud :

« Le général en chef d'une armée de 400,000 hommes ne peut être à la fois partout, et c'est un malheur. Certainement si Napoléon se fût trouvé avec les 5ᵉ, 7ᵉ et

8e corps, Bagration n'eût point passé le Dniéper; il eût, avec son armée, été perdu pour la Russie.

« Si Napoléon eût été avec Schwartzenberg, le corps de Tormasof eût éprouvé le même sort; » etc. L'inertie de Schwartzenberg donna pleinement le temps à Tormasof pour se retirer vers le sud et se rapprocher de ses réserves.

Après la prise de Smolensk (17 août), Napoléon fait encore écrire à Schwartzenberg, de Dorogobouge :

« Je m'éloigne; après-demain je serai à Viazma, à cinq journées de Moscou. Il y aura probablement une bataille, qui m'ouvrira les portes de cette capitale. Pendant une excursion de cette nature, et tandis que notre pointe va pénétrer si avant au cœur de la Russie, il serait possible que Wittgenstein et Tormasof redoublassent d'efforts, et que, par suite, nos communications vinssent à être interceptées momentanément. Il paraît que c'est le plan favori des Russes; j'y ai déjà pourvu et je compte bien y pourvoir encore.

« Vous tous que je laisse en arrière, tenez-vous pour avertis; étudiez notre position générale et secondez-moi; je vais placer à Smolensk un chef qui puisse au besoin prendre le commandement et agir selon les circonstances.

« Cette ville est une position fortifiée sur laquelle une réserve doit s'appuyer avec solidité. Ce sera le centre de nos communications. »

Spécialement à Schwartzenberg il parle ainsi :

« Poussez plus vivement Tormasof. Après l'avantage que vous venez d'obtenir à Gorodeczna, vous pouvez lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qui le ramènera sur Luzk. Les secours qu'on lui envoie, dit-on, des bords du Danube, sont encore bien loin. Vous aurez le temps de pénétrer sur Kiew et sur Kalouga, tandis que nous irons à Moscou...

« Mais surtout faites en sorte que les Russes que vous avez devant vous ne se portent pas sur moi (1). »

A l'appui de ces instructions, l'Empereur va combler Schwartzenberg de bienfaits.

Le 24 août il écrit à Berthier, de Smolensk :

« Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur l'intendant, pour fournir au prince de Schwartzenberg une seconde avance de 500,000 francs. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il a remportée, etc... »

Nonobstant, Schwartzenberg donne à Tormasof le temps précieux pour attendre l'arrivée de l'armée que Tchitchagof amène des frontières turques. Les manœuvres indécises qui ont suivi la victoire infructueuse de Gorodeczna semblent n'avoir d'autre but que d'attendre ce que deviendra l'entreprise sur Moscou. Quoi qu'il en soit, Tormasof a eu le temps de rallier à soi les renforts, qui, au jour de sa défaite, avaient encore à marcher pendant un mois pour le rejoindre. L'armée russe du Danube, commandée par l'amiral Tchitchagof, se dirige vers le nord. Le jour même que l'armée française du centre entre à Moscou (14 septembre), Tchitchagof arrive sur le Styr dans les environs de Luzk, pour renouveler la tentative d'une invasion en Pologne. Il amène avec lui 20,000 hommes. Schwartzenberg, en apprenant l'approche de Tchitchagof, alla repasser le Bug!

Boutourlin nous dit :

« Le prince de Schwartzenberg aurait dû agir plus vigoureusement qu'il ne fit. Il faut observer que le jour de la bataille de Gorodeczna, l'armée du Danube se trouvait encore à Forczany, en Moldavie. Par conséquent, la coopération de cette armée n'était pas encore à appré-

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 51.

hender : il lui fallait un mois pour arriver; et les Austro-Saxons, en poursuivant plus vivement Tormasof, auraient pu se flatter de lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qu'il eût été dans le cas d'effectuer par Luzk, Dubno, Ostrog et Zaslawl sur Staroï-Constantinof ».

Encore Napoléon engage Schwartzenberg à ne pas s'en laisser imposer par les Russes. Il écrit même à son beau-père.

Mais il a beau faire. Non seulement Schwartzenberg s'est mis en retraite, mais il se retire vers l'ouest par la route qui aboutit sur Varsovie, dégarnissant celles du nord, qui peuvent servir les Russes à se porter sur Mohilew et sur Minsk.

Heureusement l'amiral ne se dépêche nullement.

D'abord il donne le repos nécessaire à ses troupes; puis il s'occupe à faire la petite guerre.

En outre, un incident imprévu a dû contribuer encore à affaiblir les premiers effets de la diversion de Tchitchagof : la peste venait d'éclater à Odessa, et la contagion s'était répandue jusqu'au Bug.

Le 20 octobre, la cavalerie russe se montre de nouveau à Pruschany et à Slonim. Schwartzenberg a bien manifesté la résolution de rentrer en action, mais ce sera trop tard. Minsk est en danger, tandis que l'armée française du centre est en pleine retraite sur Smolensk.

Napoléon avait bien pourvu à l'occupation de Minsk.

Partant de Dorogobouge, le 24 août, il écrit :

« J'ai déjà pris quelques mesures pour faire face aux corps détachés qui, de la Volhynie, pourraient se rabattre sur Minsk ou Mohilew. A cet effet, la division Dombrowski est placée en observation entre Minsk, Mohilew et Bobruisk. Je viens de porter encore de ce côté cinq régiments.

« Le duc de Bellune complétera ces dispositions. Il dirigera sur Minsk les 4e, 7e et 9e polonais, aussitôt qu'ils seront à Wilna.

« D'après le mauvais état de Bobruisk, il serait peut-être suffisant que Dombrowski cernât cette place avec son infanterie, tandis que sa cavalerie éclairerait les débouchés de Pinsk et de Mozyr où doivent se trouver des détachements de la division russe du général Hertel. »

Le maréchal Victor, duc de Bellune, avait en somme sous ses ordres, en Lithuanie, son corps, le 9e, comptant 3,300 hommes et puis la division Dombrowski (Polonais) appartenant au 5e corps (Poniatowski). En outre, les garnisons de Wilna, Minsk, Mohilew, Witebsk et Smolensk. Son quartier général était d'abord à Wilna, plus tard à Smolensk.

Très importante et très lourde était la tâche de Victor. Il formait la première réserve de l'armée du centre, et devait au besoin porter son secours, au nord vers la Duna, et au sud vers la Pripet. Mais les péripéties vers la Duna l'ont enfin obligé de quitter Smolensk quand Napoléon se trouvait en pleine retraite.

L'Empereur trouve à Wiasma une dépêche de Victor, du 24 octobre. Victor annonce qu'il a quitté Smolensk le même jour, pour soutenir Gouvion Saint-Cyr qui se retire devant Wittgenstein, maître de Polotsk.

De même, au sud le danger est imminent. Mais Schwartzenberg ne peut point corriger ses fautes, du moment que Tchitchagof avec ses 40,000 hommes a atteint la ligne Pruschany-Slonim.

Au mois de novembre, les affaires en Volhynie allaient de mal en pis pour les Français. Le 18 novembre, Napoléon reçoit, à Doubrowna, des dépêches optimistes annonçant que 60,000 soldats autrichiens, saxons, polonais et

français, placés entre Tchitchagof et Sacken, étaient libres d'achever la plus importante diversion. Or la réalité se présentait tout autrement.

Tchitchagof n'est attaqué par personne. On lui a laissé tout le temps de gagner Minsk ; il y est entré le 16 novembre. Quatre mille sept cents hommes aux hôpitaux, des subsistances rassemblées avec peine pour 100,000 soldats pendant six mois, des approvisionnements immenses de munitions et d'artillerie, tout est tombé en son pouvoir.

« Trente mille Russes, dit Fain, ont pu nous porter ce coup, au milieu de 80,000 Français et alliés qui devaient y parer... »

Ces chiffres ne nous semblent pas très justes. Fain nous raconte que l'armée du Danube comptait à elle seule 40,000 hommes et que l'armée de Tormasof était évaluée par Napoléon à 18,000 hommes.

Toutefois Napoléon, s'imaginant pouvoir encore sauver Minsk, fait écrire, le 18 novembre même, à Berthier, de Doubrowna.

« Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orcha; faites-lui connaître que j'ai ordonné au 2e corps, avec une division de cuirassiers et 100 pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter, en toute hâte, en ligne droite sur Borisof, pour assurer ce poste important, et de là marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place et observera ce que fait le corps qui est à Minsk.

« Recommandez-lui d'envoyer des agents du pays au duc de Bassano et au prince de Schwartzenberg et d'avoir soin de vous écrire fréquemment (1). »

(1) *Revue d'histoire rédigée à l'état-major de l'armée.* Juin 1902. Paris, Chapelot et Cie.

Cependant la question surgit si le général Dombrowski était à même, vers cette époque, de remplir le rôle que l'Empereur lui imposait.

Il nous semble que vraiment la tâche de Dombrowski a été au-dessus de ses forces, durant toute cette campagne. M. Skatkowski, étudiant à l'Université de Lemberg, a publié un mémoire inédit du général Dombrowski relatant les opérations de sa division pendant la campagne de Russie, en 1812, jusqu'au passage de la Bérésina.

Nous empruntons à cet écrit de précieux éclaircissements.

La division Dombrowski faisait partie du 5e corps, commandé par le prince Poniatowski. Ce corps comprenait, en outre les divisions Zayonscheck et Kniaserwitch et une division de cavalerie légère, Kamenski ; en tout 25,000 hommes, lors du moment du passage à Grodno (30 juin).

Après avoir manœuvré sous le commandement suprême de Davout, la division Dombrowski se trouvait, le 28 juillet, avec cette armée à Mohilew.

Après la brusque modification de la situation en Volhynie par l'apparition de Tormasof, Dombrowski reçoit l'ordre de se ranger sous le commandement du général Latour-Maubourg que l'Empereur dirigea vers le sud pour éclairer avec sa cavalerie (4e corps de réserve) la contrée au sud de Bobruisk.

En vertu de cet ordre, Latour-Maubourg entre, le 9 août, à Rogatxhef, suivi de Dombrowski (1).

Le 12 août, Latour-Maubourg rapporte que vingt-cinq mille russes sont à Mozyr sous le général Hertel, et que la garnison de Bobruisk est de 5 à 6,000 hommes.

Vers cette époque, Napoléon, ayant décidé de marcher

(1) Voir *Carnet de la Sabretache 1901*, p. 633.

sur Smolensk, fait écrire à Davout de faire rapprocher le corps de Latour-Maubourg et même la division Dombrowski. Sur l'instance de Davout, l'Empereur diffère encore le départ de Latour-Maubourg. Mais le 21 août, ce général est appelé définitivement. Dombrowski doit rester. L'Empereur lui confie la mission de couvrir en Volhynie la ligne de communication de l'armée, lui laissant toute liberté pour le choix de ses emplacements.

Dombrowski doit prendre la position la plus convenable pour garder Mohilew et Minsk (1), tenir en respect la garnison de Bobruisk (2) et le corps qui était à Mozyr (3).

L'intention de Napoléon était naguère de réunir, à Minsk, un régiment illyrien, deux bataillons du 129ᵉ, deux bataillons du 33ᵉ léger, deux bataillons westphaliens, et deux bataillons saxons.

Ces dispositions ne purent être exécutées. Au moment où l'ennemi apparut devant Minsk, il n'y avait qu'un seul bataillon wurtembergeois. Ainsi Fain doit se tromper quand il évalue la garnison de Minsk, vers la seconde moitié de novembre, à 8,000 hommes.

Pendant son séjour à Moscou, l'Empereur songeant à appeler à soi la réserve, commandée par Victor, avait envoyé au général Dombrowski l'ordre de rejoindre l'armée avec sa division, s'il ne voyait aucun danger pour Minsk de la part de Bobruisk et du corps Hertel (Mozyr), que l'on assurait s'être porté sur la grande armée russe.

Évidemment Napoléon vivait encore, à Moscou, dans l'illusion que l'ennemi, attaqué au cœur, s'affaiblirait sur les flancs. Il n'en fut rien. La reprise de l'offensive par

(1) La distance entre Mohilew et Minsk est de 200 kilomètres.
(2) La distance entre Minsk et Bobruisk est de 160 kilomètres.
(3) La distance entre Bobruisk et Mozyr est de 150 kilomètres.

les Russes dans la Volhynie empêcha le départ de Dombrowski.

Selon le rapport de Dombrowski à Murat, daté de Varsovie le 5 janvier 1813 (1), la 17e division du 5e corps était composée de 5,000 hommes d'infanterie, de 1,000 cavaliers et de vingt pièces d'artillerie, y compris les pièces régimentaires.

En lisant, dans ce rapport, que le corps du général Hertel, fort de 15,000 à 16,000 hommes, occupait le pays entre Mozyr et Saint Bickhof sur la rive droite du Dniéper, que seize bataillons d'infanterie et quelques cents cosaques composaient la garnison de Bobruisk, sous les ordres du général Ignatief, que, sur la rive gauche du Dniéper, il y avait près de 10,000 hommes qui menaçaient Mohilew, on doit convenir que la tâche du général Dombrowski était des plus difficiles.

Toutefois, si ce général avait été constamment appuyé par les corps de Schwartzenberg et de Reynier manœuvrant à sa droite, le succès aurait sans doute couronné ses efforts.

Il rapporte, entre autres, qu'après l'occupation de Rogatchef, poussant résolument en avant vers le sud, il prit la position de Svislotsch et de Glurk, et que ses patrouilles poussaient jusque vers Mozyr. L'ennemi fut repoussé sur tous les points avec perte, et le pays de Mohilew et de Minsk, ainsi que la grande route de communication furent couverts contre toute insulte.

Il rapporte ensuite que ses troupes se sont très vaillamment comportées dans les différents combats qui accompagnèrent et suivirent le cernement de Bobruisk;

(1) *Revue d'histoire rédigée à l'état-major de l'armée.* Août 1902, p. 389.

que les Russes s'empressaient constamment d'empêcher cet investissement.

Malgré ses succès, craignant que l'ennemi ne s'aperçût enfin de l'infériorité de ses forces, il reprit volontairement la position de Svislotsch, Cette démarche parut d'autant plus nécessaire, que, outre les pertes faites dans les combats, quelques bataillons reçurent l'ordre de rejoindre la Grande Armée.

« Tant que l'armée autrichienne occupait Pinsk et couvrait ma droite, dit-il, tous les efforts du général Hertel et de la garnison de Bobruisk pour me nuire furent inutiles. Mais l'évacuation subite de Pinsk changea l'état des choses. Le corps de Tormasof, ayant le chemin libre, commença à s'avancer vers Slonim et à menacer Minsk, et le général Hertel, conjointement avec la levée de Tchernikof et avec le général Zapolski qui lui emmena 6,000 hommes, menaçait ma gauche.

« Je me mis tout de suite en marche pour couvrir Minsk, en laissant le 17e d'infanterie et le 15e de cavalerie entre le Dniéper et la Bérésina pour observer Bobruisk et un détachement de quelque cents hommes à Glusk. Avec le reste, je pris la position de Sluzk, que je jugeai la meilleure pour couvrir Minsk, je tâchai de m'éclairer sur tous les côtés et j'attendis ainsi les événements.

« Toutes les mesures que j'avais prises, étaient approuvées par S. E. le duc de Bellune, sous les ordres duquel je me trouvais alors.

« A la demande de M. le général gouverneur (de Minsk), Bronikowski, de lui envoyer un officier supérieur auquel il pourrait donner le commandement d'une brigade de troupes de marche, je lui envoyai le général Kossecki.

« Ma division n'ayant reçu d'autre renfort que le 3e bataillon du 14e, qui s'était trouvé jusqu'ici à

Grodno, le peu de troupes que j'avais pour couvrir un pays de 100 lieues d'étendue à peu près, n'en put faire qu'une faible défense.

« L'ennemi commençait à se montrer sur différents points. Il fallait chercher des moyens pour le contrarier autant que possible dans ses desseins. Je formai des détachements composés de cavalerie et de voltigeurs montés sur des chevaux de paysans.

« Ces détachements, dispersés sur tous les points, parvinrent non seulement à arrêter la marche de l'ennemi, à lui faire des prisonniers (surtout des cosaques) mais encore le forcèrent de se retirer dans le marais de Pinsk.

« Cependant, l'arrivée du corps de Tchitchagof, sa jonction avec Tormasof et le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne jusque sur les frontières du duché de Varsovie changèrent de nouveau totalement l'état des choses. Tchitchagof, oprès avoir occupé Pinsk et Slonim, marchait sur Neswisch et menaçait Minsk. En même temps, le corps ennemi de Wittgenstein commençait à m'inquiéter sur mes derrières, par Borisof. »

En parenthèse, nous observons que cette dernière assertion ne nous semble pas hors de doute par rapport à la position du corps de Wittgenstein à cette époque (derniers jours d'octobre). Le rapport continue :

« Au moment où je voulais quitter la position de Slurk, je reçus deux ordres de S. E. le duc de Bellune, en date des 27 et 28 octobre, de me retirer sur la Bérésina et d'y rassembler mon monde.

« Je n'avais pas encore occupé ma position sur la Bérésina, lorsque l'ennemi marchait déjà avec force sur Minsk. A cette nouvelle, et d'après des ordres nouvellement reçus, je pris sur-le-champ la route de Minsk.

« Je devançai de ma personne la division, pour prendre

des renseignements sur la force réelle de l'ennemi. Ayant vu l'impossibilité de défendre Minsk et de pouvoir m'opposer à un ennemi trop supérieur en force, je retournai sur la Bérésina, d'après les premiers ordres, et j'y rassemblai mes détachements, ce qui s'effectua en quatre jours.

« J'appris ensuite que l'ennemi se portait en force sur Borisof; je m'y rendis donc sur-le-champ pour défendre le passage de la Bérésina; j'y arrivai le 20 novembre au soir et j'y reçus l'ordre de S. E. le duc de Reggio, de me défendre jusqu'à l'extinction de mes troupes. »

En lisant le récit de Dombrowski, qui porte l'empreinte de la véracité, il nous semble que ce général a bien fait valoir son talent, qu'il a déployé une bien grande activité, qui devait fatalement rester infructueuse par les marches et contremarches de Schwartzenberg.

Ce dernier écrit plusieurs fois au duc de Bassano qu'il comprend la situation, qu'il va empêcher Tchitchagof d'opérer sa jonction avec Wittgenstein. Mais ses actes ne sont nullement en harmonie avec ses projets, tandis que les généraux russes Tormasof et Sacken étaient très actifs.

Schwartzenberg met le comble à ses lambinages après le 15 novembre.

Ce jour-là, le général Sacken surprend le général Reyniér à Wolkowitz; une lettre de Reynier appelant Schwartzenberg à son secours, tirait celui-ci de ses incertitudes. Il se porte à l'aide de Reynier.

Après cette jonction, le 16 novembre, Sacken fut battu assez complètement, mais Schwartzenberg, au lieu de reprendre la marche vers l'est, se lance vers Pruschany à la poursuite de Sacken.

Le 21 novembre, Schwartzenberg, écrivant à Bassano,

cherche à excuser cette détermination en observant qu'il était impossible d'arriver à temps pour sauver Minsk. Est-il étonnant que Marbot prononce un jugement très sévère en disant :

« Le feld-maréchal Schwartzenberg, commandant en chef du corps autrichien, dont Napoléon avait formé l'aile droite de son armée, venait, par la trahison la plus infâme, de laisser passer devant lui les troupes russes de Tchitchagof qui s'étaient emparées de Minsk, d'où elles menaçaient nos derrières (1). »

Contemplées dans leur ensemble, les manœuvres de Schwartzenberg constituent une vraie énigme.

Nous en trouvons la solution dans l'étude déjà citée (2).

« Or, dès le 9 novembre, y est-il dit entre autres, un auditeur, M. Panat, envoyé par le duc de Bassano au quartier général de Reynier, afin de s'informer de ce qui se passait à l'armée, doutait de l'intention du prince de Schwartzenberg de s'engager à fond.

« La raison qu'il en donnait, paraît assez vraisemblable.

« Dans la position où nous sommes (3), il serait peut-« être facile d'amener les Russes à un engagement « général, mais il ne serait pas aisé d'y déterminer les « Autrichiens. A tous les motifs dont il a été fait mention « dans les rapports précédents, il faut ajouter une con-« sidération qui doit être bien puissante, même sur l'es-« prit du général, dont les dispositions sont les plus « favorables à la cause commune : l'armée autrichienne « doit être tenue au complet (4); une affaire qui en

(1) *Mémoires*, t. III, p. 182.

(2) *Revue d'histoire*, juin 1902, p. 1309.

(3) *Panat au duc de Bassano*, 9 novembre.

(4) Remarquons ceci.

« détruirait une partie, serait, pour le chef qui l'aurait « engagée, un sujet de désapprobation et obligerait la « Cour de Vienne à faire de nouvelles troupes.

« Le prince de Schwartzenberg, tous les jours assiégé « d'insinuations de cette espèce, ne peut se défendre d'y « céder quelquefois, et, dans les circonstances actuelles, « ce sera probablement perdre l'occasion d'un succès « important. Si l'occasion se présente, il est bien à « craindre qu'elle sera perdue pour des motifs qui « tiennent au moins autant à des vues politiques, qu'à « une intention purement militaire. »

L'occasion de porter un grand coup à Tchitchagof s'est présentée plus d'une fois. Mais Schwartzenberg n'a pas voulu la saisir.

L'attitude de l'Autriche était sans doute dubitative. Elle ne peut s'expliquer par le fait, cité par Fain (1), que la neutralité de la Galicie avait été maintenue sur le principe que l'Autriche, quoique auxiliaire des Français, n'était pas en état de guerre avec la Russie (2). Car l'article 4 des articles séparés et secrets du traité d'alliance entre la France et l'Autriche du 14 mars 1812 porte indubitablement que le corps de troupes, fourni par S. M. l'empereur d'Autriche, agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'empereur des Français, et d'après ses ordres immédiats (3).

Nous nous sentons donc enclin à souscrire au jugement de Marbot. Nous croyons que l'inertie de Schwartzenberg a été la cause de la perte de Minsk, et, partant, de Borisof. Quoiqu'on puisse alléguer à la charge du général Dombrowski, principalement qu'il aurait mieux fait de ne pas précipiter sa retraite sur Borisof, comme

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 202.
(2) Voir aussi Boutourlin, *op. cit.*, t. I, p. 128.
(3) Fain, *op. cit.*, t. I, p. 100

l'en avait averti le maréchal Victor dans son ordre du 28 octobre où nous lisons littéralement : « Il ne faut cependant rien précipiter, afin de ne pas faire de fausses démarches (1) », qu'il aurait mieux fait de se porter sur Minsk avec le reste de ses troupes, nous avons la conviction que la faute fondamentale doit être attribuée à Schwartzenberg.

D'ailleurs, les troupes que Dombrowski aurait pu réunir à Minsk auraient été sans doute insuffisantes pour résister efficacement aux troupes de Tchitchagof.

Nous en convenons volontiers, Dombrowski n'est pas sans fautes, mais notre conviction reste inébranlable que la faute primordiale est celle de Schwartzenberg qui était pleinement en possession des moyens pour tenir ferme à Minsk en ralliant à lui toutes les forces présentes dans la Volhynie.

Si Schwartzenberg avec ses 30,000 hommes eût dirigé énergiquement les affaires, en concourant, avec le corps saxo-polonais de Reynier (15,000 hommes), avec les divisions Durutte et Dombrowski, l'amiral russe aurait, selon toutes les apparences, manqué son but. Minsk aurait été préservée ainsi que Borisof. L'armée de Napoléon aurait pu passer par cette grand'route.

A l'aile gauche de la Grande Armée, les revers doivent sans doute être attribués, en partie majeure, à la mésintelligence des chefs de corps d'armée, et, en partie mineure, aux fautes stratégiques d'Oudinot.

Les mémoires du général baron de Marbot abondent en preuves de cette assertion.

« A l'époque dont je parle, nous raconte Marbot, tous les maréchaux de l'Empire paraissaient résolus à ne pas

(1) Voir *Revue d'histoire rédigée à l'état-major de l'armée (française)*, juin 1902, p. 1315.

reconnaître entre eux les droits de l'ancienneté, car aucun ne voulait servir sous un de ses camarades, quelle que fût la gravité des circonstances. »

Marbot nous donne un aperçu des plus clairs sur les affaires au nord. Il nous montre le maréchal Oudinot, homme des plus braves, manquant de fixité dans ses résolutions, et passant, en un instant, d'un projet d'attaque à des dispositions de retraite.

« Le colonel Casabianca, expirant, dit à Marbot qu'il regrettait de voir le corps d'armée si médiocrement dirigé. Marbot, en se rappelant ces mots du moribond, ajoute : « Ses dernières paroles n'étaient que trop fondées, car notre chef (Oudinot) semblait agir sans méthode ni plan.

« Après un succès, il poursuivait Wittgenstein, sans se préoccuper d'aucun obstacle, et ne parlait de rien moins que de le pousser jusqu'à Saint-Pétersbourg; mais au moindre revers, il battait rapidement en retraite, et voyait des ennemis partout.

« Ce fut sous cette dernière influence qu'il ramena sous les murs de Polotsk ses troupes, très affectées qu'on les fît reculer ainsi devant les Russes, qu'elles venaient de vaincre dans presque toutes les rencontres. »

Ensuite Marbot nous peint admirablement le portrait de Gouvion Saint-Cyr, contemporain et émule de Moreau, de Hoche, de Kléber et de Dessaix, qui avait commandé jadis avec succès une des ailes de l'armée du Rhin, lorsque Oudinot était à peine colonel ou général de brigade.

Il nous explique la méfiance d'Oudinot, justifiée par le caractère de Gouvion Saint-Cyr, lequel était sans doute des plus méprisables, se manifestant surtout lors de la bataille du 16 août devant Polotsk.

Certes, si Gouvion Saint-Cyr eût loyalement coopéré avec Oudinot, ce qui n'était plus que son simple devoir

à lui, Oudinot aurait pu remporter une victoire décisive. Probablement avec les 10,000 hommes de troupes fraîches (Bavarois) de Gouvion Saint-Cyr, on aurait pu écraser Wittgenstein pour tout de bon.

Oudinot, blessé au bras, touché par l'attitude de Gouvion Saint-Cyr, quitta l'armée pour faire soigner sa blessure, laissant le commandement suprême des 2e et 6e corps à son compagnon d'armes.

Le lendemain, Gouvion Saint-Cyr remporte une éclatante victoire, qui lui procure son bâton de maréchal. Cependant, les fruits de cette victoire ne sont guère positifs, parce que le nouveau maréchal se contente d'établir une partie de ses troupes à Polotsk dans un immense camp retranché, tandis que la plus grande partie fut cantonnée sur les deux bords de la Duna durant deux mois consécutifs. Wittgenstein, sans doute très content de n'être point inquiété, se retire dans la ligne Sebeje-Nevel et reste là, immobile.

Marbot relate aussi que, vers le 10 octobre, le 2e corps d'armée, qui, depuis le 18 août, vivait dans l'abondance et la tranquillité à Polotsk et dans les environs, dut se préparer à courir derechef la chance des combats.

« Nous apprîmes, dit-il, que l'amiral Tchitchagof commandant en chef de l'armée russe de Valachie, après avoir fait la paix avec les Turcs par l'intermédiaire des Anglais, se dirigeait vers Mohilew, afin de se porter sur les derrières de l'empereur Napoléon.

« On s'étonnait que le prince Schwartzenberg, chargé avec 30,000 Autrichiens, nos alliés, de surveiller le corps russe de Valachie, eût laissé passer Tchitchagof, mais le fait n'était pas moins réel.

« Non seulement les Autrichiens n'avaient pas barré le chemin aux Russes, ainsi qu'ils le pouvaient, mais au

lieu de les suivre en queue, ils étaient restés fort tranquilles dans leurs cantonnements de Volhynie.

« Napoléon avait trop compté sur la bonne foi des ministres et des généraux de son beau-père l'empereur d'Autriche, en leur confiant le soin de couvrir l'aile droite de la Grande Armée.

« En vain le général de Ségur cherche à pallier les torts du gouvernement autrichien et du prince Schwartzenberg, commandant de ses armées, il y eut trahison flagrante de leur part, et l'histoire flétrira leur conduite! Pendant qu'à notre droite les Autrichiens livraient passage au corps russe venant de Turquie, les Prussiens, dont on avait si imprudemment formé notre aile gauche, se préparaient à pactiser aussi avec les ennemis, et cela presque ouvertement, sans se cacher du maréchal Macdonald que l'Empereur avait mis à leur tête pour les maintenir dans la fidélité. Ils ne se mirent point encore en rébellion complète, mais le maréchal Macdonald était fort mal obéi, et les Prussiens, cantonnés près de Riga, pouvaient, d'un moment à l'autre, se réunir aux troupes russes de Wittgenstein pour accabler le 2e corps français campé sous Polotsk. »

Ainsi il nous paraît évident que, surtout après le commencement de la retraite de l'armée du centre, les positions des maréchaux Macdonald et Gouvion Saint-Cyr devenaient de jour en jour plus précaires. Macdonald se trouvait assez isolé et paralysé, tandis que Gouvion Saint-Cyr s'attendait toujours à subir une violente attaque de Wittgenstein, qui venait de recevoir de très puissants renforts de Saint-Pétersbourg. Cette attaque arriva enfin le 17 octobre et dura toute la journée, pendant laquelle Wittgenstein, en personne, capturé par le commandant Curély, s'enfuit encore dans la mêlée.

Gouvion Saint-Cyr tint ferme contre la supériorité

triple des troupes de Wittgenstein durant la journée du 18 octobre.

Mais le général Steingel, remontant avec 14,000 hommes la rive gauche de la Duna pour tourner Polotsk, Gouvion Saint-Cyr fit exécuter pendant la nuit du 19 une brillante retraite et se porta (après avoir fait brûler les ponts) le 20 au matin avec toutes ses forces contre Steingel, le battit complètement en lui infligeant une perte de 2,000 hommes.

Dans ces rudes engagements de quatre jours et une nuit, les Russes eurent 6 généraux et 10,000 hommes hors de combat, tandis que, grâce à leur artillerie supérieure, les Français n'eurent que 5,000 hommes hors de combat. Cependant ils subirent une perte énorme en leur chef. Gouvion Saint-Cyr ayant reçu plusieurs blessures, très souffrant, fit exécuter la retraite vers Oula, afin de se rapprocher de Smoliani et couvrir ainsi le flanc de la route d'Orcha à Borisof, par laquelle l'Empereur revenait de Moscou.

Marbot explique on ne peut plus lucidement la situation des troupes réunies d'Oudinot, de Gouvion Saint-Cyr et de Victor.

« La retraite fut bien ordonnée et exécutée, dit-il (1), de sorte que Wittgenstein, malgré sa supériorité, n'osa pas réitérer l'attaque et se contenta de suivre les Français de loin.

« Le général bavarois de Wrède (mécontent) se retira sans autorisation avec un millier de soldats qui lui restaient, en emmenant, par subterfuge, la brigade de cavalerie Corbineau, qui plus tard retournera sur ses pas et découvrit, par hasard, le gué de Studienka (2).

(1) *Op. cit.*, t. III, p. 176 et suiv.

(2) Nous rappelons que c'est une erreur de Marbot comme de Thiers et de plusieurs écrivains.

« Par ordre de l'Empereur, Victor, à la tête de son corps de 25,000 hommes, accourait de Smolensk pour se joindre à Gouvion Saint-Cyr et rejeter Wittgenstein au delà de la Duna.

« Ce projet eût certainement été suivi d'un prompt effet, si Saint-Cyr eût eu le commandement supérieur; mais Victor étant le plus ancien des deux maréchaux, Saint-Cyr ne voulut pas servir sous ses ordres, et la veille de leur réunion, qui eut lieu le 31 octobre devant Smoliani, il déclara ne pouvoir continuer la campagne, remit la direction du 2e corps au général Legrand et s'éloigna pour retourner en France.

« Victor avait à peine réuni sous son commandement les 2e et 9e corps d'armée, que la fortune lui offrit l'occasion de remporter une victoire éclatante.

« En effet Wittgenstein, ignorant cette jonction et se fiant à sa supériorité (numérique), vint attaquer les postes en s'adossant imprudemment à des défilés très difficiles.

« Il ne fallait qu'un effort simultané des deux corps pour le détruire, car nos troupes, maintenant aussi nombreuses que les siennes, étaient animées du meilleur esprit et désiraient vivement le combat (1); mais Victor se méfiant sans doute de lui-même, sur un terrain qu'il voyait pour la première fois, profita de la nuit pour se retirer, gagna Sienno et cantonna les deux corps d'armée dans les environs.

« Les Russes s'éloignèrent aussi, en laissant seulement quelques cosaques pour nous observer. Cet état de choses, qui dura toute la première quinzaine de

(1) D'Auzon de Boisminart, officier hollandais du 124e de ligne, émet, au contraire, l'opinion qu'après le combat acharné du 31 octobre, les troupes françaises n'étaient pas assez nombreuses pour rejeter Wittgenstein au delà de la Duna.

novembre, fut très favorable à nos troupes, car elles vécurent largement, la contrée offrant beaucoup de ressources. »

Certes, en méditant ces dernières lignes de Marbot, on est enclin à blâmer la résolution de Victor.

En remportant une victoire décisive sur Wittgenstein, cet adversaire eût été probablement paralysé, du moins pour quelques semaines, et le fameux passage de Studienka aurait pu s'effectuer dans des conditions infiniment plus favorables.

Toutefois, on ne saurait oublier que les troupes du 2ᵉ et du 9ᵉ corps réunis (après le départ du général de Wrède avec les Bavarois) constituaient, pour le moment, l'unique réserve disponible dans la proximité de l'armée en retraite, que ces 40,000 hommes, réconfortés par un repos de quelques semaines et par une bonne nourriture, représentaient un dépôt précieux de forces fraîches, étaient pour l'armée décimée d'une valeur inappréciable, et, qu'au bout du compte, la résolution de Victor a été une bonne fortune pour Napoléon.

Assurément, ces troupes vigoureuses ont résisté triomphalement pendant les journées sanglantes du 27 et du 28 novembre à des forces d'une triple supériorité numérique. Elles ont enfin sauvé les débris des corps revenant de Moscou par leur résistance opiniâtre et héroïque.

Le maréchal Oudinot, complètement guéri de sa blessure, rejoignit son corps à Sienno vers les derniers jours d'octobre. C'est encore Marbot qui nous apprend qu'entre Oudinot et Victor il ne régnait non plus l'intelligence hautement exigée par la situation précaire.

Marbot écrit : « Aussi, dès qu'Oudinot eut repris le commandement du 2ᵉ corps d'armée, Victor, plutôt que de rester sous ses ordres pour combattre Wittgenstein,

se sépara de lui et se dirigea vers Kochanof avec ses 25,000 hommes. »

Le maréchal Oudinot, resté seul, promena ses troupes pendant quelques jours dans diverses parties de la province et alla enfin établir son quartier général à Tchéréïa, ayant son avant-garde à Loukolm.

C'est à Tchéréïa qu'Oudinot reçut l'ordre de l'Empereur de se porter en toute hâte sur Borisof et sur Minsk. Le passage de la Bérésina s'est effectué parfaitement d'après le projet de l'Empereur fait à Orcha, lorsqu'il apprit la perte de Minsk, malgré tous les plans des Russes, malgré toutes les infortunes petites et grandes, qui auraient fatalement entraîné la destruction de l'armée si le commandant en chef eût été un homme ordinaire. Or c'est dans ce grand œuvre de tactique que le général incomparable s'est montré au faîte de son génie. Nous aimons à répéter, à ce propos, les paroles de Boutourlin, cet écrivain militaire russe que Marbot loue hautement en disant « ... : il est impartial et il a fait tout ce qui dépendait de lui pour découvrir la vérité; aussi Boutourlin est-il généralement estimé, car il a écrit en homme d'honneur (1). »

« Cependant, dit Boutourlin, dans cette situation, la plus périlleuse où il (Napoléon) se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des ressources là où un général moins habile ou moins déterminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité (2). »

Et encore :

« L'impartialité que nous avons professée dans tout le

(1) *Op. cit.*, t. III, p. 49.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 362.

cours de cet ouvrage, ne nous permet point de dissimuler que la conduite de l'empereur des Français dans cette importante circonstance est au-dessus de tout éloge.

« Le danger imminent où il se trouva ranima encore une fois son génie militaire, qui, depuis Moscou, semblait sommeiller. Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête : il trompe, par des démonstrations habiles, les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté.

« Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse.

« Ainsi les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser (1). »

Ces lignes font le plus grand honneur au Russe Boutourlin. Encore est-il exagéré de prétendre que le génie de Napoléon ait sommeillé depuis Moscou. L'empereur eut seulement le tort de trop céder aux instances de ses subordonnés (2).

Qu'il nous soit permis, avant de conclure, d'attirer l'attention sur des circonstances malheureuses, qui, indépendamment de la volonté de Napoléon et même contre sa volonté formelle, ont causé une perte considérable d'hommes, de chevaux et de matériaux, avant et pendant le passage de la Bérésina.

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 404, 405.
(2) Voir Fain, Marbot, Rapp, Gourgaud, etc.

Ce furent :

1° La construction défectueuse des ponts ;

2° L'erreur du général Partouneaux ;

3° La mauvaise volonté des bandes de traînards.

Quant au premier fait, Gourgaud nous explique que le passage eût commencé le 24 novembre, si le premier pont que le maréchal Oudinot devait établir eût été dressé convenablement. Le maréchal Oudinot, après avoir campé du 23 au 24 novembre près de Lochnitza, arrivant le 24 à Studienka, avait bien pressé la construction des ponts, mais le colonel d'artillerie, chargé de cette besogne, ne remplit pas exactement son devoir.

Le général Eblé fut obligé, le 25 novembre, de faire brûler les chevalets construits négligemment et d'en faire élever de nouveaux.

Dès que le général Eblé entama cette construction, elle s'avança, grâce à la prévoyance de l'Empereur, qui, à Orcha (faisant brûler les deux équipages de pont qui s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place), donna ordre de prendre, dans ces deux équipages, tous les outils, forges, ustensiles, fers, charbon, etc., dont on pouvait avoir besoin pour la construction de ponts de chevalets.

L'Empereur ne se contenta pas de faire donner cet ordre ; il en surveilla lui-même l'exécution afin de s'assurer des moyens de construction de ponts. Ce matériel, dit Gourgaud, était parfaitement attelé.

Gourgaud constate encore que le général Eblé avait avec lui sept compagnies de pontonniers, un total de 400 hommes, excellents soldats qui avaient tous conservé leurs fusils.

Ces pontonniers élevèrent les ponts, tandis que les

sapeurs furent employés seulement à la construction des chevalets.

Ces 400 héros, parmi lesquels se trouvaient environ 100 Hollandais du capitaine Benthien, travaillant dans les eaux glaciales de la rivière durant des heures consécutives pour former et pour réparer les ponts, se sacrifièrent au salut des 50.000 hommes valides qui représentaient encore la Grande Armée décimée.

La deuxième circonstance, coïncidant avec le fait du passage, fut la perte de la division Partouneaux, composée des trois brigades Camus, Billard et Blamont, qui, réunies, ne comptaient plus (selon Fain) que 3,000 baïonnettes.

Boutourlin se trompe sans doute quand il évalue la force totale de cette division à 7,000 combattants (1).

Par une méprise fatale du chemin à suivre, cette division du corps de Victor encore bien organisée est tombée au pouvoir des Russes dans la soirée et la nuit du 27 au 28 novembre.

Après avoir mandé à Oudinot de se porter en toute hâte et en droite ligne sur Borisof, avec son corps, les cuirassiers du général Lhéritier et cent pièces de canon, pour s'assurer d'abord du pont de Borisof, et puis pour réoccuper Minsk, l'Empereur avait fait expédier, le 19 novembre, de Doubrowna l'ordre suivant à Victor :

« Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez, vous mette plus près de Borisof, de Wilna et d'Orcha, que l'armée qui vous est opposée. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et donnez à croire que l'Empereur arrive sur Wittgenstein, manœuvre assez naturelle.

« L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk,

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 282.

et, quand on aura repris cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina. »

En vertu de cet ordre, dit Gourgaud (1), le 26 novembre Victor rejoignit, à Lochnitza, la route qu'avait suivie l'armée venant de Moscou. Le général Partouneaux fut chargé, avec sa division, de former l'arrière-garde. Victor, avec ses deux autres divisions, occupa Borisof (Oudinot étant déjà passé à l'autre bord, le 26 novembre).

Le 27, à 4 heures du matin, Victor se mit en marche pour gagner Studienka où il prit position de bonne heure. Le général Partouneaux le remplaça à Borisof.

Il s'agit maintenant d'examiner quel ordre était donné à Partouneaux, après le départ de Victor pour Studienka.

Gourgaud nous dit que ce ne fut pas l'Empereur qui envoya l'ordre à Partouneaux de passer la nuit du 27 au 28 novembre à Borisof.

« Ce général lui-même déclare, dit Gourgaud, que ce fut un officier, qui le lui porta, de la part du prince de Neufchâtel.

« Mais alors cet officier devait être chargé d'un ordre écrit; car ceux du major-général, portés par des officiers autres que ses aides de camp, l'étaient toujours.

« D'ailleurs, ce n'était point la marche ordinaire, et rien n'obligeait à la changer.

« Si Napoléon eût voulu que la division Partouneaux restât, pendant la nuit du 27 au 28 novembre, dans Borisof, il aurait chargé le prince de Neufchâtel de prescrire cette disposition au maréchal Victor; ou bien, s'il eût voulu directement donner cet ordre au général Partouneaux, il lui aurait envoyé un de ses aides de camp ou de ses

(1) *Op. cit.*, p. 447.

officiers d'ordonnance; or, aucun ne reçut cette mission. »

Gourgaud continue :

« *Dans la journée du 26, dans la nuit qui suivit, et dans la journée du 27, presque toute l'armée française* (hormis les traînards) *avait passé la Bérésina, à l'exception du corps de Victor* (1).

« L'occupation de Borisof, pendant la nuit du 27 au 28 novembre, par le général Partouneaux était donc, non seulement inutile, mais elle n'eût servi qu'à compromettre la retraite de la divison. Car ainsi que nous venons de le dire, cette division se retirant le 27, tout l'effet qu'on devait attendre de la présence des troupes françaises à Borisof était produit. »

Et encore :

« Le général Partouneaux devait espérer de contraindre le corps qui lui était opposé, à lui livrer passage; car ce corps se trouvait lui-même entre deux feux. Il est probable qu'il aurait réussi dans cette attaque, s'il l'avait faite avec toute sa division réunie.

« Il paraît qu'un faux rapport lui fit croire que l'armée française avait passé les ponts et les avait brûlés; ce qui détruisit ses espérances (2). »

Nous avons cité textuellement Gourgaud, l'officier d'ordonnance témoin oculaire, qui, envoyé par Napoléon à la recherche de la division Partouneaux dans la nuit du 27 au 28 novembre, a rencontré le bataillon du commandant Joyeux qui (ayant été chargé de détruire les ponts sur la Ska et de faire l'extrême arrière-garde) eut la bonne fortune de choisir, à la bifurcation, la route de gauche (c'est-à-dire la route libre.)

(1) Nous soulignons pour détruire la légende, toujours existante, que toute l'armée se perdit là.

(2) *Op. cit.*, p. 449.

Maintenant, nous croyons de notre devoir de fixer l'attention sur un mémoire du général Partouneaux lui-même, inséré dans un article de la *Revue militaire* rétrospective publiée par la Société *la Sabretache*.

Dans cet article il est dit (1) :

« Deux chemins, bientôt réunis en un seul, conduisent de Borisof à Studienka; l'un longe la vallée à travers les prairies, l'autre escalade la hauteur. Le premier fut suivi, en 1812, par le gros de l'armée, le second, où la division Partounaux s'engagea, la mena buter droit contre les troupes de Wittgenstein.

« Le ravin, au fond duquel ce détachement français dut s'arrêter, est aujourd'hui couvert d'une futaie; d'en bas, on distingue le contour net de la crête; c'est l'obstacle que nos soldats exténués ne purent franchir.

« L'erreur de Partouneaux a fait l'objet de nombreux commentaires; on peut s'étonner qu'ils n'aient pas adouci la rigueur de la condamnation qui pèse sur cette mémoire, ni plaidé les circonstances atténuantes en faveur de ce malheureux général.

« C'est de ce vieillard, épuisé par ses blessures, soumis, les 27 et 28 novembre, à mille fatigues physiques et morales, qu'on réclamerait la lucidité et l'infaillibilité. Montrons, au contraire, par quelle série d'épreuves, il arriva fatalement jusqu'à sa ruine. »

Après avoir rappelé la marche de la division, formant, le 26 novembre, l'extrême arrière-garde, de Lochnitza jusqu'à Borisof. après avoir décrit les combats successifs des brigades Camus, Billard et Blamont, le 27, dans la ville, pour refouler les troupes de Tchitchagof vers le pont réparé, l'auteur de l'article continue :

(1) *Carnet de la Sabretache*. 5ᵉ vol. 1897 : *Un pèlerinage au bord de la Bérézina*, par Patrice MAHON, capitaine d'artillerie.

« Celles-ci (les trois brigades) marchaient alors en échelons, par la route de Studienka; arrivées à la croisée des chemins, elles prirent celui de droite, sans doute au hasard, mais... *dix années après, Partouneaux ne doutait pas que ce ne fût le bon.*

« A droite, est la route de Weselowo, écrit-il dans ses *Explications;* elle avait conduit l'armée à hauteur des ponts établis à Studienka. A gauche, est un chemin de traverse sur lequel s'était précipitée une masse de traînards en désordre. »

Quelques instants après, la colonne rencontrait l'ennemi à cheval sur la route et le combat s'engagea, mais donnons ici la parole au général lui-même.

« ... Il était nuit close, nous étions pressés, encombrés par d'immenses bagages, et par une foule de traîneurs, la plupart sans armes et dans un état de misère et de démoralisation que rien ne peut décrire; resserrés à notre droite par la montagne qu'occupe l'ennemi, à notre gauche par la Bérésina et l'ennemi; l'ennemi devant nous, l'ennemi sur nos derrières; les boulets nous traversant de tête en queue!

« Dans cette situation, vient par la tête de ma colonne un parlementaire ennemi qui me somme de me rendre au nom du général Wittgenstein. Ce général, qui avait suivi une marche parallèle à celle de notre armée, était venu établir son quartier général à moins d'une demi-lieue de Borisof; ses troupes couronnaient toutes les hauteurs à notre droite, il avait détaché le comte de Steingel avec 18,000 hommes et trois pièces de canon sur la route entre moi et le reste de l'armée, dont 2 lieues encore me séparaient (1).

(1) Il y a concordance avec la narration de Boutourlin, *op. cit.*, t. II, p. 372. « L'armée (de W.) exécuta un changement de front

« Je répondis au parlementaire : Je ne veux point me rendre; je ne puis vous renvoyer dans ce moment, vous serez témoin des efforts que nous allons faire pour nous ouvrir un passage.

« Bientôt, à travers cette foule, m'arrive l'aide-de-camp du général Camus, qui m'annonce que le pont de Studienka, qui doit nous réunir à l'armée, est en feu.

« Ce rapport de mon général d'avant-garde, qui restait stationnaire en attendant mes ordres, mit le comble à nos maux; songeant pourtant encore à échapper, je renvoyai le capitaine Rochex à son général pour lui ordonner de chercher, à la faveur de la nuit, à passer la Bérésina soit en la remontant, soit en la descendant, à gué ou à la nage; je le faisais prévenir en même temps que j'allais me diriger sur la droite, à la tête de la brigade Billard; un officier que j'envoyai au général Delaître (de la brigade de cavalerie) pour l'avertir de ce mouvement, fut tué avant qu'il eût atteint ce général.

« A la tête de la brigade Billard, je gravis la montagne où bientôt je rencontre l'ennemi; le prenant, dans l'obscurité, pour les troupes du général Blamont que, d'après mes ordres, je devais trouver dans cette direction et avec qui j'aurais exécuté mon projet de remonter la Bérésina, j'ordonnai de ne pas tirer.

« A cette hauteur, je rencontrai le colonel Sainte-Suzanne séparé par une charge de l'ennemi, avec trois compagnies, du reste de ses bataillons que le général Camus avait détachés sur la droite, pendant l'attaque.

« Il se rallie à la brigade Billard.

« Nous trouvant face à face avec les Russes, nous les

à gauche, et s'établit perpendiculairement à la Bérésina, faisant face à Borisof. La droite, composée de l'avant-garde de Wlastof, fut postée derrière Staroï-Borisof, touchant par sa droite à la route de Studienka. »

traversons sans tirer et nous continuons à marcher en silence.

« Après avoir erré plusieurs heures sur des marais, des lacs, à travers les bois, suivis, harcelés par les cosaques qui avaient découvert notre marche; entourés de toutes parts des feux de l'ennemi, exténués de faim, de fatigue et de froid, près d'être engloutis par un lac à peine gelé que la neige et la nuit avaient caché à nos yeux, nous déposâmes les armes ».

L'auteur de l'article du *Carnet*, conclut :

« On voit, de l'aveu même du général, dans quel désordre s'acheva cette affaire. Cependant, Blamont, resté seul en arrière, avait reçu de Partouneaux l'ordre d'envoyer un bataillon longer la route de droite.

« Il envoya, en effet, le bataillon du commandant Joyeux; arrivé à la bifurcation, celui-ci prit la route de gauche et se sauva par ce moyen.

Blamont, marchant à son tour vers le gros de la division, la rejoignit au moment où Partouneaux, avec les débris de la brigade Billard, gravissait la pente de droite et disparaissait sur la hauteur.

Le sol était jonché de traînards à demi morts; quelques officiers, le général de cavalerie Delaître, le commandant d'artillerie Sibille, le capitaine Rochex ou Castex (1) conversaient entre eux sur le sujet de l'incendie des ponts.

La nuit se passa pour eux dans l'attente de nouvelles et de secours; ils capitulèrent au petit jour.

(1) Les mémoires relatifs à cette affaire dénaturent à dessein le nom de cet officier envoyé à la découverte par le général Camus; il répandit au retour la fausse nouvelle que les ponts étaient brûlés et se trouve ainsi responsable de la passivité avec laquelle on attendit le dénouement, ou des vaines tentatives qu'on fit *vers la droite*.

Les circonstances seules ont pu rendre si grave l'erreur de Partouneaux, et mettre le salut à gauche, la perte à droite, car le chemin du haut et celui du bas se réunissent de nouveau à la métairie du Vieux-Borisof (Staroï-Borisof).

« Nous retrouvons, en ce point, la trace de l'Empereur. Il passa la nuit du 25 au 26 novembre à Vieux-Borisof; le domaine appartenait alors au prince Radziwill. Au delà de la métairie on rencontre les ruines d'un petit moulin; ce moulin brûla le 28 novembre 1812. C'est peut-être cet incendie que le capitaine Rochex, par quelque phénomène d'auto-suggestion, prit de loin pour l'incendie des ponts.

« Une pente raide conduit sur un plateau, alterné de champs et de bois. Le village de Bytchi une fois traversé, on marche une verste et demie (1) sous bois, on dépasse une briqueterie; un petit pont, jeté sur un ruisseau marécageux, mène à la position que Victor occupait le 28 novembre. Elle est en grande partie couverte d'arbres plantés depuis 1812; par contre, le bois de bouleaux, qui en marquait la droite, a disparu. »

A ces lignes de l'écrivain du *Carnet,* ajoutons encore celles de Fain (2).

« Le général Partouneaux avait-il reçu l'ordre de ne pas quitter Borisof? On l'a dit depuis.

« Dans ce cas, pourquoi n'y est-il pas resté?

« En admettant que cet ordre ait été donné, l'exécution n'aurait pu, ce me semble, amener rien de pis que ce qui est arrivé, et l'on aurait du moins succombé à la place marquée!...

« Mais laissons cette controverse. Comme on l'a très

(1) Une verste, 1.066 mètres.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 343, note.

bien dit, le général a cru faire pour le mieux; ses efforts et ceux de sa brave division n'offrent rien qui dépare la gloire de nos armes; et l'occupation qu'ils ont donnée à toute l'armée de Wittgenstein, pendant la nuit du 27 au 28, n'a pas été sans quelque utilité comme diversion, en retardant l'attaque dont les ponts de Studienka étaient menacés ».

Au surplus, l'Empereur n'a pas tardé à rendre justice, et c'est le général Partouneaux lui-même qui publie les détails suivants :

« Dès le 19 juillet 1813, Napoléon a ordonné que les trois fils du général Partouneaux seraient élevés aux frais de l'État, dans le lycée de Turin. Le père était alors prisonnier en Russie.

« Plus tard, pendant les Cent-Jours, les événements ayant fait perdre à ces trois jeunes gens leur place au lycée de Turin, l'Empereur leur en a fait donner d'autres au lycée de Marseille et toujours aux frais de l'État. Le père venait alors de refuser de servir Napoléon. »

Certes, ces actes de Napoléon sont autant de preuves que la résolution imperturbable du général Partouneaux de chercher son chemin vers le nord *à droite*, lui semblait une erreur très pardonnable.

Mais à nous, il semblera toujours incompréhensible : que Partouneaux, sachant que la rivière coulait sur sa gauche, et ayant l'ordre de se porter vers le nord, ne se soit pas cramponné, par son aile gauche, au bord de la rivière pour la côtoyer.

Néanmoins, nous reconnaissons que la lutte acharnée de la division Partouneaux a été très utile comme diversion.

Un mot, enfin sur la mauvaise volonté des traînards. Il nous faut constater que l'énorme perte d'hommes ne

peut être attribuée ni à l'Empereur ni à ses lieutenants, mais décidément aux traînards eux-mêmes. Ils étaient les seuls vrais coupables. Le passage de l'armée bien ordonné s'effectua pendant les journées des 26, 27 et 28 novembre, tandis que l'extrême arrière-garde du corps de Victor ne suivit que le 29 au matin.

« Victor, dit Fain, traverse la rivière dans un ordre parfait, avec toute son artillerie, ne laissant plus qu'une faible arrière-garde à Studienka. Tout ce qui restait encore sur la rive gauche se précipite alors sur les ponts, et l'on recommence à se tuer pour obtenir un passage que peu d'instants auparavant on aurait pu franchir sans obstacle.

« Les dernières troupes de l'arrière-garde s'arrêtent encore pour laisser s'écouler cet encombrement.

« Enfin, après avoir attendu jusqu'à 8 heures et demie du matin, il faut se retirer; mais on est obligé de s'ouvrir de force un chemin à travers la masse compacte qui bouche toujours le défilé. »

Par rapport au passage du troisième jour, Fain relate que l'Empereur n'a qu'un regret, c'est que la rive gauche, qu'on serait forcé d'abandonner d'un moment à l'autre, soit encore encombrée de traînards qui ne veulent rien entendre.

Pendant la nuit du 27 au 28 novembre, à chaque officier venant de Studienka, Napoléon ne cessait de demander si ces pauvres gens et les bagages continuaient de passer, et toujours on lui répondait que le passage était libre, mais qu'on ne se pressait pas d'en profiter.

Le prince Eugène a eu les plus grandes peines à décider la queue de sa colonne à passer d'une rive à l'autre. Cette seconde nuit, comme la première, n'a donc pas été employée ainsi qu'elle l'aurait pu l'être!

Marbot est d'accord avec Fain. Il s'étonne de ce que l'état-major n'ait pas fait filer, pendant la nuit, ces milliers de traînards, qui, pendant le jour, obstruèrent le passage, mais l'état-major n'y put rien. Les traînards ne voulaient pas passer pendant la nuit : ils restaient aux bivouacs sur la rive gauche.

« Après avoir bien établi mon régiment au bivouac de Zaniwki, raconte Marbot, je m'aperçus de l'absence d'un cheval de bât qui, portant la petite caisse et les pièces de comptabilité des escadrons de guerre, n'avait pu être risqué dans le gué.

« Je pensais donc que le conducteur et les cavaliers qui l'escortaient avaient attendu que les ponts fussent établis.

« Ils l'étaient depuis plusieurs heures, et cependant ces hommes ne paraissaient pas !

« Alors, inquiet sur eux aussi bien que sur le dépôt précieux qui leur était confié, je veux aller en personne favoriser leur passage, car je croyais les ponts encombrés. Je m'y rends donc au galop, et quel est mon étonnement de les trouver *complètement déserts !...*

« Personne n'y passait en ce moment, tandis qu'à cent pas de là, et par un beau clair de lune, j'apercevais plus de 50,000 traînards ou soldats isolés de leurs régiments, qu'on surnommait *rôtisseurs.*

« Ces hommes, tranquillement assis devant des feux immenses, préparaient des grillades de chair de cheval, sans se douter qu'ils étaient devant une rivière dont le passage coûterait le lendemain, 28 novembre, la vie à un grand nombre d'entre eux, tandis qu'en *quelques minutes* ils pouvaient la franchir sans obstacles dès à présent, et achever les préparatifs de leur souper sur l'autre rive...

« Je parvins, tant par la persuasion que par la force,

à faire passer 2,000 ou 3,000 de ces malheureux sur la rive droite. »

Ajoutons encore à ces précieux témoignages celui de Gourgaud, l'officier d'ordonnance de prédilection, qui, par ordre de l'Empereur, passa la Bérésina à la nage, le 26 novembre, afin de reconnaître si le terrain sur la rive opposée permettrait à l'artillerie de passer sans être obligé d'employer des fascines, c'est-à-dire, si le sol, vers la rive droite, était assez solide pour porter sans péril le poids des équipages.

Gourgaud nous assure donc (1) que, pendant les nuits du passage, les ponts étaient tout à fait libres. La masse des traînards qui voulait passer pendant le jour, se retirait, la nuit, dans leurs bivouacs, d'où aucun ordre, aucune instance ne pouvait les arracher.

Si les Russes avaient tiré pendant la nuit, les traînards se seraient empressés de profiter du libre passage des ponts pour franchir la rivière, mais il n'en fut point ainsi.

Le 20, jour du glorieux combat du 9e corps, vers 5 heures du soir le feu cessa de part et d'autre.

A 9 heures, le maréchal Victor commença son mouvement de retraite, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde. A peu près en même temps, les deux batteries d'artillerie légère des colonels Chopin et Serruzier passèrent.

Dans toute cette nuit, l'ennemi ne tira pas un seul coup de canon (2).

Et encore :

(1) *Op. cit.*, p. 459 et suiv.
(2) Nous soulignons.

« Si, comme l'avait prescrit l'Empereur, les moyens de construction du pont eussent été prêts dans la journée du 24 novembre, on eût passé dans la nuit de ce jour, dans la journée du 25; et le 27 au matin, toute l'armée française se fût trouvée sur la rive droite de la Bérésina.

« Ainsi, la perte de la division Partouneaux n'eût pas eu lieu, non plus que l'attaque de Wittgenstein sur Studienka; en un mot, on n'aurait pas à déplorer tous les malheurs qui arrivèrent.

« Ce passage, qui s'est opéré malgré tous les accidents, malgré les obstacles qu'on a éprouvés, n'a pas été, à beaucoup près, aussi funeste que plusieurs écrivains, qui se plaisent à exagérer nos malheurs, ont cherché à le faire croire.

« Les hommes que nous y perdîmes ne comptaient pas parmi les combattants, trois pièces de canon seulement restèrent sur l'autre rive; enfin le nombre des prisonniers que l'ennemi y ramassa (au dire même des Russes) ne s'éleva qu'à 2,000 traînards, blessés, malades ou vivandiers (1).

« A huit heures et demie du matin, le 29, le feu fut mis au pont, et ce ne fut qu'une heure après, que quelques cosaques s'approchèrent. »

Voilà le témoignage de Gourgaud que Marbot, dans ses mémoires, intitule « mon ami ».

Que Gourgaud, animé du vif désir de défendre l'Empereur, puisse être quelque peu partial, il n'en est pas moins vrai qu'au fond ses assertions ne soient parfaitement d'accord avec celles de Marbot et de Roguet.

De ces assertions, comme des narrations de Fain et du Russe Boutourlin, il résulte décidément que quantité d'écrivains se sont laissé entraîner par une profonde

(1) BOUTOURLIN, *op. cit.*, t. II, p. 383.

inimitié envers Napoléon, en représentant le fameux passage de la Bérésina comme une débâcle.

Quelques-uns se sont efforcés de faire croire que l'armée française en déroute a été anéantie aux bords marécageux de la rivière; d'autres ont allégué que les ponts, balayés par les canons russes, se sont écroulés enfin sous le fardeau des fuyards.

Ces contes de cigogne ont passé de génération en génération, si bien que, naguère, un journal hollandais (*De Nieuwe Courant*) se plaisait encore, parlant du passage des Russes sur la rivière Taitseho, en se retirant devant l'armée du général Okoe, à rappeler les énormes pertes que l'armée française aurait subies par le canon des Russes en traversant la Bérésina.

C'est falsifier l'histoire.

Nous le répétons : l'armée française, passant par les ponts, n'a pas eu à souffrir du canon de l'ennemi. Le passage s'est effectué, pendant les journées du 26 et du 27 novembre, en toute sécurité, sans autre accident que l'écroulement de quelques chevalets du pont en aval destiné à l'artillerie et aux équipages.

Pendant la bataille du 28 novembre seulement, Wittgenstein a fait avancer une batterie sur le bord de la rivière et des boulets et des obus sont venus pleuvoir sur la multitude qui s'entassait à l'entrée des ponts et ont causé un effroyable désordre (1).

Cependant l'Empereur, en faisant entrer en action une batterie de la garde sur la rive droite, a promptement forcé Wittgenstein à reculer sa batterie et le tumulte s'est calmé.

L'épouvantable encombrement d'hommes et de voitures, qui, pendant cette journée du 28 novembre, fit

(1) Fain, *op. cit.*, t. II, p. 337.

s'écrouler de nouveau le pont en aval, n'aurait pu arriver, si tous ces non-combattants eussent cédé aux ordres et aux conseils donnés par des officiers au nom de l'Empereur.

Durant la journée du 29 novembre, l'armée française s'est paisiblement écoulée à travers les marais de la Gaina vers Zembin. Wittgenstein s'est vu barrer le passage de la Bérésina, parce que le général Eblé fit incendier les ponts dans la matinée du 29 novembre.

Tchitchagof aurait pu poursuivre les Français; il ne bougea pas.

La retraite put donc s'effectuer par une longue suite de ponts que Tchitchagof aurait pu et aurait dû faire brûler, et que l'Empereur détruisit pour ralentir la poursuite de l'ennemi.

La simple vérité est donc que les corps organisés sont tous partis par la route de Zembin, que, vers le soir du 29 novembre, le quartier général était à Kamen, et que Wittgenstein est arrêté sur les bords de la Bérésina par la difficulté du passage. Le défaut de matériaux et la rapidité des glaçons l'y retiennent à son tour.

« Le 30, dit Fain, le quartier impérial arrive à Plechtnitzoni. Nous voilà donc sortis de tous les cercles qui avaient été tracés autour de notre retraite : il n'y a plus d'armées ennemies devant nous; elles sont maintenant toutes en arrière!

« La campagne contre les Russes est finie; mais celle contre le froid va recommencer, plus rude encore! »

Résumons-nous :

En entrant à Moscou, l'antique ville sainte de l'empire moscovite, après une série de victoires, remportées malgré les fautes, les incartades, les mauvaises volontés, les contrariétés, les résistances de ses amis, de ses parents

même, Napoléon put être tenté de répéter le mot de César :

« Veni, vidi, vici! »

Par une aberration incompréhensible et pour attendre la paix, il s'adonne à un repos trop prolongé, puis cède aux avis de ses maréchaux au lieu de suivre l'inspiration de son génie. Il se retire enfin, las d'attendre, à la tête d'une armée réconfortée moralement, physiquement, se berçant de l'illusion d'aller fixer ses cantonnements d'hiver dans le quadrilatère formé par Smolensk, Mohilew, Minsk et Vitebsk et de s'y préparer à une nouvelle campagne.

Mais la colère du Tout-Puissant se manifeste par un hiver prématuré et rigoureux. La Grande Armée se presse vers l'ouest, résistant triomphalement aux ennemis qui n'attaquent qu'avec hésitation.

Elle arrive enfin sur les bords de la Bérésina, en partie démembrée, et comme enserrée par des forces ennemies, qui ont pu arriver à proximité, parce que les armées françaises latérales n'ont pas rempli la tâche qui leur fut dévolue dès l'ouverture de la campagne.

Au nord, la mésintelligence des chefs de corps d'armée et leur insuffisance stratégique ont été cause que le général Wittgenstein put s'approcher au moment suprême et faillit empêcher ou entraver le passage de la Bérésina.

Au sud, l'autrichien Schwartzenberg a, par une détestable duplicité, trahi la cause à laquelle son maître, l'empereur d'Autriche, s'était rallié par un traité solennel.

Il a énormément contribué aux difficultés dont Napoléon se trouve entouré; il est cause de la perte de Minsk et du passage à Borisof.

Nonobstant toutes ces calamités, Napoléon, réunissant les corps d'Oudinot et de Victor à ceux qui avaient été à

Moscou, se trouve à la tête d'environ 50,000 hommes et d'une artillerie formidable (1).

Ces malheurs, bien loin d'obscurcir son génie, le font au contraire briller plus vivement. Il prend ses dispositions avec un admirable sang-froid, veille lui-même à l'exécution, et fait enfin effectuer le passage entre deux victoires, à la barbe des milliers d'ennemis qui l'entourent et le suivent.

Et quand l'extrême arrière-garde a passé, le général Eblé brûle les ponts *sans être inquiété par l'ennemi*.

Ce fameux passage, unique par la conception et par l'exécution, qui, selon le plan longtemps concerté des Russes, devait infailliblement amener la destruction de la Grande Armée française, réussit parfaitement, grâce au génie de Napoléon et à l'invincible vaillance de quelques milliers de braves, inspirés par des héros comme Oudinot et Victor, et parmi lesquels se signalèrent quatre régiments d'infanterie, un régiment de cuirassiers et une centaine de pontonniers des Pays-Bas.

L'armée s'éloigne librement à travers les marais de la Gaina, mollement suivie par l'ennemi, mais ensuite, encore une fois décimée par le froid, châtiée par la Providence.

En dépit des augures trompeurs de quelques utopistes, la guerre n'est point à la veille de disparaître. Aussi faut-il l'étudier et la connaître. A cette fin, nous nous sommes efforcés de retracer exactement un fait d'armes unique, modèle classique pour les stratégistes de l'avenir. Puisse cet exposé présenter quelque utilité à ceux qui demandent à l'historien militaire la simple vérité.

(1) Gourgaud, *op. cit.*, p. 429.

APPENDICE

LES HOLLANDAIS DANS LA GRANDE ARMÉE

A côté de la précédente étude critique de la campagne de Russie, nous voudrions, ici, par un sentiment que l'on excusera, mettre spécialement en lumière la part qu'y prirent les Hollandais. Elle nous a été indiquée, en dehors des ouvrages d'écrivains français, tels MM. de Lassus et Roulin, par des journaux ou mémoires inédits conservés dans quelques familles ou dans les archives du ministère de la guerre, à La Haye (1).

Depuis la paix de Munster (1648), dans la république des Sept Provinces-Unies, une lutte vive s'était perpétuée entre les Stathouders de la maison d'Orange et l'aristocratie d'argent. Cette division facilita l'entrée des armées françaises en 1798 et amena l'expulsion de Guillaume V et l'institution de la république des Bataves. La moitié de l'armée de terre

(1) Journaux inédits du lieutenant-général, comte F. Dumonceau; du lieutenant-général, chevalier Hubert de Stuers; du colonel chevalier Lambert de Stuers; du lieutenant-général Geiswet van der Netten. Mémoires inédits du lieutenant-général F.-C. List, ancien ministre de la guerre, du major baron A.-C. Snoukaert van Schauburg. Journal manuscrit inédit du lieutenant-colonel d'Auzon de Boisminart. Journal d'un capitaine du 126e de ligne publié par le lieutenant-général Schneider. Journal inédit du capitaine Wagevier, du 125e de ligne. Mémoire inédit du colonel Issels. Journal inédit du capitaine de pontonniers G.-D. Benthien, etc.

de la Hollande dut, dès lors, servir d'auxiliaire à la France, et cette contribution de guerre devint plus nécessaire quand la république fut devenue, en 1810, l'apanage du roi Louis. Le 9 juillet 1810, Napoléon ordonnait l'incorporation de l'armée hollandaise dans l'armée française. Un régiment de grenadiers (garde du roi Louis), un régiment de cavalerie (garde du roi Louis) et une compagnie d'artillerie à cheval passaient dans la garde impériale. Le 18 mai 1811, les grenadiers devenaient le 3e régiment de la garde (colonel Tyndal). Le régiment de cavalerie (hussards) était métamorphosé en chevau-légers lanciers; leur costume écarlate les fit, depuis, appeler les lanciers rouges. Le général de brigade, comte Édouard Colbert, fut nommé colonel. L'ancien colonel Dubois et le major en second van Hasselt, Hollandais tous deux, devinrent colonels-majors. Le régiment comptait alors 8 compagnies à 120 chevaux. Plus tard (11 mars 1812), on porta le nombre des compagnies de 8 à 10 (1). L'artillerie à cheval de la garde royale devint la 1re compagnie du second bataillon de la garde impériale, sous le commandement du capitaine-commandant Lafond et du lieutenant en premier List.

Ces troupes partirent, le 30 juillet 1810, pour Paris, soulevant au passage, par leur belle tenue, l'admiration du peuple (2). Le 29 août, on arriva à Paris et la réception dans la garde fut amicale et splendide (3). Le 2 septembre, après une revue de la garde, l'Empereur se fit présenter le général Sels et ses principaux officiers. Il avait d'abord voulu faire ommander les Hollandais par leurs compatriotes, mais, en cévrier 1811, il fit remplacer dans chaque corps un tiers des officiers étrangers par des Français. Cette mesure fut peut-être provoquée par une lettre du général Molitor, commandant en chef de la Hollande septentrionale. Cependant, l'injuste défiance manifestée par le général n'avait point été partagée par l'Empereur qui, le 19 mars, mandait au duc de Feltre, ministre de la guerre : « La lettre du général Molitor me paraît ridicule. Témoignez-lui ma surprise de ses craintes; écrivez-lui... que les troupes hollandaises sont très bonnes, que ce n'est pas en déclamant contre les troupes

(1) H. de Stuers.
(2) D'Auzon de Boisminart.
(3) List.

hollandaises qu'on avance la besogne, mais en faisant connaître les mauvais officiers pour les déplacer (1). »

De l'infanterie de ligne hollandaise, on avait composé les 123e, 124e, 125e, 126e régiments de ligne; le régiment de chasseurs à pied devint le 33e régiment d'infanterie légère. La grosse cavalerie hollandaise devint le 14e cuirassiers et la cavalerie légère le 11e hussards. L'artillerie à pied devint le 9e régiment, et l'artillerie à cheval le 7e. Enfin, les pontonniers hollandais formèrent la 11e compagnie du 1er bataillon. La majorité des contingents hollandais présentait des soldats aguerris, qui avaient servi en 1804 en Hanovre; en 1805, en Autriche; en 1806, en Prusse; en 1807, en Allemagne, et en 1808, en Espagne.

Au début de la campagne de 1812, le chiffre des soldats hollandais s'élevait à 15,000 (2), ainsi répartis : dans le 1er corps du maréchal Davoust, le 33e léger faisait partie de la brigade Frédérichs (division Desaix); il était commandé par le colonel français Marguerye, les commandants hollandais Everts, de Jongh, Schuurman et van Ommeren.

Dans le 2e corps du maréchal Oudinot figuraient les 123e et 124e de ligne; le 123e, colonel Avizard, dans la brigade Coutard, division Merle; le 124e, colonel Hardyau, dans la brigade Pouget, division Verdier.

La division de grosse cavalerie, général Doumerc, comprenant les 4e, 7e et 11e cuirassiers et le 3e chevau-légers, et appartenant au 3e corps de réserve de Grouchy, fut réunie au corps d'Oudinot. Le 14e (hollandais) était commandé par le colonel hollandais Trip.

Dans le 3e corps (maréchal Ney) se trouvait le 11e hussards, colonel (français) de Collaert. Enfin, dans le 9e corps (maréchal Victor) servaient les 125e et 126e de ligne, tous les deux commandés par des Hollandais, les colonels F. Wagner et J. Demoulin.

***

A Kowno, un des quatre points où fut passé le Niémen, List, en service près de l'Empereur, entendit le général baron

(1) Correspondance n° 17449.

(2) Baron Snoukaert van Schauburg. — Issels.

Kirgener de Planta, commandant en chef du génie, rapporter à Napoléon qu'il a pris possession de la rive opposée et que ses sapeurs ont chassé des cosaques, et l'Empereur, furieux de cette attaque antérieure à la déclaration de guerre, de s'écrier : « Comment, général, vous n'avez donc pas lu l'histoire romaine? Des grenadiers pour vous faire fusiller! » Ce fut un accès sans suite.

Le 29 juin, par une pluie battante, la garde entrait à Vilna. La cavalerie avait déjà beaucoup souffert du manque de fourrage, et les lanciers rouges laissent à leur bivouac 30 chevaux sur 750. De Vilna, où il restait pour diriger le ravitaillement, Napoléon qui, avec le centre, avait déjà brisé la ligne des forces russes, charge Murat de refouler Barclay de Tolly vers la Duna. Ney et Oudinot l'appuieront, et Davoust gagnera Minsk.

Sur la rive gauche de la Sventa, à Wilkomir, Oudinot heurte le corps de Wittgenstein. Il le fait attaquer par la division Verdier, les cuirassiers de Doumerc et la cavalerie légère de Castex. Le 124e de ligne hollandais est en tête de la division qui chasse l'ennemi à travers la ville. L'artillerie régimentaire, commandée par le Hollandais d'Auzon de Boisminart, coupe la retraite à 200 dragons russes et les force de se rendre. Durant la furieuse chasse que Murat livre aux Russes, les officiers hollandais, toujours si ménagers de leurs montures, signalent et déplorent les pertes inutiles et irréparables de chevaux que cause la fougue du roi de Naples.

Le 8 juillet, Davoust entre à Minsk. La débandade et le pillage s'étant acclimatés dans l'armée, le maréchal voulut donner un exemple, et il le fit porter sur le 33e léger hollandais. Ce régiment, quand il parvint à Minsk, avait laissé derrière lui 800 traînards. Aussi bien, le 57e de ligne en avait laissé 1,400, et le 25e près de 1,700. Davoust paraît donc à la parade, suivi d'un nombreux état-major, et, fondant au galop sur le régiment hollandais, il sacre contre les traînards et menace de faire fusiller le dixième de l'effectif présent. Se radoucissant, il déclare que, du moins, les hommes du 33e figureront au défilé la crosse en l'air. Quelques heures après cette humiliante parade, le général Desaix revint au régiment, et, convoquant les hommes sur le front de bandière, il expliqua que le maréchal n'en voulait qu'aux traînards, et que le

33e saurait, à la première occasion, se distinguer au feu. Il n'en est pas moins vrai que, dans certain ordre de l'Empereur relatif aux pillages en Lithuanie, le 33e léger fut expressément signalé, et que, le 10 juillet, l'Empereur ordonnait à Berthier d'envoyer à Voronovo une brigade de gendarmerie : « Ils arrêteront, disait-il, les pillards du 33e qui commettent des dégâts horribles dans le pays... Tous ceux qui auront commis des délits seront arrêtés; les autres seront conduits jusqu'à Minsk. »

Après avoir fait aménager des hôpitaux pour 6,000 malades, l'Empereur quittait Vilna le 16 juillet et se dirigeait par Witebsk sur Smolensk. Il tournera les deux lignes de défense naturelle que la Duna et la Bérésina offrent encore à la Russie. Il débordera de la sorte les deux grandes armées ennemies, et, suivant l'occasion, il se retournera contre l'une ou l'autre. Il espère terminer la campagne au mois d'août, entre la Duna et le Dniéper.

Le 27 juillet, Oudinot est à Polotzk. Il y laisse en garnison le 1er bataillon du 124e hollandais, et s'avance à la poursuite de Wittgenstein. Les pontonniers hollandais de Benthien réparent le pont de Sivotchina que l'on passe le lendemain. Le 1er août, on culbute Wittgenstein au delà de la Duna. La division Verdier, dont font partie le 2e bataillon du 124e et l'artillerie de Boisminart, pousse les Russes jusqu'à Jakubowo, mais, ne voulant pas livrer bataille avec des troupes exténuées, Verdier rentre à Polotzk le 2 août.

Tandis qu'Oudinot pourchasse Wittgenstein et que Davoust s'empresse d'atteindre Mohilew pour barrer la route à Bagration, l'Empereur s'avance vers Witebsk pour attaquer Barclay de Tolly. En vain la cavalerie sacrifie-t-elle par centaines ses chevaux, Barclay entre à Witebsk. Des rives de la Duna au Borysthène, des milliers de cavaliers poussent leurs bêtes affamées et amaigries, pour mettre à tout prix une barrière entre Barclay et Bagration. Les lanciers rouges de la garde s'emparent d'Orcha. Smolensk alarmée se vide, et ses habitants se dirigent déjà vers Moscou.

Les troupes, mal ravitaillées, souffrent énormément de ces marches précipitées. On manque surtout de pain et de sel. Le 11e hussards hollandais, qui forme, dans la brigade Mourier, l'arrière-garde de Ney, est attristé de rencontrer, sur les bords de la route, quantité de morts ou de mourants,

ou de voir des soldats sortir des rangs pour chercher du pain dans les villages avoisinants.

Les Russes battent en retraite, disputant pied à pied le terrain. Le 27 juillet, l'Empereur croit tenir Barclay à Witebsk, mais, le lendemain, il entre dans une ville désolée, dont l'ennemi s'est échappé pour se réunir, vers Smolensk, à Bagration. Le 1er août, la grande armée s'arrête sur une ligne de 88 kilomètres. Sa cavalerie a beaucoup souffert. Le 11e hussards hollandais, qui comptait 600 chevaux au passage du Niémen, n'en a plus que 350, blessés et amaigris. Beaucoup de cavaliers ne montent plus que de méchants bidets, dont on s'est emparé dans les villages. Certains régiments ne présentent plus que 250 cavaliers bien montés.

Le 18 août, à la bataille qui vaut à Gouvion Saint-Cyr le bâton de maréchal, le 124e hollandais se distingue par sa violente attaque des batteries russes postées en travers de la route de Saint-Pétersbourg. L'aigle passe aux mains de quatre officiers mis hors de combat (1), et est rapportée par l'adjudant sous-officier Maitland. Les 10 compagnies des 2 bataillons qui comptaient avant l'action 27 officiers et 600 soldats, n'ont plus que 90 sous-officiers ou soldats. Quatre de leurs officiers ont été tués, tous les autres blessés. Aussi le général Legrand, chef intérimaire du 2e corps, vient-il remercier le régiment d'avoir arrêté les efforts de la cavalerie russe, et la croix de la Légion d'honneur est-elle donnée au commandant Keiser, aux capitaines Schehl, Mellier, Herr, au lieutenant porte-aigle de Groot Stiffig, aux lieutenants Laurent et Poursillot, au sergent-major Rahn, au caporal van Aalst et au voltigeur Wijs.

Cependant Davoust, mal soutenu, n'a pu empêcher la jonction de Barclay et de Bagration, et, après le 20 juillet, il ne possède, à Mohilew, que 6,000 chevaux et 22,000 fusils. Bagration, qui dispose du double de combattants, essaie en vain de l'arrêter le 23 juillet. Il doit fuir après douze heures de lutte.

En même temps, les avants-postes très démunis sont violemment attaqués. Changeant alors de front l'Empereur décide de se porter sur le Dniéper, de passer le fleuve au-

(1) Lieutenant de Groot Stiffig, capitaine Speelman, lieutenant de Vree, lieutenant-adjudant Weltman Muntinge.

dessus d'Orcha, de devancer l'ennemi à Smolensk, puis de repasser le Dniéper et de couper aux Russes la retraite vers le sud. Le 12 août, l'Empereur quitte Witebsk. Le 14, l'armée traverse le Dniéper, mais, des quatre cent mille hommes qui avaient franchi le Niémen, il ne reste plus que 250,000.

A Krasnoë, Neverowski essaie d'arrêter Murat qui, sur un terrain défavorable, sans attaque préliminaire par l'artillerie, exécute des charges folles. Le 11ᵉ hussards hollandais n'a plus que 50 chevaux. Smolensk semblait de prise facile, mais de nombreux renforts lui sont venus. Barclay et Bagration y ont rejoint Neverowski et Rajewski. Ils ne livrent la ville en flammes, le 18 août, qu'après une résistance désespérée. Avant d'atteindre la Moskowa, les hussards hollandais n'offrent déjà plus, dans deux escadrons, que 30 hommes valides. N'était un renfort de chevaux venu de France, ce corps aurait déjà péri. Il prend part cependant aux attaques furieuses livrées à l'est de la Valontina. Le champ de bataille qu'ils traversent est si encombré de cadavres qu'il faut les écarter pour frayer une route aux chevaux (1).

En dépit des critiques et des mécontentements, Napoléon avance vers Moscou. Le 22 août, l'arrière-garde du prince Eugène quitte Smolensk. Le 29, le maréchal Kutusof prend, à la place de Barclay, le commandement des armées russes. Il attend Napoléon près de Borodino et y est défait, le 7 septembre. Les Hollandais se distinguent dans cette glorieuse journée. List, d'abord, qui commande une batterie de la Garde, puis les hussards et les lanciers rouges, qui restent des heures entières exposés à la mitraille (2). Le général Mourier et tous les officiers supérieurs sont mis hors de combat et le capitaine hollandais Geiswet van der Netten prend le commandement du régiment et de la brigade. « Nous sommes ici, dit-il à son escadron, le seul régiment hollandais. Nous combattons pour la première fois sous les yeux de l'Empereur. Souvenez-vous de notre ancienne gloire et songez que nous nous déshonorons si nous reculons d'un pas. » Quand Geiswet prit le commandement de la brigade,

(1) Geiswet van der Netten.
(2) Issels; H. de Stuers.

à quatre heures du soir, il n'avait plus en selle que cinq hommes de sa compagnie. Aussi Fieffé a-t-il pu dire « qu'entre tous les régiments d'origine étrangère, ceux qui se distinguèrent le plus furent les lanciers polonais et les hollandais du 11e hussards. »

La bataille de Borodino avait coûté au vainqueur 9,000 tués et 13,000 blessés. Les régiments de cavalerie, sauf quelques-uns de cuirassiers, ne comptaient plus que 200 chevaux. La Garde seule (40,000 hommes) restait intacte.

Le 8 septembre, l'armée s'avance en trois colonnes à la poursuite des Russes. Murat, fortement attaqué le 9 devant Mojaisk, charge la brigade du général Colbert de couvrir sa droite et de l'éclairer. Dans une reconnaissance, plusieurs détachements sont enlevés, et, seul, le lieutenant H. de Stuers, suivi d'un lancier, peut rejoindre son corps. Le 14, l'avant-garde entrait dans Moscou désert. Il ne restait de la grande armée que 100,000 hommes à peine (1).

***

Le capitaine List, chargé de trouver du bétail à l'est de la ville, voit ses hommes l'abandonner pour piller. La débandade et le pillage ne cessèrent que le 20. Mais le ravitaillement restait malaisé et toute reconnaissance dangereuse. Une d'elles, confiée le 25 septembre au colonel Marthod, de la garde, comprenait le 33e léger hollandais commandé par le lieutenant-colonel Schurman, 300 Allemands et 200 dragons de la garde. Au sortir d'un bois, près d'un petit village, la colonne est débordée par des centaines de cavaliers russes. Schurman s'empare aussitôt du village, et, voyant les Russes qui ont sabré presque tous les dragons revenir sur lui, il forme ses hommes en carré, soutient six charges et se replie lentement vers le bois. Les Russes envoient deux escadrons lui couper la retraite. Schurman s'ouvre un chemin à la baïonnette, et, à travers les Russes, regagne la forêt.

(1) List.

Au sud-est, Murat, qui tenait l'ennemi en échec, est coupé par une division de cavalerie russe. Les dragons et les chasseurs de la garde, renforcés par la batterie hollandaise de la garde, réussissent à rétablir la communication ; ils reviennent sans perte d'hommes, et l'action de la batterie fut si heureuse, qu'en récompense, le capitaine List fut décoré.

Après la mi-octobre, la retraite était décidée et les blessés évacués sur Smolensk. Le 18, à Vinkowo, Murat, surpris par une brusque attaque de toute l'armée russe, l'avait repoussée mais en perdant encore 2 à 3,000 chevaux. Peut-être devait-il cette infortune à l'insouciance des avant-postes de cavalerie.

Afin d'assurer la retraite, le corps de Mortier, composé de 2,000 hommes de la jeune garde, de cavaliers démontés formés en bataillons et de la batterie de List, fut chargé d'occuper et de défendre le Kremlin. List fait brûler la moitié de ses bagages, remplit ses fourgons de souliers et de vivres; le 20 octobre, il mine le Kremlin, range le long des murs et relie par des mèches les caissons de cartouches, que, faute de chevaux, on ne peut transporter. Le 23, Mortier se retire sans qu'on trouble sa retraite. Sans accidents, la batterie de List atteint le cimetière et attend les équipages, puis on met le feu aux mines. L'horrible explosion est entendue, à dix heures de marche, par l'Empereur qui a quitté Moscou le 19.

Au sanglant combat de Malo-Jaroslawetz (24 octobre), la brigade de Colbert, dont faisaient partie les lanciers rouges, fut postée en avant de Borowsk, pour surveiller les derrières et maintenir les communications. Elle résista à 4,000 cavaliers russes et perdit 150 hommes dont 80 lanciers. Le 26 octobre, commença la retraite générale, pendant laquelle la brigade dut constamment éclairer la marche et tenir au complet un des quatre escadrons de service auprès de l'Empereur. Le 29, on retrouve sur le champ de bataille de Borodino plus de 30,000 cadavres sans sépulture (1). Le froid était vif; la discipline se relâchait, et l'on rencontrait les plus grandes difficultés à s'approvisionner.

Tandis que la retraite se poursuivait, Gouvion-Saint-Cyr, qui disposait encore de 10,000 hommes, soutenait, à Polotzk,

(1) List.

l'offensive de Wittgenstein, fort de 40,000 soldats. Pour briser le cercle dont on voulait l'entourer, le maréchal détacha, vers le village de Struwnia, en amont de la Duna, un corps composé de Bavarois et du 124e hollandais. Le 18 octobre, ce corps repoussa l'attaque de Wittgenstein. Rappelé la nuit suivante, le 124e ramena 400 hommes. Le 19, il repart avec d'autres régiments d'infanterie et un régiment de cuirassiers, et, sous la conduite du général Amey, il empêche Steingel de prendre à revers le 2e corps. Vers le soir, Gouvion-Saint-Cyr ordonne la retraite générale sur la rive gauche de la Duna. La division Merle, qui comptait le 123e hollandais, se bat toute la nuit pour protéger la retraite, et ne se retire elle-même qu'à 4 heures du matin. « La bonne conduite des régiments suisses et du 123e rendirent inutiles les efforts des Russes... grâce à l'opiniâtreté de la division Merle, la retraite s'exécuta avec le plus grand ordre. Tous les bagages et 140 pièces d'artillerie purent repasser le fleuve (1) ».

Le 27 octobre, on apprend avec joie que le 9e corps du maréchal Victor vient de Smolensk soutenir le 2e. Le 30, il opère sa jonction à Czasnicki. Les deux corps réunis opposaient 30,000 hommes aux 40,000 de Wittgenstein. Le 31, Gouvion soutient seul une attaque acharnée des Russes. Les 123e et 124e hollandais furent, ce jour-là, cruellement éprouvés. Le 124e perdit son colonel et 5 officiers, et les deux régiments 12 officiers blessés. En revanche, le lieutenant-colonel Mouchet, qui resta à son poste quoique blessé, reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur; les capitaines Castillon, Calonne, van Zulekom, Schuumann et l'adjudant sous-officier Gruatte celle de chevalier.

Cependant l'Empereur et l'armée du Centre précipitaient leur retraite. Le 2 novembre, devant Wiazma, les grenadiers hollandais de la garde et la division Claparède, dont faisait partie le 11e hollandais, sont violemment attaqués par les Russes. Le soir du 4 novembre, les trois brigades de la division ne comptent plus que 80 chevaux. Tous les hussards sont démontés. Le froid augmente, et l'horreur de cette retraite défie toute description. On s'anime encore dans l'espoir d'atteindre Smolensk, mais peu à peu les troupes se disloquent. Geiswet van der Netten, qui se traîne pénible-

(1) Gouvion Saint-Cyr.

ment dans la neige, tirant son cheval par la bride, n'aperçoit plus que des fuyards.

Le 10, la garde parvient à Smolensk. Les lanciers rouges, qui n'ont plus que 330 hommes et 130 chevaux, sont heureusement renforcés par un détachement de 130 hommes que le capitaine Timmerman amène d'Espagne. Ils partent vers Krasnoë en éclaireurs. Le 25, la garde est à Krasnoë, devancée par les lanciers rouges. Kutusof espère en finir avec ces invincibles, et le 17, il charge Tormasof de leur couper la retraite. Le régiment des grenadiers hollandais de Tyndal, environ 500 hommes, soutenus par les lanciers rouges, se déploie en tirailleurs vers le village d'Ouwarowa, et brûle sa dernière poudre. Quand il n'en a plus, Tyndal retire son régiment que Mortier remplace par la jeune garde. Le 3e grenadiers avait été quasi détruit. Il ne restait plus que 36 hommes de ce beau corps que l'Empereur appelait naguère « la gloire de la Hollande (1) ». Des lanciers rouges, il restait une centaine de cavaliers.

Krasnoë vit aussi mourir le 33e léger hollandais. Dans la matinée, afin de protéger le flanc gauche de la brigade Frederichs, le commandant de Jongh, avec 6 compagnies, puis le colonel Marguerye avec tout le régiment avaient attaqué et refoulé l'artillerie russe. Cette offensive avait coûté la vie à 2 officiers et à 60 hommes. Après avoir traversé Krasnoë, le régiment fut, de nouveau, placé à 300 pas à gauche de la grande route, avec ordre de protéger la retraite du corps de Davoust.

Sur les instances du lieutenant-colonel Everts, le régiment fut formé en carré, afin de mieux résister aux charges furieuses des cuirassiers russes, et en repoussa deux. S'apercevant alors que le 33e s'avançait isolément, le reste de la brigade ayant pu s'écouler, les cuirassiers prennent position devant la face gauche du carré. Six pièces de canons sont amenées et ouvrent, sur les Hollandais, un feu intense de mitraille. Le régiment ne compte plus que 380 hommes. Les cuirassiers essaient une troisième charge encore repoussée. Deux bataillons de chasseurs russes s'avancent. Sous leur feu, le chef de bataillon Serré, 6 capitaines, 12 lieutenants tombent (2). Marguerye, atteint de deux balles

(1) Issels.
(2) Everts.

au cou, passe le commandement à Éverts au moment où les cuirassiers, revenant une quatrième fois à la charge, réussissent à enfoncer le carré. Un bataillon d'infanterie russe accourt à leur suite, au pas de charge. Marguerye reçoit deux nouvelles blessures. 15 officiers sont tués, 20 blessés. 6 sont encore sur pied, commandant à 60 hommes. Le capitaine van Winsheim, atrocement blessé, est dépouillé par les Russes. Ses soldats forment un brancard et le transportent. Les survivants, dont seuls 25 sont sans blessures, sont amenés prisonniers devant le général russe Roozen (1).

L'ennemi, ayant manqué son coup à Krasnoë, essaie de se glisser entre Davoust et Ney. Mais Ney leur échappe, traverse le Dniéper sur des glaçons et se sauve vers Orcha. La garde et les autres corps continuent leur marche, protégés par des carrés d'infanterie. Le 18 novembre, Napoléon quitte Liadi. Il s'avance à pied, un bâton à la main, entouré de sa garde. A Doubrowna, il apprend que l'amiral Tchitchagof est maître de Minsk, que Wittgenstein a repris Witebsk, que Pouget et ses troupes sont prisonniers. Les plus brillants, les plus inutiles faits d'armes se succèdent. Le 19 novembre, l'empereur et la garde arrivent à Orcha. Sous le commandement du colonel-major des lanciers polonais, Dautincourt, l'Empereur fait rassembler les dépôts, les hommes démontés, les chevaux de la garde. Les lanciers rouges, commandés par le major van Hasselt, comptent 9 officiers, 70 hommes, 44 chevaux ou bidets (2).

On trouve, à Orcha, deux équipages de pontons et leurs agrès et plus de 500 chevaux de trait. Les chevaux manquant pour l'artillerie, l'Empereur aime mieux s'armer de canons que de traîner de lourds bateaux, qui, mal attelés, resteraient en route. Le lieutenant d'Auzon de Boisminart avait conservé en bon état l'artillerie et le train du 124e hollandais; il dut livrer ses chevaux pour atteler 40 pièces de douze et 80 caissons. Tous les pontons furent brûlés, mais l'Empereur eut soin d'emmener six fourgons chargés d'outils pour construire des ponts. Ces chariots furent escortés par les 7e et 11e compagnies de pontonniers, fortes ensemble de 200 hommes, la moitié hollandais, sous les ordres du capi-

(1) Issels.
(2) H. de Stuers.

taine hollandais Benthien. Chaque pontonnier était muni d'une hache, d'un marteau, d'une houe ou d'une pelle et de clous, crampons et crochets.

Le 20 novembre, on passe le Dniéper. On avait dépassé Kokanof, quand une demi-douzaine d'officiers hollandais, démontés, débris du 11ᵉ hussards, viennent partager le maigre repas des lanciers rouges, leurs compatriotes. Le 21, on entend le canon et on apprend que Tchitchagof s'est rendu maître du passage à Borizof.

Napoléon mande aussitôt le général Colbert et s'informe du gué de la Bérésina que ce général avait traversé avec ses lanciers rouges, dans la nuit du 13 juillet. C'est le gué de Weselowo, près de Studienka, et l'idée de s'en servir pour passer l'armée entre aussitôt dans les calculs de l'Empereur (1).

Le 23, du reste, Oudinot a repris Borizof. Le 24, il se porte sur Studienka, afin de s'emparer du gué où il a l'ordre de construire des ponts, des redoutes et des abattis. Dans la nuit du 24, l'Empereur fait partir pour Studienka Eblé et Chasseloup avec les pontonniers, les sapeurs et les caissons d'outils. Il veut que l'armée passe le 24 ou le 25. Les pontonniers comptaient 300 hommes : ceux du 2ᵉ corps, environ 200, étaient la plupart Hollandais.

Le 23 novembre, dans l'une des nombreuses attaques supportées par nos troupes, le 4ᵉ bataillon du 126ᵉ léger hollandais succomba totalement. Les quelques survivants échappés à la mitraille furent faits prisonniers (2).

***

Le 26, à la pointe du jour, Napoléon, suivi par les lanciers rouges, se porte sur Studienka. Il arrive sur les bords de la Bérésina, à quelque distance en aval du gué de Weselowo. La rivière en débâcle charriait de nombreux glaçons. On travaillait avec ardeur à la construction de ponts dont les matériaux

(1) Itinéraire du général Colbert. H. de Stuers. F. Dumonceau.
(2) Schneider, Journal d'un capitaine du 126ᵉ.

étaient fournis par le village de Studienka en démolition. La rive opposée formait une plaine basse et marécageuse que bornaient, à environ 1,000 pas, de légères hauteurs boisées (1). L'empereur avait choisi lui-même le gué à 20 kilomètres au-dessus de Borizof. La rivière, en cet endroit, mesurait 87 mètres de largeur; sa plus grande profondeur était de 2 mètres. Tandis que les sapeurs et ouvriers du Danube, sous la direction du général Chasseloup, élevaient les abords des ponts, les pontonniers de Benthien construisaient les chevalets. On avait travaillé toute la nuit du 25 au 26 à la lueur des feux de bivouac et des flambeaux (2).

L'Empereur se promène à pied, allant d'un pont à l'autre. Il fait passer à la nage un escadron de Corbineau, chaque cavalier portant en croupe un fantassin. Puis la division de Dombrowswy (2,300 hommes) passe sur trois radeaux. Deux ponts s'élèvent, un en amont, sous la direction du capitaine Benthien pour l'infanterie et la cavalerie, un en aval, sous la direction du capitaine Busch, pour l'artillerie et les équipages. Ils sont à 200 mètres l'un de l'autre.

Le pont en amont a 23 chevalets, des tensions de $2^{m},50$ à 5 mètres. On y met 5 à 6 poutres de dessous. Les planches de longueur et de solidité suffisantes faisant défaut, on construit une couverture double et quadruple de planches de rabais, et, de plus, une couverture d'écorces d'arbres, de foin et de fines branches.

Le pont en aval avait des chevalets, des poutres et des soutiens de plus grosses dimensions. Les tensions avaient 4 mètres. Les poutres de dessous 5 mètres de longueur et une largeur de 6 décimètres (3).

Pour dresser les chevalets, les pontonniers subissent un froid de — 26° Celsius. Les hommes qui s'offrent volontairement reçoivent une récompense de 50 francs par jour. Ils sont relevés chaque quart d'heure, mais plusieurs meurent de froid.

Pour parer à toute éventualité, Napoléon fait dresser sur le plateau de Studienka une batterie de 40 canons. A 1 heure de l'après-midi, le pont de Benthien étant achevé, l'Empereur

(1) F. Dumonceau.
(2) Benthien.
(3) Benthien.

se place en tête et fait défiler les troupes d'Oudinot et la grosse cavalerie de Doumerc, y compris le 123e léger hollandais et le 14e cuirassiers hollandais du colonel Trip. Le 124e hollandais est maintenu à Borizof.

A 4 heures du soir, le pont en aval livre passage à l'artillerie d'Oudinot, à celle de la garde, au grand parc d'artillerie, à une partie des équipages du grand train. Souvent les chevaux de trait passent au trot ou au galop, ce qui fait affaisser quelques chevalets et suspendre le passage vers 8 heures. Le général Eblé et le capitaine Benthien excitent leurs hommes qui se remettent dans l'eau glacée pour remplacer les chevalets démontés. A 11 heures du soir, le pont est réparé, mais le 27, à 2 heures du matin, le pont s'affaisse encore : trois chevalets se sont enfoncés. Nouvel effort des pontonniers. A 6 heures, le pont est remis en usage.

Le 27, l'Empereur surveille encore le passage; on prétend qu'il fredonnait souvent : « Ça ne durera pas toujours (1) ». List avait donné un sauf-conduit à un Français et à sa femme, qui avaient suivi l'armée et imploraient son secours. Ils se trouvaient dans un petit chariot couvert où gisaient aussi deux officiers blessés. Un gendarme d'élite voulut leur barrer le passage. « Ce sont deux de mes officiers grièvement blessés » cria List, et l'Empereur ordonna : « Que la voiture passe. » Elle passa (2).

La foule des débandés commençait à affluer, s'opposant au passage des lanciers rouges. Des détachements de pontonniers et de gendarmes essayaient de régulariser l'écoulement. Il en résultait des cris, des vociférations, un tumulte épouvantable. Des milliers d'hommes de toutes armes et de tous grades, confondus, déguenillés, épuisés de froid, de faim et de misère, refusaient de laisser passer les rangs, et, finalement, mettant le sabre au clair, se faisaient jour, poursuivis par les clameurs (3).

Parvenus au pont, les cavaliers mettaient pied à terre et passaient avec précautions sur un pont sans garde-fous, presque à ras de l'eau, couvert d'une couche de fumier, disloqué et vacillant. Des pontonniers, dans l'eau jusqu'aux ais-

(1) Geiswet van der Netten.
(2) List.
(3) Dumonceau. H. de Stuers.

selles, le restauraient. Reconnaissant des compatriotes dans les lanciers rouges, ils les saluèrent, et, pour aider leur passage, ils jetèrent à l'eau une charette rompue, des chevaux morts, et d'autres débris de toute sorte. Le 124e hollandais relevé, le 27, de sa garde à Borizof, avait passé sous les yeux de l'Empereur. Il comptait encore 16 officiers, 80 fantassins, le lieutenant quartier-maître Matt, qui avait su conserver son char de comptabilité (sur lequel gisait le lieutenant-colonel Hania grièvement blessé), le lieutenant d'Auzon de Boisminart, avec ses deux pièces d'artillerie et son train, en tout 17 hommes. C'étaient les restes de trois bataillons.

Les corps de Ney, de Davoust et de Junot passèrent le même jour. L'Empereur, le prince Eugène, les maréchaux, l'état-major et la maison militaire passèrent à pied. « Nous n'avons plus de cavalerie, disait Davoust. Tant pis : nous ferons comme les Romains; nous combattrons et nous vaincrons à pied! (1) »

Le merveilleux passage de la Bérésina avait échappé aux Russes, mais, à Borizof, l'arrière-garde, chargée d'occuper l'ennemi, avait cruellement souffert. La brigade Blamont, désignée par le maréchal Victor pour former son extrême pointe, s'était portée au secours de la brigade Billard (nuit du 26 au 27) attaquée par Tchitchagof. Les deux brigades reprennent Borizof, tandis que Victor gagne Studienka. Le 27, la division Partourneaux reçoit l'ordre de demeurer dans la ville et de s'y sacrifier pour laisser au corps le temps de passer. La division compte 4,000 hommes, y compris 400 chevaux; la brigade Camus est en tête, et l'ennemi, avec 40,000 soldats, lui coupe la retraite. Wittgenstein somme Partourneaux de se rendre. Le général refuse et avance lentement. Il veut passer la Bérésina à un point quelconque, et, disposant ses régiments en carrés, il lutte jusqu'à la nuit. Le 125e forme un carré dont les faces présentent à peine trente files. Le colonel Wagner, enveloppé dans une couverture, est au centre, encourageant ses hommes. Le capitaine Wagevier, qui a les pieds gelés, s'appuie sur deux lieutenants, dont un meurt à ses côtés. Vers minuit, le feu cesse de part et d'autre, et le froid achève ceux qu'a respectés la mitraille. Le 28 au matin, il ne reste plus que

(1) Geiswet van der Netten.

120 hommes du 125e hollandais. Du 126e, qui comptait 346 hommes sous les armes la veille, il reste 140 hommes dont un grand nombre périt en captivité. Le 28 novembre, à neuf heures du matin, les débris de la division durent se rendre. Sa tâche était finie. Les troupes, bivouaquées à Studienka et sur la rive droite, avaient pu se reposer. Le drapeau du 125e ne tomba point aux mains de l'ennemi. Durant la nuit, on en avait enfoui l'aigle et la soie.

Le 28 novembre, les troupes françaises formaient, sur la rive droite de la Bérésina, trois lignes. En première ligne, le corps d'Oudinot, avec la division Dombrowsky et la cavalerie de Doumerc; en seconde ligne, Ney et Poniatowsky, avec la division Claparède; en troisième ligne, Mortier et la jeune garde. En tout, 27,000 combattants. Ces troupes occupaient un terrain boisé, à une demi-lieue sud-ouest de Studienka. La réserve, à Zaniwki, se composait de la vieille garde et de l'artillerie (4,800 hommes). Les corps de Murat, de Davoust et de Junot continuaient leur retraite vers Zembin (9,000 hommes).

Les avant-postes d'Oudinot furent placés dans le bois, à mi-chemin de Brilowa et de Stakof. Le 124e se trouvait au centre; il ne comptait plus que 80 hommes, commandés par 5 officiers. Les autres officiers (12) furent réunis, sous le lieutenant-colonel Mouchet, pour former le « peloton de l'Aigle », posté derrière le régiment. L'Empereur, ayant visité les avant-postes le 27, dans l'après-midi, avait trouvé les soldats animés d'un excellent esprit et prêts à tout sacrifier (1). Le 123e hollandais, une centaine d'hommes à peine, était aussi en première ligne.

Une violente attaque de Tchitchagoff est brillamment repoussée par Oudinot, qui est mis hors de combat par une blessure, sa vingt-deuxième. Le 14e cuirassiers hollandais exécute une brillante charge et ramène 1,800 prisonniers. Les 123e et 124e hollandais n'existaient plus.

Des hauteurs qu'ils occupaient, les lanciers rouges assistaient aux combats livrés sur les deux rives. Ils virent une foule compacte assaillir les ponts, le corps du maréchal Victor se maintenir toute la journée comme tête de pont vivant. Sur la multitude affolée qui se disputait le passage,

(1) D'Auzon de Boisminart.

les Russes dirigeaient le feu d'une batterie. On vit alors cette foule se tordre, aller d'un pont à l'autre, hurler sous la trouée des boulets, un des ponts s'écrouler et se perdre dans l'abîme. Il fallut qu'une batterie de la garde, envoyée par l'Empereur, délogeât la batterie russe. La nuit mit fin aux luttes et au désordre. Abattues par les efforts de la journée, les deux armées se reposaient. Les Français s'étaient maintenus, mais à quel prix! Les 123e, 124e, 125e et 126e de ligne hollandais étaient anéantis. Les grenadiers hollandais comptaient 18 officiers et 7 soldats. Près d'Elbing, on vit passer un grand traîneau qui emportait ces 7 hommes.

Le 28, Benthien avait reçu l'ordre de passer la Bérésina. Le général Eblé fit élever par 160 pontonniers une sorte de rempart de cadavres, afin que, le long de cette barricade, on pût atteindre le pont dans la nuit du 28 au 29. Mais le feu des Russes ayant cessé, personne ne se pressa plus pour tenter le passage. Cette insouciance allait être fatale aux traînards, car Eblé devait brûler les ponts à sept heures du matin. A huit heures, l'arrière-garde de Victor avait passé. On mit le feu aux ponts sur lesquels se jetèrent alors des milliers de traînards.

Aux approches de la Gaina, petite rivière dont le pont sur pilotis avait près d'un quart de lieue d'étendue, les lanciers rouges sont rejoints par l'Empereur, accompagné de sa suite ordinaire et de 2 ou 300 officiers de cavalerie, marchant en réguliers sous les ordres du général Grouchy et formant « l'escadron sacré ».

De tous les corps hollandais, seuls les lanciers rouges avaient le bonheur de revenir en corps. A Smorgni, le régiment dut fournir des hommes montés pour établir des postes sur la route de Vilna que l'Empereur allait parcourir en traîneau. La plus grande partie de ce détachement gela sur place. Quatre hommes seulement parvinrent à Vilna où le régiment entra le 9 décembre. Le 13, il atteignit Skrauce, le premier village prussien. 171 jours s'étaient écoulés depuis le passage du Niémen. Le régiment était entré en campagne avec 750 chevaux; des renforts successifs avaient amené 401 chevaux, ce qui donnait un total de 1,151 hommes montés.

Le 3e grenadiers de la garde et le 33e léger avaient été

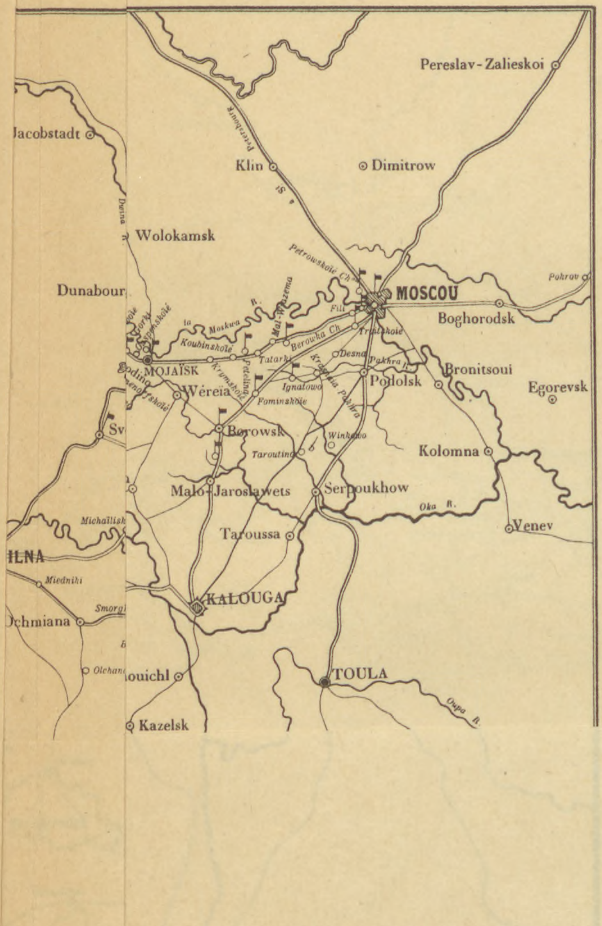
sacrifiés à Krasnoë. Les 123e, 124e, 125e et 126e de ligne avaient succombé définitivement à la Bérésina. Le 14e cuirassiers et le 11e hussards furent défaits pendant la retraite, ainsi que la compagnie d'artillerie de la garde. De toute la compagnie de pontonniers, il ne revint dans la patrie que le capitaine Benthien, le sergent-major Schröder et six pontonniers.

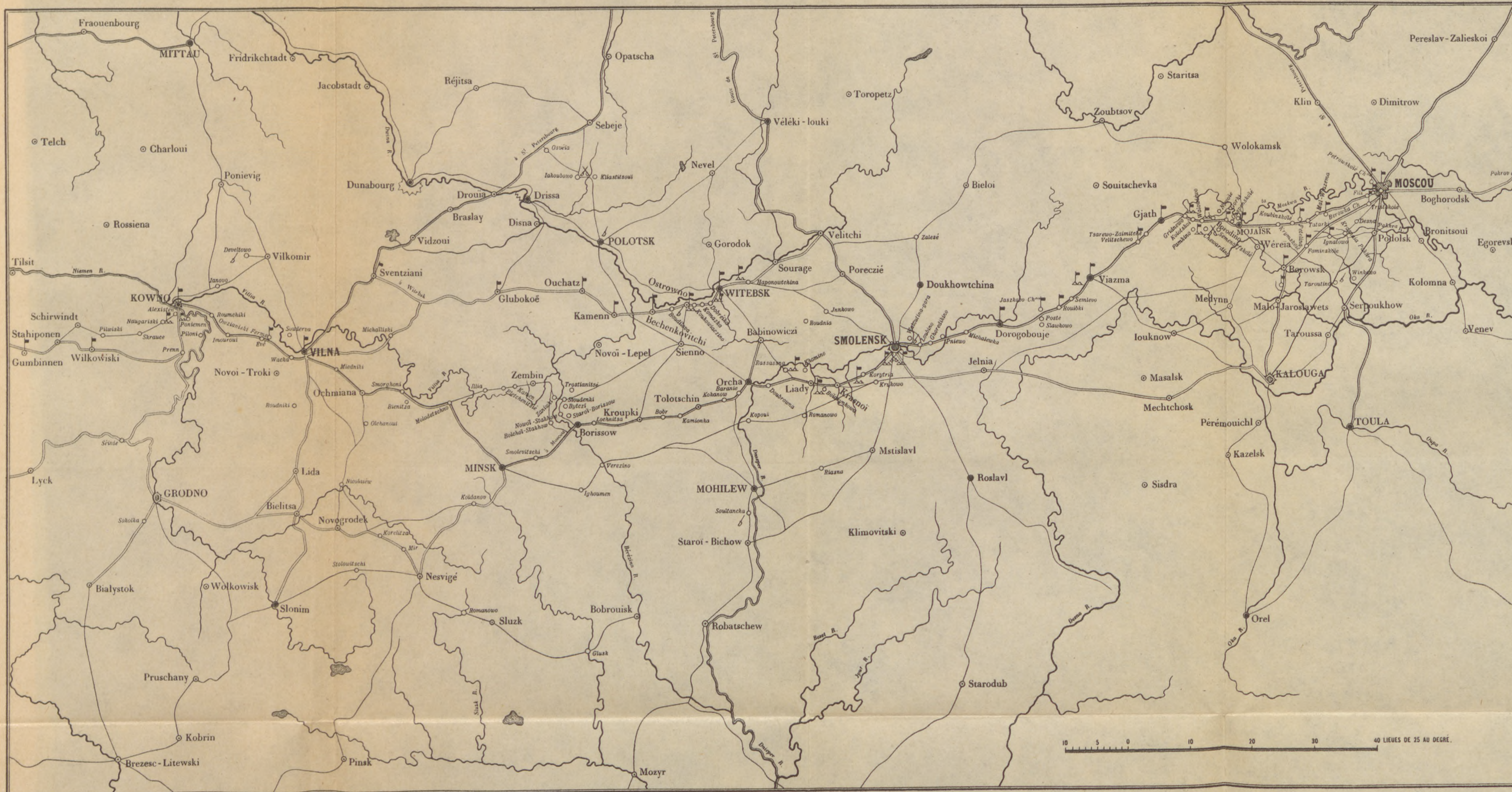
Dans la grande armée, les Hollandais avaient fait leur devoir.


PASSAGE
de la
BÉRÉZINA.
Kriczin
Wesselowo
Zabolotie
Trostianitse
Stoudenki


PASSAGE
de la
BÉRÉZINA.
Zerstwianka
Kriezin
Wesselowo
Zabolotie
Kostuki
Gabaret
Trostianitsé
Brill
Liakhowka
Stoudenka
Zaniwki
Bytczi
Doubéna
Plitsché
Bolchoi Stakhow
Staroi Stakhow
Nowoi Stakhow
Brodnia R.
Zastenok
Staroi Borissow
la Skha R.
Kostritza
Route par laquelle Wittgenstein arrive de Tchatchniki
BORISSOW
Tête de Pont
Vougly
Route de Moscou
Lonitza
Natscha
Route de Minsk
Ouperewitské
Ukoloda
Neghnowitski
Nowoselki
la Bérézina R.
la Natscha R.
Chabachawitchi
la Bobr R.
500 TOISES
6 VERSTES




Pereslav-Zalieskoi
Klin
Dimitrow
Jacobstadt
Wolokamsk
Dunabour
MOSCOU
Pokrov
Boghorodsk
Bronitsoui
Egorevsk
MOJAÏSK
Wéreia
Podolsk
Borowsk
Kolomna
Malo-Jaroslawets
Serpoukhow
Taroussa
Venev
Oka R.
ILNA
KALOUGA
TOULA
Kazelsk
Moskwa R.
Fominskoïe
Ignatowo
Taroutino
Winkowo
Desna
Pakhra R.
Koubinskoïe
Tatarki
Michaïlish
Miednihi
Ochmiana
Olchan
Oupa R.



ITINÉRAIRE DE LA GRANDE ARMÉE DU NIÉMEN A MOSCOU

Poste ou étape. Quartier général de l'Empereur. Combat. Bataille.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

Mémoires du général baron de Marbot. 46e éd. Trois vol. in-8o avec portraits et héliogr. Prix de chaque vol. 7 fr. 50

Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes (1769-1820). 10e édition. Cinq vol. in-8o avec portraits. Prix de chaque volume . . 7 fr. 50

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par Camille Rousset, de l'Académie française. Ouvrage orné de deux portraits d'après David et d'après Gérard. 7e édition. Un vol. in-8o . . . . 7 fr. 50

Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits avec une introduction par Emile Longin. 3e édit. Un vol. in-8o, avec un portrait et un fac-similé . . . 7 fr. 50

Journal du général Fantin des Odoards. *Etapes d'un officier de la Grande Armée* (1800-1830). Un vol. in-8o. 7 fr. 50

Un Général hollandais sous le premier Empire. **Mémoires du général baron de Dedem de Gelder** (1774-1825). Un vol. in-8o avec un portrait en héliogravure . . . . . 7 fr. 50

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. — *Nouvelle édition.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Journal du lieutenant Woodberry. Campagnes de Portugal et d'Espagne — de France — de Belgique et de France (1813-1815). Traduit de l'anglais par Georges Helie. In-18 avec fac-similé d'autographe. . . . . 3 fr. 50

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814), publiés par M. Waclaw Gasiorowski; traduits du polonais par MM. Jan V. Chelminski et le commandant A. Malibran. Un volume in-16 avec un portrait . . . . 3 fr. 50

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général D. Chlapowski, publiés par ses fils, traduits par MM. Jan-V. Chelminski et le commandant A. Malibran. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

D'Iéna à Moscou. *Fragments de ma vie,* par le colonel de Suckow, de l'armée wurtembergeoise. Traduit de l'allemand par le commandant Veling. Un volume in-8o anglais . . 5 fr.

Souvenirs d'un vélite de la garde sous Napoléon Ier. Extraits des manuscrits de François-Frédéric Billon, chevalier de la Légion d'honneur, officier de gendarmerie en retraite à Uzès (Gard), par son arrière-neveu, A. Lombard-Dumas. 2e édition. Un vol. in-16 avec un portrait . . . 3 fr. 50

Le Soldat impérial (1800-1804), par Jean Morvan. Tome Ier. *Le Recrutement. — Le Matériel. — L'Instruction. — La Solde. — Les Vivres. — L'Administration.* Un vol. in-8o. . 7 fr. 50

Tome II. *La Vie en campagne. — La Bataille. — La Mortalité. — Les Prisonniers. — Les Récompenses. — Le Moral.* Un vol. in-8o. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11429.